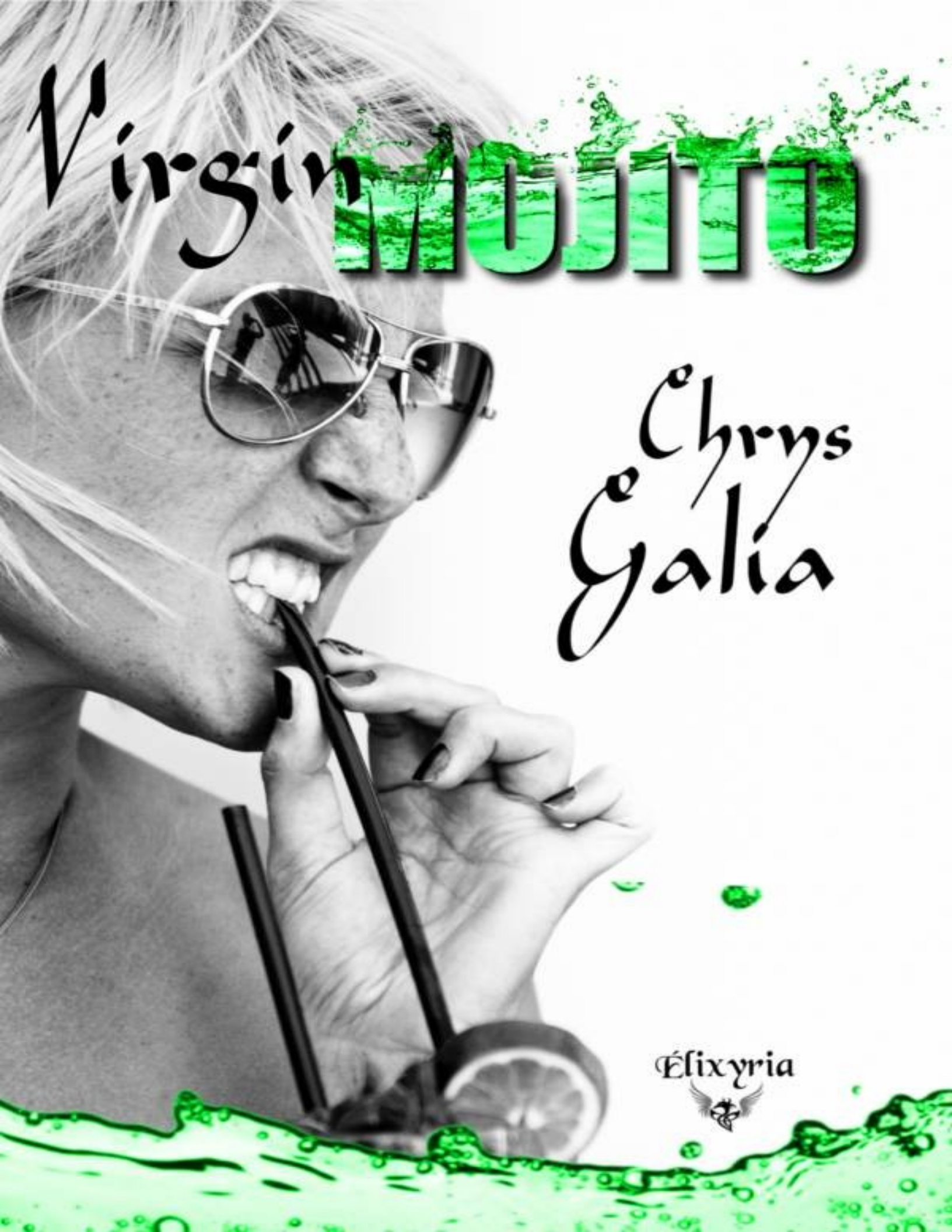




Virgin Mojito

Chrys
Galía

Élixíria



- [Page titre](#)
- [Virgin mojito](#)
- [Mentions légales](#)
- [1 - Diplômée !](#)
- [2 - Prendre ses marques](#)
- [3 - Bille de clown](#)
- [4 - Métro Boulot Resto](#)
- [5 - Mojito pas du tout Virgin](#)
- [6 - Douche froide](#)
- [7 - Comme un mirage](#)
- [8 - Première rencontre](#)
- [9 - Confiance forcée](#)
- [10 - Électrochoc](#)
- [11 - Révolte et espoir](#)
- [12 - Désir coupable](#)
- [13 - Conseils d'un sage](#)
- [14 - Cupidon](#)
- [15 - Le début des ennuis](#)
- [16 - Aucune promesse !](#)
- [17 - Au feu !](#)
- [18 - Roulement de tambour](#)
- [19 - Madame Pinson](#)
- [20 - Des mots durs](#)
- [21 - Bas les masques](#)
- [22 - Curieux testament](#)
- [23 - En plein jour](#)
- [24 - Trop tard](#)
- [25 - Au cœur du cyclone](#)
- [26 - Joyeux Noël](#)
- [27 - Un deux trois quatre](#)
- [28 - Deuil](#)
- [29 - C'est arrivé, c'est tout !](#)
- [30 - Retour surprise](#)
- [31 - La fête des amoureux](#)
- [32 - Digestion difficile !](#)
- [33 - Cadeau empoisonné !](#)
- [34 - Le retenir à tout prix](#)
- [35 - Mumu trou du cul !](#)
- [36 - Un coup au cœur](#)
- [37 - Abusé](#)
- [38 - Une toute dernière fois](#)
- [39 - Échec\(s\)](#)
- [40 - Catastrophe](#)
- [41 - Happy wedding day](#)
- [42 - Coupable ?](#)
- [43 - Las Coloradas](#)
- [Épilogue](#)
- [L'Auteur](#)
- [Je t'avais prévenue !](#)

- [L'Ombre du passé](#)
- [SOY](#)
- [Sateene](#)
- [Supplice](#)
- [Broken mind](#)
- [Game lover - Un milliardaire à tout prix](#)
- [Starlight - On a tous une étoile !](#)

[OceanofPDF.com](#)

Virgin mojito



Chrys Galia

OceanofPDF.com

Virgin MOUNT

Chrys Galia

Mentions légales

Éditions Élixiria

<http://www.editionselixyria.com>

<https://www.facebook.com/Editions.Elixiria/>

ISBN : 979-10-96384-70-9

Corrections : Lily T.

Photo de couverture : Franckreporter / iStock

Image cocktail intérieur : ov3239

OceanofPDF.com

Dédicaces

À mes parents, les plus merveilleux au monde, mes repères, vous sans qui rien ne serait possible,

À ma sœur, sœurs par chance, amies par choix,

À mon mari, toi qui fais battre mon cœur un peu plus chaque jour,

À mes enfants, ma vie, mon sang, je suis si fière de vous, je vous aime plus que tout,

À mes grands-parents, vous qui me manquez tant, qui m'inspirez. Les étoiles que vous êtes aujourd'hui brillent toujours dans mon âme, je vous porterai dans mon cœur jusqu'à la fin de mes jours,

À ma marraine, ma famille, mes ami(e)s, vous qui m'encouragez et m'êtes si fidèles...

À vous, lectrices, lecteurs peut-être, pour que toujours vous continuiez de rêver, de croire et d'espérer...



Remerciements

*Merci à **mes parents**, que j'aime tant, vous qui croyez en moi depuis toujours, qui m'encouragez à relever tous les défis, merci pour tout ce que vous êtes, mes modèles, mes racines...*

*Merci à **ma sœur**, pour sa présence, son amour et son aide précieuse,*

*Merci à **mon mari**, le plus merveilleux des hommes, mon héros à moi, qui a la patience de lire chacun de mes manuscrits, d'un regard que j'espère objectif,*

*Merci à mes **ami(e)s**, qui me soutiennent et qui me lisent, qui m'encouragent aussi. Je vous embrasse toutes et tous très fort,*

*Merci à **mes bêta lecteurs** : maman, mon mari, Mauricette, Marie, Natacha, votre regard sur mes romans est précieux, j'ai toujours hâte de recueillir votre avis.*

*Un immense merci à mes amis **L.S.Ange et Didier de Vaujany**, les fondateurs et directeurs des **Éditions Elixiria**, qui m'ont accordé leur confiance pour ce roman qui me tenait tant à cœur. Je suis fière et heureuse de travailler avec eux. Ou quand l'amitié se prolonge au fil des mots... Une nouvelle page s'écrit aujourd'hui.*

*J'embrasse **mon agent, Andrea**, qui me donne de précieux conseils, m'accompagne avec tant de professionnalisme, de gentillesse et d'humanité dans cette belle aventure. Merci au reste de **l'équipe de Librinova, Charlotte, Laure, mais aussi Ophélie et tous les autres**, pour la petite famille que vous nous offrez, et qui nous permet de progresser et de nous aventurer en toute confiance dans ce monde si nouveau de l'écriture. Merci de nous offrir la chance de pouvoir nous autopublier dans de si douces conditions,*

*Merci aux **Cultura** qui m'ont invitée pour des séances de dédicaces. J'ai été merveilleusement accueillie, je vous en remercie.*

*Merci à vous, **chroniqueuses, chroniqueurs, blogueuses, Blogueurs**, qui me suivez maintenant, qui contribuez, si adorablement, à faire connaître mes histoires. Je vais citer ici ceux qui m'ont offert un partenariat permanent : Nos Étoiles Livresques, NewsAlyromance, Aly vous lit, Romance Sisters, Des songes et des mots, Meli Melo de Gwen, By Meli Melo, Maman Pas Parfaite mais j'essaie, Les lectures de Maria, Honey-Money, Cindy Soyer, Crazy créations by Cindy, Addiction Livresque, Les dévoreuses de livres, Mel Blogueuse littéraire Dupuis, Petite discussion entre amis, Reading Passion 2017, Books Madness, The killeuse Book, Critiques de romans, Le Monde enchanté de mes lectures, Les lectures d'Amélie, Ma Passion Les livres, More & New Reading, Lily and the world of books, Lilou et Tita Bouquinent, Mel'Lectures, Reading Passion Livresque, Avis Livresque, Les chroniques d'Emma, Les lectures de la Diablotine, Livres et Petits plaisirs, Les lectures d'Angelique G. Lily, Au cœur d'une passion, Les accros de la romance, The reading passion, les lectures de #princesstitti, Maman a la bougeotte, Recto Verso, Lectures à Flo-ts, Madame Book In, Le cercle des lecteurs disparus, Aurelivre, Frénésies livresques, Ysa et ses avis, Mamzelles Livre, Lectures Évasion Patricia Mercier, Mordus de lecture, Lecture en famille, Les chroniques de Miss chieuse, Maëva Lemerle Blogueuse, Lola Bouillon, L'aventure des livres, Osez-lire, les magiciennes des mots, les chroniquesdauroreblog.wordpress.com, lectureenfolieblog.wordpress.com, Love & books.*

Pardon à toutes celles ou ceux que je n'ai pas cité (e) s ici, ce n'est pas volontaire si je n'ai pas inscrit le nom de votre page, je n'ai noté que les chroniqueuses inscrites dans mon album de « permanents ». N'hésitez pas à me contacter sur ma page auteur : @CHRYG GALIA, si vous souhaitez en faire aussi partie.

Enfin, merci à vous, lectrices, lecteurs peut-être, qui m'avez accordé votre confiance, en choisissant mes livres, j'espère vous avoir apporté un

peu de rêve, et vous avoir donné l'envie de découvrir et de poursuivre le voyage dans mon imaginaire.



Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour, c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer d'un complice.

Charles Baudelaire (1821-1867)

1 – Diplômée !

Maëva

Été 2017, chaleur torride, soleil au zénith, je roule en direction de mon avenir. Tout juste diplômée, j'ai trouvé un cabinet dans une petite campagne bordelaise. À vingt-sept ans, je quitte enfin le nid. Mes parents ont été cools, ils m'ont logée, nourrie, dorlotée toutes ces années où, enfermée dans ma chambre à potasser, je me suis laissé traiter comme une reine. Il était temps que je plie bagage, ils méritent enfin un peu d'intimité. Médecins tous les deux, ils m'ont filé le virus. Je soignais mes poupées, celles de mes copines, avant même de savoir marcher. Le premier cadeau dont je me souviens : une mallette de docteur. Armée d'un faux stéthoscope, d'une seringue en plastique, je me suis entraînée des années avec des tas de malades imaginaires avant de tenir un vrai scalpel. Je vais enfin voler de mes propres ailes. Je peux le crier haut et fort : je suis médecin. J'aurais préféré m'installer près de chez moi, à Paris, conserver la proximité du confort familial ; j'ai sauté sur la première opportunité, trop pressée de faire mes preuves. Je récupère la clientèle de mon prédécesseur, je veux assurer, il avait apparemment une sacrée réputation.

Maman a versé sa petite larme en me serrant très fort dans ses bras. Papa m'a souri, a rempli ma voiture en m'avertissant, comme si j'avais quatre ans, de tous les dangers à éviter. Ils sont inquiets, mais même Tanguy¹ a fini par désertier l'appartement de ses parents ! Mes amis aussi vont me manquer. Comme moi, ils se dispersent aux quatre coins de l'hexagone. Ainsi va la vie ! Les oiseaux quittent le nid. Ce n'est pas facile... mais il faut grandir, tracer sa route.

Musique à fond, je ne vois pas défiler les kilomètres, chante à tue-tête en me remémorant notre dernière soirée. J'ai abusé des mojitos ! Le rhum, la

menthe, le sucre de canne... un cocktail traître, addictif ! Il fallait bien fêter ça, l'ultime réunion, la bande, *notre* bande. On se suit depuis la première année de médecine. Neuf ans à tout partager, le meilleur comme le pire. Laura, Nath, Sev, Perrine, mes quatre amies fidèles, mes fofolles... Clément, Fred, Romain, Bart, les meneurs. Nous nous sommes toujours soutenus, entraides, épaulés. Bosseurs acharnés, fêtards invétérés, on a franchi les étapes brillamment. Si l'un de nous faiblissait, tous les autres se donnaient la main pour le remettre sur les rails. Nous formions une équipe du tonnerre. Mais nous savions tous que le jour viendrait où nos chemins se sépareraient. Nos soirées étaient à la hauteur du reste : sans limites, totalement délirantes. On ne ménageait pas nos efforts, ni pour bosser ni pour se changer les idées. Il y a eu des tas de fêtes, des tas de mojitos, des tas d'excès.

Si on a abusé ? Très certainement... de tout : alcool, clopes, sexe. Je ne regrette rien, la vie est courte. J'ai aimé Clément, follement, Fred, éperdument, Bart, passionnément. Seul Romain s'est contenté de mon amitié. Il a préféré les bras de Laura à laquelle il a toujours été fidèle. Je suis un cœur d'artichaut, suis mes désirs, mes envies. Le jugement des autres m'importe peu, je suis mignonne, j'en profite. La beauté se fane avec le temps, j'ai quelques années devant moi avant que la grisaille n'apparaisse sur mon visage, je ne vais pas m'en priver.

J'ai peu dormi, nous avons tardé à nous faire nos adieux, enchaîné les mojitos, conscients que ces derniers instants marquaient la fin d'une ère. Comme beaucoup d'autres avant nous, nous nous sommes fait beaucoup de promesses. Comme beaucoup d'autres avant nous, nous aurons du mal à les tenir. La nostalgie fait partie du jeu, de l'aventure, mais nous avons toute la vie devant nous. Qui sait ce qu'elle nous réserve ? Nous nous recroiserons peut-être au hasard du temps qui passe. J'ai l'impression de mettre un point final à des années d'insouciance. Jusqu'ici, je n'avais à gérer que mes études ; aujourd'hui, je vais tout assumer, seule : appartement, boulot, factures, que sais-je encore. Je vais tout découvrir, à vingt-sept ans !

Je bâille, malgré l'air qui s'engouffre par ma vitre ouverte, qui affole les mèches de mes cheveux dorés. Une aire d'autoroute... Paris est déjà loin, deux cents kilomètres. Vivement que je m'offre une voiture climatisée ! Je

claque la portière, fonce me réfugier dans la cafétéria. Un thé glacé plus tard, je brûle à nouveau dans l'habitacle surchargé de ma Ford Fiesta blanche. Mon téléphone sonne, je prends l'appel qui bascule sur le haut-parleur de la voiture.

– Maëva, ça y est, t'es en place ?

– Salut Laura, non, pour l'instant, je me fais un petit sauna.

– Hein ?

– Je me liquéfie dans ma voiture !

– OK, fais gaffe aux vapeurs d'alcool, ma belle ; avec tout ce qu'on a bu hier soir, tu ne dois pas rejeter que de l'eau, rit-elle.

– C'est pas drôle, Laura, vous saviez que j'avais de la route, vous m'avez pervertie !

– Comme si t'avais besoin de nous pour ça, s'esclaffe-t-elle. Pas trop stressée ?

– Un peu, excitée surtout. J'ai hâte de voir ma plaque clouée sur le mur.

– Nous sommes tous dans le même cas. J'ai juste la trouille de ne pas trouver une place au même endroit que Romain.

– Il n'y a pas de raison, il faut y croire.

– Si on est séparés, je ne suis pas certaine qu'on tienne la distance, s'inquiète-t-elle.

– Il t'aime, la preuve : il m'a résisté, plaisanté-je.

– Maëva, je t'en prie, répond-elle écœurée, je ne veux même pas imaginer un truc pareil.

Je devine sa moue dégoutée, ris de plus belle.

- Tu n’as plus aucun souci à te faire, ma chérie, il est fou de toi.
- Ouais, c’est pas si mal que tu t’éloignes, tout compte fait, poursuit-elle. T’avais presque écumé tous les gars de la bande.
- Laura, pour qui tu me fais passer, je continue, faussement irritée.
- Ben pour ce que tu es : une croqueuse d’hommes, ma belle. D’ailleurs, c’était quoi ce cirque avec Bart, hier soir ? Vous avez remis le couvert ?
- C’est un bien grand mot, on s’est dit au revoir, à notre façon, c’est tout.
- J’ai vu ça, entendu plutôt. T’es au courant que les cloisons de son appart sont très mal insonorisées. Mes tympanes menacent de se suicider, ils brûlent encore, merci !
- Oh ! ça va, on s’est éclipsés une petite heure, c’est tout.
- Ouais, mais tout le monde en a profité. Donc, c’était juste comme ça, pas de réconciliation à l’horizon ?
- Non, madame, c’était un câlin d’adieux, un peu rapproché, mais ça s’arrête là. Nouvelle vie...
- Nouvelles victimes !
- Laura, tu te rends compte du tableau que tu dresses ! je m’insurge.
- Oh oui, tu as un tableau de chasse impressionnant, tu ne peux pas le nier.
- Je ne m’amuse pas à compter, dis-je en souriant.
- Heureusement, tu t’y perdrais.
- Laura, tu me fais peur.
- La stabilité, c’est pas mal, tu sais.

- Je vais y réfléchir, pour l’instant, ma priorité, c’est de m’installer.
- Tu nous inviteras pour la crémaillère ?
- Et comment ! Je vais me dépêcher de trouver une date, fais-moi confiance.

Nous papotons encore quelques minutes. Elle me manque déjà. Elle a raison sur un point, je papillonne. Je ne me suis jamais posé la question, mon comportement avec les hommes est-il normal ? Je vis l’instant, sans me torturer les méninges. Je crois être folle amoureuse, mais dès qu’un truc m’ennuie, tout retombe comme un soufflé. Je n’ai jamais souhaité m’engager, une bague, un bout de papier à la mairie, ça sert à quoi ? L’amour, ça va ça vient, il y a des tas de poissons dans l’océan, autant tirer le meilleur de chaque rencontre. Pas la peine de m’encombrer avec la routine, les disputes, la mésentente. Je préfère ne conserver que le meilleur, pourquoi me contenter d’œufs de lompe si je peux déguster du caviar ? J’adore ces moments de séduction, quand on ne sait pas si on plaît à l’autre, qu’on le devine, qu’on cherche dans ses yeux, dans sa gestuelle, dans ses mots parfois, les réponses. Est-ce qu’il me trouve jolie ? Va-t-il me parler, m’embrasser ? Quand vais-je enfin sentir sa peau contre la mienne ? La passion du début, l’excitation de la nouveauté, c’est ce que je préfère. Après, ça passe, ça se tasse, tout devient fade. Je n’aime pas les relations en demi-teinte. J’ai besoin que ça bouge, que ça vive, d’en souffrir tellement c’est bon, intense. Je suis comme ça.

Mon GPS m’indique de tourner, je mets le clignotant, cherche le nom de la rue. Ça doit être ici. Un grand BOOM me fait sursauter. Presque debout sur le frein, j’écarquille les yeux. Un type fou de rage vient de taper du poing sur ma Fiesta. Elle n’est pas toute jeune, mais j’y fais attention. Merde ! Il est malade ou quoi ? Il fulmine, approche de ma vitre :

- PUTAIN ! Vous ne pouvez pas faire gaffe ! Vous avez failli m’écraser !

Je sors, les clés toujours sur le contact, claque la portière. Mains sur les hanches, menton haut, sourcils froncés, je le défie :

– Vous avez quoi dans les yeux ? Une voiture, ça se voit non ? Je vais vous apprendre un truc, ça, c’est une route, Monsieur. Qui dit route, dit véhicule en mouvement ! Des passages piétons vous sont réservés, là, vous traversiez en dehors des clous !

– JE RÊVE ! Vous avez le toupet de...

Il croise les bras sur son torse en souriant, mauvais.

– QUOI ? QUOI ? crié-je.

– Non, rien, se radoucit-il, apparemment, vous n’êtes pas faites pour être derrière un volant.

– Comment ça ? Je...

Un klaxon, un deuxième, je me retourne, ma voiture ! Ma voiture continue son chemin, toute seule. J’ai oublié le frein à main. Quelle idiote. J’abandonne mon interlocuteur qui rit à gorge déployée pour rattraper mon véhicule. Je cours, m’accroche à la portière, ouvre, saute dedans comme je peux. Juste à temps, avant la catastrophe annoncée, je parviens à l’arrêter. J’ai eu chaud ! Je me gare, me laisse aller contre le dossier en regardant le gars de tout à l’heure rentrer dans une boulangerie. Il m’a déjà oubliée, je vais quand même vérifier mon capot, si jamais il l’a enfoncé, je vais le retrouver et lui faire payer les dégâts. Tout est nickel, heureusement, lui aussi l’a échappé belle ! Ça commence bien... Je regarde alentour, un joli village qui mêle vieilles pierres et moderne. En son cœur, église, boulangerie, boucherie, petits commerces de proximité. Je repère le centre médical. La plaque de mon prédécesseur est toujours en place. Je me dirige tranquillement vers le bâtiment. Grand, crépi blanc, porte et volets bleus, un petit air de vacances et de paradis. J’entre, une secrétaire médicale m’accueille. Brune, jolie, jeune, elle prépare déjà l’agenda pour prendre un rendez-vous.

– Bonjour, je suis Maëva Valence, je suis...

– Bien sûr, la remplaçante du Docteur Lestrau, bienvenue. On ne vous attendait pas avant demain, Monsieur Lestrau sera ravi de vous recevoir. Je

l'informe de votre arrivée.

Cinq minutes plus tard, Monsieur Lestrau, un grand monsieur, beaucoup de prestance, me reçoit dans ce qui sera dès la semaine prochaine, *mon* cabinet. Je découvre son univers très masculin, fais déjà l'inventaire de ce qui va disparaître, de ce que je vais transformer. Nous discutons de tout, son expérience, sa patientèle. Très ému, il me dit avoir beaucoup de mal à tourner cette page de sa vie. Passionné par son métier, il s'y est donné corps et âme. Je le comprends, c'est une vocation, on a ça dans le sang, dans la peau. Tirer un trait du jour au lendemain, je ne veux même pas y songer. Il me propose de m'accompagner pour la tournée de ses patients à domicile la semaine prochaine, histoire de me présenter, pour faciliter la prise de contact. J'accepte volontiers.

– Vous avez trouvé un logement ? m'interroge-t-il.

– J'ai réservé une chambre à l'hôtel à l'entrée du village ; dans un premier temps, ça fera l'affaire.

– Si vous voulez, j'ai une dépendance. J'habite à deux pas d'ici. Le studio que je peux vous proposer n'est pas très grand, mais c'est toujours mieux qu'une chambre impersonnelle. Nous pourrions faire connaissance et en cas de problème, quel qu'il soit, je pourrais vous aider.

– C'est fantastique, Monsieur Lestrau, je ne sais pas comment vous remercier.

– C'est moi qui vous remercie d'accepter, je suis veuf, ça me fera une compagnie, nous pourrons parler de nos patients, je me sentirai encore un peu utile.

– Je vais appeler l'hôtel pour annuler ma réservation.

– Parfait. Je finis dans une heure, vous pouvez rester si vous le souhaitez, je commencerai à vous présenter aux patients.

2 – Prendre ses marques

Maëva

Avec l'accord de ses patients, j'ai assisté aux deux consultations de Monsieur Lestrau. Il en a profité pour leur annoncer qu'à compter de la semaine prochaine, ils auraient affaire à moi. J'étais un peu gênée devant les mines désolées des principaux intéressés. J'ai pu ressentir toute l'affection qu'ils ont pour le docteur Lestrau. Il a su établir avec eux plus qu'une relation patient-médecin ; il a leur entière confiance, connaît leurs dossiers, leurs antécédents, mais aussi leur situation familiale. C'était vraiment très enrichissant. Voir ce lien qui s'est tissé au fil du temps, l'intérêt sincère qu'il leur porte, c'est fabuleux. Il s'enquiert de la santé de leurs parents, de leurs enfants... Monsieur Lestrau est un médecin à l'ancienne, un médecin de famille.

J'aimerais tellement parvenir à instaurer ce type de rapports avec mes patients. Je veux rester humaine avant tout. Ne pas les considérer comme de simples numéros de dossiers qui s'enchaînent tous les quarts d'heure. C'est pour cette raison que je ne souhaitais pas travailler en hôpital. Le manque de temps, de moyens, la surcharge de travail, la pression permanente... tous ces éléments font que mes confrères se perdent dans un roulement incessant de codes-barres, de paperasse. Les gens ne sont plus que des cas, les rapports humains se disloquent. En cabinet j'aurai aussi beaucoup à faire, mais l'avantage n'est pas négligeable : je finirai par connaître réellement mes patients, parce qu'ils reviendront, souvent.

– Nous pouvons y aller, mademoiselle Valence, m'annonce le docteur Lestrau en saluant la secrétaire.

– Je vous suis, je réponds, ravie.

– Vous avez une voiture ? Alors, je viens avec vous si vous le permettez. J’habite à dix minutes à pieds, mais j’ai un grand garage, vous pourrez y stationner.

Je lui ouvre la portière, il sourit en secouant la tête.

– Ce serait plutôt à moi de faire ça, mademoiselle Valence. J’ai appris la galanterie, vous savez.

– Ça me fait plaisir. Si vous m’appeliez Maëva ?

– Très bien, Maëva, à condition que vous m’appeliez Benjamin.

– Benjamin, je suis tout ouïe, montrez-moi le chemin.

Il n’avait pas menti, je démarre ; à peine deux rues plus loin, il me demande de tourner dans un charmant lotissement. Immédiatement à droite se dessine une grande et belle villa de plain-pied de style méditerranéen, au toit de tuiles rosées. Je roule sur l’allée en béton désactivé, arrête le moteur. Sur ma gauche, une pelouse parfaitement entretenue, aussi verte que du gazon anglais. L’arrosage intégré disperse des rideaux de gouttelettes qui rafraîchissent agréablement l’atmosphère. Des rosiers buisson colorent l’avant d’une terrasse spacieuse en bois exotique. Devant l’immense baie vitrée, un salon de jardin en résine tressée, une table en verre.

– La dépendance est là-bas, m’encourage-t-il, venez.

Il m’entraîne derrière la maison. Je découvre une piscine d’environ dix mètres sur cinq, liner sable. Les skimmers battent en rythme, les buses brassent l’eau dans un bruit qui me donne envie de plonger tout habillée. Benjamin sort un trousseau de clés de sa poche, en détache une qu’il me tend.

– C’est ici, me dit-il, il faudra peut-être dépoussiérer un peu. Si la décoration ne vous convient pas, arrangez ça comme vous l’entendez. Cette pièce n’a pas servi depuis longtemps, poursuit-il les yeux embués, en passant une main sur l’arrière de sa nuque.

– Vous êtes sûr ? osé-je, j’ai l’impression que cet endroit a une importance particulière pour vous, je ne voudrais pas...

Il m’interrompt d’un geste de la main.

– C’était l’atelier de ma femme, elle était peintre. Elle avait souhaité qu’on l’aménage avec tout le confort d’un studio parce qu’il lui arrivait de s’y enfermer plusieurs jours d’affilée pour travailler. Dans ces moments-là, elle disait qu’elle retenait son inspiration dans une bulle. Rien ne pouvait l’en déloger, pas même moi, poursuit-il ému.

– Monsieur Lestrau...

– Benjamin !

– Benjamin, si c’est trop dur pour vous, je peux encore rappeler l’hôtel ; vraiment, je ne veux pas vous...

– Maëva, il est temps, vous comprenez, c’est déjà difficile pour moi de quitter mon travail. Si je me retrouve tout seul, chez moi, avec pour compagnie mes souvenirs, j’ai peur de flancher, je vais devenir fou. Je ne vous dis pas que c’est facile de voir une autre femme entrer ici, c’est seulement ce qu’il faut que je fasse aujourd’hui, pour avancer, me raccrocher à quelque chose. Vous aider, c’est aussi m’aider moi, d’accord ?

– Je l’entends, Benjamin, je vous remercie.

– C’est moi, dit-il en m’invitant à ouvrir.

– Benjamin ? demandé-je, hésitante.

– Oui ?

– Vous ne m’avez pas parlé du loyer.

– Un loyer ? Heu non, pas besoin !

– Je ne peux pas accepter, il faut bien que je vous dédommage un minimum.

– Acceptez de dîner avec moi à l’occasion, pour m’empêcher de parler tout seul comme un idiot, ce sera amplement suffisant. Vous pouvez aussi faire les courses de temps en temps, si vous y tenez.

– Bien sûr, avec grand plaisir ! Je ferai même la cuisine si vous n’avez pas peur de vous risquer à goûter à mes petits plats.

– Alors c’est entendu, je vous laisse, j’ai encore à faire, Maëva. S’il vous manque quoi que ce soit, n’hésitez pas.

Il s’éloigne rapidement vers sa maison, me confie les clés de la dépendance ; il n’est pas encore prêt à en franchir le seuil. Cet homme m’accorde sa confiance sans même me connaître. J’ai beaucoup de chance, je suis rassurée de l’avoir rencontré. Je sais déjà qu’il aura une place dans ma vie. J’ai ce don, je sens les gens après quelques paroles. Le docteur Lestrau a une belle âme.

Je déverrouille, prête à découvrir mon nouveau chez-moi. Je tâtonne pour trouver l’interrupteur. Un joli petit salon s’offre à moi. Les meubles sont recouverts de draps. Je commence par faire un petit tour du propriétaire. J’ouvre les volets de la fenêtre et de la baie. Le soleil est encore présent en cette fin de journée, chauffant délicieusement l’intérieur. Il laisse ses rayons s’étirer jusqu’à moi. Au fond de la pièce, une kitchenette, plaques de cuisson, rôtière, mini frigo, et un évier. Tout est blanc, lumineux. Seuls quelques bibelots jaunes apportent une touche de couleur. Un couloir me guide jusqu’à une chambre. Elle n’est pas grande, mais elle contient un dressing suffisant pour mes affaires. Je cherche la salle de bains, douche italienne, un lavabo et un meuble colonne. C’est coquet, c’est parfait !

Je trouve un balai, une serpillère, des produits ménagers. Ils ne doivent pas être très récents ; pour cette fois, ça fera l’affaire. Je libère les meubles du salon des tissus qui les recouvrent, me débats avec un nuage de poussière en éternuant. Effectivement, les lieux sont désertés depuis longtemps !

Après deux bonnes heures, je peux enfin souffler, me doucher et penser à dîner. Puisqu’il me l’a proposé, je vais toquer chez Benjamin. Au moment où je ferme la porte, il avance vers moi, souriant.

- Tout est comme vous voulez ?
- Mieux que ça, je ne vous remercierai jamais assez.
- Un barbecue, ça vous tente ?
- Oui, je meurs de faim, je réponds, enjouée. Je peux vous aider ?
- Il y a des crudités dans le réfrigérateur, si vous voulez vous occuper de la salade.
- Avec plaisir.

Il me fait entrer chez lui. Des meubles anciens, murs coquille d'œuf, de splendides peintures les ornent. Le canapé en cuir marron clair est usé à la place qu'il doit occuper. Un grand écran est allumé sur la chaîne des sports. Sur une console Louis XIII, une photo de mariage, en noir et blanc. Je le reconnais, au bras d'une femme splendide. Elle ressemble à Audrey Hepburn, une grâce infinie. Il sourit tristement en me regardant m'attarder sur cette image qui transpire le bonheur.

- Samantha était magnifique, n'est-ce pas ?
- Oui, on dirait une actrice de cinéma.

Il prend le cadre, le caresse du bout des doigts.

– C'est vrai, la plus belle actrice du film de ma vie. J'étais son plus grand fan, son plus grand admirateur.

Je vois de nouveau les larmes voiler son regard. Je m'approche de lui, pose une main sur son bras. Doucement, je lui propose :

- Vous souhaitez en parler ?
- Une autre fois, ce soir, nous allons plutôt faire connaissance, j'ai envie de savoir ce qui vous amène dans notre village, Maëva.

3 – Bille de clown

Maëva

Nous dînons dehors, le jour est tombé. Benjamin a posé des bougies sur la table, elles libèrent une forte odeur de citronnelle. Les moustiques, m'explique-t-il, nous en sommes envahis, des tigres aussi. Vilaines bestioles. Les senteurs de grillades régaler mes narines, m'ouvrent un peu plus l'appétit. Benjamin m'annonce fièrement que les tomates, concombres, et la laitue proviennent de son potager. Je l'envie de savoir aussi jardiner, je n'ai jamais été capable de faire pousser la moindre plante verte. Mon seul talent dans ce domaine, c'est de les tuer ! Pour le dessert, nous nous rassasions de fruits frais, encore des merveilles de son verger. Je lui raconte un peu ma vie, mes parents, mes études, les amis que j'ai quittés à regret.

Je lui explique ma façon d'envisager la médecine, il en a la même vision que moi. Sous ses cheveux grisonnants, ses nombreuses rides et ses yeux fatigués, je devine l'homme de la photo, il était vraiment très beau, il a dû avoir un succès fou. Il m'écoute patiemment, commente, rit, se lamente lorsque nous abordons la situation critique du milieu hospitalier. Bercée par cette agréable conversation et le tintement de nos verres et de nos couverts, je ne vois plus le temps passer. Je pourrais rester toute la nuit à discuter avec ce monsieur si érudit, si gentil, si passionné.

Au moment où je tends la main pour attraper une deuxième nectarine bien rouge, une silhouette se dessine devant le grand portail blanc. L'homme ne prend pas la peine de sonner, il entre d'un pas rapide, pressé. À mesure qu'il avance, je reconnais le fou furieux qui a osé boxer ma jolie voiture. J'en lâche le fruit qui rebondit lourdement dans mon assiette. Je fronce les sourcils, la colère de tout à l'heure refait surface. Benjamin, qui me fait face, comprend que quelque chose m'ennuie, se retourne. À ma

grande surprise, il se lève d'un bond, affolé ; sa chaise tombe au sol, il ne s'en soucie pas. Il se précipite vers le grand brun qui ne remarque même pas ma présence.

Je n'entends pas leur conversation, Benjamin prend l'homme dans ses bras. Ce dernier repart aussi sec. Monsieur Lestrau me rejoint.

– Maëva, excusez-moi, je dois m'absenter, une urgence. Je ne sais pas à quelle heure je serai de retour, faites comme chez vous, d'accord ?

– Vous voulez que je vous accompagne ?

– Non, non, pas cette fois, je vous expliquerai le temps venu, je dois le préparer... Merci, à plus tard.

J'ai eu le temps de débarrasser, faire la vaisselle, regarder une stupide comédie à la télévision, Benjamin n'est pas encore là. Je suis embêtée. Je ne peux pas fermer sa maison et je me vois mal laisser ouvert pour regagner mon nouveau nid. Je me sens intruse, chez un homme qui, sans rien connaître de moi, me laisse sa maison à disposition. J'ai appelé mes parents pour les rassurer, leur expliquer tout ce qui m'est arrivé depuis que j'ai rencontré le docteur Lestrau. Ils sont soulagés de savoir que je ne suis pas toute seule. J'ai beau leur répéter que je suis une grande fille, ce sont mes parents, ils m'aiment, s'inquiètent.

Je zappe, télécommande en mode frénésie, désespérant de trouver un programme intéressant. Je suis crevée, je suis en train de fantasmer mon lit !

Vers une heure du matin, enfin il reparaît, épuisé. Il pose sa mallette, sans un mot, sur la table du salon, ouvre un meuble-bar, attrape deux verres, y verse un liquide ambré. Il me rejoint sur le fauteuil, je coupe le son de la télévision. Il se laisse tomber en me tendant ma boisson.

– Merci, tout va bien ? Vous avez l'air de revenir d'une tournée en enfer.

Un mince et fragile sourire étire un coin de ses lèvres.

– Vous n'êtes pas si loin de la vérité.

– Vous n’avez pas envie d’en discuter ?

– Non... murmure-t-il dans un souffle.

– Cet homme qui est venu tout à l’heure, c’est un patient ?

– Un ami, un fils même. C’est ça, il est le fils que je n’ai jamais eu. Ma femme et moi n’avons pas pu avoir d’enfants. Nous avons reporté toute notre affection sur Gianni.

– Gianni ? C’est un joli prénom, il est italien ?

– Et fier de l’être, dit-il en riant, plus détendu. Il le revendique haut et fort. Ses parents étaient siciliens.

– Étaient ?

– Ils sont décédés dans le même accident que ma femme. Un stupide accident de voiture, conclut-il pour lui-même, le regard perdu au loin. Il est tard, Maëva, nous parlerons demain, je ne tiens plus debout ; vous avez sûrement besoin de vous reposer vous aussi. Sept heures demain pour le petit-déjeuner ?

– D’accord, Benjamin, on fait comme ça. Merci encore.

– Arrêtez donc de me remercier, Maëva, termine-t-il gentiment. Bonne nuit.

– Bonne nuit, Benjamin.



J’ai dormi comme un bébé, fenêtre grande ouverte, mais voilà, je me réveille avec la gratouille. Les moustiques se sont régalés. Après une douche glacée pour calmer les démangeaisons, je fouille dans ma boîte à

pharmacie pour trouver ma pommade magique à la lidocaïne. Je pousse un soupir de soulagement quand je ressens enfin un mieux. Pas moins de trente-six piqûres font de moi une véritable coccinelle. Je prends ma brosse à dents, enclenche la musique sur mon téléphone. L'image que me renvoie le miroir me fait avaler le dentifrice de travers. C'est pas vrai ! Pas ça ! Une de mes paupières est gonflée, et j'ai même un bouton sur le bout du nez. Je suis affreuse ! Impossible de camoufler ça avec du maquillage, c'est trop enflé. Deux boutons de plus qui me donnent l'air d'Elephant Man². Je vais faire peur aux patients. C'est la merde !

J'enfile une jolie robe rose pâle, qui met en valeur mon teint hâlé. Je lisse mes cheveux blonds, les attache en chignon serré, un peu de brillant à lèvres, une pointe de Trésor de Lancôme, je suis prête, défigurée, mais ça, c'est un détail.

Prête, rien n'est moins sûr ! Je m'attendais à retrouver Benjamin, pas à la présence d'une tierce personne. Le grand brun insupportable, Gianni le Sicilien est assis sur la terrasse devant un café fumant. J'hésite à approcher, pas trop envie de démarrer la journée par un nouvel affrontement. Quand j'aperçois Benjamin, je me détends aussitôt ; je ne suis plus une gamine, ce grand taciturne ne doit pas m'effrayer. Benjamin me voit, approche avec un grand sourire, me colle direct une bise sur chaque joue.

– Maëva, vous avez bien dormi ? Oh, bon sang, vous vous êtes fait dévorer !

– Ça me servira de leçon, je vais investir dans un distributeur de pyrèthre. Je déteste dormir les fenêtres fermées.

– Venez que je vous présente, me dit-il.

Gianni le Sicilien ne daigne pas se lever, il arque un sourcil en sirotant son café. Impolitesse, quand tu nous tiens !

– Gianni, je te présente Maëva, Maëva, voici Gianni. Je vous ai un peu parlé de lui hier soir, vous verrez, c'est un gentil garçon.

Permettez-moi d'en douter...

– Tu connais cette fille ? demande-t-il sans faire attention à la main que je lui tends.

Je me retrouve la main suspendue en plein vol, le vent qu'il me met pourrait me faire chuter à même le bois exotique de la terrasse. Histoire de garder une contenance, je laisse retomber mon bras pour lisser le pan de ma jupe.

– Depuis hier exactement, elle a emménagé dans la dépendance, c'est elle qui me remplace au cabinet.

Le sicilien avale son breuvage de travers, recule sur sa chaise, tousse avant de se reprendre.

– Tu déconnes ? Elle ? T'es pas sérieux, Benjamin, elle a quoi, quinze ans ?

– Ne sois pas désagréable, Gianni, tu exagères toujours.

– Tu sais bien que non ! Tu m'avais dit que ce serait une vraie pro. T'es au courant qu'on n'avait que toi ici, on ne peut pas faire confiance à une novice, bordel ! s'énerve-t-il.

Je voudrais intervenir, Benjamin me devance.

– Gianni, je te demande de tempérer ton humeur. Je sais que tu as passé une nuit difficile, ce n'est pas une raison pour t'en prendre à cette jeune femme. Tu me prends pour qui nom de Dieu, je me suis renseigné avant de la faire venir, elle a toutes les qualifications nécessaires, un excellent dossier et des notes qui feraient pâlir la plupart des médecins alentour. Arrête un peu tes gamineries et sois poli !

– Elle ne sait même pas conduire une bagnole, comment tu veux qu'elle s'occupe de tes patients, c'est complètement dingue ! poursuit le rital.

– Ça suffit, j’interviens, menaçante. Je ne sais pas qui vous êtes, ce que vous avez à me reprocher, je vous remercierai de bien vouloir éviter de parler de moi comme si j’avais quatre ans, comme si je n’étais pas présente. Vous êtes d’une incorrection finie, monsieur. Si ça vous dérange que je prenne le relais de Benjamin, je ne vous retiens pas, j’imagine que la région est suffisamment grande pour que vous vous dégotiez un autre médecin !

Il fulmine, ses yeux bleu azur me mitraillent, sa bouche pulpeuse se pince. Il serre sa tasse à en faire blanchir les jointures de ses doigts et m’assène :

– C’est certain, hors de question que moi ou les miens nous fassions soigner par un clown en jupette. Vous avez déjà le nez rouge, quant à la jupe...

– C’est pas bientôt fini ces enfantillages, nous interrompt Benjamin, j’aimerais prendre mon petit-déjeuner en paix, si vous n’y voyez pas d’inconvénients. La messe est dite, Gianni, Maëva sera en poste dès lundi, tu n’y changeras rien.

– Parfait ! Dans ce cas, je n’ai plus rien à faire ici, maugrée-t-il. Je vais vous dire une chose, s’adresse-t-il à moi, je n’apprécie pas le choix de Benji, ni pour ce qui est du cabinet ni pour votre présence dans la maison de Sam. Si ça ne tenait qu’à moi, je vous renverrais illico chez vous, d’où que vous veniez.

Pas le temps de répondre, en quelques enjambées, il est déjà parti.

– C’était quoi ça ? demandé-je dépitée en touchant mon nez comme si je pouvais faire disparaître ce fichu bouton en appuyant dessus.

– Ne lui en voulez pas, souffle Benjamin, dépité, il traverse une véritable épreuve.

– Je n’y suis pour rien, je me défends.

– Je sais...

– Ça n’excuse pas tout, j’insiste.

– Croyez-moi, ça n’excuse peut-être pas son comportement envers vous, mais ça explique beaucoup de choses.

– Alors, dites-m’en plus, que je comprenne.

– Pas maintenant, Maëva, pour le moment, nous allons croquer dans cette délicieuse brioche et savourer le chant des oiseaux.

– Hum, je n’ai plus très faim, commenté-je, ronchon.

– Goûtez-moi cette confiture d’abricots, vous m’en direz des nouvelles, je suis persuadé que vous en redemanderez, sourit-il.

Il est tellement gentil, je ne peux pas lui refuser, je plante mes dents dans la tartine sucrée. Je suis obligée de fermer les yeux tant la sensation me donne le vertige. Le goût, le fruit qui fond sur ma langue, entre douceur et acidité, une pure merveille. En quelques secondes, j’ai déjà oublié *mister spaghetti*.

– Aujourd’hui, nous allons faire une petite tournée. Je vais vous présenter les patients à domicile. Nous allons commencer par Svetlana. C’est un peu compliqué parce qu’elle ne parle pas un mot de français. Son mari est d’une grande aide. Maladie d’Alzheimer, stade avancé, beaucoup d’agressivité. Je suppose que vous avez déjà vu ça pendant vos classes, mais c’est toujours plus éprouvant lorsqu’il s’agit de vos patients.

Je l’écoute attentivement m’expliquer chaque cas, me raconter l’histoire des personnes que je vais rencontrer pour la première fois. Son visage exprime passion, tendresse, tristesse parfois. Je le connais si peu, je l’admire déjà tant !

– Benjamin, qu’allez-vous faire, maintenant ? Je veux dire, vous parlez de votre métier avec un tel engouement, comment envisagez-vous la suite ?

– Je vais vous confier un secret, Maëva, promettez-moi de ne pas l’ébruiter pour le moment.

– Bien sûr, je suis une tombe !

– Je voudrais réaliser les souhaits de ma femme.

– Des souhaits ?

Il se cale contre le dossier de sa chaise, pianote de ses doigts sur la table en laissant à nouveau son regard se perdre.

– Elle avait fait une liste de pays à visiter. Avec mon emploi du temps, je n’ai jamais eu l’occasion de réaliser son rêve. Elle avait l’idée un peu folle de ramener une fiole de sable fin de chaque pays où elle irait. Vous comprendrez qu’elle recherchait l’océan avant tout. Elle voulait en faire un tableau. Ce n’est pas un projet démentiel, elle n’a listé que six pays. Je ne veux pas quitter ce monde sans lui rendre cet hommage.

– Vous comptez partir seul ?

– J’essaie d’inciter ma sœur et mon beau-frère à participer à l’aventure. Ils hésitent encore. Je saurai les convaincre.

– Ce serait pour bientôt ? m’inquiète-je en pensant que je viens juste d’emménager.

– Ne vous en faites pas pour ça, comprend-il, j’ai besoin de temps pour m’organiser, quelques mois. Si jamais nous nous entendons, que vous vous sentez bien ici, vous pourrez rester, la maison ne sera pas à l’abandon.

– C’est vraiment très généreux de votre part, je réponds, soulagée.

– C’est l’heure, Maëva, commençons la tournée, à quatorze heures, je vous rendrai votre liberté, vous pourrez vous reposer ou poursuivre votre installation, j’imagine que vous avez peut-être quelques emplettes à faire pour vous sentir vraiment chez vous.

– Merci, je n’en demandais pas tant.

4 – Métro Boulot Resto

Maëva

Tournée effectuée, les patients ont eu l'air de m'accepter. Je suis restée discrète, en arrière-plan, le temps qu'ils s'habituent à ma présence, qu'ils comprennent que cette visite de Benjamin était la dernière. C'est incroyable la capacité qu'a Monsieur Lestrau à captiver les personnes à qui il s'adresse. Chaque fois que je suis entrée dans une maison à ses côtés, j'ai observé les visages de ces gens, ils passaient de la fatigue, du stress, au soulagement, à l'apaisement. En quelques mots, de sa voix rassurante, il parvient à leur redonner un peu de baume au cœur. Je regrette de ne pas l'avoir plus longtemps à mes côtés, j'ai encore tant à apprendre de cet homme.

Je fonce vers le supermarché le plus proche. J'ai l'intention de mitonner un bon repas à Benjamin. Le souci, je suis une quiche en cuisine. Première chose à acheter : un livre de recettes. Deuxième chose à envisager : y trouver l'inspiration. Troisième étape et non la moindre : ne surtout pas me louper. Je me gare sur le parking, cherche une pièce pour le chariot. C'est parti pour la chasse aux victuailles, sans oublier d'investir dans de l'anti moustiques. Je trouve mon bonheur dans un bouquin aux superbes photos : *cent recettes faciles en moins de trente minutes*. Je repère une recette de gratin de légumes, et pour le dessert, une charlotte aux fruits. Ça m'a l'air plutôt simple à exécuter. J'avance en feuilletant le livre, quand je bute contre quelque chose. Je relève la tête, encore lui !

– Décidément, vous êtes dangereuse ! m'assène-t-il. Pas plus capable de diriger un chariot de supermarché qu'une caisse. On ne vous a jamais appris à regarder devant vous ?

Rouge, de colère ou de honte, j'en perds mes mots. Je cherche en vain quoi répondre, décontenancée. Je l'admets, j'ai eu tort, les deux fois, est-ce une raison pour se montrer si désagréable ?

– Vous m'êtes rentré dedans vous aussi, je vous signale !

Puéril, banal, bête. J'aurais pu trouver mieux !

– C'est bien ce que je disais, gronde-t-il, une vraie gamine, pfff, commente-t-il en s'éloignant.

Pauvre type !

Je ne peux m'empêcher de le suivre du regard, entre irritation et questionnement. Qu'est-ce qui peut bien le rendre si dur ? Il est plutôt beau gosse, bien foutu, grand, large, des épaules incroyables, des fesses et des cuisses musclées à souhait...

Aïe ! Je me suis mordu la lèvre ! Manquerait plus que je bave en plus. C'est n'importe quoi. Il faut vraiment que j'arrive à le remettre à sa place un de ces quatre. Je n'ai jamais laissé personne me marcher sur les pieds, c'est pas maintenant que ça va commencer.

Enfin à la caisse, j'étales tous mes achats sur le tapis roulant. J'ai chaud, je rêve de faire un plongeon dans la piscine de Benjamin. La caissière passe mes articles un par un.

– Vous n'avez pas pesé les légumes ?

– Heu non, désolée.

– Ben, allez-y, je vous attends, faites vite, y a du monde.

Je me retourne, les sacs plastiques dans les mains, pour tomber nez à nez avec le ritel. Et merde !

– Vous faites encore des vôtres, ironise-t-il. Un coup de main ou vous pensez vous en sortir toute seule, gamine ?

Je ne relève pas, pas la peine, pas envie de me donner en spectacle, je le pousse, il s'écarte en se foutant de ma gueule, je rougis comme une petite fille. Je cours, dégoûtée qu'il soit encore témoin de ma distraction. Patatras, je m'étale de tout mon long entre le rayon des concombres et celui des ananas. J'ai l'air débile, la robe retroussée en haut des cuisses. Une femme se précipite pour m'aider à me relever. J'ai écrasé mes aubergines, et les fraises ont taché ma robe au niveau de mes fesses. Merveilleux ! Mes genoux sont écorchés, mon coude me fait un mal de chien. Je me débrouille tant bien que mal pour remplacer et peser ce dont j'ai besoin avant de retourner en claudiquant à la caisse, sous le regard effaré du rigatoni.

– J'y crois pas ! Vous vous êtes vautrée ?

– Oh ! ça va, la ferme ! J'ai glissé, ça arrive.

– À vous, souvent, s'esclaffe-t-il.

La caissière rit en lui faisant les yeux doux. Il lui rend un visage charmant. C'est pas vrai, c'est à moi qu'il réserve son caractère merdique !

– Vous devriez lui laisser votre numéro de téléphone, osé-je en rangeant mes achats dans le caddie.

– QUOI ? demandent-ils en chœur.

– Vous vous dévorez des yeux tous les deux, ce serait trop stupide de passer à côté d'une si belle occasion, je poursuis.

Le cannelloni fulmine, moins joyeux, la caissière se mord la lèvre, intimidée, mais intéressée.

– Après tout, dit-elle en griffonnant des chiffres sur un bout de papier, ça ne mange pas de pain.

Elle lui tend le numéro, il tarde à le saisir. Je lui fais une danse du sourcil, tu veux jouer mon garçon, amuse-toi bien.

Je règle, les abandonne à leur gêne en boitillant contre mon chariot.



Ma première semaine s'est bien passée, je reçois mon dernier patient. Un homme d'une trentaine d'années, qui se tord les doigts nerveusement.

– Bonjour Monsieur, Monsieur ?

– Jonathan, Jonathan Longre.

– En quoi puis-je vous aider, Monsieur Longre ?

– Ce n'est pas pour moi, docteur, c'est pour ma femme.

– Vous ne l'avez pas amenée ?

– C'est compliqué, elle ne se sent pas malade, mais elle l'est, c'est sûr, elle l'est vraiment.

– Expliquez-moi, dis-je en cherchant son dossier sur l'ordinateur.

– Vous ne la trouverez pas, madame, nous sommes nouveaux ici. Je pensais qu'en déménageant, ça irait mieux. J'ai cru qu'elle faisait une dépression, je ne sais pas. Le médecin qu'on avait avant disait que ça passerait, c'est pire depuis qu'on est ici, je ne sais plus quoi faire.

– Si vous m'en disiez plus ?

– Vous savez, on se connaît depuis qu’on est petits, on a presque grandi ensemble. Elle allait bien, je vous jure, elle était tout ce qu’il y a de plus normal. Mais quand son père est mort, il y a six mois, elle a commencé à... débloquer. Elle... bon sang, je vais passer pour un fou à vous dire un truc pareil.

– Mais non, Monsieur Longre, je suis médecin, je suis là pour vous écouter, trouver des solutions.

– Elle ne m’aime plus.

– Oh, ça arrive, ce n’est pas quelque chose d’anormal, vous savez...

– Vous ne comprenez pas, docteur, elle ne m’aime plus, elle est amoureuse de...

– De qui, Monsieur Longre ?

– Promettez-moi de ne pas vous moquer.

– Je vous le promets.

– D’une étagère IKEA.

– Oh... je vois.

– Je n’aurais pas dû venir, dit-il en se levant, vous devez me prendre pour un dingue.

– Asseyez-vous, je vous en prie. Je sais que vous n’inventez rien, ce que vous me décrivez a un nom, ça s’appelle l’objectophilie, c’est très sérieux. Pardonnez-moi cette question, mais j’imagine que votre femme et vous n’avez plus d’intimité.

– Non, mais... dit-il en se prenant la tête dans les mains, bon sang, docteur, c’est horrible, elle se frotte tout le temps contre cette foutue étagère. J’ai cru l’aider en la laissant là où nous habitons. Elle est entrée dans une telle rage. Je ne la reconnaissais pas, elle ne me voyait même plus. Elle m’a frappé, griffé, une folle ! J’ai cédé, je me suis tapé deux cents

bornes aller et retour pour récupérer ce foutu meuble. Je suis perdu, totalement. Qu'est-ce que je dois faire ?

– Il faut déjà que vous compreniez ce qui se passe, monsieur Longre. Les sentiments de votre femme se sont concentrés sur cet objet, juste après la mort de son père. J'imagine qu'elle l'aimait beaucoup. Son décès a dû être un tel traumatisme qu'elle s'est éloignée de la réalité. Être amoureuse d'un objet, c'est presque une garantie pour elle de ne jamais perdre l'être aimé, de ne jamais être déçue. Ce n'est pas vraiment réfléchi, c'est instinctif, une sorte de protection, elle se blinde parce qu'elle a peur de souffrir encore plus. Sa colère envers vous n'était qu'un signe de frustration, les personnes souffrant de cette pathologie ne sont en général pas violentes.

– Elle va rester comme ça ?

– Je ne suis pas psychiatre, je ne peux rien vous garantir, mais je pense que votre femme a besoin d'aide. Je vais me renseigner auprès d'un confrère pour vous indiquer le meilleur praticien pour vous accompagner dans sa prise en charge. Je vous rappelle en début de semaine prochaine.

– Merci, docteur. Je veux tellement qu'elle s'en sorte.

– Nous ferons tout pour vous aider, je vous le promets. Je vous tiens au courant.

Je regarde Monsieur Longre quitter mon cabinet. Une objectophile ! J'en avais entendu parler, je n'en avais encore jamais rencontré. J'espère que je pourrai l'aider, ça risque de prendre du temps, plusieurs mois, voire plusieurs années. Si jeune, c'est vraiment triste.

J'ai sympathisé avec Delphy, la secrétaire médicale. Ce soir, nous allons prendre un verre ensemble dans un bar au bord de l'océan, les pieds dans le sable. Je me fais une joie à l'idée d'avoir une nouvelle amie. Les miens me manquent tellement. Benjamin est génial, mais nous n'avons ni le même âge ni la même façon de nous distraire. J'ai bossé de 7 h 30 du matin à 20 h sans interruption, pas même pour me restaurer le midi, toute la semaine. J'avais besoin de me lancer à fond dans l'aventure. Je n'ai pas été déçue. Entre les rendez-vous programmés et les urgences, je n'ai pas ménagé ma

peine. Ce week-end, je ne suis pas d'astreinte, je vais pouvoir m'amuser. Je rentre à la maison me doucher, enfiler une jolie tenue. J'opte pour une robe noire près du corps, courte, des talons hauts ; s'ils me gênent, je les enlèverai. Je libère mes cheveux qui voguent sur mes épaules, attrape mon sac à main, mon portable. Je passe faire une bise à Benjamin qui regrette que je ne partage pas son dîner, tout en m'encourageant à profiter de ma soirée.

– Vous allez où ? demande-t-il.

– Au *Lounge Beach*, vous connaissez ?

– Oh oui, répond-il mystérieux, vous allez adorer.

– Vous voulez vous joindre à nous ? je demande, hésitante.

– Non, Maëva, vous serez bien mieux sans moi, ce n'est plus de mon âge. Allez-y, partez, vous êtes attendue, vous me raconterez, je suis persuadé que vous aurez des tas de choses à me dire.

Il me fait un clin d'œil tout aussi énigmatique, dépose un baiser sur ma joue, replonge dans son journal.



5 – Mojito pas du tout Virgin

Maëva

– Maëva, tu es superbe, me dit Delphy lorsque je rentre dans sa voiture.

– Merci, toi aussi, le bleu te va à ravir.

Elle porte un top bandeau bleu électrique et un jean déchiré. De grosses créoles argent brillent à ses oreilles.

– Prête à faire la fiesta ? demande-t-elle en montant le son de la radio.

– J’en rêve. Parle-moi de ce bar.

– C’est un restau-bar de surfeurs, crie-t-elle pour couvrir le volume.

Je me permets de baisser un peu.

– Désolée, ça ne t’ennuie pas, tu m’as parlé d’une demi-heure de trajet, on va se casser la voix avant même d’arriver si on continue comme ça.

– T’as raison, j’ai l’habitude d’être seule dans ma voiture, c’est pour ça.

– Je connais, je fais pareil. Un bar de surfeurs, dis-tu ?

– Ouais, me juge pas, c’est là que je fais mon marché.

J’éclate de rire.

– Alors là, tu me sidères, je t’imaginais si sage.

– C’est l’effet lunettes, blouse et oreillette ; crois-moi, sous mes airs de secrétaire dévouée, je suis une vraie chasseuse !

– On va bien s’entendre alors.

– Ah ouais ? Cette fois, c’est moi qui suis sciée. Je te croyais déjà en mains.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, tu fais très rangée, appliquée, concentrée.

– Pas sûr que tout le monde pense comme toi, commenté-je en me remémorant mes différentes rencontres avec le rital.

– Les apparences sont souvent trompeuses, s’amuse-t-elle. Dernier petit copain ?

– Sérieux ?

– Oui.

– Ça a pris fin il y a six mois, une jolie histoire.

– Combien de temps ?

– Presque un an.

– C’est déjà bien. Pourquoi ça s’est terminé ?

– Il voulait plus, je ne suis pas prête. J’ai préféré tout arrêter plutôt que lui briser le cœur en disant *non* devant un prêtre.

– C’est mieux, c’est clair. Dernier coup vite fait ?

– Avec le même garçon, juste avant de venir ici.

– T’es une tordue, toi ! Il a accepté ça ?

– Il faut croire. C’était une manière ludique de nous dire adieu, je réponds en lui faisant un clin d’œil. Et toi ?

– Moi ? Voyons voir... Dernière histoire sérieuse, au lycée, mon record : cinq mois avec Dorian. Dernier plan cul, le week-end dernier, avec un patient.

– NON ! Tu tapes quand même pas dans notre patientèle ? je m’offusque.

– C’est pas de ma faute, il m’a laissé son numéro. Il a tellement insisté. T’en fais pas, j’ai tout fait pour qu’il ait envie de revenir au cabinet, dit-elle morte de rire.

– Ça va, passe-moi les détails. T’es hallucinante.

– Tu vas voir, ce soir tu auras l’embarras du choix. Tu ne sauras plus où donner de la tête.

– J’ai surtout besoin d’un verre, j’ai envie de me détendre et de me griser un peu.

– Merde, tu veux dire que je suis ton Sam³, ce soir ?

– Oups, désolée, il était temps qu’on aborde le sujet. Ça t’ennuie ?

– Non, à condition que tu me laisses choisir en premier mon dessert du jour.

– Marché conclu, dis-je en secouant la tête, amusée.

Delphy et moi allons bien nous entendre, nous sommes sur la même longueur d’onde. Elle parle sans tabous, elle est simple, cool et arrangeante. Une copine comme je les aime. Elle se gare dans un parking déjà bondé. Vitres ouvertes, nous entendons un brouhaha de voix, de la musique ; l’ambiance festive nous appelle. Il fait nuit, mais tout est éclairé, le bar est isolé, perdu au creux des dunes. C’est un endroit tout à fait atypique, il faut vraiment connaître l’adresse pour s’y rendre. Delphy m’a expliqué que le propriétaire l’a conçu ainsi volontairement. Ce bar est presque un lieu

secret. Seuls les habitués s'y rendent. Au départ, il était réservé à la bande d'amis du proprio, le bouche à oreilles a fait le reste. Ça reste un lieu privilégié auquel tout le monde n'a pas accès. Une immense planche de surf habille la devanture. *Lounge Beach* est écrit en lettres de néon bleu sur la façade. Des baies vitrées partout, ouvertes, débordent des voilages blancs qui flottent au vent. L'effet est assez étonnant. Une partie du bâtiment s'étend sur la plage. Des tables, des tonnelles avec les mêmes voilages blancs soufflés par la brise marine sont éclairées un peu partout. J'ai l'impression d'être en vacances sur une île, à l'autre bout du monde, à des milliers de kilomètres de ma vie. C'est dépaysant, ça fait un bien fou. Delphy repère une table libre. J'enlève mes escarpins pour marcher dans le sable. Il est humide, mes pieds s'enfoncent délicieusement dans le sol. Autour de nous, des jeunes de notre âge, nombreux, discutent autour d'un verre. Delphy hèle un serveur.

– Salut vous deux, tu prends quoi ? me demande-t-il.

– Un mojito, s'il vous plaît.

– Ici, tout le monde se dit « tu », me répond-il, c'est la condition si tu veux être servie.

– OK, alors un mojito, s'il te plaît.

– Vendu ! Et toi ? s'adresse-t-il à Delphy.

– La même chose, mais virgin, je dois ramener mademoiselle entière. Fais vite, Dom, on a soif.

– J'y suis déjà, commente-t-il en partant.

– Un ex, me confie-t-elle. Mignon, non ?

– Pas mal ; je préfère les bruns.

– Comme lui, me dit-elle en pointant son doigt derrière moi.

Je me retourne, reconnais immédiatement cette allure athlétique, cette assurance agaçante. Le rital !

Il me suit ou quoi ?

– Je ne crois pas non, beaucoup trop caractériel à mon goût.

– Gianni, caractériel ? Où vas-tu chercher ça ?

– Un ex lui aussi ? je demande un peu trop précipitamment.

– Ben dis donc, pour quelqu'un qui n'est pas intéressé, tu me parais bien sur la défensive.

– Pas du tout, je...

– T'en fais pas, on est toutes pareilles quand il s'agit de lui. Ce n'est pas un ex, j'aimerais bien, mais non. Ce type-là est totalement inaccessible.

– Ah bon ? T'as essayé ?

– Je n'oserais pas, c'est un ange, mais...

– Un ange, lui ?

– Maëva, qu'est qu'il a bien pu te faire pour que tu penses du mal de lui ?

– Je l'ai rencontré deux ou trois fois, par hasard, c'était électrique, électrique *désagréable*. J'ai eu envie de lui arracher les yeux.

– Ce serait dommage, ils sont tellement beaux, poursuit-elle rêveuse en le fixant avec insistance.

– Alors, c'est quoi l'histoire, il est gay ?

– Gay, lui ? Mon Dieu non ! Avant Lydia, c’était le plus grand tombeur du coin, voire de la région. Je regrette de ne pas l’avoir connu à cette époque. J’aurais peut-être pu le ferrer. Je te jure qu’avec un mec comme lui, je serais prête à oublier tous les autres et à me laisser passer la bague au doigt.

Dom nous interrompt en amenant nos boissons.

– Double ration de rhum pour la nouvelle, cadeau de bienvenue, virgin pour Sucette. Je reviens quand vous voulez les filles, pour la deuxième tournée.

– Sucette ? j’interroge Delphy les yeux écarquillés.

Elle plisse son joli nez, sourit faussement gênée.

– Il m’a donné ce petit surnom quand on se fréquentait. C’est imagé, enfin, tu vois, dit-elle en balayant l’air de sa main.

– Tu le laisses continuer à t’appeler comme ça ?

– J’en ai pas honte, c’est même plutôt flatteur, ça prouve qu’il a apprécié mes services.

– T’es complètement dingue, tu le sais au moins ?

– Ouais, j’assume totalement.

– Tu me parlais de Gianni, qui est cette Lydia ?

Delphy soupire ; attristée, elle me répond :

– Une histoire qui commence comme un conte de fées et qui finit en drame. Un bon vieux classique à faire pleurer dans les chaumières, un beau gâchis.

– Y a moyen que tu sois plus explicite ?

– Il t'intéresse tout compte fait.

– Je m'intéresse à tout le monde, Delphy, mais Gianni est le protégé de Benjamin, je vis chez Benjamin. Je suis donc amenée à croiser souvent ce type, j'aimerais savoir à qui j'ai affaire.

– Hum. De toute façon, ce n'est pas un secret. Tout le monde ici sait ce qui lui est arrivé. Comme je te disais, il n'était pas du genre sérieux. Bref, un jour, il a fait la connaissance de Lydia. Quand cette fille a débarqué dans le coin, elle a fait de l'ombre à toutes les nanas. Une vraie gravure de magazine, le style à qui tu crèves d'envie de ressembler, mais que tu détestes avoir à tes côtés. 1m78, des jambes à n'en plus finir, blonde aux yeux verts, sculpturale. Surfeuse elle aussi, elle dansait littéralement sur les vagues. Ils se sont bien trouvés ! Une grâce incroyable. Évidemment, Gianni l'a repérée, tu penses. C'était *The* couple. Au bout de quinze jours, ils emménageaient déjà ensemble dans l'appartement au-dessus du bar, un vrai coup de foudre. Le *Lounge* est à lui. Tu me suis toujours ? demande-t-elle en avalant la dernière gorgée de son Virgin Mojito.

– Oui, oui, continue, la pressé-je, curieuse.

– Attends, j'en commande deux autres.

Je m'impatiente pendant qu'elle minaude devant le fameux Dom.

– OK, Sucette, c'est parti pour la deuxième tournée. Toujours un double pour Blondie ?

– Blondie ? m'étonné-je.

– Ouais, ça te va pas mal je trouve, à moins que tu préfères autre chose ?

– Non, merci, ça ira, on va limiter la casse, je réponds en souriant.

– Comme tu veux, Blondie.

– Delphy, poursuis, s'il te plaît.

– J'en étais où ?

– Ils emménagent ensemble.

– Oui, c’est vrai. Donc, à la grande surprise de tout le monde, ça matchait carrément bien entre eux. De vrais inséparables⁴, à roucouler partout, n’importe quand. C’en était super agaçant. Toutes les minettes, qui venaient au bar dans l’espoir de passer une nuit avec lui se retrouvaient bredouilles et frustrées. Il n’avait plus le moindre regard pour elles. Il a présenté Lydia à ses parents et vice versa. La totale !

– Que s’est-il passé ? Elle l’a quitté ?

– Non, si c’était que ça, il aurait peut-être pu s’en remettre.

– Alors quoi ?

– Elle a eu un accident, il y avait aussi les parents de Gianni et la femme de Benjamin dans la voiture. Elle seule a survécu. Elle aurait mieux fait d’y rester.

– Comment peux-tu dire une chose pareille ? C’est horrible.

– Parce que depuis cet accident, elle est coincée sur un lit médicalisé, tétraplégique, sous respirateur artificiel. Moralement, elle souffre le martyre, physiquement, ses problèmes respiratoires fréquents la torturent, elle a besoin de soins permanents et d’une assistance constante à domicile. Benjamin fait ce qu’il peut pour les aider ; le plus dur, c’est de faire entendre à Gianni qu’il n’y a aucun espoir de guérison.

– C’est abominable...

– Ouais, depuis ce drame, Gianni lui est fidèle, dévoué, il continue à rêver qu’elle s’en sorte. Il ne veut pas refaire sa vie.

– Je le plains, je l’admire aussi.

– Tu peux, c’est vraiment un mec bien.

– Voilà, Blondie, ton Mojito pas du tout virgin, et toi, Sucette, si le sans alcool te suffit pas pour pimenter ta soirée, tu sais où me trouver, annonce

Dom en posant nos verres sur la table.

– Désolée, Dom, j'ai envie de nouveauté.

– Tu trouveras pas mieux ailleurs, chérie, tu te goures si tu le crois.

Je le regarde partir distraitement, fixe mon attention sur Gianni qui s'installe sur une estrade avec une guitare.

– Il joue ? je demande.

– Il chante aussi, comme un Dieu, tu vas voir, tu vas adorer.

6 – Douche froide

Maëva

D'un seul coup, toute ma rancœur envers le rital s'envole. Je me mets à sa place, imagine sa souffrance, ses vains espoirs. Je repense à ce que m'a confié Benjamin, sur les épreuves que vit cet homme au quotidien. Je comprends mieux, je comprends tellement de choses. Ma distraction en voiture alors même qu'il a perdu ses proches dans de terribles circonstances, son irascibilité au petit matin, le lendemain. Il avait peut-être accompagné sa fiancée tout au long d'une nuit difficile. Je dois faire un pas vers lui, faire la paix.

Il commence à gratter la guitare. Une mélodie sublime, couverte par sa voix chaude, puissante. Une chanson d'amour sur un air folk. Un hymne à celle qu'il aime et qui lui manque. Il lui crie de tenir le coup, veut lui transmettre sa force, lui offrir sa propre vie du moment qu'elle retrouve enfin la sienne. C'est magnifique. Des larmes roulent sur mes joues, des frissons habillent ma peau.

– C'est beau, n'est-ce pas ? commente Delphy.

– Bouleversant, je réponds.

– Il ne chante qu'une chanson par semaine, pour elle, une nouvelle chaque fois. Je ne sais pas comment il fait pour se renouveler tout le temps. C'est toujours aussi émouvant.

– Ça t'ennuie si je te laisse deux minutes, je voudrais lui dire un mot.

– Non, vas-y, j'ai repéré un poisson à pêcher. Ça tombe bien. N'oublie pas, Blondie, Gianni n'est pas un cœur à prendre.

– J’ai bien compris, je veux juste lui présenter mes excuses.

– OK, à plus alors.

– À tout à l’heure.

Je vais d’abord au bar commander une boisson pour lui. Je demande au barman ce que le patron a l’habitude de consommer.

– Un café, me répond-il, noir, ristretto, sans sucre.

– Très bien, je prends ça.

Sa chanson est terminée, il range consciencieusement sa guitare dans sa housse sous les applaudissements des clients. Le groupe qui prend la suite le salue, s’installe tranquillement. Mes escarpins dans une main, son café dans l’autre, mon sac en bandoulière, je me sens empotée. Devant l’estrade, je l’interpelle.

– Bonsoir, Gianni, je vous apporte un café.

Il lève les yeux. Rasé de près, dans la lumière des projecteurs, ses iris sont transparents, presque fluorescents. C’est incroyable ! Il me regarde froidement. Sans me répondre, il prend la tasse, souffle, avale d’une traite le contenu. Il la repose au sol, poursuit son rangement.

– C’était magnifique, continué-je.

Il hoche la tête, c’est tout.

– Je voulais vous présenter mes excuses. Nous sommes partis d’un mauvais pied tous les deux. On pourrait faire la paix.

Il s’interrompt, saute avec agilité le promontoire, me regarde fixement. Glacial, il me répond :

– Qu’est-ce qui a changé, gamine, quelqu’un vous a raconté mon histoire et vous avez pitié, c’est ça ? Vous imaginez quoi ? Que vous allez pouvoir me consoler et faire de moi un homme heureux ? Regardez autour de vous,

miss pimbêche, il y a des tas de mecs qui pourraient soulager vos chaleurs. Je ne suis pas intéressé, c'est clair pour vous ?

Paniquée, je comprends que sa tirade n'a échappé à personne, en tout cas pas aux dix qui nous entourent en pouffant de rire. Je voudrais me transformer en autruche, enfoncez ma tête dans le sable. Encore qu'avec la mini robe qui me couvre à peine, je serais bonne pour me ridiculiser un peu plus en dévoilant mon fessier.

Je suis seule au monde ! Si seulement j'étais avec ma bande, il aurait été moins fier et moi un peu plus courageuse. Il se prend pour qui, surtout, il *me* prend pour qui ?

– Vous êtes insultant, je voulais vraiment hisser le drapeau blanc, rien de plus. Vous me le jetez à la figure en m'humiliant. C'est vraiment dégueulasse.

– C'est pas avec une robe pareille que vous vous rendrez crédible, gamine. N'importe qui peut voir clair dans votre jeu. Vous voulez vous éclater, faites-le, assumez, mais ne venez pas m'emmerder. Ici, c'est chez moi, je pense ce que je veux, je dis ce que je veux. Si ça ne vous convient pas, comme vous me l'avez vous-même si justement dit l'autre jour, la région est grande, allez voir ailleurs si j'y suis.

Réflexe de survie, je tire sur ma jupe, comme si je pouvais allonger le tissu ! Stupide ! Je me sens tellement mal, je recule, cogne contre un torse sous le rire de Gianni satisfait de m'avoir décontenancée. Les moqueries vont bon train, je dois me tirer d'ici au plus vite. Je foule le sol d'un pas précipité, malgré ma tenue serrée. Je cherche désespérément Delphy. Je la trouve un peu plus loin, à l'écart, en train de se faire peloter par un grand blond. Pas la peine de compter sur elle, elle en a pour un moment, c'est mort. Notre table est encore libre. Je m'y réfugie, me recroqueville sur le fauteuil en espérant que les voilages dissimulent ma honte. Je prie pour que Sucette finisse sa petite affaire et vite.

– Tiens, Blondie, c'est pour moi, désolée pour... tu sais.

– T'as entendu ?

– J’étais pas loin et puis ici, c’est un peu comme le téléphone arabe, tout se sait très vite. Allez, t’en fais pas, dans une heure, après quelques verres de plus, tout le monde aura oublié.

– C’est vraiment un con ton boss.

– Je ne sais pas pourquoi il t’en veut, honnêtement, je ne l’ai jamais vu comme ça. Pardon de te le dire, Blondie, mais t’es la première que je le vois traiter de la sorte.

– Super ! Je ne demandais pas de traitement de faveur. Tu sais quoi, Dom, amène-moi une bouteille de Tequila, j’ai besoin de m’amuser, si je n’efface pas très vite ce qui vient de se passer de mon cerveau, je vais imploser.

– C’est bon, j’ai pigé. Je te ramène mieux que ça, le cocktail de Dom ! Après deux verres, t’auras même oublié l’existence de Gianni, peut-être même ton nom.

– C’est tout ce que je souhaite.

Deux verres plus tard de ce cocktail magique, je suis au milieu de la plage, pas loin du promontoire. Je danse avec une vingtaine de personnes que je ne connais absolument pas, mais qui me permettent de passer un super moment. On rigole, sans raison, mais on se marre, c’est certain. Je ne pense à rien d’autre qu’à laisser mon corps se déhancher au rythme du tempo entêtant des musiciens. Ce groupe est génial, mes nouveaux amis aussi. J’oublie tout, Paris, Delphy, Gianni... je danse et je tourne. Je tourne ou c’est ma tête qui fait des siennes. J’ai l’impression de tanguer, de voir flou. C’est peut-être parce qu’il y a moins de lumière, j’ai du mal à trouver mon équilibre. M’en fous, c’est trop bon de se lâcher.

Un mec me colle, trop, beaucoup trop. J’ai pas envie, il ne me plaît pas, j’ai pas la tête à ça, pas ce soir. Il insiste. J’essaie de m’en débarrasser, impossible ! Ses mains empoignent fermement mes fesses, remontent ma jupe. Je veux lutter, mais mes mains sont molles, mes bras sont faibles, mes jambes flageolent. J’ai trop bu et ce débile va en profiter. Merde ! C’est maintenant que j’aurais besoin de mes potes.

– Lâche-la, prononce une voix impérieuse.

– Ça va, laisse-nous, tu vois bien qu'elle ne demande que ça, répond la glue.

– Tout de suite, Kev, ou je te démonte, tu sais que je ne plaisante pas.

– Putain, t'es trop chiant, marmonne le scotch.

Il me libère. Je perds l'équilibre, tombe sur le sable mouillé. D'un coup, je suis soulevée du sol par deux bras puissants. Gianni, son parfum sublime, mélange de senteurs boisées et citronnées, une merveille. Il sent le soleil. Merde, je délire totalement. Sans que je ne contrôle mon cerveau, des mots sortent de ma bouche, à ma grande surprise, je m'entends lui dire :

– Vous avez changé d'avis, Gianni, vous voulez faire la paix, c'est ça ? Croyez pas que je vais rendre les armes dans votre chambre.

– Je ne l'ai même jamais envisagé, gamine, dit-il en me lâchant de toute sa hauteur.

Pas le temps de comprendre ce qui m'arrive, je me retrouve dans l'eau glacée. Les vagues trop fortes me bousculent, me tirent, m'embarquent et me repoussent. Elles me renversent, le froid me saisit, fige mon sang. Des milliers d'aiguillons virtuels transpercent tout mon organisme. Je dessoule d'un coup. L'océan implacable m'a réveillée de ma torpeur alcoolique. Je tousse, bois la tasse plusieurs fois, c'est salé, trop, infect. Je recrache en pestant, tente de me lever, une autre vague me met KO. L'autre con est là, fort comme un roc sur lequel les brisants se déchaînent en vain, résiste à la marée quand je me sens comme un faon qui apprend à marcher. La rage l'emporte, je finis par me stabiliser sur mes deux jambes. Il éclate de rire.

– Ça y est, vous êtes revenue à vous ?

– CONNARD ! je hurle. Vous êtes complètement taré, j'aurais pu me noyer.

– Pourquoi croyez-vous que j’ai attendu : pour éviter ça. Vous aviez besoin de vous rafraîchir un peu. Je veux bien qu’on s’amuse chez moi, mais je n’ai aucune envie que Benjamin me passe un savon ou me tienne responsable des ennuis que vous vous attirez.

Je fonce droit sur lui, malgré mes pieds qui rentrent dans le sable meuble, malgré ma robe relevée jusqu’à la taille qui ne cache plus rien de ma dentelle noire. Je le pousse de toutes mes forces, il bouge à peine. Les bras croisés sur le torse, il me toise, me nargue. Je m’apprête à le contourner en tentant de retrouver une certaine décence vestimentaire. Il me saisit par la taille, me cale sur son épaule alors que je me débats en frappant son dos et en agitant les jambes. Il me maintient fermement sans répondre à mes cris, mes menaces, mes insultes.

Il se dirige tout droit vers la terrasse animée. Je bloque : tout le monde va voir mon cul ! Je tente par tous les moyens de me défaire de son emprise, me tortille, peine perdue. Il rit, plaque une main sur mes fesses.

Comme si ça suffisait à me dissimuler aux yeux de tous, comme si c’était pas assez gênant comme ça !

La foule s’écarte sur son passage, je baisse la tête, me réfugie contre son omoplate, morte de honte. Les musiciens ne perdent pas le fil de leur chanson, mais les clients se taisent.

Je ne remettrai plus jamais les pieds ici !

Je reconnais la voix de Dom quand nous entrons dans le bar.

– Patron, qu’est-ce qui t’arrive ? Tu peux pas la lâcher un peu, qu’est-ce qu’elle t’a fait, Blondie ?

– Tu lui as déjà trouvé un surnom ?

– Ouêp, mais tout compte fait, je changerais bien pour *Joli cul*.

– Dom, pose tes yeux ailleurs, l’invectivé-je en relevant la tête. Vous, le spaghetti, libérez-moi avant que...

– Avant quoi ? gronde-t-il ; je vous l’ai dit, je fais ce que je veux.

– Désolé, Blondie, la vue est trop tentante. Je remplacerais bien la main de Gianni, mais il a l’air de se régaler. Je ne voudrais pas le priver de ce plaisir.

– Oh, mais vous n’êtes que des... que des...

– Que des mecs, termine Dom en riant.

Il s’éloigne, me laissant à mon triste sort entre les mains du rigatoni. Le zinc et ses bouteilles s’éloignent, mon corps est brinqueballé sur l’épaule du rital. Ça appuie sur mon ventre, inconfortable à souhait, j’ai la nausée. L’eau salée, l’abus d’alcool m’ont desséchée, je crève de soif. J’ai envie de tuer mon porteur. Je me déteste d’avoir eu un moment d’égarement, de compassion pour lui. Un escalier, infatigable, il monte les marches une à une, en silence, sa main toujours bien placée.

Je suis sûre qu’il en profite.

Sur mon passage je sème des gouttes d’océan, des larmes de rage, savant mélange, bien salé ! Une nouvelle fois, il me balance comme un vulgaire sac de patates, sur un canapé en cuir blanc.

– J’ai récupéré votre sac et vos chaussures, vous les trouverez derrière le bar lorsque nous partirons. Douchez-vous, la salle de bains est là-bas, dit-il en désignant une porte du menton. Je vais vous chercher des vêtements secs. Ensuite, je vous ramène chez Benji.

– Pardon ? je m’insurge, à quel moment vous me demandez mon avis ? J’ai passé l’âge d’attendre la permission de minuit, si je veux rester, je reste.

C’est ça, après ce qui vient de se passer ? Maëva, tu t’es grillée, sois réaliste, tu rêves de te planquer chez toi !

Il se penche, approche son visage du mien, si près que je le sens respirer, j’entends presque son cœur. Je bats des cils, recule un peu ma tête, craintive. Je ne sais pas si la situation l’amuse ou l’irrite. Il pointe son index, m’avertit :

– Je ne veux plus vous voir dans mon établissement, un point c’est tout. Allez traîner vos guêtres ailleurs. Maintenant, magnez-vous, je n’ai pas que ça à faire.

Je me rue, vexée, meurtrie, vers la douche. En cinq minutes, l’affaire est bouclée. Je m’enroule dans une serviette éponge, retourne dans son salon. Pas le temps d’apprécier la déco, je suis trop énervée. Il n’est pas là, la baie vitrée ouverte me renvoie un vent léger qui me fait frissonner. Je l’aperçois, il fume une cigarette sur le balcon. Sur le canapé, un jean, un tee-shirt et un blouson en cuir. Je me dépêche de les enfiler. Je suis obligée de faire un ourlet en retournant le bas, un peu trop long. Partagée entre l’envie de le faire basculer par-dessus la rambarde et celle de fuir à toutes jambes, je préfère me tenir en retrait. Je ne veux surtout pas interrompre sa petite pause. Il doit être télépathe, sentir ma présence ; sans se retourner, il me dit :

– N’y pensez même pas, gamine, vous pourriez le regretter.

Il écrase sa cigarette, je me sens scrutée dans mes pensées les plus intimes. Il m'exaspère, il me déteste, je ne le supporte pas. Il me fait enfin face, tout à coup paraît moins sûr de lui. Son regard se voile, quelques secondes, juste assez pour que je comprenne ce qui le trouble. Ces fringues qu'il me prête, ces fringues doivent appartenir à Lydia. Sa main s'accroche au fer forgé du balcon, il passe l'autre dans ses cheveux, sur son visage, grimace. Je perçois sa douleur, son émoi, son combat. Je me sens minable, usurpant l'identité d'une autre, de la femme qu'il aime. Ce n'est pas ce que je fais, pourtant, c'est exactement ainsi que je le ressens.

7 – Comme un mirage

Gianni

Pendant quelques secondes, j'ai vu un mirage, j'ai cru apercevoir Lydia. Ses cheveux blonds, ses vêtements ; debout face à la baie vitrée, elle paraissait si réelle. Ça m'a foutu le vertige. Il a fallu que je m'accroche à la balustrade pour ne pas tomber. Durant ces quelques secondes, tous mes moments de bonheur avec Lydia ont défilé devant mes yeux, comme un film sur grand écran, imprégnant chaque partie de mon cerveau. Il a bu comme une éponge desséchée toutes les fausses informations projetées par Maëva, tout absorbé de cette silhouette gracile en m'envoyant des données erronées.

La descente est rude, me laisse un goût amer dans la bouche. Sa voix est différente, pas désagréable, mais différente. C'est le ton que je n'aime pas, le ton et le fait qu'elle n'a rien à faire ici, chez moi, chez nous. Je lui ai prêté ces fringues qui n'avaient pas quitté le placard depuis six ans ; je la déteste de m'avoir obligé à les en sortir. Je la déteste de les porter, d'avoir débarqué dans la vie de Benjamin, dans son cabinet. Elle n'est pas à sa place, ne le sera jamais. Elle s'impose au *Lounge*, boit à outrance, se permet de m'envoyer sa pitié et sa fausse compassion en pleine gueule.

Qu'elle aille se faire foutre !

Je n'ai pas besoin d'elle ni de ses yeux de biche effarouchée. Je n'admets pas qu'elle prenne la place de Benji. Elle est trop jeune, trop

inexpérimentée, agit comme une gamine indisciplinée et capricieuse. Maladroite au possible, elle devrait s'occuper de Lydia ?

Jamais de la vie ! Impensable !

Benji connaît la situation, le dossier de ma petite amie, sur le bout des doigts. Il sait comment la gérer, la soulager, la comprend d'un seul regard. Benji devance l'appel. Il est toujours là, le jour, la nuit. Je peux l'appeler à n'importe quelle heure, pour n'importe quoi, il déboule avec sa mallette, résout le problème aussi bien que possible. Parfois, il sort de chez moi totalement épuisé, après avoir bataillé plusieurs heures pour soulager Lydia. Jamais il ne se plaint, ses yeux cernés, sa mine de déterré, la tristesse dans son regard expriment sa lassitude, mais sa main sur mon épaule, son sourire encourageant suffisent à me faire comprendre qu'il ne nous lâchera pas. *Elle* n'a pas assez de bouteille, de recul. Je ne veux pas lui confier Lydia, c'est beaucoup trop risqué.

Ces deux dernières semaines, l'état de la femme de ma vie empire. Je me sens si impuissant. Depuis ce jour sinistre où j'ai reçu l'appel qui a changé ma vie, je la veille. Ce n'est pas toujours évident. J'ai dû aménager la villa de mes parents, médicaliser la chambre, réorganiser mon temps de présence au *Lounge*. Avant le drame, nous y vivions tous les deux. Je travaillais au bar de onze à dix-sept heures. Lydia partait bosser dans une boutique de fringues à quelques kilomètres. De dix-sept heures trente à dix-neuf heures, on surfait avant de finir au *Lounge* en nocturne jusqu'à deux heures du mat'. C'était merveilleux...

Aujourd'hui, tout est différent. J'ai dû emménager dans la villa de mes parents, pour que Lydia soit plus proche des hôpitaux et de Benji. J'ai pris un manager pour le *Lounge*. La journée, j'y passe en coup de vent pour vérifier que tout est en ordre, mais je n'ai plus le cœur à ça. Je le fais pour avoir une paye à la fin du mois, je n'ai plus aucun plaisir à rencontrer les

gens. Les voir s'amuser m'insupporte, les entendre rire me flingue, constater leur insouciance me rend cinglé. Je suis presque jaloux de les savoir heureux quand moi je me sens si mal, si nul de ne pouvoir aider Lydia. Trois soirs par semaine, je fais acte de présence au bar, mon enveloppe corporelle est là, le reste, ma tête, mon âme, mon cœur et mes pensées tiennent la main de la femme que j'aime, dans la villa de mes parents. Heureusement, mes gars, au *Lounge*, sont à la hauteur. Je fais la paperasse à la villa ; le reste du temps, je veux être près de ma compagne.

Je ne suis pas seul, ou rarement. La villa est devenue une infirmerie, l'antichambre d'un hôpital, c'est carrément glauque. Jamais d'amis à la maison, les visites se limitent à la famille proche, aux médecins, aux aides à domicile, infirmières, kinés, brancardiers, ambulanciers. Les deux aides à domicile et l'infirmière se relaient pour m'aider dans cette épreuve. Lydia a toujours quelqu'un auprès d'elle. Ses parents m'épaulent comme ils le peuvent, mais la sœur de Lydia est jeune, elle réclame aussi leur attention. Ils habitent dans le Jura, viennent dès qu'ils le peuvent. Ils voulaient la faire rapatrier près d'eux, Lydia et moi les avons suppliés d'accepter de me la laisser. Elle voulait rester à mes côtés, je ne concevais pas de ne plus l'avoir près de moi.

Elle était si vivante, si merveilleuse. Hyperactive, elle ne tenait pas en place, une vraie pile. Je me sentais chanceux... Je l'étais, réellement.

– Tout va bien ? Vous avez besoin de... demande l'intruse.

– De rien, la coupé-je brusquement. Foutez-moi la paix, arrêtez de me regarder comme si j'allais me briser.

– Je voulais juste vous aider, dit-elle doucement.

– Je ne veux pas de votre aide, lui asséné-je.

Je ferme la baie, fonce dans la cuisine, attrape un plastique pour qu'elle range ses fringues mouillées. Elle s'exécute en silence. Je l'invite à me suivre en bas, récupère son sac et ses pompes derrière le bar, préviens les

gars qu'ils ne me reverront pas avant deux jours. La gamine enfle ses escarpins, s'apprête à fuir.

– Je vous ramène, dis-je en la retenant par le bras.

– Je suis venue avec une amie, je repartirai avec elle, me répond-elle.

– Qui est votre amie ? m'impatienté-je.

– Delphy Lorian.

– Dom, crié-je en le voyant passer un plateau à la main, trouve Sucette et dis-lui que je véhicule sa copine, qu'elle ne l'attende pas.

Je me retourne vers l'intruse, d'un grand geste théâtral, lui montre la direction de la sortie. Elle peste, obéit.

Ben voilà, elle commence à comprendre !

Je sors les clés de ma Kawasaki garée sur le côté du *Lounge*. Je l'enfourche, tends mon casque à Maëva, attends qu'elle s'installe. Elle ne bouge pas, toute droite devant moi.

– Ne me dites pas que vous ne savez pas comment faire ? Il n'y a aucun risque, cette fois c'est *moi* qui conduis, ironisé-je.

– Vous ne mettez pas de casque ?

– Faut croire que vous avez du bol, je ne suis pas si mufle, je vous le laisse.

– C'est dangereux ! commente-t-elle.

– Non ! C'est pas vrai ! Vous m'apprenez un truc, dites-moi. Le hic, c'est que je n'ai qu'un casque, c'est peut-être dangereux, mais c'est pas votre

problème.

– Et si vous vous faites arrêter ?

– Encore une fois, je ne vois pas en quoi ça vous concerne. Vous allez poser vos fesses ou vous comptez faire une dissertation sur le Code de la route et les normes de sécurité ? Arrêtez de me faire perdre mon temps, grimpez.

Elle attache le casque, s'installe dans mon dos.

– Vos mains, m'agacé-je.

– Quoi mes mains ?

– Autour de ma taille, c'est plus sûr.

Elle râle, plie.

Encore une victoire...

Je pensais que ce serait facile, la ramener, rentrer, me débarrasser de cette fille, un point c'est tout. Je commence à rouler, l'air sèche mes yeux, frotte mes joues, le moteur vrombit et les trépidations de la moto font vibrer tous mes muscles. Mais tout ce que je retiens, ce sur quoi je focalise, c'est la sensation de ces mains croisées sur mon ventre, la pression qu'elles exercent, celle d'un corps contre le mien, la chaleur, sa façon d'accompagner mon torse lorsque je me penche pour aborder un virage. Ça me ramène des années en arrière. Il y a 6 ans, c'est Lydia qui s'installait de cette façon. Jusqu'ici, personne n'avait pris sa place. Ça me fait mal, me déchire le cœur. Cette fille-là n'est rien pour moi, pourtant, je me sens coupable. Coupable de laisser une autre toucher ce qui lui appartient, coupable de passer du temps avec Maëva, même si j'y suis forcé.

C'est à cause de moi si Lydia a eu cet accident. Trop pris par le boulot, je n'ai pas pu aller chercher mes parents et la femme de Benji à l'aéroport ce jour-là. Ils revenaient de Casablanca où ils avaient passé quinze jours idylliques. Adorable, Lydia a proposé de me rendre ce service. Un camion les a doublés sur la rocade, à vive allure. Son chargement mal protégé a basculé, déséquilibré le véhicule qui s'est écrasé sur la voiture de Lydia. Mes parents et Sam sont morts sur le coup.

Lydia quant à elle... a survécu, mais elle a tout perdu. Je sais qu'elle souffre, qu'elle ne supporte pas de vivre dans cette immobilité, cette dépendance permanente, je ne veux pas l'entendre. Je suis persuadé qu'elle peut s'en sortir. On trouvera. S'il n'y a pas l'Espoir, avec un grand E, que nous reste-t-il ? On la sauvera, un médecin finira bien par lui rendre son corps et sa joie de vivre.

Même ses parents, sa sœur ont perdu espoir. Ça me rend malade, j'ai parfois l'impression qu'ils l'ont déjà enterrée. C'est atroce, c'est pourtant ce que je ressens. Suis-je le seul à espérer ? Suis-je égoïste de continuer à croire ? Je refuse toute autre éventualité. Elle était trop pleine de vie, d'envies, de projets, pour qu'en une seule seconde le destin la brise définitivement, la prive de son avenir, de *notre* avenir. Je suis persuadé que c'est une épreuve à franchir, nous l'affronterons ensemble. Je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour la soulager. Je laisse Muriel, l'infirmière, s'occuper de sa toilette, parce que Lydia refuse catégoriquement que je le fasse. Je la masse, mobilise ses jambes, ses bras, la change de position, prends grand soin de ne pas débrancher toute la tuyauterie qui la tient en vie. Il faut éviter les escarres, c'est le plus compliqué. C'est pour ça que je ne la lâche pas, même quand elle est épuisée, qu'elle pleure, je continue de faire bouger ses muscles, j'y passe des heures entières, jusqu'à avoir des crampes.

Depuis plusieurs mois, elle aborde un sujet qui me rend fou. Je me ferme totalement lorsqu'elle tente de m'en parler.

Comment peut-elle seulement y songer ?

Comment peut-elle s'imaginer que j'accepte ?

Dans ces moments-là, je suis en colère, en rage, et je lui en veux. Oui, je lui en veux vraiment, elle n'a pas le droit ni de l'envisager ni de me le demander. Pas après tout ce qu'on a déjà traversé, pas après toutes ces années. Je ne peux pas avoir tenu en vain, sinon, je vais perdre la raison. Elle ne doit pas abandonner, elle ne doit pas *m'*abandonner. Lydia ne veut plus vivre, la femme de ma vie me demande de débrancher le respirateur. Je meurs un peu chaque fois que j'entends ça. Elle veut que *moi*, qui ne vis que dans l'espoir de la voir à nouveau remarcher, je coupe l'appareil qui me permet de l'avoir encore à mes côtés... C'est insoutenable. Chaque fois qu'elle essaie de remettre le sujet sur le tapis, je ne contrôle plus rien, je lâche tout, quitte la pièce en hurlant qu'elle se taise, en claquant la porte, passe le relais à Muriel ou à l'assistante à domicile. Chaque fois, je m'en veux de m'être emporté, mais c'est plus que je ne peux tolérer. Je fonce à la plage, surfe, parfois des heures entières, pour oublier dans l'océan le drame de nos vies. Je glisse sur les déferlantes, me laisse porter, parfois submerger par les vagues, pour noyer dans ce torrent de sel, d'écume, mon chagrin et mes larmes.

Jamais je ne deviendrai le bourreau de la femme que j'aime !

Elle m'en veut, je le sais, le lis dans ses yeux. Moi aussi j'ai de la rancune, je ne veux pas qu'elle baisse les bras. Si elle n'y croit pas elle-même, comment lutter ? J'ai de la force, mais après six longues années, je ne suis plus certain d'en avoir suffisamment pour nous deux. J'ai expliqué ce qui se passait à ses parents, ils ont pleuré, mais n'ont pas commenté. Je ne sais pas ce qui se passe dans leur tête, j'aimerais lire dans les pensées, les comprendre. Sont-ils si effondrés, perdus, qu'ils lui donnent raison, ou sont-ils aussi choqués et horrifiés que moi ? Leur silence vaut-il acceptation de l'atroce requête de Lydia, ou sont-ils simplement trop désespérés pour réagir ?

Eux et moi ne communiquons plus autant qu'au début, les coups de fil s'espacent, les mails se font plus rares. Je suis aussi responsable qu'eux, c'est trop dur de les sentir perdre pied. Je ne veux pas que leur défaitisme me contamine. Ils ont baissé les bras, c'est évident. Je pense aussi qu'ils m'en veulent, ils savent que si Lydia ne s'était pas rendue à l'aéroport, rien ne serait arrivé. Elle serait encore celle qu'ils ont toujours connue. Je ne peux pas leur en tenir rigueur, c'est exactement ce que je pense aussi. J'aurais dû être dans cette foutue caisse, j'aurais peut-être évité le camion, pris une autre route, une minute plus tôt ou plus tard, tout le monde serait encore en vie, Lydia serait aussi heureuse et pétillante qu'avant.

Avec des si...

Avec des si, je rembobinerais le film, *avec des si*, je laisserais mes bilans comptables pour retrouver mes parents, pour les serrer dans mes bras, leur dire combien je les aime, combien je suis heureux de les revoir. Je leur demanderais de me raconter leur voyage, je les écouterai en regardant leurs yeux briller. *Avec des si*, je leur accorderais tout mon temps, sans perdre une seule seconde, je leur dirais combien ils comptent pour moi, combien ils sont essentiels à ma vie. *Avec des si*, j'aurais été moins égoïste, j'aurais compris où était l'important, j'aurais empêché la vie de me les enlever. *Avec des si*, j'aurais été un fils digne de ce nom, présent pour ceux qui m'ont toujours chéri, accompagné, guidé.

Avec des si, Lydia serait en vie, je l'aimerais chaque nuit, et même la journée, je lui ferais la démonstration de la passion qu'elle éveille en moi. Je la couvrirais de caresses, de baisers, je l'empêcherais de refaire le lit, parce qu'on passerait notre temps à froisser les draps. *Avec des si*, Lydia porterait certainement un anneau de platine à l'annulaire gauche, son ventre se serait peut-être arrondi, je l'aurais caressé. J'aurais fait courir mes doigts sur ses nouvelles formes, pour sentir la vie me répondre. *Avec des si*, je serais heureux, comblé aujourd'hui, Sam et Benji nous inviteraient encore le samedi pour un dîner mitonné avec amour. Elle nous montrerait sa

dernière toile, remplie de couleurs, de rêve et de passion. Sam était comme ses œuvres, délicate et pleine de caractère, subtile et noble.

Avec des si...

Que celui qui n'a jamais refait le film de sa vie, changé quelques scènes, me jette la première pierre. On voudrait tous avoir ce pouvoir de faire machine arrière, pour empêcher l'accident, la maladie, la disparition. Avoir une occasion de dire *je t'aime, adieu*, même une seule fois, une toute dernière fois. Cette culpabilité, lancinante, prenante, qui vous torture quand vous vous dites que vous ne l'avez pas fait, vous avez manqué ça. L'être aimé est parti sans savoir que vous ne parviendrez pas à vivre sans lui, sans savoir à quel point vous teniez à lui, sans savoir que vous voudriez vous sacrifier pour que *lui* s'en sorte. Il est parti sans entendre ces mots si particuliers, ceux qui créent le lien, ces mots qui inondent le cœur, le font battre plus vite, plus fort, *je t'aime...* Une machine à remonter le temps, un fantasme pour l'homme, tout le monde y a pensé, au moins une fois, tout le monde en a rêvé, forcément. C'est humain, c'est le propre de l'esprit de vouloir réparer, corriger les erreurs. Parce que ce qui est survenu en cette belle après-midi où les miens se sont fait écraser par un chauffard, c'est une succession d'erreurs stupides. Dans ce terrible accident, j'ai perdu ma femme, mes parents, Sam, mes piliers. Comment ne pas me sentir fautif ? J'ai préféré ma paperasse, le rendez-vous avec mon comptable, à un simple aller-retour de soixante bornes.

C'est minable !

Chaque jour sans eux, c'est un de plus où je me remémore cette scène. J'embrasse Lydia en la remerciant de s'occuper d'eux. J'étais soulagé qu'elle le fasse à ma place, comme s'il s'agissait d'une corvée à évacuer.

Quel connard j'ai été !

J'avais l'impression d'avoir le temps de les voir, qu'ils me racontent leurs vacances, ils pouvaient bien se contenter de Lydia comme chauffeur pour cette fois. Je voulais terminer mes comptes, profiter au plus vite du soleil et des vagues magnifiques qui déferlaient sur la grève. Je ne pensais qu'à ça. Mes parents, je les aurais retrouvés au dîner.

Ça ne s'est pas passé comme ça. Je n'ai pas eu le temps d'attraper ma planche. J'étais encore la tête dans les chiffres quand la gendarmerie m'a appelé. J'ai mis des mois avant de refaire surface, de remonter sur mon surf. Encore aujourd'hui, j'ai presque honte quand je m'adonne à ma passion. C'est la seule chose qui me reste pour me vider la tête. Je ne me l'interdis plus, mais j'ai toujours le réflexe de chercher Lydia plus loin dans la vague... C'est à la villa que je la retrouve, ses jambes amaigries, ses bras frêles, son corps si raide. Je reste concentré sur ses yeux, encore très expressifs dans un visage qui ne lui ressemble plus tout à fait.

Je brosse ses cheveux, doucement, reste attentif. C'est un son si douloureux qui sort maintenant de sa bouche. Elle n'est plus que supplique, me reproche de refuser de l'aider, de la comprendre. Elle dit que je la condamne à une existence qu'elle ne mérite pas.

Je crois qu'elle finit par me détester. C'est atroce, mais si elle a encore un peu de force pour ça, tout n'est pas perdu, elle en aura aussi pour continuer à combattre l'adversité.

Je ne serai pas son bourreau...

8 – Première rencontre

Maëva

J'adore les balades à moto, la vitesse, cette incomparable liberté. En ce soir d'été, les conditions sont idéales, mais l'homme auquel je m'accroche n'est pas une de mes conquêtes, loin s'en faut ! Ce n'est pas non plus une promenade insouciance, c'est un rapatriement, rien de moins. Il me vire de son bar, c'est la première fois qu'une chose pareille m'arrive. Je suis habituée à être accueillie comme une reine, désirée ; j'ai toujours fait partie des groupes en vue, des personnes à fréquenter. Je me retrouve reléguée au rang d'indésirable. Je suis en colère, j'ai même un peu honte. J'ai trop bu, c'est vrai, j'ai dépassé les bornes, mais pour qui se prend-il ?

Sous mes doigts, le cuir de son blouson, la chaleur qu'il dégage. Contre mes cuisses, les siennes, puissantes, brûlantes. Contre ma poitrine, son dos si large qu'il me cache totalement. Malgré la température extérieure, je frissonne. Je frissonne et ne me l'explique pas. C'est vrai que ce type est beau, mais jamais je n'ai eu l'intention de l'imaginer autrement que comme cet impossible voisin, désagréable, bien trop torturé pour moi.

Pourtant, mon corps réagit, contre ma volonté, m'amène à me poser des tas de questions qui ne devraient même pas me traverser l'esprit. Je dois avoir moins dessoulé que je ne l'imaginais. Comment se comporte-t-il lorsqu'il aime ? Est-il doux, galant, gentil ? Est-il tendre, patient, respectueux ? Est-il du genre à dire des mots d'amour, à en inventer de nouveaux ?

C'est du délire !

Tout le monde semble étonné que je le trouve insupportable, qu'il soit si dur avec moi. Quelle est cette autre facette de lui qu'il me cache ? Lorsque je repense aux révélations de Delphy, je ne peux m'empêcher de l'admirer. Une telle abnégation, une telle fidélité, c'est incroyable. Il doit aimer cette Lydia au-delà de la raison pour lui être si dévoué depuis six ans. Aurais-je tenu si j'avais été à sa place ? Je ne sais pas. Ça me paraît complètement fou. Peut-être n'ai-je jamais été suffisamment amoureuse pour envisager de tels sacrifices... Peut-être n'ai-je pas rencontré la bonne personne... Lydia n'a pas eu de chance, mais j'espère qu'elle se rend compte de tout ce qu'il fait pour elle, de tout ce dont il se prive. J'aimerais le voir agir avec elle. Je voudrais le comprendre, savoir à quel point, à ses côtés, il est différent.

S'il ne veut pas que je prenne la place de Benjamin auprès de Lydia, comment vont-ils se débrouiller ? Je serais prête à me rendre aussi disponible que Benji ; je dois faire mes preuves, c'est vrai, mais si je suis un peu distraite et fofolle dans ma vie privée, au boulot, je suis appliquée, concentrée, consciencieuse. Je n'aime pas voir les gens souffrir. Ce métier, pour moi, c'est une vocation, je suis née pour ça, je veux me rendre utile. C'est pour ça que j'ai choisi cette voie. Je dois gagner sa confiance, je sais que je peux les aider. Je m'y efforcerai s'il m'y autorise.

Gianni est comme un animal sauvage blessé, refuse qu'on l'approche, se méfie. C'est de la peur, j'en suis convaincue. Benjamin parviendra peut-être à le convaincre, moi à l'amadouer. Il faudrait laisser faire le temps, nous n'en avons plus. Benjamin ne travaille plus à compter de demain. Il pourra intervenir, mais il m'a expliqué qu'il préfèrerait que je prenne le relais. Il m'a dit :

– Je pourrais continuer à suivre Lydia, bien sûr, mais j'ai envie de faire le fameux voyage dont je vous ai parlé il y a quelque temps. J'ai besoin de préparer Gianni à mon départ, il faut bien que quelqu'un s'occupe de Lydia en mon absence. Il doit se familiariser avec la situation. Ce serait donc

mieux que vous commenciez dès maintenant à faire les auscultations et les prescriptions à ma place. Nous allons y aller progressivement.

Comment réagira Gianni ?

Plus le temps de me poser d'autres questions, nous sommes arrivés à destination. Il n'arrête pas le moteur, ne se retourne pas. Je descends de la moto, détache le casque, le lui tends. J'essaie de calmer le jeu :

– Merci de m'avoir ramenée.

Il ne répond pas, donne un coup d'accélérateur, rentre chez lui, dans la maison juste à côté. Ça lui aurait fait trop mal d'accepter la nouvelle trêve ! Difficile d'enterrer la hache de guerre toute seule. Je veux bien faire un effort, il n'y met vraiment pas du sien. Je sors mon téléphone, envoie un texto à Delphy pour lui expliquer les raisons de mon départ. J'espère qu'elle comprendra et ne m'en voudra pas.



Perdue dans mes rêves, je mets du temps à émerger. Ce sont bien des coups contre la porte de la dépendance et la voix de Benji qui me supplie d'ouvrir. Je me précipite en catastrophe.

– Benjamin, qu'y a-t-il ?

– Habillez-vous vite, Maëva, prenez votre carnet de prescriptions.

Je ne cherche pas à en savoir plus, j'obtempère. Après avoir enfilé une robe d'été qui traînait sur ma chaise, je mets mes sandales à la hâte, attrape ma sacoche. Je suis Benjamin à pas rapides jusqu'à la maison des voisins... du voisin. Le porche est éclairé, la porte ouverte. Benji rentre direct,

m'invite à faire de même. Gênée, je découvre l'univers de l'*homme impossible*. Un petit couloir gris pâle, une console en alu, sur laquelle repose une pile de lettres, nous accueillent. Spots intégrés au plafond, c'est plutôt moderne. Au bout du couloir, Gianni fait son apparition. Mine affreuse, traits tirés, des cernes mangent tout son visage. Il m'aperçoit, se redresse, ses yeux s'animent d'une colère féroce. Il pointe un doigt dans ma direction en interpellant Benjamin.

– Tu ne m'as pas écouté, Benji, qu'est-ce qu'elle fout ici, je t'ai dit de ne pas la ramener !

– Calme-toi, Gianni, d'accord ? Ça va mieux maintenant, Lydia est tranquillisée, soulagée, mais dorénavant, je ne peux plus lui faire de prescriptions. Maëva va s'en charger, c'est tout, OK ?

– Tu plaisantes, elle a picolé comme un trou toute la soirée, je suis sûr qu'elle n'a pas encore décuvé. Dans son état, elle ne serait même pas capable de faire la différence entre une seringue et un stéthoscope !

Les mains toujours serrées sur ma sacoche, j'attends. Pas la peine de relever. Vu sa tête, il a dû passer un sale moment. Après tout l'alcool que je me suis envoyé hier soir, il n'a pas tout à fait tort, mon sang doit être prêt à s'enflammer. J'encaisse les coups, les regards, la haine, les reproches. Benji a besoin de moi, me fait confiance, à moi de prouver qu'il a raison.

– Gianni, laisse-la entrer. Je suis là, tu sais bien que je ne laisserais personne faire de mal à Lydia.

Gianni passe une main dans ses cheveux, contrarié, inquiet, perdu. Ça me fait mal au ventre de le voir comme ça, je ne m'explique pas pourquoi ça m'atteint à ce point, mais c'est le cas. J'aimerais le soulager de cette peine immense. Sans un mot, il s'écarte, tête baissée, c'est tout, il s'écarte et nous laisse entrer.

La chambre est spacieuse, peinte dans des tons rose buvard et parme, des voilages assortis aux fenêtres. Ce serait très joli, très féminin, s'il n'y avait pas ce grand lit médicalisé, ces odeurs de bétadine, ces moniteurs et le bruit incessant du respirateur. Ce serait une chambre superbe si à la place d'une

table remplie de médicaments, de produits désinfectants, d'onguents et de pansements, se trouvait une table de chevet.

Je sens le regard de Gianni sur moi, attentif, scrutateur, il guette pour me virer au moindre faux pas. Je n'invente rien, je devine qu'il veut rejeter toute sa colère sur moi. Si je commets une seule erreur, il bondira comme un lion sur sa proie, me réduira en charpie, se défoulera sur moi à coups d'uppercuts virtuels pour me foutre dehors. Je ne lui ferai pas ce cadeau. Je m'arrête devant l'entrée, trouve le distributeur de gel hydro alcoolique, me nettoie les mains. J'enfile des gants, approche du lit. Je découvre Lydia, petite chose si frêle et fragile perdue dans ce grand lit blanc. Seuls ses yeux limpides, transparents, semblent encore en vie.

Benjamin prend la parole pour faire les présentations. Je l'interromps d'un geste de la main. Il me laisse faire. Je saisis celle de Lydia, la ramène vers moi, la serre doucement. Je sais qu'elle ne sent rien, je m'en fous, elle voit, c'est suffisant. Le contact reste quelque chose d'important. Elle n'est pas un dossier, un cas, c'est une personne, une personne qui souffre, qui a besoin d'attention, de respect. Je souris, en analysant l'attirail qui l'aide à survivre. Elle a une canule avec valve Passy-Muir, modèle VPM⁵, donc nous pourrons communiquer presque normalement.

– Bonjour, Lydia, je m'appelle Maëva Valence, je suis médecin, je prends la suite de Benjamin. Je serai là pour vous si vous le souhaitez, dès que vous en aurez besoin.

– Maëva, répond-elle, ça va être difficile de passer après Benji, vous savez.

– J'en ai bien conscience, mais je vous promets que je ferai le maximum pour vous soulager.

– Oh, ce n'est pas pour moi que je dis ça, continue-t-elle, c'est pour lui, c'est lui qu'il faut convaincre.

Elle désigne Gianni du regard. Je souris encore.

– Il est très attaché à Benjamin, mais je lui prouverai que je peux vous être utile, croyez-moi, je suis tenace, affirmé-je.

– Je l’ai auscultée, nous interrompt Benji, elle a une pneumopathie, vous pourriez confirmer, Maëva, et prendre les mesures nécessaires ?

– Bien sûr, je réponds.

Avec beaucoup de délicatesse, je fais un bilan, vérifie la gorge, les voies respiratoires, procède à une nouvelle aspiration de la canule. Effectivement, en écoutant les poumons, j’entends un foyer. Je ne veux pas les inquiéter, mais hors de question de laisser cette patiente à risque comme ça.

– Lydia, je vais vous prescrire des antibiotiques, j’en ai dans ma sacoche, je vais mettre une dose dans la perf, mais je veux que vous fassiez une radio. Nous allons vous hospitaliser cette nuit, c’est une simple précaution. Vous serez de retour chez vous demain soir au plus tard, d’accord ?

– C’est vraiment nécessaire ? intervient Gianni. Tu vois, Benji, je t’avais bien dit que ça ne servait à rien de l’appeler.

– Gianni, le coupe Benjamin, Maëva a raison, ce n’est pas une simple bronchite, elle ne fait que te répéter ce que je t’ai dit il y a vingt minutes.

– Je ne veux pas aller à l’hôpital, supplie Lydia.

– Vous entendez, crie Gianni, elle refuse. Ils vont encore la garder des lustres, ici au moins, elle est bien.

– Lydia, si vous le souhaitez, je vous accompagne, insisté-je, cet examen est important.

Une larme roule sur sa joue. Je l’essuie, tente de la rassurer.

– Juste une radio, Lydia pour contrôler l’importance du foyer, je vous le promets.



C'était ma première rencontre avec Lydia. J'ai eu raison de choisir l'hospitalisation, le foyer était plus sérieux que je ne l'imaginais. Avec la respiration artificielle à long terme, c'est un risque, il ne faut surtout pas négliger ce genre de complications. Heureusement, l'antibiothérapie a fonctionné. Elle est rentrée chez elle, s'est bien remise. Nous ferons une radio de contrôle dans deux mois, mais je suis déjà rassurée.

Gianni ne me fait pas plus confiance pour autant. Il fait systématiquement appel à Benjamin. Je ne suis réquisitionnée que s'il s'agit de prescrire des médicaments. Même si Benjamin peut encore le faire lui-même, il tient à ce que je m'occupe des prescriptions. Il pense que de cette façon, petit à petit, Gianni s'habituerait. Chaque fois mon intervention s'accompagne d'avertissements menaçants de Gianni qui craint que je ne fasse du mal à sa chérie.

Lydia, quant à elle, est une jeune femme adorable. Elle voit bien tout ce que son petit ami fait pour elle, en a conscience, elle sait que s'il me rejette ainsi, c'est qu'il a peur. Elle m'accepte, m'a même demandé de lui rendre visite plus souvent, juste pour discuter. J'aimerais beaucoup, mais je crains que Gianni ne le perçoive pas bien. Je ne veux pas le brusquer, il prendrait encore ça pour de la provocation. Il est si méfiant et buté.

Les rares fois où je me retrouve à son chevet, Lydia me reproche de ne pas répondre à son désir. Je prétexte la surcharge de travail, le fait qu'elle a aussi besoin de repos. Elle n'est pas dupe.



Ce week-end, je ne suis pas d'astreinte. Ça fait maintenant trois mois que je remplace Benji. Tout se passe bien. J'ai réussi à m'organiser, les patients ont l'air de m'apprécier. Benji doit de temps en temps faire l'inspecteur des travaux finis, quand il croise un ancien patient. Ces derniers ne peuvent s'empêcher de lui demander si selon lui, ma prescription est bonne. Il rit chaque fois qu'il me le raconte. Il leur répond toujours que j'aurais dû ajouter sur l'ordonnance de prendre en même temps que le traitement une bonne dose de confiance.

Au fond, Benji est fier, je le sais, il a tellement compté pour toutes ces familles. Je suis heureuse qu'elles continuent à requérir son avis. Ça ne m'enlève rien, et lui a encore une grande importance à leurs yeux. Au moins, tout ne disparaît pas du jour au lendemain comme un nuage de fumée.

– Maëva, m'interrompt Benji dans mes pensées pendant que je sirote un café.

– Oui, Benji, vous avez besoin de quelque chose ?

– Hum, oui, confirme-t-il soucieux en tirant sur la chaise qui me fait face.

– Dites-moi tout.

– Je pars chez mon frère pour le week-end. Vous serez seule ici.

– D'accord, c'est bien, ça vous changera un peu les idées. C'est bon de se retrouver en famille.

Il grimace.

– Oui, mais vous devrez affronter Gianni si Lydia a un souci.

– Vous ne l'avez pas averti ? demandé-je en lâchant presque ma tasse qui rebondit sur sa soucoupe dans un tintement agaçant.

– Je n'ai pas eu le courage de le faire, Maëva, il m'aurait dissuadé de partir. J'ai vraiment besoin de prendre l'air.

– D'accord, je... Bon sang, je prie pour que Lydia passe enfin un week-end sans heurts.

– Moi aussi, commente-t-il en baissant les yeux. Je m'en veux de les abandonner, mais je sais que je peux compter sur vous. Je suis désolé, Maëva, j'ai juste...

– C'est bon, Benji, vous avez le droit de vivre un peu, tout ira bien.

– Maëva, si vous devez intervenir, n'attaquez pas Gianni de front. Faites le job, c'est tout. Laissez-le s'énerver, ça lui passera. Le plus important, c'est de vous occuper de Lydia. Gianni est assez grand pour gérer sa colère.

– Très bien, merci du conseil Benjamin.

– Si ça ne vous ennuie pas trop, il faudrait peut-être que vous dormiez dans la villa le temps que je revienne, parce que Gianni ne viendra pas toquer à votre porte, même si je ne réponds pas.

– Il devrait pourtant considérer que même Lydia me fait confiance maintenant, me renfrogné-je.

– Ne lui en veuillez pas, Maëva, ça viendra avec le temps.

– Si vous le dites. Partez tranquille, Benjamin, je ferai tout ce qu'il faudra.

– Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet, Maëva, vous êtes une jeune femme remarquable. Il est temps que je fasse ma valise, dit-il en se levant. N'hésitez pas à m'appeler si besoin.



Une heure et demie plus tard, Benjamin a déserté les lieux. Onze heures, il fait déjà très chaud. Je vais en profiter pour me relaxer, faire un plongeon

dans la piscine qui me tend les bras, et préparer la petite soirée que j'envisage dans une quinzaine de jours avec mes amis parisiens. Ils me manquent, je leur avais promis une crémaillère ; à défaut d'avoir un vrai chez-moi, ça sera une simple fête de retrouvailles. Je voulais organiser ça dans un restaurant, Benji a insisté pour que ça se fasse ici. Il veut s'occuper du barbecue, Benji est le roi du barbecue, spécialiste des grillades juteuses aux sarments de vigne. Je suis ravie. J'ai hâte de faire les présentations. Mes amis vont adorer cet homme qui fait maintenant partie de mon univers, de mon quotidien.

Chaque soir, nous nous retrouvons pour dîner. Je lui raconte ma journée, lui donne des nouvelles de nos patients, les miens, ses anciens. Il est toujours très ému, s'intéresse à chacun d'eux. C'est si instructif de passer tout ce temps avec lui. Il est plein de sagesse, de tendresse. Son expérience, ses conseils me permettent d'être meilleure, plus à l'écoute, d'affiner mon apprentissage. C'est plus qu'un médecin à la retraite, c'est devenu mon modèle, mon mentor. Je veux être comme lui, exactement comme lui.

9 – Confiance forcée

Gianni

Muriel vient de terminer les soins de Lydia. Comme toujours, je masse la femme de ma vie, consciencieusement, les pieds, les chevilles, je remonte sur les muscles atrophiés de ses mollets, ses genoux, ses cuisses dont la fonte musculaire est impressionnante. Je ne m'attarde pas sur cette vision terrible ni sur la sensation des os si près sous la peau. Je souris pendant que Muriel range le matériel, mets un peu plus de crème dans les paumes de mes mains. J'attrape celle de Lydia, l'embrasse, glisse mes doigts dans les siens pour faire circuler le sang, lui apporter un peu de confort. Ils ne serrent plus les miens. Ses membres ne sont plus que des poids morts. Chaque fois que je la touche, je ne peux réprimer l'espoir de la sentir enfin réagir. Chaque fois, mon cœur se déchire un peu plus face à ce nouvel échec. Je ne lui montre pas ce que je ressens. Je lui cache ma peur, ma culpabilité, ma colère. Je veux que chaque minute passée avec elle soit un peu moins triste que ce à quoi la vie la condamne.

Muriel est adorable. Infirmière depuis dix ans, elle suit Lydia depuis le début. Elle ne nous a jamais lâchés. Meticuleuse, dévouée, nos relations vont au-delà du rapport patient-personnel médical. Aujourd'hui, c'est une amie, une amie que je peux appeler lorsque je suis mal, lorsque je me sens seul et déprimé. Nous mangeons souvent ensemble lorsqu'elle a terminé son travail, que Lydia s'est assoupie. Nous échangeons sur la vie, la mienne, la sienne. Muriel est une bouffée d'oxygène qui m'offre quelques heures de distraction, elle me fait du bien. Elle m'apporte souvent des petits plats qu'elle mitonne dans le but de me remonter le moral. C'est toujours délicieux. Cette fois, pour me faire plaisir, elle a préparé des antipasti et des

cannoli, une touche d'Italie qui me rappelle mes parents. Elle est si gentille avec Lydia, elles s'entendent à merveille.

– Lydia, il faut te reposer maintenant. Je repasse ce soir pour ta piqûre, OK ?

– D'accord, allez manger tous les deux, heureusement que tu t'occupes un peu de Gianni, lui dit Lydia, il se gaverait de cochonneries si tu n'étais pas là.

Muriel rit, secoue la tête.

– Ça me fait plaisir et puis, c'est purement égoïste, comme ça, j'ai de la compagnie.

Je dépose un baiser sur le front de Lydia, sur le bout de son nez, sur chacune de ses joues. Comme d'habitude, je fais semblant d'oublier ses lèvres, recule, m'apprête à partir.

– Gianni, murmure-t-elle, il en manque un !

Comme toujours, je me retourne, feins de réfléchir, reviens sur mes pas, pose ma bouche sur la sienne, tendrement, longtemps, en lui susurrant :

– Le meilleur pour la fin.

C'est notre petit rituel, il nous fait sourire, nous permet de croire un centième de seconde que tout est normal, que nous sommes un jeune couple amoureux comme tant d'autres.

Nous ne sommes pas comme tout le monde, parce que ma femme ne sent plus mes caresses, ma peau contre la sienne, ne frissonne plus à mon contact. Ma femme ne ressent plus le poids de mon corps sur le sien, n'enroule plus ses jambes autour de ma taille. Elle ne griffe plus mon dos, ne soupire plus entre mes bras. Nous ne sommes plus un couple heureux parce que nous ne faisons plus le moindre projet. Nous vivons heure par heure en priant pour un mieux qui ne vient jamais. Nous ne parlons pas

vacances, mariage, enfants, parce que nous ne pouvons ne serait-ce que l'envisager.

Pourtant, chaque seconde est précieuse, aussi précieuse que chaque goutte de sang qui circule dans ses veines, que chaque mouvement que le respirateur permet à ses poumons, que chaque regard qu'elle m'offre. Dans tous ses baisers, je puise la force de continuer à espérer.

– Gianni, laisse-la se reposer, viens manger, gronde gentiment Muriel.

– À tout à l'heure ma chérie.

Muriel est une jolie femme, blonde, cheveux mi-longs, naturellement ondulés, elle les détache en sortant de la chambre de Lydia. Elle enlève la blouse qu'elle met toujours pour s'occuper de ma femme. Elle se dirige dans la cuisine, fait comme chez elle. Elle connaît parfaitement les lieux, elle nous fréquente depuis si longtemps qu'elle est presque devenue un membre de la famille. Elle récupère son sac à main sur la table, sort un brillant à lèvres, l'applique sur sa bouche fine et bien dessinée. Une petite coquetterie féminine qui ne m'échappe pas.

Je ne suis pas plus aveugle qu'innocent, je sais que je lui plais, qu'elle m'apprécie, un peu trop peut-être. Elle souhaiterait sûrement que notre relation évolue. Elle ne l'a jamais ouvertement exprimé, mais elle montre tous les signes. J'aurais pu être tenté, ça aurait été facile, je ne suis pas un sain. Je me l'interdis. Est-ce que je lui ai fait comprendre que rien ne se passerait jamais entre nous ? Non. Égoïstement je préfère cette ambiguïté à son départ. Elle s'occupe trop bien de Lydia pour qu'une autre prenne sa place. Muriel a du caractère, si je la blesse, elle serait capable de prendre définitivement la fuite. C'est injuste pour elle, elle doit continuer à y croire, je m'en fous, tout ce qui compte, c'est le bien-être de Lydia.

– C'est vraiment délicieux Muriel, comme toujours.

– Merci, me répond-elle. Dis-moi, je voulais aller au cinéma ce soir, tu serais d'accord pour m'accompagner ?

Je pose mes couverts de chaque côté de mon assiette, ennuyé. C'est la première fois qu'elle me propose de sortir avec elle.

– Tu sais bien que je ne peux pas la laisser.

– Tu le fais bien pour te rendre au bar, m'assène-t-elle un peu trop rapidement.

– C'est différent.

– En quoi ?

– Le *Lounge*, c'est le boulot.

– Tu peux lui demander, je suis persuadée qu'elle n'y verrait aucun inconvénient, insiste-t-elle.

– Muriel, je suis désolé, je ne peux pas faire...

Une alarme retentit dans la chambre, m'empêche de terminer ma phrase. Je lâche tout, me précipite. Lydia est inconsciente, des bips retentissent partout dans la chambre. Je ne sais même pas de quelle machine ils proviennent. Muriel tente de stabiliser ma femme comme elle peut. Je fonce chez Benjamin, cours à perdre haleine, entre, personne ! Je me dirige sur la terrasse, trouve Maëva allongée sur un transat, en maillot de bain, en pleine conversation téléphonique. Elle s'interrompt.

– Gianni ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Benji, où est-il ?

– Parti en week-end, qu'y a-t-il ?

Benji, parti ? C'est quoi ce délire ? Je panique totalement, condamné à lui expliquer, à *elle*, la situation. Elle se lève d'un bond sans même me laisser finir, se rue dans le salon, enfle une robe en une demi-seconde, attrape sa mallette et, pieds nus, foule le gravier jusque chez moi. Je la suis au pas de course.

J'entends des mots, des mots que je ne veux pas comprendre : arythmie, chute de tension, arrêt... sur un bruit sifflant qui m'arrache le cœur. Impuissant, je vois Maëva pratiquer un massage cardiaque à la femme de ma vie. Elle grimpe carrément sur le lit. À califourchon au-dessus du corps fragile de celle que j'aime, elle appuie des deux mains sur ce cœur qui m'appartient, avec force, en rythme. Elle ordonne à Muriel de lui passer des médicaments. J'entends *adrénaline, seringue...* Tout est net et tout est flou. Je ne crois pas, refuse d'intégrer ce à quoi j'assiste. Les termes se mélangent, les sons aussi, je suis transi de peur, paralysé, incapable de faire un pas de plus. Je ne veux pas voir ça, même pas y penser. Ça ne peut pas, ne doit pas arriver. Les minutes s'égrènent, ça dure une éternité.

Enfin, le moniteur réagit, l'écran s'anime à nouveau. Le bip se fait plus rassurant, jamais je n'ai autant apprécié ce son répétitif. Ma cage thoracique se libère de l'air que j'y avais emprisonné. Maëva attend encore quelques secondes, descend du lit. Elle est en nage, des perles de sueur dégoulinent de ses tempes. Elle s'occupe des constantes de Lydia qui n'a toujours pas repris connaissance. Je n'ai plus de salive, je suis dans l'attente. J'espère un mot qui me reconforte, qu'elle me dise que ce n'était rien, que ça va aller, que le cauchemar est terminé. Je veux me réveiller, qu'elle m'annonce que ce n'était pas vrai, que le cœur de Lydia ne s'est pas arrêté. Maëva revient vers moi, épuisée par cette lutte acharnée pour rendre sa vie à ma femme.

– Gianni, elle est stable maintenant, mais je n'ai pas le choix, je dois la faire hospitaliser quelques jours. On va faire un électrocardiogramme, une échographie cardiaque et quelques examens complémentaires pour comprendre ce qui a pu causer cet arrêt. Il faut éviter que cela ne se reproduise.

– Pourquoi elle ne se réveille pas ?

– Elle va reprendre conscience, c'était... compliqué, laissez-lui un peu de temps. Vous êtes d'accord avec ma décision ?

J'accepte d'un signe de tête.

– Merci, Maëva, vous avez été formidable, pardon d’avoir douté de vous.

Elle pose une main sur mon bras :

– J’ai fait mon travail, ne vous inquiétez pas pour le reste, vous aviez vos raisons. Je vais appeler pour qu’on vienne la chercher. Vous pourrez l’accompagner si vous le souhaitez. Je reste ici jusqu’à ce que l’ambulance arrive. Ensuite, le temps de fermer la maison de Benjamin, je vous rejoins à l’hôpital.



Maëva a tenu sa promesse. Elle débarque dans la salle de soins intensifs au moment où une infirmière me demande de sortir.

– Je suis le médecin traitant de mademoiselle Gaultier. C’est moi qui ai demandé son hospitalisation, s’adresse-t-elle à l’infirmière. Pouvez-vous laisser encore quelques minutes à monsieur Peretti s’il vous plaît. Je reste avec lui.

– Comme vous voulez, pas trop longtemps, il pourra revenir à onze heures après les soins.

– C’est entendu, merci, madame... ?

– Berger.

– Merci de votre compréhension, madame Berger.

J’ai emprisonné la main de Lydia dans la mienne, j’entends ces deux femmes parler à côté de moi, je ne les écoute pas. Concentré sur les paupières de Lydia qui ne bougent pas d’un cil, je me répète en boucle :

ouvre les yeux ma chérie, je t'en supplie, ne m'abandonne pas, ouvre les yeux... Les doigts qui se posent sur mon épaule me font sursauter.

– Pardon, je ne voulais pas vous faire peur. J'ai vu le médecin de garde.

– Que vous a-t-il dit ? Pourquoi n'a-t-elle pas repris conscience ? Ça fait plusieurs heures maintenant. Elle devrait me parler, ce n'est pas normal.

– Gianni, son organisme a subi un gros choc, il faut lui laisser un peu de temps. J'ai regardé le dossier, les constantes sont à nouveau normales. Ça devrait aller.

– Vous me cachez quelque chose, je le sens. Arrêtez de me mener en bateau, balancez les infos, lui ordonné-je.

Elle prend une grande inspiration, s'adosse au mur.

– Son cœur a été sérieusement fragilisé par cette attaque. Il va falloir la surveiller encore plus. Mais je suis là, d'accord, Benjamin et moi vous soutiendrons.

Je me penche, serre la main de Lydia contre mes lèvres, l'embrasse. Comme si ce n'était pas assez dur comme ça !

– Elle est toute ma vie, vous savez. Je l'ai aimée dès la première seconde. J'ai croisé son regard, ça a suffi. J'étais à elle. Je n'ai même pas compris ce qui m'arrivait. Il me fallait cette femme à tout prix. Vous croyez au coup de foudre, Maëva ?

– Quand on vous écoute, on ne peut qu'y croire, Gianni, dit-elle avec un mince sourire. Je n'ai jamais vécu une telle chose, mais ce doit être merveilleux.

– Ça l'est, je lui réponds sans détourner mes yeux de Lydia. Le jour où je l'ai abordée, où nous nous sommes parlé, j'ai su qu'on passerait le reste de notre vie ensemble. C'était une évidence, une impression de rassembler deux moitiés d'un tout. Ne me demandez pas d'analyser, ça s'est imposé à

nous. Ça nous est tombé dessus, nous étions destinés, je ne vois aucune autre explication. Ce n'est même pas rationnel.

– J'aimerais connaître ça un jour...

– Tout le monde devrait pouvoir le vivre, mais pas en payer la note. Pas comme ça ! Ce qui lui est arrivé est injuste, dégueulasse. Si seulement j'étais à sa place. C'est à moi d'être dans ce foutu lit, pas à elle.

– Ne dites pas ça, ça ne sert à rien, vous vous torturez en vain. Personne ne mérite une telle épreuve, ni elle ni vous.

– Il faut y aller maintenant, nous rappelle madame Berger, l'infirmière.

– Venez, m'invite Maëva, vous reviendrez tout à l'heure. Vous ne pouvez plus rien faire pour elle pour le moment.

– Je ne veux pas la laisser seule. Je veux qu'elle voie un visage familier quand elle se réveillera.

– Alors je vais rester. Moi, ils m'y autoriseront. Rentrez chez vous, je vous appelle un taxi. Reposez-vous, s'il y a quoi que ce soit, je vous téléphone, c'est promis.

– Vous allez vraiment rester ?

– Je tiens toujours mes promesses, Gianni, comptez sur moi.

Interdit devant tant de sollicitude, surtout après la façon dont je la traite depuis le début, je me lève, la prends dans mes bras. Je me mets à chialer comme un gamin. Impossible de contrôler. Elle plaque ses mains sur mon dos, prononce des paroles rassurantes.

– Allez, Gianni, Lydia détesterait vous voir dans cet état. Vous êtes fort, montrez-lui, envoyez-lui toutes les bonnes ondes possibles. Revenez avec le sourire, OK ? Je ne bouge pas d'ici, si elle ouvre les yeux, je vous appelle dans la seconde et vous la passe, d'accord ?

– Merci, merci, je m'en veux de...

– Chut, on passe à autre chose, c’est oublié. Filez, essayez de dormir un peu.

Je me penche sur Lydia, embrasse son front, le bout de son nez, ses joues, hésite un instant, espérant qu’elle réponde à notre petit rituel... Je pose ma bouche sur la sienne en murmurant :

– Le meilleur pour la fin.

Un dernier regard, je quitte la chambre.

10 – Électrochoc

Maëva

J'étais tellement émue de le voir avec Lydia. Ce n'est pas le même homme, comme si, jusqu'ici, j'avais eu affaire à son jumeau miroir. Je me demandais comment il était dans l'intimité, j'ai la réponse. Quand il aime, il est fragile, émotif, sensible. Il est tendre et inquiet. Beaucoup d'hommes auraient abandonné face à une telle épreuve. Il affronte, soutient. Il l'aime à en oublier de vivre. Ça ne me coûte pas de rester, je comprends qu'il ait eu peur, Benjamin aurait fait la même chose que moi. Les médecins n'ont pas trouvé la cause de l'attaque, mais le résultat est là, nous avons un nouveau problème. Depuis une heure je relis chaque détail de son lourd dossier. Il y avait déjà peu d'espoir, la situation se complique, empire.

Vers deux heures du matin, Lydia ouvre enfin les yeux. Quand elle parvient à faire le point, elle réalise où elle se trouve. La panique se lit dans son regard. Je m'approche, après un coup d'œil aux différents moniteurs.

– Lydia, c'est moi, Maëva, ne vous affolez pas, tout va bien.

– Pourquoi suis-je ici ?

– Vous avez fait un petit malaise, on devait vous aider.

– Je veux la vérité, Maëva, vous devez être honnête avec moi. Benjamin ne m'a jamais rien caché.

– D'accord, soufflé-je. Vous avez fait une arythmie, suivie d'un arrêt cardiaque. Je vous ai réanimée et fait hospitaliser. Vous serez sous surveillance le reste de la semaine. C'est tout. Ah ! non, Gianni est resté

tout le temps, c'est l'infirmière qui l'a obligé à partir. Je lui ai promis de le prévenir à votre réveil, on l'appelle ? je lui suggère en souriant.

– OK, murmure-t-elle.

Pour leur laisser un peu d'intimité, je compose le numéro indiqué dans le dossier, mets mes écouteurs à Lydia, m'éloigne au fond de la pièce. Je regarde par la fenêtre. Je n'ose pas imaginer l'horreur que vit cette jeune femme. Elle est emmurée vivante dans un corps qui ne lui répond plus, et elle a toute sa tête. Condamnée à assister à la vie des autres, enfermée dans une chambre, avec pour seules sorties ses séjours à l'hôpital. Comment tient-elle le choc ? Comment ne devient-elle pas folle ? Comment résiste-t-elle ? Elle voit l'amour de sa vie déborder d'attentions, espérer qu'elle s'en sorte et soit à nouveau comme avant. Elle sait, bien sûr elle sait que ça n'arrivera jamais, son état est irréversible.

– Maëva, s'il vous plaît.

Je me retourne, la rejoins, souris, la débarrasse des écouteurs.

– Il était si heureux, me dit-elle tristement. Merci.

– Je vous en prie, ce n'était pas grand-chose.

– Pourquoi m'avez-vous réanimée, Maëva ? Pourquoi avez-vous fait ça ? me reproche-t-elle.

Elle me prend de cours, je ne m'attendais pas à une telle question.

– Parce que c'est mon travail, Lydia, on m'appelle pour sauver les gens, à la mesure de mes possibilités.

– Vous auriez dû me laisser mourir !

– Vous ne devriez pas dire une chose pareille.

– Pourquoi ? La parole, c'est tout ce qui me reste, les mots, les pensées, je n'ai plus que ça. Personne ne peut me dire comment réfléchir. Vous savez pourquoi j'ai voulu rester ici, dans cette région, Maëva ?

– Parce que vous souhaitiez rester auprès de l’homme que vous aimez.

– Non, ce n’est pas la raison. J’ai refusé d’être rapatriée chez mes parents parce que je savais qu’ils ne pourraient jamais m’aider.

– Je ne comprends pas, je réponds.

– Je crois que si, au contraire. Vous devez vous douter de ce que je veux vous dire. Vous ne souhaitez pas l’entendre, c’est tout, comme tout le monde. C’est tellement plus facile de feindre l’ignorance, d’être sourd aux cris de détresse.

– Lydia...

– Maëva, mes parents n’auraient jamais pu me libérer de cet enfer... Je suis leur enfant, c’était beaucoup trop pour eux. Mais je pensais pouvoir convaincre Gianni. J’imaginai qu’il m’aimait assez pour comprendre que je suis déjà morte.

– Il vous aime plus que tout ! je réponds, choquée.

– Je sais, je me suis mal exprimée. J’espérais qu’il en aurait assez de me voir souffrir, dépendante, réduite à ce que je suis, un corps inerte. J’espérais qu’il en aurait marre de s’occuper de moi, de se priver de vivre. Je le supplie de le faire, il suffirait qu’il débranche ce foutu respirateur. Ça prendrait quoi ? Quelques minutes à peine. Il serait débarrassé, moi libérée.

– Vous ne vous rendez pas compte, Lydia, vous lui demandez une chose impossible. Il ne s’agit pas simplement de couper une machine, c’est de votre vie dont il est question.

– Aujourd’hui, vous me dites que je suis morte, que vous m’avez ramenée parmi vous. Comment imaginez-vous que je me sente, Maëva ? Vous m’avez volé une merveilleuse occasion de partir vite, sans douleur, sans l’obliger lui. Si vous aviez laissé faire la nature, tout serait terminé. Vous avez cru faire une bonne action, faire votre travail, vous vous trompez. Si j’avais encore l’usage de mes mains, je pourrais vous étrangler tellement je vous hais d’avoir osé prolonger ma sinistre existence.

– Je n’aurais pas pu faire autrement, Lydia.

– Vous êtes médecin, non ? Vous devez soulager vos patients, pas les condamner à subir tout ce que je vis au quotidien. Vous croyez que c’est facile ? Vous pouvez tout faire, manger, courir, marcher, sortir de chez vous. J’ai quoi ? J’ai quoi, Maëva ?

– Lydia, s’il vous plaît, vous êtes fatiguée, vous...

– NON ! Je suis épuisée de vivre ainsi, j’en ai marre, je veux la paix, décider de mon sort. C’est mon corps, bordel ! Qui êtes-vous, tous, pour m’empêcher d’en disposer comme je l’entends ? Je veux que l’homme que j’aime refasse sa vie, arrête de se sacrifier, qu’il aime à nouveau, une femme capable de le serrer dans ses bras, de lui faire l’amour, de lui faire des enfants. Combien de temps va-t-il continuer ainsi, Maëva, je ne veux pas qu’il passe à côté de sa vie parce que la mienne est brisée. Il ne mérite pas ça.

– C’est son choix, Lydia, il ne se force pas. Quand il parle de vous, c’est avec tant de respect, d’amour, que rien d’autre ne semble compter.

– C’est bien le problème. Je sais qu’il ne veut pas m’aider. Vous, vous le pouvez ! Vous me le devez après ce que vous venez de faire !

– Vous n’êtes pas sérieuse, m’offusqué-je.

– Je le suis ! Vous n’avez qu’à vous occuper du respirateur. Vous êtes médecin, vous trouverez bien une manière d’expliquer les choses. J’ai déjà fait un arrêt cardiaque. Il n’y a personne, ça ne serait pas si étonnant que mon cœur s’arrête à nouveau.

– Je ne ferai pas ça, Lydia, je suis désolée. Je comprends ce que vous ressentez, mais j’ai prêté serment. Ce que vous attendez de moi, c’est... impensable.

– Vous ne m’aiderez pas... Benjamin s’y refuse aussi. Vous me condamnez tous à une existence sordide, atroce, poursuit-elle les yeux

pleins de larmes. Alors je veux que vous rédigiez une lettre pour moi, il faut un témoin, demandez à une infirmière s'il vous plaît.

– Une lettre ?

– Oui, à compter d'aujourd'hui, je refuse tout acharnement thérapeutique. Si mon cœur flanche, ou que quoi que ce soit entraîne mon décès, je ne veux aucune réanimation active, aucune médication. Qu'on me laisse partir en paix.

– Lydia, vous parlez ainsi parce que vous venez de vivre une nouvelle épreuve. Ne prenez pas ce genre de décision à chaud, je vous en conjure.

– À chaud ? À chaud ! Ça fait six ans que je subis cet enfer, six ans que je souhaite la délivrance. Si je pouvais le faire moi-même, si j'en avais les capacités physiques, il y a bien longtemps que tout serait fini. Mettez-vous à ma place trente secondes, essayez simplement, dites-moi combien de temps vous accepteriez ce sort. Soyez franche ! Est-ce que j'ai une chance de récupérer un jour, Maëva ?

– Lydia, s'il vous plaît.

– Bien sûr que non, vous le savez aussi bien que moi, mes parents, ma sœur, mes amis l'ont compris. Seul Gianni se leurre encore.

– Je vais voir ce que je peux faire pour vous aider.

– Non, Maëva, trouvez du papier, un crayon et un témoin, maintenant ! Faites-le tant que Gianni n'est pas présent, je vous en supplie.

11 – Révolte et espoir

Lydia

Je ne me suis pas vue partir quand mon cœur s'est arrêté. Je ne m'en souviens même pas. Je me suis réveillée à l'hôpital, c'est tout ce que je déteste. Je ne supporte plus ces séjours médicalisés. Je me sens comme un cobaye sur qui l'on teste tout.

À quoi ça sert ?

À apprendre aux étudiants, aux internes à maintenir en vie une personne qui s'y refuse. Belle bande d'hypocrites qui me regardent en souriant, parlent de m'aider ; ils savent pertinemment que je n'ai rien à gagner. Ils utilisent mon corps, le cas que je représente pour eux, comme un terrain de jeux. Je suis un tapis d'éveil, c'est exactement ça, un putain de tapis d'éveil pour bébés chirurgiens, médecins, kinés, et j'en passe. Des batteries d'examens, des étrangers qui se succèdent devant mon lit pour me manipuler, me mobiliser, me masser, me piquer, me sermonner pour que je fasse plus d'efforts. Sont-ils conscients de ce que j'endure ?

Je ne me rappelle pas de l'accident, mais j'en connais les conséquences. Les parents de Gianni, la femme de Benjamin, et ce corps qui n'est plus qu'une enveloppe encombrante. Depuis six ans je cherche désespérément un moyen de mettre un terme à tout ça quand les autres s'escriment à me maintenir sous ventilation artificielle. *Artificielle*, rien que le terme devrait mettre la puce à l'oreille à tout le monde. *Artificielle* donc pas naturelle,

j'irai même plus loin, contre nature. La nature, elle, me comprend. Si j'étais d'accord pour continuer, je trouverais ça fantastique, si j'avais une chance d'aller mieux, je trouverais ça miraculeux. Mon cas est clair, net, précis : je ne récupérerai jamais, alors à quoi bon ? Si mon cœur tient encore quarante ans, je vais rester quarante ans comme ça ?

Je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas.

Mon cerveau, mes pensées sont intacts, les seuls qui s'agitent encore dans l'enclume qui me cloue dans ce lit. J'ai le temps de penser, je n'ai plus que ça. Parfois, lorsque le temps le permet, qu'il ne fait ni trop froid ni trop chaud, Gianni m'installe dans un fauteuil spécial. Il promène tout l'attirail qui me retient dans ce monde pour me permettre de passer quelques heures dans le jardin. Ces instants-là sont aussi merveilleux qu'abominables. J'entends le chant des oiseaux, les criquets qui strident, je sens la chaleur du soleil sur mon visage, le vent qui effleure mes joues. Je ferme les yeux pour me rappeler. J'ai presque oublié la caresse de l'herbe sous mes pieds. J'ai oublié les courbatures dans mes muscles après des heures de surf dans les vagues. Je voudrais goûter à nouveau au plaisir du sable chaud qui glisse entre mes doigts, de l'eau de mer qui dégouline sur mon corps. Je voudrais manger, boire, comme avant, un jus de fruits glacé pour rafraîchir ma gorge, un coulant au chocolat qui adoucirait mon palais, ranimerait mes papilles en sommeil.

Je n'ai plus rien, je ne suis plus rien. Je lis, sur un ordinateur que je peux actionner du regard, je regarde la télévision aussi, maigres consolations. On n'a pas conscience de la chance qu'on a de profiter des plaisirs les plus simples tant qu'on n'en est pas privé. Ressentir, marcher, manger, boire, bouger, c'est élémentaire, mais lorsqu'on perd toutes ces facultés, que reste-t-il ? À quoi bon vivre ? J'ai cru, au début, qu'avec ma volonté de fer, mon passé de grande sportive, je parviendrais à m'en sortir. Je voulais prouver à tout le monde que je serais le miracle tant attendu. J'ai essayé de toutes mes forces, pour mon entourage, pour Gianni, pour moi. Je me suis fait une raison.

Vouloir ne suffit pas !

Les larmes de mes parents me bousillent, l'espoir de Gianni me détruit. Je suis un poids, un boulet qu'il se traîne jour après jour. Il passe à côté de sa vie parce que la mienne est foutue. Il n'entend pas ce que je lui dis, lui crie. C'est sûrement trop pour lui.

J'ai parlé à Muriel, elle seule me comprend, pourtant, elle a trop peur des conséquences. Elle craint d'être accusée si elle prend l'initiative de me débrancher. La loi ne plaisante pas avec ça.

Tous ces types, dans leurs bureaux, les législateurs, les grands penseurs, les décideurs, tous ceux-là n'ont jamais vécu de près ou de loin de telles horreurs. L'existence est parfois plus dure que le passage à l'acte... Ils ne réalisent pas ce qu'est la vie de quelqu'un qui veut mourir et qui n'a aucun moyen de se supprimer lui-même. C'est une condamnation, une sorte de prison dans laquelle j'ai encore moins de liberté qu'un tueur en série. Je n'ai rien fait pour mériter ça, pourtant, je suis enfermée à perpétuité.

La mort est devenue mon unique but, c'est la lumière au bout du tunnel, un objectif à atteindre, coûte que coûte. J'y pense en m'endormant, en me réveillant, j'y pense quand mon état empire, et même quand je vais mieux.

Chaque fois que Muriel me lave, je ferme les yeux. Je ne supporte plus de la voir me nettoyer, toucher à mon intimité. Je me sens si mal, désespérée, dépendante. Même ma pudeur m'a été volée lors de cet accident. J'admire ceux qui tiennent le choc dans ces circonstances, qui gardent le moral, trouvent un sens à leur vie. Ce n'est pas mon cas. Je veux juste en finir.

Ce nouveau médecin, Maëva, est mon dernier espoir. Je ferai tout pour la convaincre. Elle est jeune, elle doit pouvoir imaginer, comprendre tout ce que j'ai perdu, tout ce que je n'aurai plus. Peut-être finira-t-elle par accepter de m'accompagner dans ce projet. Je vais sympathiser avec elle, l'amadouer, lui faire voir les choses à ma façon, qu'elle regarde mon

existence avec mes yeux à moi, se mette à ma place. Ça prendra du temps ; malheureusement, j'en ai encore à tuer.

Elle a déjà accepté pour le refus de réanimer, c'est un bon point. Ça ne suffit pas, mais c'est un début. Elle est ouverte, j'ai confiance.

12 – Désir coupable

Maëva

Lydia est rentrée chez elle depuis une semaine, les examens n'ont rien donné. Peut-être son corps donne-t-il simplement de nouveaux signes de faiblesse. Tout le monde s'évertue à la maintenir en vie ; un jour viendra où nous serons à court de solutions. Je suis encore très perturbée par la conversation que nous avons eue à l'hôpital. C'était vraiment éprouvant. J'ai accédé à son désir de rédiger la lettre de non-acharnement thérapeutique, c'est enregistré dans son dossier ; elle ne veut pas que Gianni soit informé. Je suis dans une position délicate, je suis son médecin, donc tenue par le secret professionnel, mais Gianni aurait dû être mis au courant de ce genre de décision. Je n'ai même pas pu en parler à Benjamin. Il s'est affolé lorsqu'il a appris ce qui était arrivé, s'est précipité pour lui rendre visite à l'hôpital. Il m'a félicitée aussi pour mon intervention efficace et rapide.

Mes relations avec Gianni se sont nettement améliorées, il accepte enfin mes services. Heureusement, depuis qu'elle est à nouveau à la villa, Lydia semble aller mieux. Je viens de lui faire une visite de routine, je suis rassurée. Gianni présent, elle ne me parle plus de ses idées morbides, tant mieux, je suis à court d'arguments.

– Vous restez manger avec nous ? me surprend Gianni au moment où je sors de la chambre de Lydia.

– Pourquoi pas, j'ai fini ma tournée, je lui réponds.

– Je n'ai prévu que pour deux, annonce Muriel, c'est ennuyeux.

– Oh ! ne vous inquiétez pas, je reprends, Benjamin doit m’attendre de toute façon, ce n’est pas grave, une autre fois...

– Hors de question, Muriel, tu prépares toujours des quantités astronomiques, ne raconte pas n’importe quoi !

L’infirmière ne semble pas apprécier que je dîne avec eux. J’aurais dû prendre mon temps avant d’accepter. Pour le coup, je me sens comme un cheveu sur la soupe.

– Je vais dire à Benji de se joindre à nous, insiste Gianni.

En moins de deux, il appelle Benjamin qui débarque les bras chargés de plats alléchants. Je les aide à mettre la table sous le regard courroucé de Muriel. Gianni ouvre une bouteille de Saint-Émilion, Benjamin s’installe à sa gauche, Muriel d’office à sa droite. Au moment où elle s’assied, Gianni lui sourit et lui dit :

– Muriel, mets-toi plutôt en face, s’il te plaît.

Comprenant qu’il me préfère, pour ce soir, à ses côtés, Muriel me fusille du regard. Que s’imagine-t-elle ? Je ne suis pas une concurrente. Nous n’avons pas ce genre de rapports. Je zappe, pas la peine de jeter de l’huile sur le feu.

Nous venons à bout d’une énorme salade de pâtes, de melon bien frais et de biscuits faits maison par Muriel. Elle ne décroche pas un mot de tout le repas. Entre Benjamin, Gianni et moi, la conversation va bon train. J’ai même du mal à réaliser que l’homme à mes côtés est le même que celui qui me rejetait si ouvertement il y a quelques semaines. Rassuré que tout aille bien pour Lydia, il est détendu, charmant, amusant. Impossible de dire s’il est conscient de la mauvaise humeur de Muriel, en tout cas, il ne montre rien, y semble indifférent.

Après le café, Muriel décide de s’en aller, Benjamin et moi nous levons à notre tour. Gianni me retient par le bras :

– Maëva, pouvez-vous rester encore un peu, s’il vous plaît ?

– Bien sûr qu'elle va te tenir compagnie encore un moment, plaisante Benjamin, ravi.

Je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil à Muriel. Les jointures de ses doigts blanchissent sur son sac à main. Ses mâchoires se crispent. Je crois que je viens de me faire une copine ! Gianni insiste :

– J'ai besoin de vous parler.

– Très bien, soufflé-je.

Il salue brièvement ses autres convives pendant que je patiente, debout, pas très à l'aise.

– On va sur la terrasse ? demande-t-il en attrapant deux verres et une bouteille de Vodka qu'il sort du congélateur.

– Vous voulez me souler ? plaisanté-je, j'ai un mauvais souvenir de la dernière fois que j'ai trop bu.

– Promis, on sera raisonnables, rit-il. Je vous présente encore toutes mes excuses. Je ne vous ai même pas remerciée de m'avoir rendu les affaires que je vous avais prêtées.

– Pas de souci, dis-je en m'installant à côté de lui sur la marche de la terrasse.

– Ce soir-là, j'étais en colère, je le suis souvent depuis l'accident.

– D'après ce que j'ai compris, vous l'étiez surtout envers moi, ça étonnait tout le monde. Ceux qui vous côtoient vous décrivent plutôt comme quelqu'un de posé, gentil.

Il baisse la tête, sourit.

– C'est vrai, je l'étais contre vous. En règle générale, je garde tout à l'intérieur. Mes émotions, mes peurs, mes souffrances, je les enferme.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est plus facile, ça évite les questions, d’avoir à donner des réponses, à toujours ressasser ce qui est arrivé. Parce que les autres ne sont pas responsables de ce qui nous est tombé dessus, parce que... Parce qu’après tout, je n’ai pas à me plaindre. Je peux marcher, vivre, pas elle. La seule qui a le droit de se plaindre, c’est elle.

– Ce n’est pas vrai, vous subissez aussi ce drame, les conséquences. Vous êtes victime vous aussi.

– Si vous le dites...

– Pourquoi m’en vouloir en particulier ?

Il tourne la tête, rive ses yeux aux miens. Pendant un instant, il reste silencieux. Déstabilisée, je ne parviens pourtant pas à détourner le regard.

– Parce que vous êtes tout ce qu’elle n’est plus, dit-il d’une voix rauque.

Je voudrais me cacher dans un trou de souris. J’ai du mal à comprendre. Est-ce l’effet de la Vodka ? Cette façon de me fixer, cette intensité, ce champ électrique qui apparaît soudain entre nous, viciant l’atmosphère d’une ambiance ambiguë, c’est un peu trop pour moi.

– Je ne comprends pas, Gianni, murmuré-je.

Il approche une main de mon visage, attrape une mèche de mes cheveux, la caresse quelques secondes. Mon cœur s’arrête, ma respiration aussi. Il la glisse derrière mon oreille dans un geste d’une douceur infinie, effleure mon cou de son index. Je frissonne.

– Vous êtes aussi insouciante, aussi déterminée, aussi peste et adorable qu’elle l’était. Vous avez du caractère, n’avez peur de rien. J’ai mis du temps à comprendre ce qui me révoltait chaque fois que j’étais en votre présence. C’est très clair aujourd’hui. Je vous en veux de me rappeler ce que j’ai perdu.

– Lydia et moi ne nous ressemblons pas, qu’est-ce que vous racontez...

– Vous vous ressemblez plus que vous ne l’imaginez. Ce soir-là, dans ses vêtements, vous m’avez donné le vertige. Je vous ai détestée de prendre sa place, chez moi, sur ma moto, dans mon univers. Je vous ai rejetée parce que c’était trop dur à supporter. Votre image se calquait à la sienne. J’aurais voulu que vous disparaissiez de mon existence. Vous vous êtes accrochée, vous avez même sauvé Lydia. J’apprends à vous connaître, Maëva, je vois maintenant les différences, tant mieux, c’est moins perturbant, mais ça n’en est pas moins dérangeant.

– Pourquoi ?

– Parce que tant que je pensais que le trouble que je ressens en votre présence était dû à cette ressemblance, je ne culpabilisais pas. Parce que je vous aime bien, je ne devrais pas.

– Il n’y a pas de mal à être amis, vous l’êtes bien avec Muriel.

Il nous ressert un verre, avale le sien d’une traite.

– Muriel, Muriel, Muriel... répète-t-il, las. Elle attend de moi ce que je ne pourrai jamais lui offrir. C’est une amie, c’est tout. Vous n’êtes pas mon amie, termine-t-il d’une voix suave.

– C’est vrai, je suis le médecin de votre femme, rectifié-je histoire de couper court à ces sous-entendus qui me mettent mal à l’aise.

Il ne relève pas, siffle encore un verre. Ça va mal finir !

– Je n’ai jamais trahi Lydia, Maëva. En six longues années, je n’y ai même jamais songé une seule fois.

– Comment avez-vous tenu ? Je veux dire... vous comprenez...

– Je me débrouille, sourit-il, je sais me servir de ma main. C’est un peu frustrant, mais je ne voulais pas tromper ma femme.

– C’est tout à votre honneur.

– Hum... Il faut croire que mon honneur a ses limites lui aussi.

– Pourquoi cela ?

– Parce que depuis quelques jours, poursuit-il, je crois lui être infidèle.

Mon estomac se serre, l’imaginer avec une autre femme m’agace. Je ne suis rien pour lui, il n’est rien pour moi, il est le conjoint de Lydia... C’est plus fort que moi, j’ai un pincement au cœur.

– Vous avez rencontré quelqu’un ? osé-je timidement.

– Non, je *pense* à quelqu’un, corrige-t-il. Je pense à vous, Maëva, les images qui défilent dans ma tête sont tout sauf sages et ça me rend malade. Je vous choque ?

Cette fois, c’est ma gorge que vient brûler l’alcool. J’ai du mal à déglutir, à articuler, à trouver mes mots. Une vague de chaleur m’envahit, de bas en haut, lentement, m’englobe totalement.

– Je ne suis pas certaine que cette conversation soit très convenable, Gianni, commenté-je dans un souffle.

J’ai été plus convaincante, je m’entends parler, me trouve totalement *pas crédible* ! Il pose sa main sur ma nuque, m’attire à lui, susurre sur mes lèvres :

– Pas convenable du tout...

Sa respiration s’accélère. Impérieux, il force le passage, glisse sa langue contre la mienne, l’entoure. Je me déteste de répondre à ce baiser, je n’arrive pas à résister. Cet homme me plaît, je suis seule depuis un bon moment, j’ai envie qu’il continue. C’est trop bon, mais c’est inapproprié, injuste. Lydia est à quelques portes de nous, elle souffre, se meurt dans son ennui et dans ce corps inerte.

À quoi on joue au juste ?

Ses bras m'entourent, me serrent, notre baiser se prolonge dans une fougue totalement déplacée. Son cœur cogne contre ma poitrine, son torse se soulève au même rythme que le mien ; dans l'affolement, nous oublions tout ce qui nous entoure. Je perds pied, je dois arrêter ça maintenant. Comment faire quand tout mon corps réagit, en demande plus ? Son parfum si masculin, boisé, citronné m'enivre, sa langue brûlante, échauffée par l'alcool et le désir, me fait tourner la tête. Sa force me retient, cette ferveur me bouleverse. Dans un dernier sursaut de lucidité, je plaque mes mains sur sa chemise, le repousse. Les yeux voilés, il m'interroge.

– Je suis désolée, Gianni, ce n'est pas bien, nous ne pouvons pas faire ça.

Il passe ses mains sur son visage, perdu.

– C'est de ma faute, je n'aurais pas dû vous avouer ça. Pardon, Maëva...

– Ça va, Gianni, c'est l'alcool, ça nous a fait perdre le contrôle, nous n'en reparlerons plus, on oublie ça.

13 – Conseils d'un sage

Gianni

Oublier ? Si seulement c'était possible. Ce ne sont pas les quelques shots que j'ai bus qui m'ont fait céder à la tentation. Au contraire, ils m'ont donné le courage de braver l'interdit. Hier, j'ai eu une conversation avec Benjamin, je n'en pouvais plus de me torturer les neurones. Je suis passé chez lui pendant que Maëva bossait :



– *Gianni, fiston, tout va bien ? C'est Lydia ?*

– *Non, ça va, elle est avec l'aide à domicile et une amie qui lui rend visite. Il faut que je te parle, Benji.*

– *Bien sûr, j'ai fait de la citronnade avec les fruits du jardin, elle est délicieuse, va te chercher un verre, viens goûter cette merveille.*

J'obéis, m'installe face à lui, soucieux.

– *Qu'est-ce qui cloche, Gianni ?*

– *Je suis paumé Benji, je ne peux me confier qu'à toi. J'ai besoin de tes conseils ou que tu m'engueules un bon coup pour me remettre les idées en place.*

– Ça serait plus facile si tu m’en disais un peu plus, mon garçon.

– J’aime Lydia, je l’aime plus que tout.

– Je sais, dit-il en souriant, tu ne m’apprends rien.

– Depuis quelque temps, je pense à une autre femme.

– Ah...

– Je m’en veux tu sais, je m’en veux tellement. J’essaie de me la sortir de la tête, c’est plus fort que moi, son image me hante.

– Je la connais ?

– Oui, Benji, tu l’as accueillie sous ton toit, râlé-je.

Benjamin éclate de rire.

– C’est donc ma faute, c’est ce que tu sous-entends ? plaisante-t-il.

– Un peu, c’est vrai, je commente, soulagé qu’il ne soit pas outré par mes propos.

– Quel est le problème, Gianni ? Maëva est une personne tout à fait charmante.

– Le problème, c’est Lydia, je réponds, surpris, les yeux écarquillés.

– Mon garçon, la vie n’est pas si simple. Il ne s’agit pas de tout voir en blanc ou en noir, il faut tenir compte des nuances. Tu es jeune, dans la force de l’âge, tu as tout l’avenir devant toi. Tu es attiré par Maëva, c’est humain, c’est normal et c’est sain !

– Sain ? Comment peux-tu dire ça ? Je suis engagé, en couple !

– Tu ne l’es plus, Gianni. Lydia et toi habitez ensemble, mais n’êtes plus un couple à proprement parler. Je m’en veux de te dire ça, c’est moche,

mais c'est la stricte vérité. Ce qu'il vous reste est purement platonique, vous vous aimez et vous aimerez toujours, mais Gianni, tu sais qu'elle ne guérira pas. Elle en est pleinement consciente. Elle voudrait que tu refasses ta vie, elle me l'a dit, elle te l'a dit. Elle souffre aussi de te voir te sacrifier comme tu le fais.

– C'est elle que j'aime.

– Passer de doux moments avec une autre n'entachera pas ce que tu ressens pour Lydia. Ça fera juste de toi un homme normal, dans une relation qui te rendra heureux. Tu pourras toujours t'occuper de Lydia. Si tu avais accepté qu'elle reparte dans le Jura, tu aurais déjà certainement refait ta vie.

– Je ne sais même pas quoi te répondre, Benjamin, c'est malsain et égoïste.

– Non, Gianni, tu portes le deuil de ta relation avec Lydia depuis bien trop longtemps. Elle sait tout ce que tu éprouves pour elle. Des preuves, tu ne cesses de lui en donner. Ce n'est ni malsain ni égoïste, c'est la vie, c'est tout. Qu'attendais-tu de moi au juste ? Que je t'interdise de céder à cette attirance ou que je te donne mon accord ?

– Que tu sois sincère, franc. Que tu me dises ce que tu aurais fait à ma place, toi qui n'as jamais remplacé Sam.

– Tu m'idéalises un peu trop, fiston. Personne n'a pris sa place dans mon cœur, dans mon lit, Gianni, mais il m'est arrivé de m'endormir dans d'autres draps que les miens. Ne fais pas ces gros yeux, je n'ai pas à raconter en place publique ma vie privée. Je n'en ai pas honte pour autant. Est-ce que j'aime moins Sam ? Non. Est-ce que j'ai cessé de penser à elle ? Non plus. J'ai des besoins, des envies, des coups de blues. Dans ces moments-là, je ne culpabilise pas de me réfugier dans des bras qui m'offrent un peu de tendresse. Tu veux que je sois franc et sincère, je vais l'être. Lorsque j'ai vu Maëva la première fois, j'ai pris sur moi de l'inviter dans ma maison. Je m'étais juré que personne ne mettrait jamais les pieds dans l'atelier de Sam. Mais j'ai su tout de suite, à la seconde où je l'ai

rencontrée, que Maëva pourrait être celle qui te rendrait ta lumière. C'est pour toi que j'ai fait cet effort, crois-moi, ça n'a pas été facile.

– Benjamin...

– Laisse-moi finir, s'il te plaît. J'aime Lydia, je t'aime toi aussi, mais je ne peux pas accepter que cet accident fasse plus de victimes. Tu es un homme bon, Gianni, mais tu te complais dans votre malheur, ça n'aide pas non plus Lydia. En plus de tout ce qu'elle endure, elle se sent coupable par ta faute.

– Tu crois que c'est simple ? crié-je.

– Non, ça ne l'est pas, ça ne le sera jamais, Gianni, c'est comme ça, les nuances, rappelle-toi ! Je ne te demande pas d'abandonner Lydia, je te conseille de réapprendre à vivre, parce que toi, contrairement à elle, tu as encore la chance de pouvoir le faire. Ne la gâche pas !

– Je ne veux pas la faire souffrir, je commente, le cœur brisé.

Benjamin pose sa main sur la mienne. Tel un père, il me rassure, me reconforte. Il ne me juge pas, je sais qu'il veut mon bonheur. La situation est si complexe, les conséquences peuvent être si dévastatrices. J'entends tout ce qu'il me dit. Il a raison au fond, mais je me sens si mal, si coupable.

– Elle n'est pas obligée de savoir, Gianni. Maëva et toi n'avez qu'à rester discrets. Vous ne faites rien de mal. Si Lydia te sent bien, heureux, elle le sera aussi. Tu n'auras pas besoin d'exprimer les choses, de verbaliser. Les femmes comprennent tout, elles ont une sorte de sixième sens. C'est un don que je leur envie. Si tu étais à sa place, elle, à la tienne, que désirerais-tu pour elle ?

– Qu'elle refasse sa vie, bien sûr.

– *Tu as ta réponse, mon grand.*



Maëva se lève, se dirige vers la sortie. Je la regarde en repensant aux paroles de Benjamin. Je suis encore partagé entre désir et honte, espoir et culpabilité. Il faut que je prenne mon temps, Maëva aussi doit encaisser. Je risque de lui faire tenir un bien mauvais rôle. J'ai envie de me reconstruire, c'est vrai, elle peut m'y aider. Mais cette deuxième place que j'ai l'intention de lui proposer, qui en voudrait ? Une relation cachée aux yeux de tous, officieuse... Une seconde place alors que la femme de ma vie est encore dans la maison. Une sorte de trio illégitime, sans engagement, sans amour. Encore une fois ce serait égoïste. Jusqu'à quand vais-je résister ? Elle pollue déjà mes pensées. À ses côtés, mon corps réagit, ce n'était pas arrivé depuis si longtemps.

– On se voit demain, Maëva ? tenté-je.

Elle se retourne, ses grands yeux clairs semblent chercher la bonne réponse.

– Je viendrai voir Lydia, comme tous les soirs.

– Vous resterez dîner ?

– Non, Gianni, c'est mieux si je mange chez Benjamin, beaucoup mieux pour chacun de nous.

14 – Cupidon

Benjamin

Maëva est partie travailler. Je ne sais pas ce qui s'est passé avec Gianni hier soir, mais elle n'a pas décroché un mot au petit-déjeuner. J'ai tenté d'ouvrir la discussion, elle ne m'a répondu que par des *oui*, des *non*. Impossible de percer le mystère. Je dois en avoir le cœur net, discuter avec Gianni. Il lui plaît, je le sais, je m'en suis même aperçu avant eux. Ces deux-là sont faits pour s'entendre. Si les circonstances n'étaient pas ce qu'elles sont, ils auraient déjà concrétisé, c'est plus que certain. Je veux les aider, mais la situation est délicate. La morale est en jeu, cette foutue morale qui freine les âmes pures. J'en connais qui auraient eu moins de scrupules, *j'aurais eu* moins de scrupules ! C'était une erreur de permettre à Lydia de vivre ici. Ce n'est bon ni pour elle ni pour Gianni. J'avais essayé de les dissuader de prendre cette décision, je n'ai compris que bien plus tard l'insistance de Lydia. Elle n'est pas restée pour les bonnes raisons. Je l'aime, mais je lui en veux d'attendre de Gianni une telle chose. Elle lui met la pression, en permanence, comme elle me l'a mise aussi. Ni lui ni moi n'accèderons à cette fatale requête.

Devant le portail de Gianni, je sonne, il se précipite pour m'ouvrir.

- Bonjour, Benji, tu viens voir Lydia ?
- C'est toi que je viens voir, fiston, tu m'offres un café ?
- Avec plaisir, installe-toi, je reviens avec tout ce qu'il faut.

Il vient de tondre la pelouse, ça sent bon l'herbe fraîche. Malgré les épreuves, il a toujours parfaitement entretenu les lieux. Il veut que tout soit beau pour Lydia. Il a planté des fleurs, des roses, des gerberas, des primevères, des jonquilles ; multicolores, elles bordent le jardin, longent le bougainvillier qui fait office de clôture sur tout le pourtour. Quand il sort Lydia quelques heures pour qu'elle profite un peu de l'extérieur, il s'allonge sur un transat à ses côtés, lui lit des livres, des tas de livres. Il a épuisé leur bibliothèque, s'est même attaqué à la mienne. C'est un garçon prévenant, attentionné, émouvant. J'assiste à sa jeunesse qui se fane au gré des souffrances, au milieu de ces fleurs, impuissant. Je suis médecin, mais jamais je n'ai trouvé le moyen de sauver Lydia, de la guérir. On ne peut pas briser une vitre avec une aiguille.

– Voilà, dit-il en me tendant un mug.

– Ça s'est passé comment avec Maëva hier soir ?

– C'est ce qui s'appelle entrer dans le vif du sujet !

– Je suis pressé de savoir, je réponds en souriant.

– Je dois y aller en douceur, je lui ai proposé de dîner avec moi, elle n'est pas prête.

– C'est bien que tu essaies, j'en suis heureux. À quelle heure arrive l'aide à domicile, celle de fin de journée ?

– Vingt heures.

– Parfait, alors mange avec nous. Je m'éclipserai après le dessert, vous aurez tout le temps de discuter.

– Je ne suis pas sûr, Benji.

– Moi si ! Arrange-toi pour te rendre disponible aussi samedi soir.

– Pourquoi ?

– Elle fait une petite fête à la maison, il y aura tous ses anciens amis.

– Je ne vais pas m’imposer, Benji, elle ne m’a pas convié.

– Ça se passe chez moi, j’invite qui je veux, tu viens un point c’est tout. Il faut que tu avances, Gianni, il est temps.

Après quelques minutes de rudes négociations, il finit par accepter. S’ils n’arrivent pas à se réunir tous les deux, je vais provoquer les choses, jouer au Cupidon. Dieu m’est témoin que je fais ça pour la bonne cause, pour le bien de Gianni.

Je l’abandonne pour aller faire quelques courses. Je vais leur préparer un bon petit dîner, allumer des chandelles, créer une ambiance feutrée favorable à un rapprochement. À la nuit tombée, je désertai la villa pour rejoindre une amie avec qui je vais passer la nuit. Ils auront le champ libre, j’espère qu’ils briseront leurs chaînes. Je ne vois aucun mal à cette relation. Qui aurait le droit de les condamner ? Qui ? Personne ne peut douter de l’intégrité et de la dévotion de Gianni. Je le défendrai toujours !

15 – Le début des ennuis

Maëva

Dix-neuf heures trente, je reçois mon dernier patient de la journée. Je suis éreintée, la climatisation est en panne, je rêve d'une bonne douche. Je me lève, accueille Monsieur Longre.

– Bonjour, comment allez-vous, Monsieur Longre, et votre femme ?

– Docteur, je ne sais plus quoi faire. J'ai suivi vos conseils, nous sommes allés consulter le psychiatre que vous m'avez recommandé. Il lui a donné un traitement, l'a laissée rentrer chez nous. Au début, ça avait l'air de fonctionner, elle a arrêté son délire avec l'étagère IKEA.

– Elle recommence ?

– Pas avec le meuble. Je croyais que tout allait mieux, je respirais enfin. Mais il y a deux jours, mon portable a disparu.

– Votre portable ? je demande, intriguée.

– Oui, je l'ai cherché partout, impossible de mettre la main dessus.

– Elle a fait un transfert sur votre téléphone, c'est ça ?

– Elle commençait à me parler d'un certain Siri⁶. Je sais que je ne suis pas un rapide, je me demandais qui était ce type. J'ai cru qu'elle me trompait. Cependant...

– Quoi ? Monsieur Longre, parlez-moi sans crainte, ne soyez pas gêné avec moi.

– Il s’est mis à sonner...

– Et alors ?

– Docteur, c’est *dans* ma femme qu’il sonnait. Elle se l’est... *introduit* si vous voyez ce que je veux dire.

– Oh... oui, je vois très bien.

– Je lui ai demandé de me le rendre... c’est que... j’en ai besoin pour le travail, poursuit-il penaud et désespéré.

C’en serait désopilant si ce n’était pas si triste. Si encore elle avait pensé à le mettre sur vibreur, j’aurais compris l’intérêt.

– Vous avez téléphoné au Docteur Sliman ?

– Oui, mais il ne peut pas me recevoir avant après-demain. J’ai un gros chantier en cours. Le téléphone continue de sonner et... bien sûr... je ne peux pas répondre.

– Pourquoi n’avez-vous pas appelé les urgences ?

– J’ai trop honte, vous êtes si compréhensive, j’espérais que peut-être vous pourriez m’aider.

– Elle est chez vous en ce moment ?

– Lorsque j’ai quitté mon domicile, elle était enfermée dans notre chambre. Elle parlait à Siri.

– Très bien, je vais fermer le cabinet. Je viens avec vous, je vais voir ce que je peux faire. Monsieur Longre, je pense qu’il va falloir envisager une hospitalisation de quelques semaines.

– Je comprends, je vous remercie, Docteur, vraiment. Si vous saviez comme c’est gênant. Je n’ose plus recevoir personne à la maison. Il faut que tout ça s’arrête, je ne parviens plus à gérer. Ça dépasse l’entendement un truc pareil. J’aime ma femme, Docteur, mais vivre ça...

– Nous allons tout faire pour vous venir en aide, Monsieur Longre, je vous le promets.



J'ai eu beaucoup de mal à récupérer ce maudit téléphone. Je ne suis pas psychiatre, j'ai dû faire appel à tous mes souvenirs de fac, mes cours de psycho, à toute ma force de persuasion et à mes gants en latex pour venir à bout de la situation. J'ai appelé l'hôpital pour la faire immédiatement admettre en unité spécialisée. J'ai dû lui administrer un calmant pour que tout se passe sans heurts. Le mari, à la fois inquiet et soulagé, a tenu à me remercier en m'offrant deux gros bocaux de conserves de cèpes. J'ai refusé, mais il a tellement insisté que j'ai fini par accepter. Benjamin va se régaler. Nulle en cuisine, je ne sais même pas comment les préparer.

Épuisée, j'arrive enfin à la villa. Dehors, la table est déjà dressée. Trois couverts ! Je ne savais pas que Benjamin recevait, il ne m'a pas avertie. Je me précipite dans la dépendance pour me rafraîchir sous la douche. Pas le temps de profiter de la piscine, je dois encore passer voir Lydia ; avant, je vais proposer un coup de main à Benjamin. J'enfile une robe toute simple, en cotonnade blanche, fines bretelles, une paire de tongs ornées d'une discrète marguerite. Je toque à la porte de la villa.

– Entrez, Maëva, nous vous attendions, me dit-il.

– Nous ? le questionné-je, intriguée.

– Regardez qui a accepté de se joindre à nous, poursuit-il.

La grande silhouette de Gianni apparaît dans la cuisine. Mon sourire s'efface. Somptueux dans un jean déchiré aux genoux, polo blanc qui met terriblement en valeur son teint hâlé, il me fait rougir. Je me maudis de

réagir ainsi. Il avance, se penche, m'embrasse sur la joue, si près de mes lèvres que c'en est indécent, si près de mes lèvres que mon cœur chavire, s'anime, bat la chamade. Je jette, affolée, un regard en direction de Benji ; ce traître sourit. Je le soupçonne d'être complice, d'avoir initié ce repas. Ces deux-là ont discuté, c'est certain. Benjamin doit être au courant du baiser d'hier soir, je me sens honteuse et coupable.

– Bonjour, Maëva, susurre l'italien au charme intolérable, vous êtes superbe.

– Merci, bégayé-je. Je vais vous aider, mais je dois passer voir Lydia, je n'ai pas encore eu le temps.

– Tout va bien, je m'en suis déjà chargé, m'annonce Benjamin. On peut passer à table. Je vous ai préparé un Tian de courgettes dont vous me direz des nouvelles.

C'est vrai, c'est délicieux, son tiramisu aux framboises aussi, mais mes bouchées ont du mal à passer. Je les observe attentivement, leur air entendu, les messages plus ou moins subliminaux ne me disent rien qui vaille. Je suis le dindon de la farce, je n'aime pas ça. Le pompon : Benji se lève et nous annonce :

– Les enfants, je dois vous abandonner, j'ai rendez-vous ce soir, ce ne serait pas très poli de faire attendre mon amie. Je vous laisse ranger, ça ne vous ennuie pas ?

– Ne t'en fais pas Benji, on se charge de tout, le rassure Gianni.

Il porterait une banderole avec pour inscription « *je vais tout faire pour me la taper* », ce ne serait pas plus clair. À peine Benjamin parti, j'annonce la couleur :

– Il est au courant, n'est-ce pas ? Vous lui avez tout dit !

– Il n'y avait pas grand-chose à dire, Maëva, j'avais besoin de me confier. Benji est mon ami, un père de substitution.

– Et alors ?

– Alors il ne voit pas le mal.

– Vous m’en direz tant, bougonné-je.

– Écoutez, je ne sais pas ce que l’avenir nous réserve ni où je mets les pieds, mais j’ai peur de ne pas essayer.

– Essayer quoi ? fulminé-je en me levant brusquement. Tout ça est bien trop compliqué pour moi. C’est trop, vous entendez.

J’attrape les assiettes pour commencer à débarrasser, histoire de me donner une contenance, de me libérer, de détourner une conversation que je n’ai pas l’intention de poursuivre. Gianni m’imite, attrape ce que j’ai dans les mains, repose le tout sur la table. Il me bloque le passage, je recule jusqu’à ce que mon dos heurte le crépi de la façade. Devant moi, sans me toucher, il place ses mains de chaque côté de ma tête.

– Je ne veux pas te brusquer ni te forcer, Maëva, j’ai juste envie de vivre. Tu es rayonnante, belle, tu me redonnes espoir.

Ses yeux me couvent, j’ai la tête qui tourne. Ses lèvres s’approchent des miennes, si lentement que j’aurais le temps de fuir dix fois. Impossible de bouger, je devrais partir, j’en suis incapable. Le laisser prendre l’initiative, n’est-ce pas un moyen de me déculpabiliser de céder. Si tout vient de lui, je ne serai pas vraiment responsable après tout. Je sens maintenant sa bouche faire pression sur la mienne, sa peau tiède, tendre, me met au supplice. Je ne le touche pas, trop peur de perdre le contrôle. Un baiser, ce n’est qu’un baiser. Ça ne veut rien dire. Il entrouvre mes lèvres des siennes, je résiste à peine, sa langue me devine, me cherche, me séduit. Pas de fougue ni de précipitation, il prend son temps, m’amadou, me dompte. Envoûtée par la sensation de la danse qu’il me propose, par son goût de fruits rouges, j’oublie toutes mes questions, toutes mes craintes. Je lui réponds, laisse mes mains partir à la conquête de sa nuque. Il soupire, insiste, approfondit son étreinte. La chaleur est de retour, troublante, je perds de vue l’essentiel :

l'autre femme, celle qu'il aime. Elle est soudain si loin que plus rien d'autre que nos corps qui se scellent, se respirent, n'existe. Aucun de nous ne parvient à mettre fin à cet échange sensuel. C'est son téléphone qui nous interrompt. D'un seul coup, l'atmosphère change. Il recule, essoufflé, me laisse dans le même état. Il fonce sur le mobile, stressé. Hagard, il répond :

– J'arrive tout de suite.

Il me regarde, confus :

– Il faut que j'y aille, je suis désolé, un problème au *Lounge*. Une bagarre a éclaté.

– Je comprends, vas-y, je m'occupe de la vaisselle.

– J'ai cru... j'ai cru qu'il y avait un souci avec Lydia. Je te demande pardon.

– Je sais, je suis là si elle a besoin. Préviens l'aide à domicile.

– Merci, Maëva.

Il s'éloigne, je le suis du regard. Il revient sur ses pas, m'attrape par la taille, m'embrasse et murmure :

– Je me rattraperai, c'est promis.

Pantelante, déboussolée, j'ai un mal fou à ordonner mes pensées. Je mets les assiettes dans le réfrigérateur, les plats dans l'évier, je fais n'importe quoi. Troublée, il me faut presque une heure pour *recalibrer* mon cerveau. Je ne sais pas si c'est la complexité de la situation ou cet homme en particulier qui me fait cet effet, mais je perds clairement mes capacités cognitives.



Le lendemain soir, comme tous les jours, je me rends chez Gianni pour voir comment se porte Lydia. Ses constantes sont correctes, mais son moral est au plus bas. Gianni est au *Lounge* pour la soirée. Je me retrouve avec l'aide à domicile : Marina, et Muriel. Cette dernière n'est pas en joie de me voir. Pas besoin de me faire un dessin, elle ne m'aime pas. Elle a maintenant toutes les raisons de me considérer comme une rivale. Elle ne le sait pas, heureusement. Je la soupçonne d'être capable de vendre la mèche, de tout balancer à Lydia, sans se soucier du mal que ça lui ferait. Je l'ignore, fais le job, reste un peu pour discuter avec ma patiente.

– Tu as besoin d'autre chose, Lydia ? lui demande-t-elle.

– Non, ça ira, tu es gentille. Maëva est là, nous allons papoter un moment, vous voulez bien ? s'adresse-t-elle à moi.

– Bien sûr, Lydia, avec plaisir.

– J'ai besoin d'éclaircir un point avec vous, Docteur, avant de prendre congé, rejoignez-moi dans la cuisine.

Pas de *s'il vous plaît*, carrément un ordre, le ton est donné. Je demande à Lydia de m'excuser cinq minutes, suis *le dragon*.

– Que se passe-t-il, Muriel ?

– Vous croyez que je ne vois pas clair dans votre jeu, Docteur Valence, m'agresse-t-elle, debout, mains posées à plat sur la table.

Je ferme la porte, de peur que des bribes de cette conversation qui s'annonce désagréable ne parviennent aux oreilles de Lydia.

– Parlez-moi sur un autre ton mademoiselle Donan, je ne suis ni votre employée ni votre copine !

– J'utilise le ton qui me plaît, je n'aime pas ce que je vois, je suis en droit de l'exprimer.

– Je ne comprends pas ce que vous insinuez.

– Ah non ? Vous débarquez de je ne sais où, avec vos airs de sainte nitouche, faites irruption dans cette famille et tel un coucou vous voulez prendre la place dans le nid ? Vous n’avez pas honte ?

– Qu’est-ce que vous racontez ? m’énervé-je.

– La stricte vérité. Depuis six ans je m’occupe de Lydia, depuis six longues années je soutiens Gianni, il a assez souvent pleuré sur mon épaule pour que je puisse affirmer être son amie. Vous êtes ici pour la soigner, rien d’autre, surtout pas pour vous accaparer cet homme. Votre façon de vous imposer, de le regarder, de jouer à la gentille avec Lydia, c’est écœurant.

– Vous délirez complètement, mademoiselle Donan. Cette conversation n’a pas lieu d’être. Avec tout le respect que je vous dois, je vous demanderai de vous occuper de vos affaires !

– Ce sont mes affaires, vous n’êtes qu’une petite intrigante. Je ne vous laisserai pas détruire ce que je...

– Ce que vous quoi, Muriel, allez au bout de votre phrase, ça devient intéressant.

Décontenancée, elle ne peut pas m’avouer ce qu’elle ressent vraiment. Elle est jalouse, simplement jalouse. Elle veut Gianni, elle a compris que ça n’arrivera pas. Elle se reprend :

– Si jamais vous vous approchez de lui, je vous jure que Lydia le saura, tout le monde sera au courant que vous avez séduit l’homme d’une femme qui n’a aucun moyen de se défendre. Croyez-moi, je vous ferai une réputation d’enfer. Pas sûr que votre patientèle ait encore envie de remplir votre cabinet.

Sans me laisser le loisir de répondre, elle sort, claque la porte. Un grain de sable de plus dans l’engrenage...

OceanofPDF.com

16 – Aucune promesse !

Maëva

J'ai demandé à Benjamin de rendre visite à Lydia à ma place jusqu'à la fin de la semaine. J'ai besoin de prendre un peu de recul. Muriel a l'air déterminée à me mener la vie dure. Je commence à peine dans cette région, je n'ai pas envie d'avoir ou de créer des histoires, même pour les beaux yeux du Sicilien. J'ai tout fait pour éviter Gianni, il m'a envoyé quelques textos auxquels j'ai répondu le plus brièvement possible, très sobrement. Si quelqu'un tombe dessus, ils ne prêteront pas à confusion. Entre le boulot et les préparatifs de ma petite fête, je n'ai de toute façon pas eu une minute à moi. Ce soir, tout le monde arrive. Je me fais une joie de tous les retrouver. Je ne suis pas d'astreinte ; à moins qu'il n'y ait un problème avec Lydia, je suis tranquille. J'ai l'intention d'en profiter un maximum, de retrouver un peu de légèreté et d'insouciance. En quelques semaines, avec tout ce qui est arrivé, j'ai l'impression d'avoir pris dix ans. Je trouvais les années d'internat fatigantes, c'était que dalle à côté de ce que j'ai à assumer aujourd'hui.

J'ai fait les dernières courses ; Benjamin s'occupe du buffet, je n'ai eu qu'à gérer la décoration et les boissons. Évidemment, je n'ai oublié ni le rhum ni la menthe ni les citrons verts. Je suis fidèle à ma réputation : la reine des mojitos ! Je me gare à l'aéroport pour récupérer Nath, Laura et Perrine ; les garçons ont préféré faire le trajet en voiture. Une virée entre hommes ! Ils ont tous réservé à l'hôtel qui se situe à l'entrée du village. Je suis surexcitée. Je fonce attendre les filles, trépigne d'impatience. Je les vois enfin derrière la vitre, fais des bonds, comme un cabri. Les gens autour me regardent dédaigneux, comme si j'avais perdu la raison. Je m'en fous, je

suis folle, et alors ? La vie est trop courte pour ne pas profiter intensément de chaque instant. Elles ont récupéré leurs valises, courent vers moi en lâchant les bagages. En criant comme des furies, nous nous serrons toutes très fort.

– C’est trop bon de vous voir les filles, vous m’avez tellement manqué.

– C’est pas faute de t’envoyer des tas de messages, ma belle, répond Laura. Ça t’arrive de décrocher ton téléphone ?

– À moins qu’elle n’ait plus de temps à nous consacrer ; je trouve étrange qu’elle ne nous ait pas encore parlé de ses nouvelles conquêtes, continue Perrine.

– Arrêtez avec ça, dis-je en perdant un peu mon sourire.

– Oh oh !!! On nous l’a changée, commente Nath, qu’est-ce qui t’arrive, Maëva ?

– Rien du tout, il n’y a rien à dire, je poursuis en les guidant vers ma voiture.

– Tu veux nous faire passer les vessies pour des lanternes, chérie, on te connaît, insiste Laura, il y a un mec là-dessous, j’en mets ma main au feu !

– Elle rougit, continue Nath en écarquillant les yeux, c’est dingue ! Maëva rougit ! Je ne savais même pas qu’elle était capable de faire ça, rit-elle.

– Vous avez fini, oui ? Je vous dis qu’il n’y a rien, j’ai eu trop de boulot, c’est tout !

– À d’autres, s’insurge Perrine, on va te faire passer à la question² dame Valence, à coup de mojitos, tu vas avouer, oh oui tu vas cracher le morceau !

Pendant le trajet, je m’efforce de changer de sujet, celui-ci est un peu trop brûlant et risqué à mon goût. Les filles ne comprendraient pas. Je n’ai

aucune envie de parlementer. J'apprends que Perrine a finalement choisi de se spécialiser en pédiatrie, elle reste encore quelques années sur Paris. Laura et Romain atterrissent à Lyon, le déménagement est en cours, ils travailleront tous les deux au même endroit. Sev s'est envolée pour la Suisse, elle n'a pas pu se joindre à nous. Quant à Nath, elle a décidé de s'engager pour deux ans dans l'humanitaire. Ça ne m'étonne pas. Elle a toujours eu des envies d'ailleurs, cette fille a un grand cœur, elle est faite pour ce genre de missions.

Je les présente à Benjamin qui les accueille avec des macarons faits maison, aux couleurs acidulées qui donnent envie de croquer à pleines dents. Sa merveilleuse citronnade accompagne agréablement la dégustation des mignardises, la conversation est facile. Les filles se mettent direct à le tutoyer. Je n'ai encore jamais osé.

– Il est temps que vous preniez exemple sur vos amies, Maëva, si on mettait fin à ce protocole ridicule.

– Avec joie, Benjamin, je lui réponds en souriant.

Après ce petit goûter, j'invite les filles dans ma maisonnette, on doit se préparer. Pour l'occasion, j'ai investi dans une robe pour laquelle j'ai eu un véritable coup de foudre. Noire, bustier droit, près du corps, elle s'arrête à mi-cuisse. Le tissu est incroyable, entre soie et satin, il scintille discrètement à la lumière. J'ondule mes cheveux que je laisse flotter sur mes épaules. Pour la première fois depuis une éternité, je sors mon maquillage. J'applique un fard sombre sur mes yeux pour les rendre charbonneux, du mascara pour des cils interminables, un peu de rose sur les joues pour l'effet bonne mine, du brillant à lèvres. Je sème de la poudre pailletée qui sent bon le talc et la vanille sur mes bras, mes épaules, mes jambes, chausse mes escarpins, je suis prête.

Mes amies rivalisent de beauté. Elles aussi ont voulu marquer le coup. Une somptueuse robe carmin pour Laura, violette pour Nath, un lamé or pour Perrine. J'ai hâte de voir la tête des garçons ; ils vont tomber à la renverse.

Je ne me suis pas trompée, ils écarquillent les yeux et sifflent à peine le portail passé. Bart me serre dans ses bras, un peu plus longtemps qu'il ne devrait. Je suis si heureuse de les retrouver que je ne refuse pas son étreinte. Eux aussi trouvent vite leur place chez Benjamin qui, en parfait maître de maison, les accueille à bras ouverts.

J'avais, dans la journée, pris le temps d'installer des guirlandes de lampions, éparpillé quelques pétales de roses autour de la piscine. J'ai disposé des bougies flottantes à LED qui changent de couleur sur l'eau. Tout est parfait. Mais lorsque je découvre les deux grandes tables sur lesquelles Benji a disposé le buffet, j'ai le souffle coupé. Il nous avait promis un barbecue, j'ai l'impression d'assister à un repas de mariage. C'est incroyable. Quand a-t-il fait tout ça ? Comment a-t-il réussi à me le cacher ? Sur des nappes blanches parfaitement repassées, une farandole de sauces accompagne des crudités appétissantes, une déclinaison de feuilletés, des toasts garnis, des wraps, des salades composées, un grand plateau de charcuterie en forme de papillon. Un peu plus loin, le charbon embaume en chauffant pour cuire les grillades. Je saute dans ses bras.

– Benjamin, vous êtes épatant !

– *Tu*, Maëva, il faut me dire *tu* !

– Pardon, tu es fou, tu en as fait pour un régiment, c'est trop beau !

– Tu le vaux bien, Maëva, ça me fait plaisir.

Mes amies viennent m'aider à préparer les mojitos pendant que les garçons tiennent compagnie à Benjamin.

Deux heures plus tard, la soirée bat son plein. J'ai déjà abusé des mojitos, la terrasse devant la piscine s'est transformée en piste de danse. Notre petit groupe s'éclate en musique. Delphy n'a pas pu venir, la miss avait un rencart. Bart, excellent danseur, m'entraîne dans une salsa renversante. Il en profite un peu, je ne me formalise pas. Notre histoire passée nous a rendus complices, je suis très à l'aise avec lui. Je ne souhaite rien de plus, je l'arrêterai s'il va trop loin. Lorsqu'il me fait tourner, mon cœur s'arrête. Je ne peux plus bouger. Bart m'interroge, suit mon regard. Contre la façade de

la maison, Gianni, en tee-shirt noir col en V, jean assorti, me fixe. Les filles, surprises, s'interrompent elles aussi, se collent à moi.

– Qui est ce type, il est à tomber, demande Perrine.

– C'est lui, affirme Laura, celui qu'elle nous cachait.

Je leur demande de m'excuser, rejoins Gianni, hésitante.

– Bonsoir, qu'est-ce que tu fais ici ? je lui demande.

– Benji m'a invité, dit-il en désignant l'intéressé d'un mouvement de menton.

Je jette un œil à Benjamin qui sourit en levant son mojito en mode : *santé les enfants !*

Encore un coup fourré !

– Tu dances comme ça avec tout le monde ? me reproche-t-il en fusillant Bart du regard.

– Je danse, c'est tout.

– Qui est ce type, ton petit ami ?

– En quoi ça te concerne, Gianni ?

– Réponds-moi s'il te plaît.

– Il ne l'est plus depuis longtemps.

Ses yeux s'animent, une nouvelle lumière y brille, une lueur de... soulagement. Mon cœur s'emballe.

– Parfait, danse avec moi, ordonne-t-il d'une voix rauque.

Il me prend par la main, m'attire au milieu des autres qui ont repris leurs chorégraphies endiablées. Seul Bart s'est éloigné ; vexé, il s'est assis à côté de Benjamin. Gianni pose délicatement une de ses mains sur ma hanche, effleure le tissu jusqu'à ma taille qu'il contourne pour se caler sur ma chute de reins. Je ferme les yeux, frissonne. De l'autre main, il prend la mienne, me fait faire un tour sur moi-même. Je me retrouve le dos collé contre son torse, ses bras m'encerclent, m'emprisonnent complètement. Je sens son corps partout contre le mien, son parfum envoûtant. Il ondule tout contre moi, m'obligeant à calquer ses mouvements au rythme de la musique. Au bout de quelques secondes, ses lèvres trouvent mon cou, une décharge électrique me traverse. Violente, elle me fait oublier que nous ne sommes pas seuls. Il ne fait rien de choquant, pourtant, c'est si sensuel que je rougis encore. Je brûle de l'intérieur, ce n'est pas à cause de l'alcool, c'est lui, sa présence, sa force.

Normalement, je suis celle qui séduit, décide, choisit. Cette fois, Gianni me prend au piège, fait de moi une petite chose fragile, incapable de dire stop. J'ouvre les yeux, aperçois Bart se lever, changer la musique. Il opte pour un morceau de Heavy Metal qui a le don de refroidir tout le monde. Je comprends le message, pourtant, je suis toujours dans les bras de Gianni. En réaction, les filles se jettent sur Bart, le poussent tout habillé dans la piscine en éclatant de rire. Profitant de la diversion, Gianni me tire par la main, court de l'autre côté de la maison. En talons, imbibée de rhum à la menthe, j'ai beaucoup de mal à le suivre.

Il entre chez Benji, nous enferme dans le bureau de ce dernier. Il n'allume pas, me bloque contre le mur.

– Gianni, qu'est-ce que tu fais ?

– Je n'ai pas aimé te voir avec ce mec.

– Arrête ça, tu veux, je t’ai expliqué qu’il n’y a plus rien. Entre toi et moi non plus, d’ailleurs.

– Tu crois ça, Maëva, tu le penses vraiment ?

– C’est impossible, tu le sais aussi bien que moi.

– Rien n’est impossible... J’ai beaucoup réfléchi cette semaine. Tu m’as manqué. Je sais que tu m’évites, tu as peur toi aussi, c’est tout. Je ne te propose rien de plus que quelques moments tous les deux, pas de promesses, pas d’engagement, juste comme ça.

– En cachette, commenté-je.

– Oui, murmure-t-il, pas d’après, pas de questions, pas de projets. On se plaît, on se fait du bien, rien d’autre.

– Charmant, je réponds.

– Je ne peux rien t’offrir de plus. Tu as le choix, ça peut fonctionner.

– Si on s’attache l’un à l’autre, si l’un de nous veut plus...

– Ça n’arrivera pas.

Quelqu’un toque à la porte, je sursaute, prise en faute comme une gamine.

– Maëva, t’es là ? demande Perrine. On te cherche partout, les garçons veulent aller se coucher.

– Ne bouge pas d’ici, s’il te plaît, je ne veux pas que mes amis s’imaginent des trucs, chuchoté-je à Gianni. Je règle ça.

Je sors, referme derrière moi. Perrine me regarde en souriant, m’offre une danse des sourcils.

– Je n’interromps rien d’important, j’espère, dit-elle trop fort.

– Non, Gianni était venu me remettre un document, je le rangeais dans le bureau de Benjamin, c’est tout.

– C’est ça, rit-elle.

– Vous partez déjà ?

– Il est une heure du matin, ma chérie, on rentre demain, les garçons sont crevés. Bart est un peu déçu aussi, j’imagine qu’il se remettra.

– C’est passé tellement vite, je réponds, plaintive.

– C’est vrai, mais ta soirée est loin d’être terminée à mon avis, me provoque-t-elle alors que je pensais avoir habilement détourné la conversation. Toi et le mystérieux homme en noir avez encore des choses à vous dire ou... à vous faire. Il vaut mieux qu’on vous laisse tranquilles.

– Ne dis pas de bêtises, Perrine.

– OK OK, je me tais. Entre nous, il est sublime, ne le laisse pas filer celui-là.

Je retourne sur la terrasse, abandonne Gianni dans le bureau. Mes amis ont déjà rassemblé leurs affaires, récupéré les valises des filles. Ils sont en train de remercier et saluer Benjamin. C’est le moment des adieux, j’ai horreur de ça. Je ne les reverrai pas avant plusieurs mois. Je ne peux même pas leur confier ce qui m’arrive. Je déteste leur mentir, mais j’ai trop peur d’entendre ce qu’ils auraient à me dire. Je les raccompagne jusqu’au Ford Galaxy de Romain. Émue aux larmes, je retiens les filles un peu plus longtemps, sous les moqueries des mecs. Bart fait clairement la gueule, il est encore trempé jusqu’aux os. Ça lui passera, j’ai déjà tourné la page. Sur la terrasse, Gianni est en pleine discussion avec Benjamin qui entreprend de tout ranger.

Gênée après notre dernier échange, je n’ose plus croiser le regard de Gianni. Il attend une réponse, un geste, je ne suis sûre de rien. Pour me

donner une contenance, je rassemble quelques verres, avec l'intention d'aider notre hôte. Ce dernier m'arrête, pose ses mains sur mes épaules. Derrière ses grosses lunettes, son regard doux m'implore de l'écouter.

– Maëva, Gianni n'osait pas venir ce soir. J'ai dû l'appeler au moins trois fois au cours de la soirée pour le convaincre. Fais-moi plaisir, ne t'occupe pas de la vaisselle, laisse-lui une chance, il le mérite.

Il me pousse vers lui comme si j'étais une poupée de chiffon, sous les yeux attendris du beau sicilien. Gianni me prend par la main, entrelace ses doigts aux miens, me conduit vers l'atelier de Sam. Comme une marionnette, j'ouvre, le précède, ferme derrière nous.

– Aucune promesse, aucune attache, aucun engagement ? je lui demande d'une voix sourde.

Il hoche la tête en signe d'approbation. Je passe le bras dans mon dos, fais coulisser la fermeture Éclair de ma robe. Elle glisse sur mon corps dans un bruit de froissement de tissu. J'enlève un à un mes escarpins, recule jusqu'à la chambre. Animal, décidé, conquérant, pas après pas il me rejoint. Les mains dans les poches, il prend une grande inspiration, ferme les yeux un instant.

J'aimerais savoir ce qui se passe dans sa tête. Est-ce qu'encore une fois mon image se confond avec celle de Lydia ? L'imaginer est éprouvant. Va-t-il me considérer simplement comme un corps de substitution ? Est-ce à elle qu'il pensera lorsqu'il me fera l'amour ? Est-ce vraiment ce que je souhaite ?

Trop tard pour faire machine arrière. Moi aussi j'ai envie de lui. Sans rouvrir les yeux, il enlève son tee-shirt, déboutonne son jean, lentement, comme s'il avait besoin de plus de temps pour se préparer à franchir la limite. Nous savons tous les deux que ce qui va se produire est immoral, nous en avons pourtant autant besoin l'un que l'autre. Lui pour se raccrocher à quelque chose, moi... parce qu'il me plaît, parce que mon corps le réclame.

Comment gérer l'après ? Comment ?

Je découvre son torse parfait, taillé dans le roc, ses longues jambes musclées. Je peux voir son désir, il amplifie le mien. Je n'attends pas que ses paupières s'ouvrent à nouveau. Je veux le toucher, enfin. Mes doigts tremblent en se posant sur son cou, prennent un peu d'assurance au contact de sa peau dorée. Il frissonne, c'est contagieux... Encore distant, il est tout en retenue. Je ressens son combat intérieur. Une de mes paumes s'attarde sur son cœur, il cogne si fort, c'est étourdissant. Il retient sa respiration.

C'est en train d'arriver... Pour la première fois en six ans, il faute. Il faute avec le médecin de sa femme, il faute avec *moi*. Mes lèvres remplacent ma main, tracent un chemin de baisers délicats sur ses pectoraux, ses abdominaux saillants, je reprends le pouvoir. Je redeviens cette Maëva séductrice qui n'a peur de rien. J'invente une nouvelle route sur le tissu qui le sépare encore de moi, lève les yeux pour apprécier sa réaction. Les siens sont toujours clos. Je prends l'initiative, l'aide à passer le cap. Je le libère doucement de ce caleçon qui ne cache rien de son envie de plus. Sa main dans mes cheveux m'invite à me relever. J'obéis. Mes iris enfin rivés aux siens, nous restons paralysés une longue minute, respirations saccadées, yeux légèrement embués.

Une émotion intense, réciproque, un dialogue silencieux, l'acceptation et la peur. Il me soulève, me porte jusqu'au lit. Tout doucement, il s'allonge sur moi. Les draps sont frais, son corps brûlant. Il souligne de sa langue mes lèvres avant d'en forcer le passage. Cette fois il me regarde. Il caresse mes épaules, mes bras, mes côtes, remonte sur ma poitrine, s'y attarde. Je lis tant de choses dans ses yeux, il me bouleverse... du désir, du plaisir, de la souffrance aussi. Ses doigts cheminent jusqu'à mes cuisses, sûrs, habiles. Ils s'offrent un voyage plus intime ; experts, ils me font gémir sur ses lèvres. À mon tour je veux le redessiner, saisis son sexe dressé, caresse, serre, cajole. Il murmure des mots tendres, mon cœur se fendille à l'idée qu'ils ne me sont peut-être pas destinés. Ce n'est pas grave, ça ne compte pas. Nous ne sommes pas là pour nous aimer, juste pour nous faire du bien. Je tends la main vers ma table de nuit, récupère un préservatif que je lui applique sans

qu'il ne me quitte des yeux. J'entoure ses hanches de mes jambes pour l'inviter au creux de moi.

En douceur, sans précipitation, il se fait une place entre mes reins. C'est aussi intimidant qu'une vraie première fois, aussi troublant. Il vogue en moi avec délicatesse, comme s'il avait peur de me faire mal. J'aimerais plus de fougue, je crains de le brusquer. Je suis ses mouvements, mon corps épouse le sien. Lorsque mon souffle se fait court, il sourit, m'embrasse passionnément, accélère enfin la cadence, continue jusqu'à m'arracher un cri qui meurt entre ses lèvres. Alors, seulement, il se libère du plaisir qu'il retenait. Sa tête retombe contre mon cou, sa peau contre ma peau, il ne se détache toujours pas de moi.

Sonnée, la culpabilité se refait une place dans ma tête, dans mon cœur, me glace le sang. Comment vit-il ce moment ? Va-t-il fuir sans un mot, m'abandonner avec toutes mes questions ? L'angoisse refait surface, grandissante. Il se retourne, m'entraîne avec lui, sur lui. Il me serre dans ses bras, très fort, rassurant.

– Tu veux qu'on en parle ? je lui demande timidement.

Sa bouche s'étire en un sourire délicieux.

– Non, Maëva, nous n'avons pas besoin de parler, il faut savourer, c'est tout. Je sais ce qui se passe là-dedans, dit-il en tapotant mon front de son index.

– Ah oui ?

– Je vais te répondre... Dans mes bras, ce soir, c'était toi, seulement toi, tu n'as pas à douter. Je ne regrette rien, d'accord, c'était merveilleux.

– Tu ne regrettes rien, je répète, pas très sûre de moi.

– Rien du tout.

– Mais ? Je sens qu'il y a un, *mais*.

– Mais je ne peux pas rester toute la nuit, avoue-t-il en replaçant une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

– Je sais, soufflé-je en posant ma tête sur son torse. Ton cœur bat si fort, soupiré-je.

– Le tien aussi, rit-il tendrement.

Nous restons de longues minutes dans un silence plus du tout pesant, chacun dans son monde, le temps que nos corps s'apaisent, que notre rythme cardiaque revienne à la normale. Pour la première fois depuis longtemps, j'aimerais qu'un homme reste avec moi jusqu'au petit matin. Avec Gianni, ça ne sera jamais possible. Les moments que nous passerons ensemble seront toujours volés, les réveils toujours solitaires. On veut toujours ce dont on nous prive. C'est le propre de l'homme, intolérant à la frustration.

17 – Au feu !

Gianni

C'est arrivé... J'ai passé six années à ne penser qu'à Lydia, ne vivre que pour elle, ça ne m'a pas coûté plus que ça de l'attendre. Je suis un homme, j'ai des envies, des besoins, mais je n'ai jamais été tenté d'aller voir ailleurs, jamais... jusqu'à Maëva. Je ne sais plus trop quoi penser ni ce que je ressens vraiment. C'est déstabilisant. Une double culpabilité : celle d'avoir trahi la femme que j'aime, et celle d'imposer à Maëva une relation totalement bancal. Ça fait de moi quel genre de mec ? Un salaud ? Un lâche ? Un indécis ? Certainement un mélange de tout ça.

D'autres se poseraient moins de questions, Benjamin ne cesse de me le répéter, ça me libère, un peu, pas complètement. J'aimerais ôter ce poids qui pèse sur mes épaules. Je ne regrette pas ce qui s'est passé avec Maëva, c'était... exceptionnel. Mais lorsque je suis entré dans sa chambre, qu'elle a commencé à se dévêtir, un instant j'ai flanché. Lydia était dans ma tête, au départ, c'est elle que je voyais. Je fermais les yeux, son visage me hantait. J'ai failli me barrer, faire demi-tour, laisser Maëva sur le carreau. J'aurais peut-être dû. La logique, la morale, le contrôle auraient dû me permettre de fuir. J'ai savouré quelques instants l'afflux de souvenirs, me suis rappelé les caresses de Lydia, son parfum fleuri, sa gestuelle ensorcelante. Maëva m'a touché, c'était différent. Elles ne fonctionnent pas de la même façon. Heureusement ! Lydia était plus féline, plus timide aussi. Pouvoir les dissocier m'a aidé.

Ça ne fait pas de moi quelqu'un de moins fautif, peut-être simplement plus humain. Tout le monde a ses failles, peut commettre des erreurs, s'écarter du droit chemin. Suis-je condamnable d'avoir fait l'amour à une femme alors que j'en aime une autre ? Certainement. Suis-je le seul à un

jour avoir péché, sûrement pas. Ce n'est pas une excuse, ça adoucit simplement la colère que je ressens envers moi-même, envers cette partie de moi qui a perdu la force de résister. J'ai été faible ; après ce corps à corps avec Maëva, je sais que je le serai encore, demain, après-demain et tous les jours suivants. Goûter à ce plaisir, c'est con, mais c'est comme si j'avais été privé de sucre pendant des années et que d'un coup on m'enfermait dans une usine de bonbons.

Maëva n'est pas qu'une friandise, ce serait bien trop réducteur. Mais elle m'apporte ce peps, une nouvelle énergie, elle me ranime, redonne vie à une part de moi que je croyais définitivement enterrée. J'étais devenu un mec triste, limite sinistre. Je ne m'intéressais plus aux autres, tout ce qui comptait, c'était Lydia et l'attente de la retrouver enfin comme avant. Mon existence ne tournait plus qu'autour de ça. J'ai trente-quatre ans, six ans d'un passé médicalisé, aseptisé, terne, froid. Est-ce que je n'ai pas droit à un peu de bonheur, même si la société le considère immoral ?

Maintenant, je dois assumer, en toute discrétion bien entendu, mais assumer quand même. Je dois avancer en traitant Maëva avec le maximum de respect, ne pas lui donner de faux espoirs, mettre fin à cette relation si elle venait à en attendre plus. Je dois déjà réfléchir à tout ça, m'y préparer parce que je veux faire le moins de dégâts possible. Ça ne sera pas évident, mais quitte à enfreindre les règles, autant le faire élégamment, en protégeant mes arrières et les personnes qui pourraient souffrir de la situation.

Dans les bras de Maëva, j'ai fini par ouvrir les yeux. C'est la première fois que je fais l'amour à une femme sans la quitter une seconde du regard. Je voulais avoir conscience, tout le temps, que c'était elle, seulement elle. J'avais peur que les souvenirs viennent parasiter notre première fois, que ça me bouleverse. *C'était* bouleversant, pour une autre raison. Ça l'était parce que tout a été plus intense. J'ai lu toutes ses émotions dans ses iris, goûté à chaque expression de son visage lorsque je lui donnais du plaisir. Une expérience incroyable, unique, une exacerbation des sens, véritable fusion. Je n'imaginais pas que ce puisse être si émouvant. J'ai fait la distinction entre ces deux femmes : celle à qui mon cœur appartient, celle à qui j'offre aujourd'hui mon corps.

Est-ce que je pourrais tomber amoureux de Maëva ? Dieu m'en préserve. J'espère que non ! C'est déjà assez dur comme ça, je n'imagine pas me partager entre deux femmes. Comment aimer autant une autre que Lydia, je ne le conçois même pas. Je ne crois pas que Maëva soit non plus dans cet état d'esprit. Elle est belle, pétillante, semble vouloir mordre dans la vie à pleines dents, sans se prendre la tête. Une jeune femme libre, indépendante. Je serais surpris de la voir s'attacher à moi plus que de raison. On se plaît, c'est indéniable, mais nous nous accordons sur le fait de séparer relation physique et sentiments.

C'est peut-être ce qui a fait pencher la balance. Si j'avais perçu autre chose, si j'avais senti qu'elle envisageait de me séduire pour *construire*, j'aurais sûrement tenu la distance. C'est arrivé avec d'autres, notamment avec Muriel. Cette dernière est une très jolie femme, mais je sais qu'elle ne me voit pas comme un simple type à mettre dans son lit. Elle veut se faire une vraie place dans le mien. Je n'en ai pas la moindre envie.



Je ne suis pas resté longtemps dans les bras de Maëva. Après quelques caresses, quelques baisers, je l'ai quittée pour rejoindre la maison. Je me suis douché, changé ; après seulement, je suis allé voir Lydia. L'aide à domicile lisait tranquillement un roman sur le fauteuil que j'ai mis à disposition dans la pièce. J'ai regardé, de loin, le titre de son livre : *Sateene*⁸. Elle m'a expliqué, à voix basse, qu'il s'agissait d'une histoire de reconstruction, de retour à la vie, de retour des envies. Un thème qui me parle, un signe, et un pincement au cœur lorsque mes yeux se sont enfin posés sur ma femme. Elle dormait. Je me suis approché. J'ai caressé sa joue doucement, pour ne pas la réveiller. J'ai essayé d'occulter le fait que quelques minutes plus tôt, mes doigts touchaient la peau d'une autre, aussi douce, aussi chaude, plus réactive. Pendant son sommeil, si je fais abstraction du lit médicalisé, des odeurs de désinfectant, des bruits des machines, du corps trop frêle, je retrouve ma Lydia. Sa blondeur, la soie de

ses cheveux, ses cils interminables, son nez fin et droit, sa bouche parfaitement ourlée qui m'a délivré tant de plaisir et de plaisirs... Pendant son sommeil, ses traits sont détendus, comme si le drame s'effaçait, n'avait jamais existé.

Pendant son sommeil seulement...

Parce que dès qu'elle se réveille, il faut tout recommencer : les aspirations, les soins, les médications, tout ce qui rend l'horreur concrète. Dès qu'elle se réveille, elle me rappelle qu'elle veut fermer les yeux à jamais. Les mots de Lydia aujourd'hui ne sont plus que torture pour moi. C'est dur, je l'accepte. C'est une manière pour moi de partager sa souffrance ; elle pique là où ça fait mal, touche la corde sensible, je prends un peu de sa douleur. Est-ce plus facile pour moi que pour elle ? Qui oserait penser le contraire ? Ça n'en reste pas moins abominable à supporter.

Dans mon lit, ce soir, je fais un petit bilan. J'aime une femme à la folie, je couche avec une autre. Peut-on faire l'amour sans aimer ? Oui. Le faire avec une autre partenaire que celle qu'on aime, est-ce tromper ? Évidemment ! Est-ce toujours tromper si celle qu'on aime n'est plus en état de partager ce lien charnel ? Oui. Est-ce excusable dans ce cas précis ? Je ne sais pas, probablement pas, j'espère que oui. Avais-je vraiment besoin que Benjamin m'invite à céder ? D'aucuns diraient que non, que c'est ridicule, que j'ai saisi la balle au bond. Qu'attendre sa permission fait de moi un gosse immature ou un lâche qui a besoin d'une autorisation pour faire ce qu'il sait être une connerie. Je les emmerde ! J'avais besoin d'être rassuré, point barre, un peu déculpabilisé aussi.

Savoir que Benjamin voit d'autres femmes alors qu'il n'a le cœur rempli que de Sam me fait me sentir moins minable. Sam est décédée, alors que Lydia est bien vivante, c'est vrai. C'est toute la différence, mais ça revient au même, ça reste une trahison. C'est toujours plus facile d'assumer une connerie quand on est deux. Benji est un père de substitution. Chaque fois que j'ai besoin de conseils, dans ma vie privée ou pour le boulot, il est là. Il

a repris le flambeau dès l'accident. Alors même qu'il avait à gérer son propre deuil, il n'a jamais failli. Il m'a soutenu, guidé, aimé, il le fait encore chaque jour. Je me suis confié à lui comme un fils le ferait avec son propre père, comme je l'aurais fait avec le mien s'il était encore de ce monde. Lequel d'entre nous n'a jamais eu besoin de s'épancher auprès de ses parents, lequel n'a jamais recueilli et suivi leurs conseils ?

Moralité : je suis un être imparfait, un peu plus aujourd'hui, je le serai toujours.



Je prends mon téléphone, souris, envoie un texto à Maëva :

[Tu dors ?]

[Non, je n'y arrive pas]

[Pourquoi ?]

[Je brûle encore🔥]

La température remonte ici aussi, en flèche. Mon sourire s'élargit.

[Tu as un avantage, Benji a une piscine😊]

[Je m'attendais à une autre réponse]

[Du genre ?]

[Je ne sais pas, un truc du style : j'ai de quoi éteindre le feu]

[Tu es une petite dévergondée, Maëva]

[Je l'assume totalement. Pourquoi tu ne dors pas ?]

[Je pense trop]

[À moi ?]

[Entre autres]

[La natation, ça aide à se vider l'esprit...]

[Ne me tente pas]

[Tentation est mon deuxième prénom]

[Tentation est ta définition !]

[C'est très joli, tu as l'intention de te reconverter en poète ?]

[Poète maudit alors]

[La souffrance est une source d'inspiration]

[La tentation aussi💕]

[À ton service...]

[Je t'ai dit d'arrêter de me tenter]

[C'est indépendant de ma volonté... quoique]

[Tu vas dormir ?]

[Non, je vais me baigner, le feu se propage, je voudrais l'éteindre avant de voir débarquer une horde de pompiers sauvages, sexys et

musclés prêts à tout pour me sauver]

[Ne seriez-vous pas en train de m'allumer, miss Tentation ?]

[Moi ? Je ne cherche qu'à faire descendre la température au contraire 😊]

[J'aurais dû vivre dans une caserne]

[L'uniforme t'irait bien]

[Un fantôme peut-être ?]

[Pas besoin... monsieur Fantôme]

[Moi ?]

[Qui d'autre ?]

C'est pas possible, je ne peux pas rester dans ce lit. Je me lève, enfle un jean à même la peau, un tee-shirt. Je passe la tête dans le chambranle de la porte de Lydia. Mon estomac se serre, mais j'ose, je mens :

– Marina, venez, dis-je à voix basse.

L'aide à domicile pose son bouquin, me rejoint dans le couloir.

– Mon téléphone n'arrête pas de biper, il y a un souci au bar, Je dois y passer vite fait. Vous m'appellez sur mon portable en cas de problème ?

– Bien sûr, monsieur Peretti, prenez votre temps, je veille.

– Merci beaucoup.

Elle regagne sa place, un dernier coup d'œil à Lydia, un nouveau pincement au cœur... Je regarde mon mobile, encore un message :

[Ne me dis pas que tu t'es endormi !]

[Je croyais que tu étais dans l'eau]

[J'y suis]

[Tu n'as pas peur de réveiller Benjamin ?]

[Benjamin a filé en douce, sa voiture n'est plus là. À mon avis, il en a pour un moment]

[Petit cachotier !]

[Il faut que je nage, monsieur Fantasma, je brûle tellement que je trouve l'eau gelée 😊]

Je la vois déjà. Au bord de la piscine, de l'eau jusqu'aux épaules elle sourit en pianotant sur son téléphone posé sur la margelle. Le garage est ouvert, la BMW de Benji a disparu. On a le champ libre. Je vérifie que je n'ai pas oublié l'élément indispensable : j'ai bien un préservatif dans ma poche. Parfait ! Je suis comme un gosse qui a goûté un carré de chocolat et qui veut dévorer la tablette entière.

La lumière des spots de la piscine éclaire son visage. Elle fronce les sourcils, attend ma réponse. Je la fais mijoter. La petite brise soulève quelques pétales de roses, vestiges de la soirée, les fait virevolter jusque dans la piscine. La vision de cette fille à la peau dorée dans l'étendue d'eau bleu fluo, des pétales rouges qui flottent, est tout simplement féérique. J'attends qu'elle abandonne, s'impatiente et file nager, pour la surprendre. J'enlève déjà mes fringues. Lorsqu'enfin, en grimaçant, elle s'éloigne pour amorcer un crawl, je fonce vers l'interrupteur pour éteindre la piscine. Je l'entends pester. Il fait nuit, on ne voit plus grand-chose. J'entre sans bruit dans l'eau, me positionne au niveau de son GSM. Elle pousse un cri quand son corps heurte le mien.

– N’aie pas peur, c’est moi, il paraît que tu as sollicité une intervention, lui dis-je d’une voix rauque. Mais j’ai perdu l’uniforme en route.

– Tu es complètement cinglé, rit-elle en se jetant sur ma bouche.

Plus besoin d’éclairage, je sais que les jambes qui s’enroulent autour de ma taille sont les siennes. Sa langue danse avec la mienne, un slow, une valse, un tango, un rock. Mes doigts l’imitent sous son maillot. De l’autre main, je détache son bikini, le haut, le bas. Ces petits lacets sont si pratiques, vite trouvés, vite ôtés. Elle s’accroche à mon cou, prolonge ce baiser qui n’en finit plus. Je la retiens lorsqu’elle tente d’y mettre fin. Elle soupire, gémit, je profite, savoure. Je cherche à tâtons la capote posée sur la margelle, garde le sachet au creux de ma paume. Dans l’eau, j’entraîne Maëva jusqu’à la large banquette semi-immergée de la piscine, l’y allonge. Des dents, je déchire le petit carré d’alu. J’enfile la protection, me couche sur mon amante.

Le clapotis de l’eau, le silence, les étoiles et ce corps qui s’offre à moi sans rien attendre en retour, c’est interdit et merveilleux. Elle s’ouvre à moi, m’accueille, me serre. Je m’enfonce en elle dans la fraîcheur de la nuit, glisse voluptueusement dans son cocon chaleureux. Les vagues formées par la joute de notre union charnelle se meurent sur les margelles, excitent les skimmers qui battent au rythme de mes assauts.

Comment ai-je tenu si longtemps, comment suis-je parvenu à me priver de ce plaisir animal ? Cette fois je ne prends plus mon temps, poussé par une intensité qui me dépasse, j’en deviens presque bestial. Maëva me surprend, je ne la choque pas ; au contraire, elle en redemande, son bassin me stimule plus encore, ses hanches exigent, guident. Je ne me reconnais pas, je suis presque brutal, comme si toute la frustration, toute la colère emmagasinées toutes ces années se muaient en énergie sexuelle impossible à contenir. Je ne parviens pas à réfréner mes ardeurs, je me fais presque peur. Est-ce que Maëva comprend ce qui se passe, ce qui m’arrive ? Elle joue de son corps si parfaitement, me suit avec une telle passion, c’est complètement dingue. Elle a du plaisir, je le sens, est-elle aussi tordue que moi ? Sa respiration s’accélère, elle mord ma lèvre inférieure, mon épaule, presque jusqu’au sang. C’est douloureux, mais délicieux. Je vais virer maso ! Elle griffe mon dos, juste assez pour que ça brûle, pas assez pour

laisser de trace. Je bascule sur la banquette, l'assieds sur moi. Si près, à la lueur de la lune, je peux voir ses yeux, incandescents. C'est presque irréel. Peut-être suis-je en train de fantasmer tout ça. Peut-être suis-je encore dans ma chambre à rêver d'une femme imaginaire qui, tel un adorable démon, m'entraîne dans la luxure. Je me surprends à espérer que ce ne soit pas le cas, prie pour que Maëva existe vraiment...

Lorsque le plaisir devient impossible à contenir, que celui de Maëva comprime la partie la plus traître de mon corps, je n'ai plus le moindre doute, c'est trop bon pour n'être pas réel. La tentation existe, et la tentation vient de m'arracher un orgasme inoubliable.

18 – Roulement de tambour

Maëva

Je ne m'attendais pas à ce qu'il revienne, je pensais qu'il s'en voudrait, m'en voudrait, qu'il aurait besoin de plus de temps pour digérer. J'ai adoré le ton de ses textos, adoré le provoquer, l'allumer ; surtout, j'ai adoré qu'il joue le jeu. Mais quelle fougue, quelle intensité ! Rien à voir avec la fois précédente, il était habité d'une nouvelle énergie. Ce qui s'est passé entre notre premier corps à corps et le second, je ne veux pas le savoir. Ce qui compte, c'est le résultat. À ce rythme, il va me rendre accro. Tellement mieux que mes précédents amants.

Amant... Bon sang, le mot est lâché, Gianni est mon amant, je suis sa maîtresse, on l'a officialisé deux fois en quelques heures. Quand je repense à nos premières rencontres, j'ai du mal à réaliser que nous en sommes arrivés là. Tout à coup, je pense à un truc. Gianni est rentré chez lui, mais...

[Tu dors ?]

[Tu brûles encore, miss Tentation ? La caserne est fermée jusqu'à demain. Plus moyen d'actionner la sirène 😞]

Ce type est barge ! Je ne peux m'empêcher de sourire, je réponds :

[Le feu couve toujours sous la braise, monsieur Fantasma, mais la zone est sécurisée pour le moment, je répète, la zone est sécurisée *pour le moment*]

[Alors quoi ? Tu penses encore à moi ou tu veux me torturer ?]

[Je veux te rappeler d'effacer tous nos textos]

[Miss Tentation vient de refroidir l'atmosphère, mais tu as raison, c'est plus prudent. Dommage, j'aurais adoré relire nos échanges. Ils sont... stimulants]

[Je connais des tas de moyens de stimuler, t'en fais pas pour ça]

[Demain après-midi, au Lounge, tu sais surfer ?]

[Peux pas, le patron m'a interdit d'y remettre les pieds, il paraît que je ne sais pas me tenir]

[Ce con ne sait pas ce qu'il rate, attends, bouge pas. C'est bon, je viens de lui en toucher deux mots, il t'accorde un passe-droit 😊]

[Bien urbain !]

[C'est oui ?]

[Heu... si par surfer tu entends s'allonger sur une planche, c'est jouable]

[C'est un peu plus que ça]

[Genre jouer au funambule dessus ?]

[Oui m'dame]

[Ça se tente, mais je finirai forcément allongée, crois-moi !]

[Je te le confirme... 🔥]

[Gianni...]

[Oui ?]

[Efface !]

[OK]

[C'est fait ?]

[Oui, bonne nuit Docteur Valence]

[Bonne nuit monsieur Peretti. À quelle heure demain ?]

[Quand tu veux, je ferme le bar pour la journée (inventaire), mais je n'y vais qu'à partir de quatorze heures, le kiné vient faire un point le matin, je veux être là pour Lydia]

[Je comprends, l'inventaire, combien de temps ?]

[Fausse excuse, j'avais juste envie de surfer. Maintenant, je veux que tu y sois, c'est tout. Tu peux venir dès quatorze heures, mais c'est mieux qu'on y aille séparément]

[C'est noté. Efface !]

[C'que vous pouvez être autoritaire, docteur Valence !]

[T'as encore rien vu. Bonne nuit]

[Ce qu'il en reste... Bonne nuit à toi aussi]

Dans la salle de bains, je regarde la glace. Un sourire idiot, béat, illumine mon visage, mes yeux pétillent, mes joues sont encore roses... rouges ? Tout ça pour un simple échange de textos, et quelques galipettes. Je devais

être sacrément en manque pour réagir autant. Maintenant, je suis vannée.
Du surf ! Moi sur une planche de surf, on aura tout vu.



Quinze heures, j'arrive au *Lounge*. Sensation étrange de trouver le lieu sans le brouhaha des clients, sans la musique. Les tonnelles et la plage sont désertes comme une île oubliée. Je laisse mon sac sur une des tables. Lunettes de soleil vissées sur le visage, je mets ma main en visière pour observer l'immensité de l'océan. Le soleil radieux dans un ciel sans nuages se reflète dans l'étendue marine en larges filets d'or. Les vagues, puissantes, bruyantes, se chevauchent, se bousculent, se mêlent, s'effondrent sur la grève dans un ballet hypnotique. Je pourrais passer des heures à regarder ce spectacle. C'est si reposant.

Des lèvres sur ma nuque me font sursauter.

- Tu en as mis du temps, murmure Gianni.
- Une femme doit toujours se faire désirer, je réponds.
- Prête ?
- Ça dépend, à quoi ?

Il se place face à moi, ses cheveux mouillés, des larmes de sel séché sur son torse bronzé, en short de bain violet, il est à tomber. Il dépose un baiser de papillon sur mes lèvres, susurre :

- À faire l'amour à l'océan.

Retour des frissons, de la chaleur dans tout mon corps.

– Si c’est ton nouveau surnom, tout de suite, je souris.

Il rit de bon cœur, c’est si bon, si communicatif.

– Tu ne t’arrêtes jamais toi, hein ?

– J’aime réaliser mes fantasmes.

– J’ai compris, Tentation, tu essaies de gagner du temps. Tu ne couperas pas au baptême du feu !

– En parlant de feu, je souris, mutine.

– L’eau est juste là, se moque-t-il.

– Ça va, ramène-moi ta fichue planche, abdiqué-je. Je te préviens, si je me noie, je m’arrangerai pour que tu brûles en enfer !

– Je te le promets, tu ne risques rien, m’assure-t-il.

– Je n’en mettrais pas ma main au f...

– STOP ! me coupe-t-il en riant, en selle miss Tentation.

Il m’apporte une jolie planche de surf rouge et jaune.

Couleur du feu si je ne m’abuse ?

Pendant un instant je flippe. Il le lit dans mes yeux, m’interroge du regard, je n’ose pas verbaliser. Il finit par comprendre.

– C’est une planche pour débutant, dit-il tristement, jamais je ne toucherais à celle de Lydia, je ne suis pas assez con ou assez malsain pour te prêter la sienne, Maëva.

– Excuse-moi, je suis vraiment désolée, j’aurais dû m’en douter. Sur le moment j’ai...

– C’est rien, tu veux bien qu’on parle d’autre chose ? On n’aura pas souvent l’occasion d’être seuls ici, autant en profiter et oublier tout le reste, au moins quelques heures.

– OK.

J’enlève ma robe de plage, dévoile mon maillot deux pièces argenté. Je me tartine de crème solaire, nous sommes pile-poil dans les heures qui craignent. Je fais attention à ma peau, à ma santé. Ça l’amuse, il se moque, me demande si je souhaite un coup de main.

– Ce serait plus rapide si tu te plongeais dans une baignoire d’écran total, s’esclaffe-t-il.

Lorsque de dorée, ma peau passe au blanc luisant, je suis prête, angoissée, effrayée, mais prête.

Enfin... je crois.

Je le suis près du rivage, il lâche ma planche de « débutante » et la sienne de « pro ». Je m’attendais à partir direct dans l’eau. Pas du tout ! Pendant une éternité, il me fait faire un nombre incalculable d’exercices, figures, mises en équilibre sur le bout de bois. En plein cagnard, ma gorge sèche, mes cheveux vont s’enflammer et la sueur perle sur ma crème.

Sexy en diable... Glamour, quand tu nous tiens !

Lorsqu'il m'estime à peu près prête, il me fait une petite démonstration sur ce qu'il appelle des *vaguelettes*. Ce n'est pas parce qu'il rajoute ce suffixe ridicule que ça les rend moins impressionnantes à mes yeux. En gros, si *vaguelette* équivaut dans sa tête à *kitchenette*, alors on a affaire à une kitchenette de cent-vingt-mètres carrés. Ça fait déjà une bonne vaguelette !

Pas le moment de se démonter, quand faut y aller, faut y aller. Je commence à plat ventre sur le board. Si elles n'étaient pas si salées, j'avalerais les vagues entières tant j'ai soif. Ça fait un bien fou de faire trempette après la séance grillade sur la plage. J'ai bien cru me transformer en saucisse, version merguez. Il faudra que j'annonce à Benjamin qu'il a un concurrent sérieux en matière de barbecue. Un peu plus détendue après l'immersion en milieu hostile, je change d'avis. C'est plutôt cool en fait. Ma planche suit agréablement le mouvement des vagues, je suis à l'aise, j'aime bien.

– Assez paressé, miss Tentation, si t'essayais de monter dessus maintenant ? me crie-t-il en défiant ce qui me semble être un vrai tsunami.

Il est bien plus loin, agile, muscles bandés, jouant l'équilibriste avec les déferlantes comme s'il en maîtrisait le mouvement, comme si la planche était carrément greffée sous la plante de ses pieds. Vision hypnotique, idyllique de ce Poséidon⁹ des flots, chassée en une demi-seconde par une énorme claque liquide bourrée d'écume et d'algues que je n'ai pas vue venir. Prise dans le rouleau fou, en mode tambour de machine à laver, je me retrouve crachant, toussant, à genoux. Moitié sur le sable, moitié fouettée par le reste des vagues, fesses bombées vers monsieur Fantasma, je n'en mène pas large. La planche rattachée à ma cheville par la cordelette a décidé qu'on n'en avait pas fini, elle tente de se faire la malle pour choper de nouvelles déferlantes.

La main qui me relève n'est autre que celle du roi de la glisse qui, loin de ressembler à Brice de Nice¹⁰, me fait me sentir toute honteuse de m'être si rapidement plantée. J'aurais adoré l'épater.

C'est comme un peu loupé !

– Maëva, ça va ?

– Je me suis laissée distraire, c'est bon, ne t'inquiète pas, le soleil m'a aveuglée.

– OK, dit-il en ramenant la planche et en posant un baiser sur mes lèvres salées. On y retourne ?

Ben voyons. Quitte à me ridiculiser, autant y aller à fond ! Rebelote, prudente, je préfère m'allonger et effleurer les prétendues *vagounettes*. *Vagounettes*, *vaguelettes*, ça reste des trucs en « *ette* » et psychologiquement, c'est censé rendre ça presque mignon. Mignon, tu parles ! Gianni reste un moment à côté de moi, mais l'envie de *faire l'amour avec ses brisants* est plus forte. Je l'engage à se faire plaisir. Timide, je tente de me mettre à genoux sur la planche. Au troisième essai, j'y parviens. Bien ! Gianni est assis, jambes de chaque côté de sa planche, il attend la prochaine grosse vague en me regardant. À quatre ou cinq mètres du bord, trop fière de moi, j'ai *pris la confiance*, je repère un rouleau qui me semble abordable. Je me lance... Allongée, un genou, l'autre, et... DEBOUT !!! Miracle, je me laisse porter par le ressac. Surexcitée, sous ses yeux admiratifs, je tends les deux bras vers le ciel en criant :

– TADAAAAA !

Tadaaaaa... changement brutal de position, cambrure extrême = déséquilibre, chute, plouf, machine à laver.

J'arrive à récupérer, me relève, Gianni est déjà là. Je le rassure, tout va bien. J'ai mal terminé ma course, mais c'est malgré tout une énorme victoire. Il sourit, me dit :

– Intéressant !

Je suis son regard. Mon haut de maillot est resté dans le tambour. Oups ! Je croise mes bras sur ma poitrine. Il secoue la tête, se baisse, détache le leash de ma cheville, balance la planche plus loin sur la plage. Il fait pareil avec la sienne, me prend dans ses bras, me porte jusqu'à la terrasse du bar. Il m'entoure d'une serviette, me frictionne le dos, me dit :

– Ça suffit pour aujourd'hui, tu t'es bien défendue.

– Tu trouves ? m'étonné-je.

– C'est pas si facile, pour une première fois, t'as vraiment assuré. J'ai particulièrement apprécié le final, dit-il taquin.

– T'aurais pu me dire de mettre un maillot une pièce, râlé-je.

– Quoi ? Et j'aurais manqué un tel spectacle ? Sacrilège, surtout pas !

– Tu me le paieras, tu t'en doutes !

– Quel genre de supplice pourrais-tu m'infliger ? Miss Tentation.

– T'interdire de toucher à ce que tu regardes, pour commencer, je rétorque en chassant ses mains qu'il vient de glisser sous la serviette.

– Il va y avoir un problème dans ce cas, réfléchit-il.

– Lequel ?

– Je ne vois qu'une seule caserne dans le coin capable de gérer le brasier.

Je ris. Il est amusant, beau, non, magnifique, Gianni est vraiment magnifique. Ce moment que nous vivons loin de ses soucis est un moment hors du temps, si privilégié, si simple, si pur que je peine à imaginer qu'il existe une vie ailleurs. Une vie moins douce, sans l'insouciance, sans liberté. Une vie où nous devons agir comme des étrangers. Quand je vois ses yeux emplis de désir, quand je sais que les miens lui répondent avec la même intensité... Quand j'ai conscience qu'une fois que l'on goûte à

l'interdit, il est difficile de ne pas replonger, j'ai terriblement peur. Peur qu'un rien nous trahisse, un regard, un mot, un simple geste. Ce n'est pas tant pour moi que je crains, c'est pour Lydia. Tant qu'elle ne sait pas, elle ne souffre pas. Combien de temps parviendrons-nous à contrôler chacune de nos attitudes, de nos paroles, de nos émotions ? Serons-nous suffisamment forts ?

– Qu'est-ce qui t'arrive ? me demande-t-il, tu es soudain toute triste.

– C'est rien, Gianni, à cause de moi tu n'as pas vraiment profité, je m'en veux un peu.

– T'en fait pas pour ça, tu as faim ? Le surf, ça creuse.

– Il ne doit pas être plus de dix-sept heures !

Il regarde sa montre, avec une mimique tordante, me dit :

– Dix-neuf heures en fait !

– Tu déconnes ? m'étonné-je en vérifiant par moi-même. On est restés tout ce temps à se faire massacrer par les vagues ?

– Rectification : *toi*, tu t'es fait massacrer, *moi*, j'ai géré ! rit-il.

– Il vaudrait mieux rentrer, tu ne crois pas ? Je bosse tôt demain. Entre la fatigue, la route... Et puis Benji doit m'attendre pour dîner. Je ne l'ai pas averti, il a déjà dû tout préparer, tu le connais.

– Tu as raison. Merci d'avoir partagé ce moment avec moi, Maëva, je ne m'étais pas amusé comme ça depuis longtemps.

– À mes dépens, commenté-je en grimaçant.

– Non, miss Tentation, je n'ai pas ri *de* toi, j'ai ri *avec* toi, nuance. Et ça, Maëva, c'est tellement précieux que j'avais oublié la joie que ça pouvait procurer.

Émue aux larmes, je lâche la serviette, serre mes bras autour de son cou. Pas besoin de l'embrasser, pas besoin de plus. Simplement rapprocher nos corps, peau contre peau, cœur contre cœur. Se laisser bercer par la paix du lieu, du moment, la tendresse de ses paroles.

OceanofPDF.com

19 – Madame Pinson

Maëva

Petit-déjeuner, le lendemain matin. Je n'ai jamais eu autant de courbatures. Je marche comme un robot. Malgré toutes mes précautions, j'ai réussi à chopper un coup de soleil. Méchant le coup de soleil ! Poséidon m'a fait boire la tasse, Hélios¹¹ m'a brûlé la peau. Que personne ne me balance que je suis bénie des Dieux ! La voix de maman se fait entendre dans ma tête : *il faut renouveler l'application de la crème solaire toutes les heures ma chérie, le soleil est dangereux.*

– Va dire ça à monsieur Fantasma, maman, bougonné-je en soufflant sur mon café.

– Je te demande pardon ? me surprend Benjamin.

Merde ! J'ai pensé tout haut. Je rougis comme une gamine. Bof, ça passera inaperçu, finalement, le soleil est mon ami. Mon alibi ? Non, mon complice !

– Je répondais à ma mère, Benji, c'est rien.

Il fait un mouvement de tête, regarde à sa gauche, à sa droite, derrière, dans l'incompréhension la plus totale. Ça y est, mon propriétaire va me prendre pour une cinglée. Je pars dans un fou rire difficile à maîtriser, ça me fait mal aux abdos déjà sensibles.

– Benji, je me disais juste que maman me sermonnerait parce que je n'ai pas pris assez de précautions en m'exposant.

– Monsieur Fantasma, c'est ?

– Gênant... commenté-je, en me planquant derrière ma tasse.

– Laisse-moi deviner, tu as passé la journée d’hier à la plage, et monsieur *Fantasme*, dit-il en insistant sur le dernier mot, n’est autre que Gianni.

– Vraiment embarrassant, grimacé-je.

– Je ne vois pas pourquoi, continue-t-il en me tendant un gros croissant qu’il a tartiné de confiture d’abricots.

– Benjamin, c’est hyper riche, je ne peux pas avaler ça ! m’offusqué-je en bavant littéralement d’envie.

– Le surf, et tout ce qui va avec, poursuit-il d’un air entendu, demande beaucoup d’énergie. Tu dois reprendre des forces.

J’accepte volontiers. Il est tellement adorable, respectueux. Il a compris, évidemment il sait. Il ne met pas les pieds dans le plat, il est tout en suggestions. Cet homme est bon, un grand monsieur qui veille sur ses ouailles avec tant de bienveillance. Il m’observe dévorer le croissant, la confiture dégouline sur mes doigts. J’ai tellement faim que je n’y prête même pas attention. Il attrape ma serviette, la trempe dans un verre d’eau, me la tend en souriant.

– Quand tu es rentrée, hier soir, tu étais si rayonnante, Maëva. Je n’ai pas osé aborder le sujet avec toi, je voulais que tu restes sur ton petit nuage. J’ai dans l’idée que tu as adoré... *le surf*.

Je hoche timidement la tête. Je ne sais pas où il veut en venir, mais la métaphore est limpide.

– Est-ce que...

– Est-ce que quoi, Benjamin ?

– Gianni t’a-t-il semblé heureux lui aussi ?

– Oui, Benjamin.

– Bien, bien, c’est ce que je voulais entendre. Je ne veux pas me montrer indélicat, mais comment dire ? As-tu l’intention de continuer à *surfer* ? Ou préfères-tu que ça reste une expérience unique ?

Je manque de m’étouffer avec mon croissant. J’avale de travers, il me demande de l’excuser, vient me tapoter le dos.

– C’est bon, Benjamin, ça va mieux. Je ne m’attendais pas à cette question, c’est tout. Je ne sais pas quoi te dire. Nous avons décidé de ne rien calculer. On verra au jour le jour. Une chose est sûre, je ne dirai à personne que... je prends des leçons et Gianni taira... qu’il est mon prof.

– Je suis content, Maëva, dit-il en posant sa grande main sur la mienne, tellement content.

– Ne t’imagine pas qu’on finira par... *surfer* ensemble, Benjamin, tu sais bien que ça ne peut pas arriver.

– Au jour le jour, Maëva, au jour le jour, conclut-il avec un clin d’œil.



7 h 30, au cabinet.

– Bonjour Delphy,

– Salut Maëva, merde, t’as l’air d’un homard grillé.

– M’en parle pas, je suis cuite. Ton week-end s’est bien passé ?

– Super rencard. Encore désolée pour ta soirée, j’aurais aimé venir, mais... C’était sympa ?

- Génial, trop rapide par contre.
- Ton premier rendez-vous est déjà là.
- J’y vais, merci.

Je fais rentrer ma patiente, une dame d’une quarantaine d’années, petite, boulotte, stressée. C’est la première fois que je la reçois.

- Bonjour, madame ?
- Bonjour docteur, j’suis m’dame Pinson, Odile Pinson.

Je trouve rapidement son dossier dans l’ordinateur. Elle était suivie par Benji.

- En quoi puis-je vous aider, madame Pinson ?
- J’ai peur d’avoir une patite.
- Une patite ?
- Oui, j’ai le blanc jaune et je vomis triple boyaux.

Putain, il va me falloir un décodeur !

Elle continue :

- Ça a commencé par un cinq tomes qui est passé presque aperçu, ça tirait dans la fois. C’est bien la fois, là, docteur ?
- La rate, ce que vous me montrez, c’est la rate.

Elle ouvre de grands yeux. Stupéfaite, affolée, elle me dit :

– J’ai une rate là-dedans ?

– Comme tout le monde, madame Pinson.

– C’est qu’ça expliquerait p’têt les choses. Ça s’trouve, c’est la rate qui m’bouffe les entrailles. Mince, docteur, comment que j’veis faire pour m’en débarrasser. C’est q’c’est pas facile à chopper ces bestioles, c’est dur au mal, c’est coriace, et c’est gressif en plus de ça. J’vois pas bien comment placer une tapette l’dedans. J’pas envie d’bouffer d’la mort aux rats m’dame.

Oh My God !

Cette fois, c’est moi qui écarquille les yeux.

– Madame Pinson, la rate est un organe !

– Un organe ?

– Oui, comme le foie, les reins, tout ça... C’est un filtre.

– Un filtre ? Comme dans la machine à café ?

– Si vous voulez, c’est une image, mais on peut dire ça.

– Une image ? C’est une image ou un organe ? J’comprends plus bien doc.

Oh putain !

– Excusez-moi une minute.

– J’vous prie.

J’appelle Delphy.

– Delphy, décale tous mes rendez-vous d’une demi-heure s’il te plaît, j’en ai pour un petit moment avec madame Pinson, dis-je en souriant à ma patiente.

– OK.

Je prends une grande inspiration, raccroche.

– Pourquoi qu’vous en avez pour tant d’temps ? Trop tard pour sortir la rate, c’est ça ? M’a djà tout bousillé ? J’l’avais bien dit à mon mari, faut pas laisser traîner la bouffe. Ça fait q’les attirer les bestioles. Qui qui trinque après ? Pas lui doc, c’toujours moi !

– Madame Pinson, calmez-vous. J’ai dit à ma secrétaire de me laisser plus de temps avec vous parce que je veux vous expliquer correctement les choses, c’est tout.

– Pensez q’va vouloir sortir ? Ou alors p’têt qui va falloir m’remplacer l’bidon.

– Vous remplacer quoi ?

– L’bidon, dit-elle en montrant son ventre.

– Heu non. Vous savez quoi ?

– Ben non, j’sais pas.

– Je vais vous ausculter. Installez-vous sur la table.

– J’ai pas faim m’dame.

– La table d’auscultation, madame Pinson.

– Ah, pardon, j’croisais q’vous vouliez qu’on s’tape un graillou.

– Un graillou ?

– Connaissez pas ? C’t’un casse-croûte quoi. On fait ça tout l’jour avec mon mari, une bonne tranche de cuissot de cochon, d’la barate et c’t’e pain d’seigle tout croquant.

– C’est pas très bon pour la circulation tout ça, madame Pinson, la sermonné-je en prenant sa tension.

– Moi j’respecte la loi, m’dame, c’est qu’on fait pas ça en conduisant, juste à l’maison. J’voudrais pas qu’on se cogne une amande.

– La circulation du sang, les veines, les artères, madame Pinson.

– C’est dans l’bidon que ça tombe doc, pas dans l’sang.

– Ça passe aussi dans le sang.

– Comment c’est Dieu possible ça ?

J’aurais peut-être dû annuler carrément tous les rendez-vous de la journée.

– C’est chimique.

– Chimique ? C’est pas dangereux ça ?

– Votre tension est un peu élevée. C’est habituel ?

– Quoi ?

– Votre tension.

– Ben non, c’est dans mon bras, j’comprends pas. Chais pas où c’est Bituel moi. Si j’ai chopé c’tte bête quequepart, c’est pas là-bas, j’y suis jamais rendue.

– La dernière fois qu’un médecin vous a auscultée, vous vous rappelez du chiffre qu’il vous a annoncé ?

– Oui, 15 sur 10 qu’il m’a dit.

– Très bien.

– C’t une sacrée bonne note hein ! C’est q’j’ai jamais été très douée en classe vous savez, ça m’a fait un choc, j’étais pas peu fière.

– C’est un peu trop en fait.

– En fête ? Mais j’fais pas la fête moi, j’travaille tout l’temps.

– Laissez tomber, je continue, vous voulez bien ?

– Sûr !

– Les yeux sont un peu jaunes. Allongez-vous maintenant.

– Ah vous voyez qu’j’veus l’avais dit q’mou blanc l’était jaune.

Hépatite ! Elle pense avoir une hépatite. Waouh, elle est corsée la p’tite dame.

– Je vais palper votre ventre, vous me dites si c’est sensible quand j’appuie.

– Sans quoi ?

– Si ça fait mal, je corrige.

– Z’allez réussir à sortir c’tte foutue rate ?

– Là, vous avez mal ?

– Non.

– Et là ?

– Non plus.

– Ici ?

– Là oui, doc, ça tiraille et ça remue. Vous l’sentez qui bouge ?

– C’est votre côlon, madame Pinson, vous avez sûrement une colite.

– J’l’ai pas la colique, j’le saurais doc, vous vous plantez tout droit !

– Une *colite*, madame Pinson, une inflammation du côlon. Je vais vous prescrire des médicaments qui vont vous soulager rapidement, mais vous devrez modifier votre alimentation. Je vais vous noter ce qu’il faut éviter. J’aimerais que vous fassiez une prise de sang pour vérifier vos transaminases et...

– Transaminases, c’est quoi qu’c’tte bizarrerie encore ?

– C’est... ça permet de vérifier comment va votre foie.

– Qu’est-ce que Dieu vient faire l’dedans ?

– Non, le *foie*, madame Pinson, rappelez-vous, c’est pour ça que vous êtes venue, vous pensiez avoir une hépatite.

– Une quoi et patite ?

– Je ne comprends pas.

– Ben, manque un mot, vous m’dites que j’pense avoir une quequechose et patite.

Je prends mon bloc, griffonne le mot sur un papier, lui montre.

– *Hépatite*, madame Pinson, c’est le bon mot cette fois.

– Ah, d’accord, ben voyez, j’me coucherai moins bête. Alors vous pensez q’j’en ai une.

– Ce n’est pas certain, mais je préfère vérifier. Je vais vous prescrire un tensiomètre aussi.

– Un quoi ?

– Heu... on va plutôt faire passer une infirmière, hein, je crois que ce sera mieux. Elle viendra deux fois par semaine pendant un mois. Prenez rendez-vous avec ma secrétaire dans ce délai.

– Pourquoi vot’ secrétaire, l’est médecin aussi ?

– Hein ?

– Vous m’dites de prendre rendez-vous avec elle, l’est médecin ?

– Non, mais... c’est elle qui note... heu... qui *marque* mes rendez-vous sur l’agenda.

– Ah, j’me disais aussi.

– Tenez, voici les prescriptions, on relit ensemble si vous voulez.

– Oh, vous m’prenez pour une zozo, doc ?

– Une zozo ?

– Une bétassoune.

– Bétassoune ?

– D’où qu’vous sortez, doc ? Vous comprenez pas l’français dites ! Quelqu’un qu’imprime pas bien, qu’a pas toute sa tête quoi.

– Ah, heu... non, je veux être certaine que vous relisiez bien mon écriture, vous savez, les médecins...

– Ah ! ça, c'est vrai, on vous comprend pas toujours !

OceanofPDF.com

20 – Des mots durs

Gianni

J'ai dormi comme un loir. Pas un seul cauchemar. Au réveil, une sensation de bien-être absolu, comme avant. Je me suis étiré, j'ai allongé le bras prêt à faire rouler le corps de ma femme contre moi. Rien ! Le lit vide ! Je me suis rappelé. Lydia ne partage plus mes matins. Cette plénitude aujourd'hui, ce n'est pas à elle que je la dois. Mon ventre se tord. Maëva ramène le soleil, doucement, par petites touches.

Hier, nous avons passé une après-midi fabuleuse. Ces dernières années, quand je surfais, c'était un exutoire, un moyen de me vider la tête. Je n'éprouvais qu'un plaisir limité, parce que j'étais seul, sans Lydia, parce que c'était juste un défouloir. Avec miss Tentation, j'ai retrouvé cette légèreté, cette complicité. Ce qui est fou, c'est qu'il ne s'agissait pas de sexe, nous n'avons rien fait, nous sommes à peine embrassés. C'était de la joie, du partage, quelques heures volées au temps qui m'ont apaisé et permis d'oublier. C'est encore plus perturbant. Je voudrais me cantonner à une relation charnelle avec elle, conserver tout le reste, les sentiments, les émotions pour Lydia. Ce n'est pas ce que j'ai fait, c'était même tout le contraire. Je me suis amusé comme un fou, j'ai adoré ça. J'y ai pris tant de plaisir que je n'ai qu'une seule envie : recommencer. C'est dégueulasse ! Si je ne peux plus contrôler ma libido, je devrais au moins maîtriser le reste. Pourquoi aujourd'hui, ça me semble impossible ? Quel pouvoir Maëva a-t-elle sur moi pour parvenir à me détourner de la sorte ? Elle n'est pas en tort, je le sais, je suis seul responsable. Je lui ai même un peu forcé la main.

Mais Lydia dans tout ça ?

J'ouvre le tiroir de ma table de nuit, attrape un flacon de son parfum. J'en pulvérise un peu sur l'oreiller. Je le remets en place, serre le coussin contre moi, le respire jusqu'à ce qu'il pénètre et emplisse entièrement mes poumons. Ça ne me suffit pas, il manque l'odeur de sa peau. Je me lève, me douche, enfile mon jean et un tee-shirt blanc, fonce voir ma femme.

– Bonjour mon cœur, dis-je en l'embrassant sur le front, le bout du nez, une joue, l'autre...

Toujours notre petit rituel.

– Gianni ?

– Oui ?

– Il en manque un, sourit-elle.

Je pose mes lèvres sur les siennes.

– Le meilleur pour la fin. Tu as dormi un peu ? je lui demande.

– Oui, et toi ?

– Très bien aussi.

– Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

– Je dois récupérer tes médicaments à la pharmacie. J'ai commandé de nouvelles canules, il est temps de remplacer celle-là, dis-je en tapotant doucement ce tuyau qui lui permet et de respirer et de parler. Tu vas être contente, j'ai réussi à faire fabriquer le fameux fauteuil que j'avais imaginé pour toi. Je dois passer voir le prototype tout à l'heure. Si tout est OK, je pourrai l'avoir la semaine prochaine. Tu seras mieux installée quand on ira dans le jardin. Le docteur Valence vient ce soir au fait.

– ARRÊTE !

– Quoi ?

– Arrête ça tout de suite, Gianni. Tu crois que c'est ce que j'ai envie d'entendre de bon matin ? Tu te lèves après avoir dormi comme un charme alors que depuis au moins deux heures, j'ai les yeux ouverts, j'espère que tu viennes enfin me changer les idées. Tu déboules les yeux pétillants comme si tout était normal, tu me parles de quoi ? De matériel médical. Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Tu crois que ça me fait rêver ? Tu t'imagines que parce que tu me parles de ce fauteuil à la con je vais sauter de joie et te faire une danse ? Je te donne un tuyau, chéri, je suis paralysée, plus rien ne fonctionne ! Que ton siège soit plus adapté à mon corps n'y changera rien, je ne sentirai même pas la différence. Ça te donne bonne conscience, c'est tout.

– Bonne conscience ? Qu'est-ce que tu veux dire, Lydia ?

– Je veux dire que tu ne sais pas quoi faire, tu ne sais plus quoi inventer pour m'aider. C'est pas ta faute au fond, parce qu'il n'y a pas de solution. Enfin si, il y en a une, mais tu t'obstines à ne pas l'envisager.

Je me lève, en colère, la rage me fait taper du poing violemment contre le mur. D'un ton un peu trop brusque, je lui réponds :

– Ne dis pas de conneries, Lydia, tu veux !

– Tu sais très bien que ce ne sont pas des conneries. Tu pourras acheter tous les lits que tu veux, tout le matériel qu'il est possible de trouver, dessiner tous les fauteuils que ton cerveau fertile imagine, consulter tous les médecins du monde, tu ne résoudras rien. Tu ne fais que refuser la vérité, repousser l'échéance. Mes jambes sont mortes, mes bras sont morts, mon corps n'est plus qu'un morceau de viande inerte.

– Mais tu as toute ta tête, Lydia, tu crois que je t'aimais seulement pour ton physique ? Tu te goures ! Ça ne compte pas que je t'aime ?

– Ça ne compte plus ! m'assène-t-elle.

J'en prends un sacré coup, au bide, au moral, c'est violent. La tête baissée face à la fenêtre qui donne sur le jardin, mon cœur se déchire, mon âme est broyée par ses mots si durs. Jamais elle n'était allée jusque-là. Son désir de mourir, je l'entends tous les jours, mais pas une seule fois jusqu'à aujourd'hui elle n'avait remis en cause nos sentiments. Je ne réponds pas, n'y parviens pas. Trop de colère, de souffrance, je lui en veux. Je lui en veux de m'abandonner ou de vouloir le faire. Son souhait de ne plus vivre, je ne l'accepte pas, mais je peux essayer de le comprendre. Pas ça, elle n'a pas le droit de ne plus croire en l'amour que nous partageons, pas après tout ce qu'on a traversé, pas après toutes les preuves que je lui ai données.

– Gianni, celle que tu aimais n'existe plus, elle n'existera plus jamais, continue-t-elle de me torturer. Tu es amoureux d'un souvenir. Tu te leures si tu crois que tu restes avec moi, accroché à cette vie merdique, par amour.

– Comment oses-tu en douter ? crié-je furax en me retournant enfin.

– Tu subis cette existence parce que tu es un homme merveilleux, dévoué, opiniâtre. Tu t'imagines aussi avoir une part de responsabilité, c'est totalement ridicule. Au volant, c'était moi, dans le camion, cet homme inconscient. C'est la fatalité, pas de bol, c'est tombé sur nous. Je ne connais pas un homme, Gianni, pas un seul qui serait resté six longues années sans refaire sa vie.

– Je ne veux plus aborder ce sujet, tu m'entends, grondé-je.

– Moi j'en ai besoin, tu vas m'écouter ! ordonne-t-elle. Tu en as fait assez ; aujourd'hui, je t'en veux. J'en arrive à te détester, Gianni. Ça m'insupporte de te voir me masser, t'occuper de moi comme tu le fais, tu m'étouffes ! Je n'en peux plus. Je ne te vois plus du tout comme l'homme de ma vie. Tu es celui de mon *ancienne* vie. Dans celle que j'ai depuis six ans, Gianni, tu n'es plus que mon garde-malade, j'ai horreur de ça.

– Te rends-tu compte de la violence de tes propos, Lydia ?

– J'en ai marre de te mentir, de te faire croire que tu me fais du bien. C'est beau, c'est vrai, ta dévotion, tes sacrifices, c'est plus qu'honorable, ne me prends pas pour une ingrate. Si quelque chose marche encore chez moi,

c'est mon cerveau, j'ai tout le temps de penser, de réfléchir à mon sort. Je ne sais pas si tu m'aimes encore réellement, Gianni, peut-être n'es-tu même pas conscient que ce sentiment n'existe plus entre nous. Il est grand temps que tu ouvres les yeux. Si ça peut enfin t'y aider, je me dois de te dire ce que je ressens. J'ai moi-même mis du temps à comprendre, à accepter, mais je ne te vois plus que comme un membre de l'équipe soignante. Tu sais ce que je souhaite quand l'un d'entre vous arrive devant mon lit ? Qu'il m'aide à en finir ou qu'il se casse de ma chambre !

Elle veut que je me barre, je la prends au mot. Sans rien ajouter, je la plante, sors en claquant la porte. Dans le couloir, je rencontre Muriel qui a pris ses habitudes chez nous. Elle entre sans prévenir, ça ne me pose aucun problème, je lui ai moi-même donné un double des clés. C'est plus pratique quand je suis absent, elle peut quand même s'occuper de Lydia.

– Gianni ? Tu as l'air furieux, que se passe-t-il ?

– Tu veux le savoir ? Demande à Lydia, je maugrée en la bousculant au passage.

Elle me retient par le bras, me force à m'arrêter.

– C'est à toi que je m'adresse, viens, allons discuter, j'irai la voir plus tard.

Elle m'entraîne dans la cuisine, ferme la porte, s'y adosse. Je tire violemment une chaise, m'assieds, coudes sur la table, tête dans les mains.

– C'est la première fois que je te vois dans cet état, en tout cas, ta colère ne s'est jamais dirigée contre elle. Je suis ton amie, tu peux tout me confier, explique-moi.

Je relève la tête. Reconnaisant de sa sollicitude, mon regard s'adoucit.

– Mon amie ? Qu'est-ce que mon amitié peut bien t'apporter, Muriel ?

– Quelle question ! Ça ne se commande pas, c'est ce que je ressens, c'est tout.

– Vraiment ?

– Tu en doutes ?

– Non, simplement, tout ce qu'on partage c'est... ça, dis-je en balayant l'air de la main. Du drame, de la souffrance, de la colère.

Elle s'approche, pose ses mains sur mes épaules, les masse. Ça fait un bien fou. Je ferme les yeux.

– Raconte-moi, insiste-t-elle.

Je lui relate la scène terrible que je viens de vivre. Ses mains s'interrompent. Elle s'installe à mes côtés, réfléchit un instant.

– Il faut la comprendre, Gianni.

– Impossible !

– Elle n'est plus dans cet état d'esprit.

– De quoi tu parles ? m'offusqué-je, aimer, ce n'est pas un état d'esprit.

– Ce que je veux dire, c'est qu'elle n'a plus envie d'entretenir ce que vous aviez. Tu sais bien ce à quoi elle aspire. Il n'y a plus que ça qui compte. Se convaincre qu'elle ne t'aime plus, c'est plus facile pour elle.

– Pas pour moi !

– Je sais, mais si tu l'aimes, justement, tu dois accepter qu'elle ne pense plus à toi de cette façon. Il faut que tu la libères, Gianni, que tu lui donnes le droit de se détacher de toi. Tu l'as déjà perdue. Tout ce qu'il faut, c'est que tu l'acceptes.

– Tu te ranges de son côté, c'est ça ?

– Je n’ai pas à prendre parti, à être d’accord ou non, je l’écoute, c’est tout, j’entends son cri, sa lassitude, son désespoir. Il faut affronter, Gianni, pas occulter.

– Alors quoi ? C’est terminé, c’est ça ? Six ans de lutte, de combat, d’espoir, pour l’entendre me virer comme un malpropre. Je devrais fermer ma gueule, sourire sans réagir ?

– Il est peut-être simplement temps de passer à autre chose.

– Précise ta pensée.

– Tu continues de t’occuper d’elle comme tu le fais, ou tu la places dans une institution spécialisée, mais réapprends à vivre pour toi.

– JAMAIS, tu m’entends ! Jamais je ne l’enverrai dans un endroit pareil, hurlé-je en me levant d’un bond.

– OK, OK, dit-elle doucement en m’invitant à me rasseoir. On n’en parle plus, c’était une simple suggestion. Mais... refaire ta vie, ce n’est pas inenvisageable.

– C’est ridicule !

– Je ne crois pas.

Un moment silencieuse, elle passe un bras autour de mes épaules. Son visage près du mien, elle attend que je la regarde.

– Je suis là, tu sais, j’ai toujours été là. Tous les deux on... On s’entend plutôt bien, peut-être que...

– Tais-toi, Muriel, je t’en conjure, ne dis pas un mot de plus.

C’en est trop, je me dégage de son étreinte, quitte la maison. Je fonce chez Benji, personne ! C’est bien ma veine. J’attrape mon téléphone, envoie un message à Maëva.

[T'es dispo ?]

Elle met plusieurs minutes à répondre. Je m'impatiente en fixant l'écran.

[Un problème avec Lydia ? C'est urgent ?]

[Besoin de te voir, c'est tout]

[Je suis désolée, journée hyper chargée, salle d'attente du cabinet bondée. Ça peut attendre ce soir ?]

[Après ta visite à Lydia, on se rejoint chez Benji, 21 h ?]

[Parfait. J'espère que tout va bien]

[Ça ira mieux quand tu seras près de moi]

[Gianni... Efface !]

[Je m'en fous ! Je n'ai plus rien à perdre]

Je n'attends pas la réponse. Je ne passerai ni à la pharmacie ni voir le prototype, ça attendra. Je récupère la moto, démarre, fonce au *Lounge*. Les gars sont surpris de me voir débarquer aujourd'hui, c'était pas prévu. Je leur dis à peine bonjour, monte me changer, redescends, salue vite fait quelques habitués. C'est pas le moment de me parler, je ne suis pas d'humeur. J'attrape ma planche, fonce dans les vagues.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

21 – Bas les masques

Lydia

Il est parti ; en colère, il a claqué la porte. Je ferme les yeux, retiens mes larmes. Si je l'aime ? Bien sûr. Il est le seul que j'ai jamais aimé, le seul que j'aimerai jamais. C'est vrai aussi que je lui en veux. Je n'ai menti sur rien, si ce n'est sur la persistance de mes sentiments. Il n'a jamais envisagé de me quitter, je le crois, le regrette. Ça fait de moi une femme inutile qui le bride, l'emprisonne. Chacun de nous est enfermé à sa manière. C'est justement parce que mon cœur est emplí de lui que je souhaite qu'il s'ouvre à une autre. Je veux partir en le sachant heureux, ça allègerait ma peine. L'imaginer dans les bras d'une autre, dispenser à une étrangère les baisers, les caresses qu'il m'offrait, c'est atroce, mais c'est moins difficile à supporter que le fait de savoir que je le rends malheureux.

Lorsque j'ai appris à connaître Muriel, j'ai cru qu'elle pourrait être cette femme, celle qui le ramènerait à une existence normale. Je me suis trompée. Il lui plaît, je le vois ; ce n'est pas réciproque. Jamais il ne l'a vue autrement que comme une simple amie. Si j'avais senti qu'il lui portait le moindre intérêt, j'aurais tout fait pour les pousser l'un vers l'autre.

Maëva est arrivée. Je n'ai pas mis longtemps à la considérer comme la candidate idéale. Va-t-il enfin ouvrir les yeux ? Cette femme a tout ce qu'il faut, belle, dynamique, du caractère. À la fois douce et autoritaire, pleine de vie, amusante, pétillante, la compagne idéale. Benjamin me l'a confirmé : elle est célibataire. J'ai longuement parlé d'elle à Benji. Je suis allée plus loin, je lui ai confié mon projet. Je l'ai mis dans la confiance, parce qu'il peut m'aider, parce qu'il comprend qu'il n'y a rien de malsain. Il sait pourquoi je l'envisage. Attristé, il m'a assuré qu'il ferait tout pour

m'épauler. Je peux compter sur lui, Benjamin est presque un père pour Gianni, il le guidera.

J'ai demandé à Maëva de me rendre visite plus souvent, j'avais besoin d'en savoir plus, d'être certaine de ne pas me tromper. Hésitante au début, elle a accepté de passer tous les soirs à la maison. Elle ne se limite pas aux soins, elle me parle de tout, de littérature, de cinéma. Elle me relate des anecdotes rigolotes vécues pendant son internat. Tout en discutant, elle s'active, mais avec elle, j'oublie les soins, les manipulations, je bois ses paroles. J'ai presque envie que les actes durent plus longtemps pour savourer la bulle de légèreté qu'elle crée autour de nous. Elle arrive à me faire rire, c'est la seule à y parvenir. Elle est si rafraîchissante, l'unique personne à me parler comme si j'étais normale.

Elle ne fait aucun cas de mon handicap. L'autre jour, elle me raconte que dans l'annexe de Benji, elle s'est trouvée face à une énorme araignée. Elle me dit :

– Je te jure, un monstre, un truc velu, des pattes épaisses, une horreur. Tu l'aurais vue, tu aurais pris tes jambes à ton cou.

– Je crois que j'aurais eu beaucoup de mal à faire ça !

La plupart des gens se seraient sentis terriblement gênés, auraient rougi, se seraient confondus en excuses. Ça m'aurait insupporté. Maëva a éclaté de rire. Moi aussi ! C'était tellement bon. J'en ai oublié ma situation ; avec elle, je me sens normale. C'est fou ! Normale ! C'est une femme comme elle que je veux pour Gianni. C'est mal de vouloir forcer le destin ? De choisir pour lui ? Qui d'autre que moi, qui l'aime plus que tout, peut savoir ce dont il a besoin ? Ce dont il a besoin, c'est d'elle ! Elle arrivera à lui faire admettre l'inéluctable, à lui redonner envie d'aimer. J'espère qu'il ne m'oubliera pas, mais peut-être parviendra-t-il, grâce à elle, à ne conserver de nous que les bons souvenirs, à mettre de côté ces six années d'errance. Je voudrais qu'il se rappelle de moi comme d'un joli et pur amour de jeunesse, sans les marques du temps, sans les éraflures de la vie. Je dois trouver le

moyen de les réunir. Difficile sans bouger d'ici, compliqué en ne voyant Maëva qu'une heure ou deux le soir.

Diviser pour mieux régner... C'est entre Gianni et moi que je dois créer le schisme. Désacraliser notre relation, nous désunir en le rejetant, pour mieux placer mes pions. Maëva est celle par qui je veux que tout arrive : ma fin, le renouveau de Gianni. C'est ma nouvelle distraction depuis quelques jours. Choisir celle qui va me succéder étouffe un peu ma jalousie. C'est sûrement fou, délirant, mais ça occupe toutes mes heures. J'échafaude mon plan, le peaufine, espère que le moment propice arrive bientôt ; avec la complicité de Benjamin, j'ai un avantage non négligeable. Je viens de semer la première graine. J'attends qu'elle pousse. La porte s'ouvre, Muriel pince les lèvres en secouant la tête.

– Qu'est-ce qui t'a pris, Lydia ? demande-t-elle.

– Bonjour aussi, je réponds sèchement.

Elle approche une chaise du lit. Pour une fois, elle n'attaque pas direct par les soins. Ça me fait des vacances.

– Tu ne crois pas un mot de ce que tu lui as balancé, n'est-ce pas ?

– Pourquoi j'inventerais des choses pareilles ?

– Pour qu'il te quitte, j'imagine.

– C'est ce qu'il compte faire ?

Elle lève les sourcils, blasée, triste.

– Il est mal, tu sais, tu n'aurais pas dû agir ainsi. Il ne mérite pas ça.

– Sur ce point, nous sommes entièrement d'accord. Je ne veux que son bonheur.

– Il ne t'abandonnera jamais.

– Alors c'est moi qui le ferai !

– Tu sais ce que tu risques ? Tu vas le pousser à se réfugier dans les bras d’une autre. Tu en es consciente ?

– ...

– Mon Dieu, c’est vraiment ce que tu cherches. Tu es folle, Lydia, il est tout ce qu’il te reste, il t’aime.

– S’il te plaît, Muriel, ne fais pas semblant d’être choquée.

– Je le suis !

– À d’autres ! Tu serais la première à lui sauter dessus si je passais l’arme à gauche. Je suis handicapée, mais je ne suis ni stupide ni aveugle.

Elle rougit, un tic nerveux agite une de ses paupières. Prise la main dans le sac ! J’ai beau être clouée sur ce lit, je devine tout ce qui se passe.

– Tu dis n’importe quoi, Lydia, tu dois être fatiguée. Cet excès de colère, ta réaction avec Gianni, avec moi, ce n’est pas normal.

– Si, tu le sais très bien. Nous sommes devenues amies, Muriel, je te connais depuis assez longtemps pour avoir pu t’observer. Tu es différente en sa présence. Si je l’ai perçu, lui aussi, crois-moi. Il n’y a jamais rien eu entre vous deux, n’est-ce pas ?

– Jamais ! C’est de la folie, Lydia, comment peux-tu penser une chose pareille.

La vérité fait mal, ils ne sont pas habitués à m’entendre parler de cette façon. C’est aussi cruel qu’exaltant de la voir tenter de se dépêtrer avec ses mensonges.

– Je sais que s’il avait voulu, tu n’aurais pas réfléchi, pas d’amitié qui tienne, là, Muriel, hein ? Gianni est tellement tout ! Quelle femme ne rêverait pas d’un mec comme lui.

– Ce n’est pas de moi dont tu devrais te méfier, m’assène-t-elle.

– Ah non ? De qui ?

– De ta nouvelle copine Maëva.

Elle m'intéresse tout à coup. Peut-être bien que mon rêve tordu va se réaliser sans que je n'aie à faire le moindre effort. J'ai un petit pincement au cœur, mais je croise virtuellement les doigts.

– Explique !

– Tu ne trouves pas étrange qu'elle vienne ici tous les soirs, te voir est un sacré bon prétexte. Bizarrement, depuis quelques jours, c'est Benjamin, qui sait, elle a peut-être réussi son coup, plus besoin de faire semblant.

– C'est à ma demande qu'elle me rend visite, Muriel, j'aime sa compagnie. Si elle pouvait m'accorder plus de temps encore, j'en serais heureuse. Si Benjamin la remplace en ce moment, c'est sûrement qu'elle est surchargée de travail. Elle m'aurait avertie si elle ne désirait plus me soigner, c'est certain.

– Tu lui trouves quoi à cette fille, bon Dieu ?

– Elle oublie mon handicap.

Elle bloque un instant, réfléchit, cherche ses mots. Je suis déçue, je m'attendais à plus.

– Il lui a demandé de rester dîner avec nous, l'autre jour.

– Et alors ?

– Il a annulé plusieurs fois nos repas.

– C'est ça qui te dérange en fait, Muriel, tu réclames l'exclusivité.

– Non ! Pas du tout, se révolte-t-elle alors que je vois clair dans son jeu. Je m'interroge, c'est tout. Je ne trouve pas ça respectueux pour toi.

– Pour moi ? commenté-je en riant. Tu trouves normal que toi, célibataire, jeune, jolie, partages le dîner de mon compagnon tous les jours, parles avec lui des heures entières en dehors de ma présence. Tu trouves normal de le laisser pleurer sur ton épaule, de le prendre dans tes bras pour le consoler, sous mon toit. Je suis au courant, Muriel, il m’a dit tout ça. Et tu t’offusques qu’il fasse la même chose avec une autre ou qu’il t’abandonne pour s’aérer sans toi, c’est un comble !

– Mais je...

– Je t’aime bien, Muriel, la coupé-je, et si je dois être très honnête avec toi, j’ai un moment envisagé que tu puisses le rendre heureux. Ça n’arrivera pas. Tu n’es pas la femme qu’il lui faut.

Elle se vexe, se lève, prépare son matériel. Elle ne dira plus rien. Je la laisse faire. Pour la première fois en six ans, Muriel est brusque, pressée, limite brutale, elle se débarrasse. Il n’y a plus d’amie qui tienne. Les masques sont tombés. Elle sait, je sais, et surtout, elle sait que je sais.

22 – Curieux testament

Maëva

Je n'ai même pas eu le temps de manger. Depuis 7 h 30 ce matin, les patients se sont succédé. Heureusement, il n'y a eu qu'une madame Pinson. Cette dame est adorable, mais la communication a été difficile. 19 h 30, je rentre à la maison. Benji m'a prévenue, il s'absente jusqu'à demain. Il voit une dame depuis quelques mois, il me l'a confié. J'ai l'impression que leur relation est plus sérieuse qu'il ne veut bien l'admettre. Il découche de plus en plus souvent. Peut-être que le fait que Gianni ait finalement accepté que je m'occupe de Lydia permet à Benji plus de liberté. Je suis tellement heureuse pour lui. Cet homme est si gentil, il mérite de rencontrer quelqu'un de bien. Qui sait, peut-être s'envolera-t-il avec elle pour son voyage aux quatre coins du monde. C'est beaucoup mieux de partager une telle expérience à deux.

Je sonne chez Gianni, angoissée. C'est la première fois que je vais revoir Lydia depuis que... j'ai fauté avec son compagnon. J'ai honte, vraiment honte. Je ne me suis jamais retrouvée dans une situation pareille. Gianni ouvre, ne sourit pas, s'écarte pour me laisser entrer. Qu'est-ce qui se passe ?

– Bonsoir, tout va bien ? je lui demande.

– On en parle après, tu veux bien ? Va t'occuper d'elle, dit-il, las.

– Tu ne viens pas ? m'étonné-je.

Il s'adosse contre le mur du couloir, passe une main dans ses cheveux, souffle.

– Je n’y suis pas retourné depuis ce matin. J’ai passé la journée au *Lounge*, à surfer.

– Je ne sais pas ce qui s’est passé, Gianni, mais rien n’excuse que tu ignores ta femme. Viens avec moi, s’il te plaît.

– Laisse-moi une seconde, je te rejoins.

J’acquiesce d’un léger mouvement de tête, me rends dans la chambre de Lydia. Le stress monte crescendo, aucune idée de ce qui m’attend. Est-elle au courant ? Comment va-t-elle me recevoir ? Je me fais des films, je n’en vois aucun dans lequel tout se termine bien. C’est peut-être la raison de l’accueil si froid de Gianni. C’est ça, elle sait ! Je prends mon courage à deux mains, une grande inspiration, prête à me faire incendier, insulter et... virer. Timidement, j’avance vers le lit. À ma grande surprise, Lydia m’offre un sourire.

– Maëva, enfin ! dit-elle enjouée.

– Lydia, je ne m’attendais pas à ce que tu te montres si joviale, commenté-je sidérée.

– Pourquoi ?

– Gianni fait une tête d’enterrement.

– Tu as le don de choisir tes mots, rit-elle.

– Je sais que tu adores ça, je réponds, soulagée ; j’en profite !

Gianni pénètre à son tour dans la pièce, stupéfait de nous entendre nous esclaffer. Il ne dit rien, reste en retrait près de la porte.

– Il m’en veut parce que je lui ai sorti ses quatre vérités, c’est tout, m’annonce-t-elle.

– À quel propos ? m’inquiété-je.

– Je ne l’ai pas choisi pour qu’il devienne mon infirmier attitré. Aujourd’hui, nous ne nous apportons rien de bon. Il ferait mieux de...

– De quoi, Lydia ?

– Reprendre sa liberté et me rendre la mienne. Tu ne serais pas intéressée par hasard ? m’assène-t-elle en me fixant étrangement.

Mon sang se glace. Gianni s’insurge.

– LYDIA ! TU DÉPASSES LES BORNES !

Il s’est approché, si près que ses vêtements effleurent les miens, son souffle court sur le côté de ma joue gauche, son parfum addictif m’oblige à fermer les yeux quelques secondes. Prise dans le tourbillon de cet échange dérangeant, je suis pourtant dans l’incapacité totale de maîtriser les réactions de mon corps. Pourvu qu’elle ne remarque pas les frissons qui voguent sur la peau nue de mes bras. Qu’elle ne s’aperçoive pas de mon trouble grandissant. J’ouvre les yeux, elle sourit tristement. Son expression est énigmatique, derrière cette tristesse apparente, je décèle autre chose. De la satisfaction ? Veut-elle le pousser à bout ? Dans quel but ?

– J’en ai ras le bol, déclare-t-il en repartant.

Il n’est pas resté plus de trois minutes. J’offre un regard plein de questions à Lydia.

– Vous iriez bien ensemble, c’est vrai. Ça te dérange que je parle de ça ?

– Ça ne te dérangerait pas, toi ?

– Si, mais je ne suis pas dans ta situation. Je préférerais, je ne te le cache pas.

– Je te proposerais bien d’échanger, mais ton collier, c’est un peu encombrant, dis-je en montrant sa canule.

Elle rit encore.

– Maëva, je te préfère comme ça, t’es la seule à avoir le culot de me faire ces blagues atroces.

– Je sais que ça te fait plaisir. Tu caches bien ton jeu, tu dois être un peu maso au fond.

– Tu veux bien être sincère avec moi. J’ai besoin qu’on parle sérieusement une minute, tant qu’il n’est pas dans les parages.

– Je vais essayer, murmuré-je.

– Tu l’aimes bien, n’est-ce pas ?

– Lydia, je...

– J’ai dit *sincère*, Maëva, sinon, je te botte les fesses.

– Je serais curieuse de savoir comment tu t’y prendrais, plaisanté-je.

Nouveau fou rire.

– Réponds-moi.

– Il est très gentil, *maintenant* en tout cas. Au départ, je ne le portais pas dans mon cœur.

– Ce n’est pas ce que je te demande, Maëva. J’ai vu ta réaction quand il était près de toi.

Je rougis, baisse la tête.

– Écoute-moi, continue-t-elle. Je veux que tu prennes soin de lui. Je te le demande. S’il te plaît, si tu crois que quelque chose est possible entre vous, fonce.

– Lydia...

– La seule chose que je ne supporterais pas, Maëva, c’est que tu te moques de lui. J’ai besoin de le savoir heureux, tu m’entends. Ce soir, avec toi, je mets cartes sur table. Il est ce qui m’est arrivé de plus beau. Le dernier cadeau que je puisse lui faire, c’est de lui donner ma bénédiction pour une nouvelle histoire. Je veux que ce soit avec une belle personne.

– C’est ce que tu lui as dit ce matin, Lydia ? C’est ce qui l’a mis dans cet état ?

– Non, je lui ai dit bien pire. Je ne peux pas lui balancer que je préfère choisir la femme qui me remplacera. C’est pourtant ce que je souhaite. J’aimerais que ce soit toi.

– Je ne sais pas quoi répondre, Lydia, c’est tellement... Je n’ai même pas de mots. Je comprends pourquoi tu fais ça, c’est incroyablement généreux. Une telle abnégation c’est... Comment supportes-tu de me dire une chose pareille, de simplement l’imaginer ?

– Je manque de temps. Mon cœur lui aussi est devenu fragile. Il s’est arrêté une fois, ça peut recommencer à tout moment. C’est une sorte de... testament. Un peu spécial le testament, je te l’accorde, mais c’en est un.

– Autant te dire que ça ne passera jamais devant un notaire, dis-je en souriant tristement.

– Si c’était le cas, Maëva, répond-elle très sérieuse, j’en aurais déjà fait appeler un.

– Il t’aime trop, ne parle que de toi, il ne pourra pas s’attacher à une autre.

– C’est un homme, Maëva, il a sacrifié six ans. Si j’étais partie dans le Jura, chez mes parents, il aurait déjà refait sa vie. Il faut être réaliste.

– Cette conversation est surréaliste, je conclus en commençant à l’ausculter.

– Promets-moi d’y réfléchir, je t’en prie.

– Si tu te taisais deux secondes que j’écoute ce qu’en pense ton cœur, la taquiné-je. Je suis persuadée qu’il n’est pas du même avis.

Lorsque je quitte Lydia, j’ai l’impression d’être passée sous un rouleau compresseur. Je suis vidée. La journée avait déjà été épuisante, elle m’a achevée. Je cherche Gianni, le trouve sur les marches du perron. Il fume une cigarette.

– Tu fumes ? Ça ne t’arrive pas souvent, dis-je en m’asseyant à ses côtés.

– Seulement quand je suis à bout de nerfs.

– Je peux ?

Il me passe sa clope. Je tire dessus, la lui rends, envoie quelques ronds de fumée dans la nuit.

– C’est fini, Maëva...

De quoi parle-t-il, de nous ? Je ne comprends décidément rien à cette journée.

– Quoi donc ?

– Elle ne m’aime plus.

– Ne dis pas ça.

– Tu ne l’as pas entendue, ce matin. C’était criant de vérité. Elle a été si dure, cruelle, je ne l’ai pas reconnue. Elle...

– Elle t’aime assez pour te faire croire qu’elle ne veut plus de toi, le coupé-je. Elle t’aime assez pour te préférer heureux avec une autre. Elle t’aime tant qu’elle veut se sacrifier. Tu ne l’as pas encore compris ?

– Elle croit que je serai moins peiné de sa disparition si j’en baise une autre ? C’est ça ? dit-il les yeux remplis de colère.

Cette fois, c'est dur pour *moi*. Celle qu'il *baise*, comme il le dit si vulgairement, c'est moi. Je ne commente pas. Je ne sais pas quoi dire. J'ai les larmes aux yeux. Je me sens humiliée. Si j'étais d'accord avec les règles que nous nous sommes fixées, les termes utilisés pour les établir étaient bien moins crus, moins choquants. Je me prends la réalité en pleine face. Il s'aperçoit de la cruauté de ses propos, se reprend :

– Pardon, je n'aurais jamais dû dire ça comme ça.

– Non, tu n'aurais pas dû, pourtant, tu l'as fait, je réponds sèchement.

Il souffle, écrase son mégot.

– Je ne te baise pas, Maëva.

– Je me souviens parfaitement de ce qu'on s'est promis. J'étais d'accord, je ne remets rien en question, alors laisse tomber. La façon dont tu viens de l'exprimer rend ça encore plus moche, c'est tout. Je devrais rentrer. Il est tard.

Je me lève, attrape ma sacoche. Il me retient.

– Je t'en prie, excuse-moi, reste encore.

– Pourquoi ? T'as besoin de baiser ?

– Maëva, arrête ! J'ai juste besoin de toi, ça te va ? J'aime te parler, passer du temps avec toi. C'est pas simplement une histoire de cul. Ça m'emmerde de l'admettre, mais je veux plus. Assieds-toi, je t'en prie.

J'obéis, en silence. Pendant un long moment, nous ne décrochons plus un mot. Il regarde le sol, moi les étoiles. Et puis, sa voix, triste :

– Maëva, que penses-tu de l'euthanasie ?

La question à cent mille, la question qui fâche, qui tue. Un tabou sociétal, un tabou universel. Que répondre à ça, que veut-il entendre ? C'est tellement personnel, pire que la politique, pire encore que la religion, beaucoup trop sujet à controverse.

– En tant que médecin, je n’ai pas le droit de pratiquer un tel acte, Gianni ; j’ai prêté serment.

– Je ne pose pas la question au médecin, Maëva, insiste-t-il ; je demande à la femme. Lydia me harcèle avec ça, elle le fait avec tout le monde, je serais étonné que tu y aies échappé.

– Je lui ai dit non, rassure-toi.

– Tu ne me réponds toujours pas.

– C’est difficile, Gianni. Dans l’absolu, je ne suis pas pour. Au cas par cas, c’est autre chose. On ne peut pas tout mélanger, il y a tellement de risques d’abus, de dérives. Je ne sais pas comment te présenter les choses.

– Vas-y franco !

– Très bien. J’oublie le médecin que je suis, lui n’a pas ce droit. Je vois plusieurs situations possibles. Si une personne souffre d’une maladie incurable, qu’elle se sait condamnée. Si vraiment il n’y a aucun moyen de la sauver, de la soulager, s’il y a des douleurs ingérables, qu’elle veut en finir... Si elle a les moyens de mettre fin à ses jours, une médication devrait être mise à sa disposition pour qu’elle puisse le faire en paix. Dans ce cas précis, je suis contre l’intervention d’un tiers. Mais je pense que chacun doit pouvoir disposer de son corps comme il l’entend. On ne blâme pas les gens qui se suicident. Dans ce cas, c’est un suicide. Dans la situation de Lydia, puisque c’est là que tu veux en venir, en tant que femme, je la comprends. Personne ne peut douter d’une chose : si elle en avait la capacité physique, elle aurait mis fin à ses jours. Elle a forcément besoin d’un tiers. Son état est irréversible malheureusement, Gianni. D’autres te l’ont dit avant moi, d’autres te le diront après. Elle a toute sa tête, avance les choses en toute conscience, elle le répète depuis assez longtemps pour qu’il ne s’agisse pas d’un simple moment de déprime. Mais en aucun cas les proches, famille, amis, ne devraient être sollicités. Elle devrait avoir le droit de discuter avec un collègue de médecins, psychologues, et après un bilan complet, y compris psychiatrique, obtenir une aide extérieure. Un médecin neutre devrait être désigné.

– Tu es donc d'accord avec elle, c'est ce que tu me dis ?

– Je n'ai pas à être d'accord. Lydia est ma patiente, je ferai tout pour la soulager et la maintenir en vie dans les meilleures conditions possible. J'ai un avis de médecin, ça ne m'empêche pas d'avoir des convictions en tant qu'individu. Si j'étais à sa place, je détesterais mon pays de me priver de la liberté fondamentale de disposer de mon corps et de ma vie comme je l'entends. Même les animaux aident leurs semblables à mourir.

– Nous ne sommes pas des animaux, Maëva !

– Justement, nous avons en plus la conscience, l'expérience, le savoir, la raison, il nous manque peut-être un peu d'humanité et de compassion. Oublier un malade condamné, pendant des années, en le maintenant artificiellement en vie quand il supplie de tout arrêter, c'est fermer les yeux sur une souffrance qui nous fait peur.

– Je n'aurais pas dû te poser la question.

– Je te déçois ?

– Je préférerais. Tu me fais me sentir plus coupable et plus égoïste encore. Parce que malgré tous les arguments très justes que tu viens d'énoncer, je préfère savoir Lydia en vie, même dans cet état, qu'imaginer un monde où elle n'existerait plus.

23 – En plein jour

Maëva

En choisissant de travailler dans ce joli village girondin, j’imaginais une vie paisible, j’avais même peur de m’ennuyer. M’ennuyer, tu parles ! Je ne respire plus, ne souffle plus. Heureusement qu’il y a les matins avec Benji, j’aimerais qu’ils s’éternisent tant ces moments-là sont agréables. Ça me rappelle chaque fois mes vacances chez mes grands-parents, quand j’étais gamine. Sur une table nappée blanche, ma grand-mère disposait sa porcelaine fine, les thermos en argent : eau chaude pour le thé, café, lait. Mon grand-père ramenait des beignets et du pain frais pendant que je repérais la fameuse confiture d’abricots et les oranges pressées. C’était comme à l’hôtel, la chaleur des bras et des baisers de mes grands-parents en plus, *l’amour* en plus...

Dès le petit-déjeuner terminé, la course, les patients, le téléphone qui ne cesse de sonner ; le soir, Lydia. Nouveau paramètre à ajouter à l’équation : Gianni. Une histoire compliquée, un peu sordide aussi. Après notre discussion sous le porche, mon monologue sur un sujet dont je déteste débattre, le silence nous a séparés. En insistant pour sonder mes pensées les plus profondes, les plus intimes, Gianni m’a en quelque sorte forcée à me dévoiler. On a couché ensemble, c’est vrai, mais nous nous connaissons trop peu pour que j’apprecie de révéler certaines choses. Ces sujets-là sont source de désaccord, d’incompréhension. Quel que soit l’avis de l’un ou de l’autre, j’estime que personne n’a tort ou raison. La loi est faite pour éviter les dérives, un point c’est tout.

Gianni m’a obligée à me positionner sur le sujet. Je savais que mon opinion ne serait pas facile à entendre ni à accepter pour lui. Il est dans la position de celui qui refuse. Je suis restée à ses côtés une bonne heure avant

de lui murmurer que je devais rentrer. Il a juste répondu OK, un OK banal, sans intonation particulière, un OK qui ne m'a donné aucun moyen de deviner où nous en sommes. Depuis quinze jours, plus la moindre nouvelle. Le soir, lorsque je passe voir Lydia, il brille par son absence. Les deux ou trois textos que je lui ai envoyés sont restés sans réponse. C'est clair, il m'évite.

Je devrais être indifférente, ça me ronge !

Je n'oublie pas Muriel... Je m'en méfie comme de la peste. L'autre jour, après une autre journée harassante, elle m'a interpellée :



19 h 30. Journée de boulot finie ou presque. Reste à passer chez Lydia. C'est une patiente un peu particulière. Nous discutons beaucoup toutes les deux, rions souvent. Je suis persuadée qu'en d'autres circonstances, nous aurions pu être amies.

Garage ouvert, la moto n'est pas là, Gianni se pose encore en déserteur. Je sonne, m'attends à voir Marina, l'aide à domicile. C'est Muriel qui ouvre. Super ! Il ne manquait plus qu'elle.

– Il faut que je vous parle, tout de suite.

– Pas de souci, je réponds sans relever son ton tranchant.

Je la suis dans sa cuisine, puisqu'elle semble y régner en maître. Elle sort des tas de boîtes en plastique du réfrigérateur sous mon regard interrogateur. Elle les ouvre nerveusement une à une, pose ses mains sur la table. Debout, bras tendus, épaules et tête en avant, elle me toise, attend.

– Je dois comprendre quelque chose ? C'est un test culinaire, je dois reconnaître les ingrédients ? À moins que vous ne prépariez un banquet,

vous attendez que je teste les recettes ? plaisanté-je.

– Vous savez ce que c’est, tout ça, docteur Valence ?

– A priori de la bouffe, mais c’est peut-être un leurre, commenté-je en riant.

– Ça ne m’amuse pas, me coupe-t-elle brutalement. Ceci, poursuit-elle en avançant une des boîtes, c’est un osso-buco fait avec amour, là, une Bolognaise maison... Ici, un tajine d’agneau aux dattes.

Elle me fait quoi au juste ? J’ai pas le temps de m’occuper de l’inventaire du frigo !

– Très intéressant, Muriel, mais je dois voir ma patiente, la coupé-je en me levant.

– Asseyez-vous ! m’ordonne-t-elle.

J’hésite, obéis. Après tout, autant savoir où ça nous mène, j’ai pas envie qu’elle pique une crise, pas ce soir.

– Je disais donc, reprend-elle, voilà une moussaka, ici, un sauté de veau aux carottes caramélisées, là une salade vietnamienne, des nems, de la pizza et enfin, sur le comptoir derrière moi, je vous ai étalé tous les desserts. Je vous épargne le descriptif.

– OK, et ? la questionné-je.

Elle fronce les sourcils. Menaçante, elle pointe un index dans ma direction.

– Qu’est-ce que vous lui avez fait ?

– Je ne comprends pas, Muriel.

– Tout ça, s’emballe-t-elle en tournant dans la pièce, ce sont des heures de travail. Je fais tout moi-même, pour lui faire plaisir. Je cuisine en

rentrant chez moi, alors que je suis crevée. Vous débarquez avec vos grands airs ; d'un coup, il décide de ne plus toucher à mes plats, de ne plus manger avec moi. Je suis certaine que vous ne savez même pas faire cuire un œuf, ajoute-t-elle avec une moue dégoûtée.

– C'est pas faux, mais j'assure pour les mojitos, je réponds, moqueuse. Écoutez, Muriel, tempéré-je, je suis désolée de ce qui se passe. Je ne pense pas que cela ait un quelconque rapport avec moi. Si ça peut vous rassurer, il n'a pas plus dîné avec moi qu'avec vous ! Je ne sais ni où il est ni ce qu'il fait, ça ne me regarde pas.

– Aucun rapport avec vous ? Et ça ? s'acharne-t-elle en me tendant une feuille pliée en quatre.

Je reconnais une photocopie du refus de réanimation de Lydia. Je blêmis. Le silence de Gianni est-il lié au fait qu'il a eu connaissance de ce document ?

– Comment avez-vous eu accès à cela, Muriel ?

– J'ai des amis !

– Je m'étais arrangée pour respecter les vœux de ma patiente...

– À savoir ?

– Ne dévoiler ce papier que le jour où il serait utile. Elle ne veut pas que Gianni soit au courant pour le moment.

– À moins que vous ne l'ayez forcée, pour mettre le grappin sur lui.

– Que racontez-vous, vous savez aussi bien que moi que personne ne forcerait Lydia pour une telle démarche. Ne dites rien à Gianni, je vous en prie. Je vous demande ça pour Lydia. C'est un peu tendu entre eux en ce moment, ça ne ferait qu'empirer les choses.



Pour résumer, Muriel ne m'aime pas, me rend responsable de la désertion de Gianni. Muriel a le double d'un document qui risque de créer le clash du siècle entre Gianni et moi. Qui a l'avantage ? Elle, évidemment. Le bip de mon téléphone me sort de mes pensées :

[Dans une heure, au Lounge, je t'attends]

C'est tout ? Quinze jours de silence pour ça ? À mon tour de le faire attendre. Je ne réponds pas. Est-ce que j'y vais ? Bien sûr ! Seule ? Hors de question. Je passe un coup de fil à Delphy :

- Ça te tente un verre au *Lounge* ?
- Quand ?
- Tout de suite.
- Je prends mon *jet* et je passe te prendre, rit-elle.

J'enfile une robe couleur menthe à l'eau, une paire de sandales argentées, me maquille vite fait, démêle mes cheveux. Je suis prête. Delphy klaxonne, je m'arrête en pleine course pour déposer un baiser sur la joue de Benji qui lit sur la terrasse.

- Amusez-vous bien, m'encourage-t-il.

Benji n'a pas eu plus de succès que moi auprès du beau sicilien ces derniers jours. Il ne s'en formalise pas. Habitué à son impulsivité, à son besoin de s'isoler, il attend simplement que ça passe.

Sur place, nous sommes accueillies par Dom. Il nous claque une bise, nous indique une table :

- Ta table est réservée, Blondie, celle du milieu, là-bas, nous montre-t-il.
- T’avais réservé ? demande Delphy.
- Pas du tout, je réponds à demi étonnée.

Nous nous installons. Dom, qui nous a suivies, nous fait un clin d’œil :

- Qui est Sam cette fois ?
- Moi, je réponds vivement, je n’ai pas envie de me retrouver encore les fesses à l’air.
- Virgin Mojito pour Blondie, s’esclaffe-t-il, Mojito corsé pour Sucette, lance-t-il en levant le plateau au-dessus de sa tête.

Il ne fait pas encore nuit, le soleil amorce sa descente à l’horizon, projetant un prisme de couleurs rosées sur la mer. Les voilages de la tonnelle s’agitent au gré du vent qui sent bon les embruns. Les tables autour de nous se remplissent. Les serveurs s’agitent, courent, sans se départir de leur sourire et de leur bonne humeur. Delphy est déjà en mode repérage. Elle ne perd pas de temps. Je l’envie. J’aimerais me sentir aussi libre qu’avant. Quelque chose m’en empêche, me retient. Quelqu’un... Gianni. Gianni à qui je pense trop, ses bras me manquent, sa compagnie aussi, Gianni qui... qui se matérialise devant mes yeux. Je secoue la tête pour être certaine de ne pas fantasmer, Monsieur Fantasma. Chemisette de lin blanc ouverte sur trois boutons, pantalon assorti, il avance, me fixe.

- Maëva, me distrait Delphy.
- Quoi ? je réponds, le regard toujours rivé à celui de Gianni.
- Il ne va pas encore te virer, rassure-moi. On vient juste d’arriver !

Pas le temps de satisfaire sa curiosité, il est déjà là, tout près. Il se penche, pose sa main sur ma nuque, ses lèvres sur les miennes, dans un baiser si tendre que j'en ai le souffle coupé. Il murmure sur ma bouche :

– Désolé pour l'attente, Maëva.

Il s'assied. À l'attention de Delphy, sur un ton aussi badin que naturel, il dit :

– Salut Sucette, ça fait longtemps, tu vas bien ?

Laquelle d'elle ou moi est la plus sidérée ? Laquelle de nos bouches forme le plus grand O ? Lequel de nos regards est le plus effaré ? Je tourne la tête à droite, à gauche, affolée. Les clients nous observent ! *Tout le monde* nous fixe ! Le patron, le boss, le mec si génial qui soigne sa femme patiemment depuis six ans, vient de s'afficher tranquillement en public avec une autre. L'autre ? Le médecin de la femme alitée. Lentement, je déglutis, les jambes en coton, le cœur dans l'estomac, l'estomac dans les talons. Mon cœur bat la chamade. Gianni est tranquille, cheville droite nonchalamment posée sur son genou gauche, face au monde, près de moi. Les conversations reprennent, les visages changent de ligne de mire. Parlent-ils de nous ?

– Vous m'expliquez ? demande Delphy.

– Tu **m'**expliques ? ajouté-je.

– Depuis quand je dois rendre des comptes ? commente-t-il.

– Vous êtes ensemble ? Depuis longtemps ? Maëva, s'il te plaît, dis quelque chose.

– C'est vrai ça, miss Tentation, dis quelque chose.

Je ne ris plus du tout. Je me sens aussi mal que possible. Je n'ai jamais trop prêté attention à ce que les gens pensaient de moi ; cette fois, c'est différent.

– Miss Tentation ? Putain, il se passe quoi ? grogne Delphy.

– Il se passe que j’ai décidé d’assumer mes actes, Sucette. Si Maëva et moi sommes ensemble ? Oui, en tous cas nous l’étions la dernière fois que nous nous sommes vus. Depuis longtemps ? Pas tant que ça. Qui a fait céder l’autre ? Moi. Pourquoi elle ? Justement, parce que c’est *elle*. Est-ce que c’est sérieux ? J’espérais que non, j’ai bien peur que oui.

Il change d’interlocutrice. Tremblante, gênée, rouge, je l’entends me dire :

– Est-ce que je t’ai évitée volontairement ? Oui. Est-ce que je le regrette ? Non. Pourquoi ? Parce que le manque de toi, ce terrible vide m’a fait comprendre que je voulais plus. Parce que, quelle que soit la durée de l’histoire qu’on va vivre, je veux la vivre au grand jour. Parce que je ne veux pas me cacher, je ne veux pas *te* cacher. Tu mérites mieux que ça.

24 – Trop tard

Gianni

Quinze jours de réflexion, à éviter Maëva, à écouter Lydia me seriner à quel point cette fille est faite pour moi. Après avoir claqué maintes fois la porte, préférant la fuite à un nouvel affrontement, j'ai changé de tactique. La colère a pris le dessus :



- *C'est vraiment ce que tu souhaites, Lydia ?*
- *Oui, souffle-t-elle. C'est une femme bien, je veux ton bonheur.*
- *Tu as conscience de ce que ça implique ?*
- *Oui, dit-elle en me fixant droit dans les yeux. Je te l'ai dit, Gianni, je ne ressens plus la même chose pour toi.*
- *Que je la serre dans mes bras, l'embrasse fougueusement, lui fasse l'amour passionnément, ça n'est donc pas un problème pour toi ?*
- *Pas du tout un problème, murmure-t-elle.*

Je cherche à sonder son regard. Je voudrais y déceler une hésitation, une peur, une angoisse, de la peine surtout. Si elle m'aime encore, si elle m'aime vraiment, elle ne peut pas rester insensible à ce que je viens de lui balancer.

Rien ! Je ne lis que force et détermination, même un léger soulagement.

– Tu l'auras voulu, chérie, je conclus en la quittant.

Oublié notre petit rituel, pas de baiser sur le front, le nez, les joues, encore moins sur la bouche. Lydia vient de scinder mon cœur en deux. Une partie restera fidèle à cette femme que j'ai tant aimée, mais se meurt à mesure qu'elle me rejette. Une autre se réveille, et va lui montrer que oui, je peux être libre, si c'est ce qu'elle veut.



J'y suis allé au culot, j'ai forcé la main à Maëva. Ce n'est ni bien ni galant, je m'en tape, j'en ai ras le bol de m'excuser de tout. J'ai cru que la distance que je nous ai imposée me remettrait les idées en place. Ça n'a fait qu'attiser mon désir. Cette fille est très jolie, c'est vrai, mais je n'ai pas juste envie de son corps. Elle me remue, m'agace, et m'apaise à la fois. Être à ses côtés, c'est stimulant, comme un coup de fouet. Elle est à la fois fraîche comme la glace, le citron vert pour le peps, le rhum pour le côté hot, l'eau gazeuse pour le pétillant, de son cocktail favori. C'est exactement ça, Maëva est un cocktail auquel il ne faut surtout pas goûter, au risque de devenir accro. Marrant, fofolle, un peu délurée, elle sait aussi se montrer empathique et professionnelle. Elle est plusieurs femmes à la fois, chacune d'elle me séduit.

Lydia veut me pousser dans ses bras, Benjamin aussi. Depuis six ans je ronge mon frein, pourquoi serais-je plus con qu'un autre ?

Maëva a toujours beaucoup de mal à atterrir, moi, encore plus à me retenir. Si je m'écoutais, je la ferais grimper sur mon épaule comme cette fois où elle avait trop bu... Je la monteraï dans l'appartement au-dessus du *Lounge*, lui montrerais à quel point elle m'a manqué. Mais je ne veux pas faire ça dans l'appart. Mon culot, la provoc ont des limites. Maëva ne dit rien, sirote nerveusement son Mojito en guettant les réactions autour de nous.

– Tu veux bien arrêter de t'en faire pour eux, la sermonné-je en désignant mes clients du menton.

– Pas si facile, grogne-t-elle.

– Et tu veux bien répondre à ce qu'il t'a dit tout à l'heure, Maëva, demande Sucette. C'est déjà un choc d'apprendre que vous avez couché ensemble, si tu m'annonces que vous allez continuer, je commande un tonneau de mojitos.

Maëva se tourne lentement vers Delphy, ferme les yeux quelques secondes. À moi, elle dit :

– Je suis certaine que ce coup de théâtre n'était pas innocent, Gianni. Tu as orchestré ça parce que tu t'es certainement encore disputé avec Lydia. C'est une manière de la défier, c'est ça ? Tu veux lui montrer à quel point elle va souffrir de sa propre idée.

– Parce que c'est l'idée de Lydia ? s'écrie Delphy, atterrée.

Maëva la coupe d'un geste de la main, s'adresse toujours à moi pendant que Sucette répète en boucle :

– Tordu, tordu tout ça, trop trop tordu !

– Gianni, je comprends que tu sois en colère, que tu lui en veuilles, mais je ne suis pas un putain de jouet. Tu n'as pas à te servir de moi pour faire du mal à ta femme ! Ce que tu viens de faire est doublement dégueulasse. D'abord parce que tu sais que dès demain, la rumeur lui sera parvenue. Ensuite parce que nous avons convenu toi et moi de rester discrets, par

respect pour elle. C'est bien le minimum que nous lui devons. Et puis, au passage, merci beaucoup, ça ne complique pas du tout mes rapports avec ma patiente !

Elle a raison. Pourquoi je m'en fous ? Je suis heureux, en cet instant, vraiment heureux, soulagé. Je me sens libre, presque totalement. J'ai envie de rire, de danser, chanter, baiser, j'ai envie de m'éclater. Je suis sûr que ça me donnera encore plus de force pour affronter l'avenir. Tous les arguments de Maëva sont justes, sa colère l'est aussi. Tout ce que je vois, c'est sa bouche que j'ai envie de faire taire d'un baiser, son insolence que j'ai envie de punir d'un corps à corps. Ça lui ferait passer le goût de la rébellion. J'ai envie de transformer ses mots en gémissements, sa respiration en soupirs. Elle continue de me démontrer par A+ B que j'ai eu tort de faire ça, que ça fout tout en l'air, que...

Je n'entends plus, n'écoute plus. Je dois la réduire au silence. Je me lève, l'attrape par la main, sans lui laisser le loisir de dire non. J'envoie à Delphy un :

– Désolé, Sucette, j'ai des comptes à régler en privé.

– T'as raison, allez faire vos cochonneries ailleurs. J'en ai assez vu, ça pique les yeux !

Maëva résiste, je suis plus fort ! Je l'emmène dans l'atelier. Un endroit neutre, Lydia n'y mettait jamais les pieds. C'est une sorte de grande cabane améliorée. Tout en bois, je l'ai fait isoler et aménager. Électricité, climatisation, un coin douche et une grande banquette recouverte d'un immense et épais coussin. À l'intérieur de la banquette, du matériel de plongée. Ça sert à la fois de canapé et de rangement. Au cœur de la cabane, l'immense plan de travail et les outils qui me servent à créer et réparer mes planches et celles de mes clients. Confort minimum, mais confort quand même.

Je ferme derrière nous, Maëva croise les bras sur sa poitrine.

– Ça ne suffisait pas, soupire-t-elle, maintenant tout le monde va imaginer que...

- Que quoi ? la coupé-je en avançant vers elle, déterminé.
- Ils nous ont vus partir ensemble, Gianni, et certainement entrer ici. Il faut que je te fasse un dessin ?
- Pas besoin, miss Tentation, les choses sont claires pour tout le monde maintenant.
- Ça nous mène où tout ça ? geint-elle.
- On verra bien, je réponds en haussant les épaules. Peu importe la destination, tant qu'on se tient la main tout le chemin.
- Tu fais ça par dépit, c'est tout, murmure-t-elle.
- Laisse-moi trente secondes, je vais te prouver que non, Maëva.

Un pas de plus, je suis contre elle. Je veux qu'elle se taise, qu'à son tour elle comprenne. Qu'elle admette ce que j'ai fini par accepter : elle et moi, c'est possible. Elle pose ses mains sur l'intérieur du pli de mes coudes, pour me repousser. Au moment où ma langue rencontre la sienne, elle soupire, se détend. Il ne m'en fallait pas plus. Sans quitter ses lèvres, je me désape, la libère de sa si jolie robe. Impatient, je nous mets à nu tous les deux. Je veux coller sa peau à la mienne, sans préambule, la sentir à nouveau brûler contre moi. Je la pousse jusqu'à la banquette, la soulève. Elle accroche ses jambes autour de ma taille, nos bouches se font déjà l'amour intensément. Je m'assieds, caresse son dos, sa nuque, sa chevelure soyeuse. J'abandonne ses lèvres pour glisser les miennes sur l'arête de sa mâchoire, son oreille, son cou. Elle se cambre, m'offre un accès sensuel à sa jolie poitrine. Je me rassasie de cette peau veloutée, frissonnante, si vivante... J'effleure, respire, lèche, goûte, mords.

Je veux que demain elle se rappelle de ce nouveau départ, que son corps porte les stigmates du mien. Comme un adolescent, maintenant, j'ai besoin qu'on sache qu'elle est à moi, je veux marquer ce territoire qui me promet encore tant à découvrir. J'aspire sa peau jusqu'à ce qu'un cœur de sang la tatoue. Je presse ses cuisses, palpe ses fesses. Elle me le rend bien. Maëva est une tigresse, animale, survoltée, elle aime cette folie qui s'empare de

nous, elle aime quand ça secoue. Je le sens dans tous ses gestes, dans ses soupirs, ses gémissements, et ses mots qui m'encouragent à toujours plus. Avec Lydia, ça a toujours été doux. Encore une différence appréciable. Plus aucun risque de les confondre. Maëva a plus d'expérience. Libre, elle l'est aussi totalement dans l'intimité ; elle se lâche, exige son plaisir, le cherche, le provoque. Elle me guide sans gêne. Elle veut la tempête, je vais lui offrir un ouragan.

Je l'allonge sur la banquette, à peine assez large pour contenir nos deux corps, pour la faire mienne. Je bloque ses mains au-dessus de sa tête, appuie de tout mon poids sur elle pour l'empêcher de bouger. Elle remue son bassin, ça me rend fou. Je sens ses hanches affoler les miennes, son sexe inviter le mien qui dressé, douloureux, gorgé de désir, n'attend plus que ça. De ma main libre, j'attrape un sein rond et délicat, presse, caresse, mordille la peau si rose et fragile. Elle veut me toucher, je lui refuse. Je continue ma descente. Mes doigts, curieux, ouvrent le chemin. Méticuleux, ils partent à l'aventure, à la découverte de chaque zone sensible, même la plus infime. Je la torture, je le sais. Maëva a du mal à laisser tout le pouvoir à son partenaire. J'entre et sors au rythme de son plaisir, lui refusant la délivrance dès que je sens qu'elle n'est pas loin de lâcher prise.

Plusieurs fois je recommence, la laissant haletante. Je l'embrasse le temps qu'elle récupère, lui impose un baiser pour la faire taire quand elle me supplie de passer aux choses sérieuses. Je récupère un préservatif dans la poche de mon pantalon resté au sol. Je me redresse, la libère pour m'habiller du latex. Elle m'arrache le carré argenté des mains, le déchire avec les dents, pince la capote entre ses lèvres. Elle m'oblige à changer de position, je lui autorise enfin le pouvoir. Cette invitation est trop tentante. À genoux sur le sol, moi assis sur la banquette, elle fait voguer ses doigts fins sur mes cuisses, stimulant chaque millimètre carré de ma peau. Des décharges électriques se diffusent à l'intérieur de tout mon corps. Je fixe ces lèvres qui vont m'offrir un plaisir oublié.

Ses ongles remontent, titillent délicatement mes interdits qu'elle redessine lentement. Elle prend tout son temps, mutine, aguicheuse, provocante. Ses doigts entament maintenant l'ascension de mon sexe tendu. Elle ne me lâche pas du regard, une de ses mains m'emprisonne, à la fois

douce et ferme. Elle se penche, ses seins caressent mes cuisses qu'elle écarte pour se faire une place entre mes jambes. Sa bouche m'habille, me couvre, consciencieusement, jusqu'au bout, jusqu'à ce que ce vêtement de latex tienne sans qu'on ne l'aide. Prudente, elle s'attarde pour être sûre, vérifie que mon membre est bien recouvert partout... autour, au-dessus, au-dessous, s'aide de sa langue pour ne manquer aucun centimètre. Vigilante, elle insiste, recommence, encore et encore, variant le rythme, la pression, jusqu'à ce que je n'aie plus qu'une envie : vérifier par moi-même que tout est OK. Je tire doucement sur ses cheveux, l'arrête, l'invite sur moi.

Je ne sais pas ce qui se produit à cet instant, un truc fou, mon cœur se serre, douloureux, si fort que des larmes viennent s'échouer sur le coin de mes yeux. Je lis de l'inquiétude dans ses iris, la retiens, saisis sa taille, la soulève, ferme les yeux, entre en elle. Sa bouche contre mon oreille, elle murmure :

– Gianni, si ça ne va pas, on peut arrêter...

Je resserre mon étreinte autour de son buste, m'enivre du parfum vanillé et sucré de sa peau, de l'odeur de menthe que son souffle me délivre.

– Je ne peux plus m'arrêter, Maëva, c'est trop tard, je ne veux plus. Ce n'est plus un défi, un jeu, ou même de la colère. Je te désire, j'ai besoin de toi, dis-je en offrant à nos corps un nouveau tempo.

Dans cette cabane, pas tout à fait isolés du monde, mais presque, je réalise. Non, je ne *baise* pas Maëva. C'est bien l'amour que je lui fais. J'adore la sentir bouger sur moi, contre moi, me mouvoir en elle. J'aime qu'elle vibre dans mes bras, qu'elle soupire, gémisses, et ce cri qu'elle ne retient plus, qui libère mon propre plaisir, intense, obligeant tous mes muscles à se contracter violemment.

J'adore le temps qu'on s'accorde, nos corps encore imbriqués, à se respirer, se caresser tendrement, à écouter nos cœurs agités. Avec Maëva, j'aime l'avant, le pendant, l'après. Tout ce qu'il manque aujourd'hui, c'est le lendemain. Pour ça, aucune garantie, aucune idée de ce qui peut ou va se passer. Je m'en fous, maintenant, je veux profiter. J'ai le droit, j'emmerde ceux qui nous jugeront.

Lydia ? Je dois être honnête, je le serai. Je ne la quitterai pas de toute façon. Je ne sais pas comment elle va réagir. Pas sûr qu'elle ait pleinement réalisé la portée de ce qu'elle m'a autorisé à faire. Malheureusement, quoi qu'elle en pense, quoi qu'elle en dise, je ne veux plus me priver de Maëva. Nous allons devoir gérer cette sorte de trio étrange. Ça aurait pu être facile, si ma tête et mon cœur ne s'emplissaient pas progressivement de miss Tentation.

25 – Au cœur du cyclone

Lydia

Le calme est de retour, avec Gianni en tout cas. Je prends sur moi. Ce n'est pas si facile. Depuis une semaine, je sais. Je n'ai pas attendu qu'il me l'annonce pour comprendre. Je sentais déjà un peu les choses, n'étais sûre de rien. Samedi, je l'ai entendu rentrer beaucoup plus tard que d'habitude.



Il enclenche la douche. J'imagine les gouttes d'eau ruisseler le long de son torse dont je connais chaque muscle, chaque ligne par cœur. Je voudrais tant pouvoir le toucher encore, sentir son corps contre le mien, c'était si bon lui et moi. Il chantonne, une jolie mélodie, douce, gaie. D'ordinaire, ses chansons sont si tristes. Il siffle entre deux paroles.

Il est bien... Il est... bien. Il... est... bien !

Une larme m'échappe, une autre, je ne peux même pas les effacer. Elles dévalent jusqu'à l'oreiller, entraînant avec elles la jalousie que je voudrais ne pas ressentir. Il ne viendra me voir que demain matin, il n'osera pas maintenant, la nuit est trop avancée, il doit penser que je dors. Ça me permet de me préparer à la conversation que nous aurons forcément. Est-ce bien avec Maëva qu'il va goûter à nouveau au bonheur ? Si c'est elle, j'accepterai plus facilement.

Des images de leurs corps mêlés perturbent mon cerveau. C'est ce que je souhaitais, certainement ce qui est arrivé, mais je suis encore là pour y assister. Je voudrais qu'au moment où il me l'énoncera clairement, d'un coup tout s'éteigne, que j'aie le temps de savoir qu'il sera heureux, sans avoir celui de souffrir du fait qu'il le sera avec une autre.

Impossible de dormir, je passe le reste de la nuit à fixer les étoiles, à travers la fenêtre.

Que se passerait-il si tout à coup, un miracle me redonnait une chance de vivre normalement ? Est-ce que Gianni et moi nous retrouverions comme avant ? Je n'en suis même pas sûre. Comment pourrait-il encore me désirer après m'avoir vue dans un tel état. Il m'a parfois changée, nettoyée, sous mes hurlements de révolte. Je ne suis pas persuadée non plus que j'arriverais à éprouver du plaisir, je resterais focalisée sur l'image qu'il a eue de moi toutes ces années. C'est clair, quoi qu'il arrive, lui et moi c'est foutu. De miracle, il n'a de toute façon jamais été question.

– Bonjour chérie, bien dormi ? demande-t-il en embrassant mon front.

Pas de petit rituel, depuis quelques jours, il ne le fait plus. A-t-il oublié ? S'y refuse-t-il ? Ça me manque, c'est un peu de notre complicité qui s'envole. Je ferme les paupières quelques secondes, me concentre pour retenir une larme pendant qu'il change la poche de ma perfusion.

– Pas trop. Tu as l'air particulièrement détendu ce matin, tenté-je pour l'inciter à se confier.

Il sourit tristement. Gêné, il termine ce qu'il est en train de faire, aspire, nettoie ma canule, comme chaque matin. Il donne congé à Marina qui rassemble ses affaires. Il avance une chaise près du lit, prend ma main dans la sienne. Je hurle intérieurement parce que je ne sens rien de ce geste. Je sais qu'il va tout me confier, j'aurais eu tellement besoin de ce contact physique.

– Tu sais que je t’aime, Lydia.

– Oui.

– Ça compte, non ? Dis-moi que ça compte pour toi, je t’en supplie.

– Gianni, je croyais avoir été claire.

– Tu l’as été, c’est vrai. Je voulais résister, Lydia, j’aurais aimé être un type bien.

– Tu es un homme bien, Gianni, tu n’as pas à en douter.

– Si tu dois blâmer quelqu’un, Lydia, c’est moi, OK, pas elle. Promets-le-moi.

Cette foutue larme s’est fait la malle. Traîtresse, elle s’est échappée contre ma volonté, libérant un sanglot un peu bruyant que je pensais lui aussi pouvoir contenir. Entendre est plus dur encore qu’imaginer, que provoquer. Entendre, même aussi délicatement qu’il le fait, tout en suggestion, c’est réaliser. Gianni s’aperçoit de ma souffrance, m’essuie la joue du pouce. Il pose sa tête sur mon cœur, ma main sur sa nuque. Il m’impose cette caresse que je rêverais de lui donner. Il pleure lui aussi.

– Je te demande pardon, mon amour.

– Tu n’as pas à le faire, Gianni. C’est bien, je voulais que ça arrive. Je ne blâme aucun de vous deux, je suis aussi heureuse que triste. Ne t’occupe pas de la peine que je peux ressentir. J’ai juste un deuil de plus à faire. Il était nécessaire, pour toi comme pour moi. Il faut affronter les épreuves. C’en était une pour moi. Ça va aller maintenant. Regarde-moi s’il te plaît.

Il lève la tête. Ses yeux sont voilés, mais une nouvelle lumière s’y agite, une toute petite flamme, à peine perceptible.

– Tu es au cœur du cyclone, Gianni. Au cœur il fait bon vivre, au cœur tout est calme. Je suis le cyclone, je veux que tu te sortes de cette situation. Tu as encore une étape à franchir. Elle sera sûrement dure à vivre, mais une fois la tempête passée, tu trouveras un endroit où te poser. Un endroit à l’abri des vents.



Il a fallu aussi affronter Maëva. Je pensais que ce serait plus douloureux qu’avec Gianni. Je me suis trompée. Elle est si franche, si spontanée. Elle est entrée dans ma chambre, a foncé droit sur le lit. Elle m’a regardée dans les yeux. Avec beaucoup de sincérité, elle m’a dit :



– Lydia, j’imagine que tu sais...

– J’ai compris à son comportement, ensuite, il m’a dit.

– Oh, je pensais qu’un autre t’aurait avertie.

– Qui donc ?

Elle fronce les sourcils, fait bouger son stylo entre ses doigts, le tapote sur le dossier qu’elle serre dans son autre main.

– OK, je vais y aller franco. Au Lounge, il m’a embrassée devant tout le monde. Je suis désolée, Lydia, ça aurait dû se passer autrement, ça n’aurait pas dû arriver du tout. Tu as le droit de m’en vouloir, de me souhaiter le pire.

– D’être à ma place, par exemple, commenté-je en souriant.

Elle marque une pause, pas sûre de savoir si je plaisante ou non, continue :

– Heu oui, par exemple. Bref, je suis là ce soir pour prendre soin de toi, j’aimerais continuer à le faire. Mais si tu préfères, je peux appeler un confrère.

– Non !

– Tu as le droit de m’insulter, de m’engueuler. Fais quelque chose, Lydia !

– Qu’est-ce que tu veux que je fasse, que je t’en mette une ? me moqué-je.

– Dis quelque chose au moins.

– C’était bien ?

– Quoi ?

– Avec Gianni, est-ce que c’était bien ?

– Ne me demande pas une chose pareille, s’offusque-t-elle en s’éloignant.

– Lui et moi, Maëva, c’était fabuleux, j’espère que c’est au moins aussi bien entre vous. Tu veux que je parle, que je crie, que je t’insulte, je n’en ferai rien. Je vous souhaite d’être heureux.

– Comment tu fais, Lydia ? Comment ?

– S’il te rend heureuse toi aussi, tu me devras un service, Maëva. Tu sais très bien ce que j’attends.

– Tu n’es quand même pas en train de marchander ton mec contre...

– Le mot est un peu fort. Je te demande simplement de revoir ta position. Réfléchis-y au moins.



Avec elle aussi j'ai été un peu dure. Non, je n'espère pas qu'elle me débranche pour me remercier de lui laisser mon mec. Qu'elle le croie la fera moins culpabiliser, c'est tout. Je l'aime vraiment beaucoup. C'est vrai, quand ses mains, ses doigts, se sont activés pour me soigner, je n'ai pas pu m'empêcher de les visualiser sur Gianni. Ça m'a fait mal, mais ça passera. Je suis toujours maîtresse du jeu. Le roi et la reine sont réunis. Il leur reste à l'assumer totalement. Je dois me concentrer sur le reste : quitter ce monde !

Depuis leurs aveux, nous n'abordons plus le sujet de leur relation. Ils ne montrent rien devant moi : leurs échanges de regards brefs, mais complices suffisent à me rassurer : tout roule pour le moment. Gianni rentre toujours au milieu de la nuit, je sais qu'il la voit tous les soirs. Je ris en réalisant que c'est Muriel qui en souffre le plus. Il ne dîne plus du tout avec elle, Gianni me l'a avoué. Elle a arrêté d'amener ses petits plats. Elle a dû en avoir ras le bol de cuisiner pour rien. Muriel a appris pour Maëva et lui, a tout fait pour me mettre la pression, a fini par se rendre à l'évidence : Gianni est libre de vivre sa vie avec qui il l'entend !

Muriel ne m'adresse plus la parole. Depuis deux jours, elle vient, désinfecte, soigne, note, se barre aussi indifféremment qu'elle est entrée. Si moi j'accepte, elle devra s'y faire ! Je n'apprécie plus son comportement. Elle se venge sur moi en me manipulant avec une indélicatesse calculée, exagérée. Je devrais me plaindre. Je me tais. En vain j'espère qu'en faisant un geste malencontreux, enfin elle m'arrache à cette vie.

J'ai vu Benji. Je lui ai annoncé que nous avions réussi. Il m'a dit qu'il savait. Il attendait que Maëva et Gianni abordent eux-mêmes le sujet. Il a posé sa main sur ma joue, m'a souri, m'a dit :

– Je suis là, je veille, sur toi, sur lui.

– Je sais, Benjamin.

– Il t’aime.

– C’est elle qu’il doit aimer maintenant.

– Ça viendra, conclut-il en essuyant une nouvelle larme sur ma joue. Ça ne change rien, il te garde près de lui. Tu n’en doutes pas, n’est-ce pas, Lydia ?

– Ça ne change rien, mais ça change tout, Benjamin. Il n’est plus seul, il retrouve le sourire. Ça change tout, Benjamin, je répète.

26 – Joyeux Noël

Maëva

Ma vie est étrange. Mes matins ressemblent à ceux de tout un chacun, si ce n'est que l'homme qui partage mes petits-déjeuners n'est ni mon père ni mon mari. C'est mon proprio et mon ami. Mes journées sont celles d'un médecin surchargé de boulot, une ribambelle de cas se succède à l'heure où sonne la rentrée. L'automne jaunit les feuilles des arbres, refroidit l'océan, mais le soleil est toujours bien présent. Le soir, je retrouve celui qui me fait tant vibrer. Chaque fois qu'il me prend dans ses bras, me fait l'amour, j'oublie qu'il n'est ni mon mari ni l'homme de ma vie. Gianni regagne ensuite sa maison. Devant Lydia, chacun de nous fait comme si de rien n'était.

Une vie vraiment très étrange !

Un monsieur très âgé avance à pas minuscules, je lui ouvre la porte. Il me rappelle ces anciens jouets mécaniques, un peu raides, ils sautillaient pour emprunter une route aléatoire. Ce monsieur se dirige vers *mon* fauteuil.

– Non, je le corrige, asseyez-vous plutôt là, lui indiqué-je.

– QUOI ? hurle-t-il.

Je sursaute. Je ne m'attendais pas à un tel volume. Je jette un œil à ses oreilles, pas d'appareillage. Ça va encore être coton.

– Mettez-vous là, monsieur, insisté-je en pointant mon index sur la chaise que je lui recule.

– D'ACCORD, MERCI DOCTEUR.

– Pouvez-vous me rappeler votre nom, monsieur ?

– NON, JE NE VEUX PAS PELER D'OIGNONS, DOCTEUR, JE SUIS VENU POUR UNE AUSCULTATION.

Je vérifie mon carnet de rendez-vous. Il s'agit de Monsieur Encara ? Maxime Encara.

– Très bien, monsieur Encara, en quoi puis-je vous aider ?

– DES DÉS ? POURQUOI DES DÉS ? JE NE SUIS PAS LÀ POUR JOUER !

– Aider... en quoi puis-je vous AI-DER ?

Il ne comprend pas. Je griffonne sur une feuille.

– Ah ! Faudrait penser à articuler, docteur, ou à parler un peu plus fort, rit-il. J'ai un problème.

– Votre audition ?

– Comment ça l'addition ? Vous voulez que je règle avant que vous ne m'auscultiez ?

Sur le même papier, j'écris : Audition ?

– Oh, non, j'ai oublié mon appareil à la maison, s'esclaffe-t-il. Vous allez devoir faire avec, docteur.

– OK, articulé-je exagérément.

– J’ai une espèce de trainée rouge qui monte le long de mon bras. Ça doit pas être normal.

– Vous vous êtes blessé ? demandé-je en le guidant vers la table d’examen.

– Non, je ne me suis pas baissé, dit-il en fronçant les sourcils.

– BLESSÉ, monsieur Encara.

– Ah, oui, j’ai dû m’accrocher un peu en manipulant mes outils.

Après une auscultation minutieuse, je prescris des antibiotiques à monsieur Encara. En bricolant, il s’est fait une ampoule monstrueuse au creux de la main. Ça s’est infecté, il a un peu trop attendu pour consulter, mais tout devrait rentrer rapidement dans l’ordre.

La patiente suivante est la maman d’un petit garçon de deux ans. Je l’ai déjà reçue plusieurs fois. Elle m’a téléphoné en catastrophe tôt ce matin parce que son fils a chuté de sa chaise haute en gesticulant un peu fort. Après qu’elle m’ait décrit la réaction du petit, j’ai préféré l’orienter vers les urgences de l’hôpital des enfants.

– Madame Lemary, comment va Grégory ?

– Mieux, je voulais vous montrer les radios. Votre secrétaire m’a permis de passer entre deux patients. Je suis désolée de venir vous embêter sans rendez-vous, je suis tellement inquiète.

– L’urgentiste de l’hôpital ne vous a pas délivré son compte-rendu ?

– Si, mais je veux être bien sûre.

J’examine Grégory. Encore un peu choqué, il est moins vif que d’habitude. Les radios ne montrent ni fracture ni trauma apparent.

– C’est arrivé ce matin, il doit être encore un peu perturbé, je la rassure. Il faut le surveiller. Pensez à le réveiller toutes les heures cette nuit.

– Le réveiller ?

– Il est tombé sur la tête, il faut être sûr qu’il n’y ait pas d’hématome, de saignement qui apparaisse. C’est important, cette nuit en tous cas. Ne vous affolez pas, c’est une simple précaution.

– Il a déjà tant de mal à s’endormir. C’est un hyperactif, il veut tout le temps qu’on le sollicite. L’heure du coucher, docteur, c’est un véritable enfer, il hurle pendant des heures.

– Il finira bien par trouver le sommeil, dorlottez-le un peu. Vérifiez aussi qu’il ne vomit pas.

Elle se mord une lèvre, grimace.

– C’est que, dit-elle gênée, il est très capricieux, il pleure tous les soirs, jusqu’à se faire vomir.

– Oh, et bien, si ça arrive plusieurs fois...

– Docteur, il vomit jusqu’à trois fois. Je passe la moitié de la nuit à lui faire prendre le bain, à nettoyer son lit. J’ai même tapissé le sol de sa chambre de sacs plastiques et de serviettes pour éviter d’abîmer la moquette.

– S’il vomit en jet, ajouté-je en prenant quelques notes sur le carnet de santé de Grégory.

– Il projette jusqu’au milieu de la pièce, m’assène-t-elle.

Je relève la tête, effarée. Merde, c’est un remake de l’Exorciste ?

– Écoutez, inquiétez-vous et appelez les urgences si ce n’est pas comme d’habitude, d’accord ? Mais le compte-rendu et ce que je vois maintenant me semblent rassurants.

– Merci, docteur, je sais qu’il était peut-être superflu que je passe, mais j’ai eu si peur.

– Je comprends, vous avez bien fait. Rentrez tranquille, surveillez-le bien. Dans quelques jours, cette chute ne sera plus qu’un mauvais souvenir.



Noël est passé, avec son lot de gripes, bronchites, gastro-entérites. Je me shoote aux vitamines. Entre le cabinet, les visites à domicile, les gardes et Lydia, je ne sais plus où donner de la tête. Elle a fait deux grosses infections qui ont bien failli la laisser KO. Je priais intérieurement pour qu’elle résiste, s’en sorte, que je n’aie pas à agiter devant tout le monde, et surtout devant Gianni, le fameux papier dont je continue à lui cacher l’existence. J’ai été exaucée, j’ai quand même dû la faire admettre plusieurs jours à l’hôpital.

Gianni est resté auprès d’elle chaque fois. Ça me rassure qu’il prenne encore autant soin d’elle. Je l’admire pour ça. Pour ça, pour tout ce qu’il a déjà fait, pour tout ce qu’il est. Mais je suis dans la merde. Pourquoi ? Parce que j’ai fait la pire connerie de ma vie, je suis encore tombée amoureuse. Non, ce n’est pas le terme exact. Avant lui, il ne s’agissait que de coups de cœur. Je le sais aujourd’hui, je peux faire la différence.

Je pense à lui tout le temps, le jour, la nuit. Il me manque dès qu’on se quitte. Je souffre quand il a de la peine, quand il s’inquiète pour Lydia. Pire que tout, je sens poindre cet affreux sentiment de jalousie, de possession. Je n’ai absolument pas le droit ! C’est *moi* la femme en trop. Elle est la première, la vraie. C’est plus fort que moi. Lorsqu’il rentre chez lui, je le retiens de plus en plus longtemps.

Pathétique !

J'ai enfreint les règles. S'il le soupçonnait, il romprait, c'est certain. Il veut vivre, profiter, pas m'aimer. C'était clair, c'était le contrat. Il a fallu que je m'entiche de lui. Je me tais, trop peur de le perdre. À défaut de l'avoir tout entier, tout le temps, que j'aie au moins ça.

Je m'attache aussi terriblement à Lydia. C'est paradoxal ; plus j'apprends à la connaître, moins je peux contrôler ce que je ressens. J'ai passé le soir de Noël chez mes parents, à Paris. Arrivée le jeudi, je suis rentrée dès le lendemain, contrainte du boulot. Loin de la région bordelaise, loin de tout, j'ai passé un moment magique. Je n'ai pas raconté à mes parents mon histoire avec Gianni. Ils s'opposeraient à cette relation. J'ai beaucoup parlé de Delphy, de Benjamin, du bonheur d'avoir à mon tour conquis la patientèle de ce dernier. Je leur ai expliqué que je ne cherchais plus d'appartements, celui que j'occupe chez Benji est un petit paradis, au moins, j'ai de la compagnie. Au retour, après avoir délicieusement rechargé les batteries, j'ai trouvé le colis tant attendu. Je vais l'offrir avec un peu de retard, personne ne s'en formalisera.

Je sonne, Gianni me reçoit. Dans le couloir, il me prend dans ses bras.

– Tu m'as manqué, murmure-t-il.

– Je ne suis partie que deux jours, je souris.

– Deux jours de trop...

Il ne m'embrasse pas. Nous ne le faisons jamais ici. D'un signe de tête, il m'invite à aller voir Lydia.

– Maëva, joyeux Noël, me dit-elle.

Je me penche, pose une bise sur sa joue.

– C'était bien chez tes parents ?

– Mieux que ça, je réponds, enjouée. Les tiens ont pu venir ?

– Oui, ils ont même dîné dans la chambre, rit-elle. Ma sœur avait amené son petit ami, un garçon charmant. C’est passé vite.

– Ils sont déjà repartis ? la questionné-je en vérifiant ses constantes.

– Mélie a des examens début janvier, elle doit réviser. Ici, avec toutes ces allées et venues, c’est compliqué, commente-t-elle tristement.

– J’ai une surprise pour vous deux, annoncé-je en m’éloignant pour récupérer le paquet dans mon gros sac. Je sais que nous avons des rapports un peu... extraordinaires tous les trois. Aussi, je voulais vous offrir quelque chose de spécial. Je croise les doigts pour que ça fonctionne parce que je prépare ça depuis longtemps.

– Qu’est-ce que c’est ? demande Lydia, excitée comme une gamine.

– Peut-être un moyen de te faire retrouver quelques sensations. Gianni, tu veux bien ouvrir ?

Sans un mot, il obéit, révélant deux paires de lunettes-casques, et un tout petit ordinateur. Il m’interroge du regard.

– Gianni, approche le fauteuil, installe-toi.

Je m’occupe des branchements, pose l’ordinateur sur une chaise près de Gianni. Je le mets en route, cherche un des programmes.

– Je vous explique : ce sont des casques de réalité virtuelle. Un de mes amis est passionné d’informatique et de jeux vidéo. J’ai piqué quelques photos de vous chez Benji. Mon ami a réussi à créer des personnages virtuels à votre image. Je lui ai demandé de mettre au point différents décors, je vais vous laisser les découvrir. Vos personnages sont connectés entre eux. Pour des raisons évidentes, c’est celui de Gianni qui permettra au tien, Lydia, d’interagir avec l’interface. Lydia... tu m’as offert un cadeau inestimable, je voulais trouver quelque chose qui te prouve à quel point tu comptes pour moi. Ce programme ne te permettra pas de remarquer, mais le cerveau est un organe si complexe, si merveilleux... Peut-être qu’en faisant appel à ta mémoire sensorielle, tu pourras éprouver des choses inattendues.

Je l'espère. Je vous quitte, j'espère que ça vous plaira. Je vous souhaite un joyeux Noël à tous les deux, je conclus en calant le casque sur la tête de Lydia.

Gianni me regarde, curieux, ému. Je lui montre comment tout fonctionne, frôle sa main dans un geste de tendresse, avant de m'en aller.

27 – Un deux trois quatre

Gianni

J'enclenche le programme, mets mon casque. J'entends Lydia crier :

– Mon Dieu, c'est incroyable ! Gianni, tu me vois ?

– Oui, je réponds, des trémolos dans la voix.

Lydia, son personnage virtuel est là, devant moi, sur une plage. C'est si réaliste. Debout, en maillot de bain, elle me regarde. Une Lydia version deux points zéro. Une Lydia qui marche, regarde autour d'elle, vit. Interdit, je découvre les vagues immenses qui nous appellent. Chacun de nos personnages tient une planche de surf.

– Je sens le vent, j'entends le bruit des vagues, Gianni, c'est complètement fou. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

– Je ne sais pas, dis-je en riant. On essaie d'aller surfer ?

– Tu crois qu'on peut ?

Je ne sais pas comment j'y parviens, j'arrive à faire bouger nos doubles. Lydia ne dit plus rien, mon moi virtuel, assis dans l'eau sur sa planche, la regarde dompter les vagues. C'est irréel, bouleversant. Pendant de longues minutes, je savoure, retrouve ma femme telle que je l'aimais, intrépide, magnifique. Le programme s'arrête, nous basculons dans une autre réalité virtuelle. Une fenêtre s'ouvre sous nos yeux. Dans une élégante écriture, un message de Maëva :

Retrouvez-vous...

La fenêtre disparaît. Le double imaginaire de Lydia, devant moi, attend. Autour de nous, une pièce qui ressemble au salon de l'appartement au-dessus du *Lounge*. Je prends la main de Lydia.

– Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle.

– Je ne sais pas, Lydia. Est-ce que tu veux essayer ?

– Je...

– Lydia ?

Mon personnage s'approche du sien, se penche, l'embrasse, la serre dans ses bras. Physiquement, je ne perçois pas grand-chose, pourtant, ça me remue.

– Gianni, ne fais pas ça, murmure-t-elle.

– Pourquoi ?

– Je me souviens, des frissons sur ma peau, des décharges électriques qui traversaient mon corps chaque fois que tu me touchais. Je me rappelle de l'envie que j'avais de toi. Il ne faut pas, c'est trop frustrant. Je comprends ce qu'a voulu faire Maëva. C'est... Ça n'est plus nous, Gianni. Ces moments-là, c'est avec elle que tu dois les partager dorénavant.

– Tu es sûre ?

– Oui, je préfère essayer autre chose. Cette sensation d'être debout, de surfer, des vagues qui déferlent sous ma planche, cette liberté, c'est tout ce que je veux. Le reste, Gianni, c'est fini.

– Je regarde le programme suivant ?

– S'il te plaît. Tu ne m'en veux pas ?

– Bien sûr que non...



Lydia s'est endormie. Nous avons vécu une expérience hallucinante. J'ai eu beaucoup de mal à la convaincre d'y mettre un terme. Euphorique, je ne l'avais pas vue si heureuse depuis avant l'accident. Si j'avais su que ça lui ferait autant de bien, je me serais renseigné plus tôt pour lui offrir ce jouet miraculeux. Elle veut recommencer dès demain. Je me ferai un plaisir de partager à nouveau de tels moments avec elle. Même si ce n'est que virtuel, c'est comme si, pendant quinze minutes, nous faisons un bond dans le temps. Comme si ces six années n'avaient pas existé. Le plus merveilleux, c'est la joie que ça lui procure. Comme l'avait prédit Maëva, elle s'est rappelée.

Maëva, cette femme incroyable a chamboulé ma vie, notre vie. Elle rend le sourire à Lydia, me rend le mien aussi. Elle craignait que les gens nous jugent. À notre grande surprise, ça n'a pas été le cas. Nous ne nous affichons pas non plus franchement. Depuis cette fois où je l'ai embrassée devant tout le monde, j'évite les démonstrations publiques. La nouvelle a circulé, évidemment. Ceux qui osent aborder le sujet avec moi m'encouragent à vivre ma vie tout en restant dévoué à Lydia. Je suis surpris de tant de compréhension.

Lydia me parle moins de ses funestes projets. Elle est plus patiente, plus détendue. Maëva vient chaque soir nous retrouver, s'occuper d'elle. Dès que cette dernière est endormie, sous la surveillance de Marina, je m'échappe pour retrouver la femme qui me redonne envie de me lever chaque matin. Depuis qu'on se fréquente, tout me paraît moins fastidieux ; les journées sont plus légères, plus douces. J'adore frapper à sa porte. Elle m'ouvre sur cette nouvelle vie de plaisirs interdits, de plaisirs coupables. J'aime la serrer dans mes bras, oublier que le monde existe. Chacun de ses gestes, de ses soupirs, chacune de ses attentions me ramène à une existence que je pensais oubliée à jamais. Le plus déroutant, c'est que je pense de plus

en plus à elle, dès le matin, tout au long de la journée. J'attends avec impatience le moment où enfin, dans le cocon de sa chambre, nous serons seuls.

Ce cadeau qu'elle nous a fait est d'une incroyable générosité. Elle m'épate, me subjugue. Je n'en reviens pas qu'une femme pareille existe. À mon tour de lui faire une surprise à la hauteur de ce que je ressens pour elle.

Je toque à sa porte. Elle me laisse entrer, radieuse dans une robe pull grenadine. Col roulé, mais très moulante, elle ne dissimule rien de sa si jolie silhouette. J'épouse directement sa bouche, sa taille, l'emprisonne dans mes bras en reculant jusqu'à sa chambre. Elle rit en me rendant mon baiser. Je l'étouffe de mon désir grandissant, relève progressivement le fin lainage de sa tenue. En quelques secondes, je fais voltiger le vêtement à travers la pièce. Elle frissonne, de froid, d'envie, certainement un peu des deux. Mes lèvres glissent sur son cou, son décolleté que je connais par cœur. Je dégrafe son soutien-gorge, fais descendre son string sensuellement le long de ses jambes. Je la fais basculer sur le lit, me désape devant elle. Ses yeux brillent, me dévorent sans mesure. À genoux, je passe ma langue sur ses chevilles, ses mollets, le galbe de ses cuisses, la peau délicate et interdite. Elle se tortille, me guide, m'incite à davantage. Appliqué, je la fais soupirer, gémir, jusqu'à ce qu'impatient, mon sexe demande son reste.

Je tends la main vers la table de nuit, saisis de quoi nous protéger. Je m'invite au creux de ses reins, impose ma loi, sous ses supplications. Son cœur bat au rythme de mes va-et-vient. Je suis en territoire conquis, pourtant, c'est chaque fois une découverte, chaque fois meilleur, plus intense, plus émouvant. Sur ses seins, du bout de ma langue, je dessine les mots que je veux lui crier. Je m'entraîne à me dévoiler. C'est contraire à nos règles, est-ce que ça va tout changer ? Briser le lien qui s'est créé ? Les règles, on les a imposées à deux. Elle vibre sous la caresse de ma langue, sans se douter de la déclaration humide que je viens de lui faire. J'attends que son plaisir, au paroxysme, m'autorise le mien. Alors, seulement, je murmure contre son oreille :

– Je t'aime.

Elle arrête de respirer, son cœur bat encore plus fort. Je suis aussi excité qu'angoissé. Je me suis mis à nu, comme un jeune homme qui vit sa première fois, je crains qu'elle me rejette, mais jamais je n'ai été aussi heureux d'avoir osé.

– Tu viens de dire quoi ? demande-t-elle doucement.

Je relève la tête, rive mon regard au sien. Très sérieux, je répète :

– Je t'aime.

Elle plaque une main sur sa bouche, des larmes inondent son regard.

– Maëva, tu n'es pas obligée de répondre, j'avais besoin de te le dire, c'est tout.

– Moi aussi... moi aussi je t'aime, Gianni.

Pendant une minute, le temps semble suspendu. Notre étreinte se fait plus sage, plus poignante aussi. C'est bien qu'on ressente la même chose, même si c'est... mal.

Je m'étends sur le côté, la berce en silence. Chacun de nous doit faire le bilan de ces derniers mois, de l'évolution de nos sentiments. Tout ça nous dépasse complètement.

Son réveil affiche trois heures du matin.

– C'est l'heure, m'annonce-t-elle.

– De quoi ? je réponds.

– Tu dois te préparer à partir.

– Pas cette fois.

– Comment ça ?

– À partir d'aujourd'hui, Maëva, je reste toute la nuit.



Nouvelles habitudes. Depuis trois mois, je dors avec elle. Notre entente est parfaite. Je n'oublie pas Lydia. Je passe du temps avec elle la journée, autant que possible, sauf quand je bosse au *Lounge*. Même en plein hiver, mon bar est fréquenté. Mes habitués ne manquent pas de se retrouver dans cet endroit privilégié. Les surfeurs sont une petite famille, rien ne les arrête, pas même le froid glacial de l'océan. Ce soir, je n'ai pas chanté, seulement fait acte de présence. J'arrive à la maison. Je vais embrasser Lydia, faire une petite séance de réalité virtuelle avant de rejoindre Maëva. Cette organisation est bien huilée, nous convient à tous. Je pose mon casque dans l'entrée.

Des cris, une alarme inquiétante, persistante, je cours comme un fou, me casse la gueule dans le couloir, me relève, titube comme si j'étais bourré. Je déboule dans la chambre de Lydia. Muriel est en train de faire un massage cardiaque à ma femme, Maëva, debout devant le lit, lui demande d'arrêter. Impassible, elle répète à Muriel qu'il ne faut pas, qu'elle doit la laisser partir.

Sonné, choqué, je me rue sur Maëva, la pousse brutalement près de Lydia, hurle :

– FAIS QUELQUE CHOSE, MAËVA, SAUVE-LA. TU L'AS DÉJÀ FAIT, RECOMMENCE ! MAËVA, POURQUOI TU NE BOUGES PAS ?

Elle baisse la tête. Je ne comprends rien. Je me précipite pour remplacer les mains de Muriel que j'éjecte aussi sèchement que Maëva. Je compte... Un deux trois quatre, en appuyant comme un damné sur la cage thoracique de ma femme.

– REVIENS LYDIA, REVIENS MON AMOUR !

Un deux trois quatre.

– LYDIA NOM DE DIEU M’ABANDONNE PAS. TU N’AS PAS LE DROIT. LYDIAAAA

Le bruit du moniteur cardiaque, lancinant, sifflant, atroce, comme un acouphène insupportable, me détruit le tympan, me vrille le cerveau. Je monte sur le corps de ma femme pour donner plus de force à mes gestes.

– MAËVA, FAIS-LUI UNE PUTAIN D’INJECTION ! hurlé-je.

– Non, murmure-t-elle. C’est fini, Gianni, elle nous a quittés.

Tout en exerçant une pression régulière sur le cœur de Lydia, je lui jette le regard le plus haineux possible. En cette seconde, je la déteste. Elle m’a trahi. Acharné, je continue le massage cardiaque, geins quand je sens un os craquer sous la force de mes mains. Je hurle de douleur, de rage, de culpabilité, de désespoir.

– Heure du décès, vingt-deux-heures trente-cinq, prononce laconiquement Maëva.

Un cri animal, guttural, atroce, sort de ma bouche :

– NOOOOOOOOONNNNN... REVIENS, LYDIA !

Muriel arrête toutes les machines, je m’effondre sur le corps de ma femme. Elle ne bouge plus, son cœur ne bat plus, le respirateur ne fait plus bouger sa poitrine. Ses yeux sont fermés, sa bouche ouverte. Pas un souffle, plus un seul bruit dans la pièce. Plus un bruit dans une chambre qui n’avait pas connu le silence depuis sept ans. C’est insoutenable. Je serre le corps frêle de Lydia, caresse son visage.

– Je ne t’ai même pas dit au revoir, ma chérie, je ne t’ai pas redit combien je t’aime. Tu es l’amour de ma vie. Ne me quitte pas, Lydia, je t’en supplie. Je t’aime mon cœur. Je t’aime tellement.

J'attends un instant, la fixe comme si par miracle elle allait me répondre. Son silence m'arrache définitivement une partie du cœur. Je pose, en pleurant, mes lèvres sur son front, m'y attarde, sur chacune de ses joues, le bout de son nez. Je fais une pause, prends la parole à sa place :

– Gianni, il en manque un.

Ma bouche sur ses lèvres :

– Le meilleur pour la fin.



Je ne sais pas combien de temps je suis resté comme ça, allongé contre Lydia, serrant son corps tant qu'il était encore chaud. Les deux autres femmes dans la pièce se sont éloignées pour passer des coups de fil. Lorsque je suis revenu à moi, que j'ai vraiment réalisé, je me suis levé, j'ai remonté le drap sur Lydia. J'ai caressé ses cheveux, lui ai chanté ma dernière chanson, celle qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion d'entendre.

Maëva a eu le malheur de se pointer, pour me consoler. Je l'ai poussée hors de la chambre.



– Pourquoi ? Pourquoi t'as rien fait ?

Muriel arrive, gênée.

– Elle ne pouvait rien faire, Gianni, elle avait fait signer un document à Lydia en ton absence.

– QUOI ? QUEL DOCUMENT ?

Maëva se retourne vers Muriel, la fusille du regard.

– QU’EST-CE QUE C’EST QUE CETTE HISTOIRE ? crié-je, pris de folie.

– Un refus de réanimation active, ajoute Muriel.

– Docteur Valence, est-ce que c’est vrai ? lui demandé-je.

– Lydia m’a demandé de faire rédiger ce papier devant témoin. Elle a insisté.

– TU AS ACCEPTÉ ÇA ?

– C’était ma patiente, Gianni, oui, j’ai répondu à sa demande.

– C’était quand ? Quand, Maëva ?

– Il y a longtemps, reprend Muriel, ça fait plusieurs mois.

J’avance, menaçant, vers Maëva.

– Tu m’as caché un truc pareil ?

– Lydia ne voulait pas que tu sois au courant, murmure-t-elle. Je suis tenue par le secret médical.

– Tu avais tout calculé en fait, grondé-je. T’attendais juste l’occasion, que je te dise que je t’aime, hein ? Maëva, tu croyais que c’était gagné. Plus qu’à éjecter ma femme pour que la place soit totalement libre !

– Comment tu peux imaginer une chose aussi atroce, Gianni ? Tu ne peux pas le penser, c’est le choc, tu es sous le choc !

– Dégage de ma vue, de ma vie ! Sortez de chez moi, Docteur Valence, je ne veux plus jamais vous revoir.

Paralysée, elle ne bouge plus, des larmes roulent le long de ses joues, ses yeux sont aussi tristes que perdus.

– DÉGAGEZ DE CHEZ MOI, DOCTEUR, vous n'êtes plus la bienvenue. Tout est fini !

28 – Deuil

Maëva

Dans un tailleur pantalon noir, en deuil, j'attends devant l'église où va avoir lieu la cérémonie. J'avais peur de venir, Benjamin m'a convaincue. Après le violent rejet de Gianni, je me sens illégitime. J'avais beaucoup d'affection pour Lydia, je tiens à lui rendre hommage. Je souffre moi aussi de sa disparition. Nos discussions, son rire, nos plaisanteries ridicules, souvent déplacées, vont me manquer. Je n'ai pas revu Gianni. J'ai pris de ses nouvelles par Benjamin. Il est au plus mal. Je le comprends, j'aimerais pouvoir le soutenir. Benji a essayé de lui parler de moi, de lui expliquer que je n'avais commis aucune faute. Il s'est emporté, complètement fermé, menaçant Benji de le foutre à la porte s'il prononçait encore mon nom. Il me raye de sa vie, me rend coupable de la mort de Lydia, comme si j'avais moi-même arrêté son cœur. Il lui fallait un coupable, pour accepter l'intolérable. C'est tombé sur moi.

Que s'est-il passé bon Dieu ? Comme d'habitude, je me suis rendue à leur domicile ce soir-là. Muriel était déjà présente. Elles n'échangeaient pas un mot, en froid depuis des mois. Mon téléphone a retenti, maman... Je ne lui avais pas parlé depuis un moment. Je leur ai demandé de m'excuser. Je suis sortie dans le jardin, discuter avec ma mère un quart d'heure. À mon retour, Muriel, affolée, prodiguait un massage cardiaque à Lydia. Je me suis précipitée, j'ai tout vérifié, y compris les appareillages, les branchements, pendant que Muriel continuait les pressions sur sa poitrine. J'ai demandé à cette dernière ce qui était arrivé, pourquoi elle ne m'avait pas appelée... je n'étais pas si loin ! Elle m'a répondu qu'elle n'avait rien compris, un autre arrêt cardiaque, tout simplement, dès que j'étais sortie. Un quart d'heure, quinze longues minutes d'arrêt dans son état déjà si fragile. Je ne pouvais

plus rien faire. Même si j'avais pu, c'était aller à l'encontre des dernières volontés de ma patiente.

– Ça va bien se passer, me rassure Benji en essuyant une larme sur sa joue râpeuse.

Une foule de gens s'entasse devant l'église, le noir domine, triste, funeste, comme ce jour atroce. Je retiens mes larmes, me fais aussi discrète que possible, collée au bras de Benjamin. Je tremble comme une feuille. Je n'ai rien pu avaler depuis le drame. Rien ne passe. Je ne dors plus, me shoote au café. J'ai manqué trois rendez-vous au cabinet, eu beaucoup de mal à me concentrer sur les cas de mes patients. Gianni me manque, son rejet, les regards haineux qu'il me jetait me hantent, me tuent. Je l'aime vraiment.

Je l'aime à en crever.

Le sinistre cortège arrive. Benjamin me serre plus près de lui. Gianni sort d'une voiture, en costume sombre, chemise et cravate noires. Il n'est pas rasé, des cernes ravagent son beau visage. Une femme sort en même temps que lui de l'habitable : Muriel. Mon cœur se déchire un peu plus. Que fait-elle là ? Pourquoi met-elle son bras autour de ses épaules ? Qui est-elle pour se permettre une telle familiarité ? Les proches de Lydia arrivent dans un autre véhicule. Je me fais toute petite.

Le prêtre nous invite à rentrer. Nous nous répartissons sur les bancs. Les parents et la sœur de Lydia en tête, Gianni et Muriel les succèdent. Il voit Benjamin. Son regard, perdu dans le brouillard, semble m'apercevoir sans réaliser. Il continue. Je suis à la fois meurtrie et soulagée. Tout à coup, il s'arrête, recule, s'interrompt à notre niveau. Ma main dans celle de Benjamin se crispe, j'enfonce mes ongles dans sa peau. Gianni me fixe, plein de haine. Tout fort, dans le silence pesant de l'église, devant tout le monde, il m'assène :

– Sortez d’ici Docteur Valence, sortez immédiatement, ce n’est pas votre place !

Benjamin tente d’intervenir. Mes larmes me submergent, la honte, la gêne aussi. Je me libère des doigts de Benji. Sous les murmures dérangeants de tous les gens présents, sous leur regard jugeant, je me précipite à l’extérieur. Je cours à perdre haleine jusqu’à la maison de Benjamin. Je me jette sur mon lit, pleure toutes les larmes de mon corps, de mon cœur. Jamais je n’ai eu aussi mal de ma vie.



J’ai attendu un mois. Un mois qu’il commence son deuil, qu’il prenne peut-être conscience que je n’étais pas responsable. Mes patients, au cabinet, ont forcément eu vent de la scène de l’église. Tout se sait très vite dans un village. Je l’ai lu dans leurs yeux, compris dans leur attitude plus distante. J’ai tant perdu dans cette histoire : ma réputation, mon amour-propre, surtout, l’homme que j’aime.

Je veux lui parler, on doit mettre les choses à plat. Il ne répond ni à mes appels, qu’il rejette systématiquement, ni à mes textos. J’ai tenté de le retrouver au *Lounge*, je me suis fait jeter par Dom :

– Il ne t’autorise plus à mettre les pieds ici, désolé, Blondie, m’a-t-il dit en haussant les épaules.

Je ne voulais pas me rendre chez lui. Il ne me laisse plus le choix. Je viens de fermer le cabinet. Delphy, ma confidente, m’a encouragée. Stressée, mon ventre se tord, je suis au bout de ma vie. J’hésite en levant mon doigt sur la sonnette. J’appuie.

– Qu’est-ce que tu fous ici ? Comment oses-tu revenir ? gronde-t-il.

– Gianni, ça ne peut pas finir comme ça, on doit s'expliquer. Je t'en supplie, laisse-moi parler.

– Vous fatiguez pas, docteur Valence, Muriel s'est chargée de me raconter. Je n'ai plus rien à vous dire.

– Muriel ?

Il claque la porte. Qu'est-ce que Muriel a pu lui dire ? Il n'y a rien de plus que ce qu'il a vu. En quoi ça me rendrait coupable ?



Six mois... six mois depuis la disparition de Lydia. Six mois depuis ma séparation avec Gianni. Même Benjamin a échoué, n'a pas réussi à lui faire entendre raison. Pire que tout, Gianni se console depuis quelques jours dans les bras de Muriel. Comment je le sais ? Sa voiture se gare le soir devant chez lui, s'y trouve encore quand, au petit matin, je pars travailler. Si seulement c'était une autre femme, je le supporterais peut-être mieux. Je ne sais pas, j'ai tant de mal à accepter. Il nous est arrivé de nous croiser sur la place du village ; chaque fois, il m'a incendiée du regard, a changé de direction. Chaque fois, j'ai ravalé mes larmes. Je ne peux plus vivre dans la maison à côté de la sienne, pas comme ça, pas en le sachant avec cette conne. Cette femme ne le mérite pas. Elle s'est jetée sur lui, le voulait depuis toujours. Elle a fini par obtenir le résultat qu'elle espérait. Je la hais, je la hais autant qu'il est possible de détester un être humain.

J'ai pris ma décision. Je vais partir, quelque temps au moins. J'attends juste mon remplaçant. Benjamin, comme chaque matin, a préparé le petit-déjeuner.

– Maëva, viens t'asseoir, il faut que tu manges, tu maigris à vue d'œil.

– Je n'ai pas faim, Benji.

– C’est un ordre ! dit-il en me tendant une tartine confiturée.

Je croque dedans à contrecœur, bravant ma nausée pour lui faire plaisir.

– Benji, je vais partir.

– Comment ça, partir ?

– Je dois recevoir un médecin ce matin, au cabinet. Il est potentiellement intéressé pour me remplacer quelque temps.

– Combien de temps ? s’inquiète-t-il en lâchant son mug.

– Je ne sais pas, le temps qu’il faudra.

– Tu comptes aller où ?

– Paris, j’ai besoin de retrouver les miens. Vivre comme ça, à côté de lui, dans cette tension permanente, c’est insoutenable, Benjamin.

Il baisse les yeux, les essuie. Il pleure. Je prends sa main, la pose contre ma joue.

– Je ne veux pas te faire de peine, tu as été si bon pour moi. Tu es mon ami. Mais je souffre, je ne me reconnais plus, je n’arrive pas à remonter la pente. Sa présence me torture, Benji.

– Je comprends, dit-il en s’éclaircissant la gorge. Ça n’aurait pas dû se passer comme ça, Lydia n’accepterait jamais ce qui est en train d’arriver. Elle a tout fait pour que ça marche, tout ! Sa mort aurait dû vous réunir définitivement, pas vous séparer. Si elle savait, mon Dieu, elle en mourrait une seconde fois. Tu reviendras ?

– Je ne sais pas, sûrement. J’ai juste besoin d’une pause, pour me retrouver. Je t’appellerai, souvent, c’est promis.

Il hoche la tête.

– Tes voyages, Benji, tu pourrais y songer maintenant, non ?

– On verra. Si tu pars, la maison sera si vide. J’ai perdu l’habitude. Gianni... Gianni a quelqu’un pour l’aider, dit-il en serrant la mâchoire de colère. Il pourrait se passer de moi.

J’ai dû tenir encore deux longs mois avant de trouver le bon remplaçant. Je ne voulais pas n’importe qui. Léo Guillon est un jeune homme très sympathique. Mes patients ne devraient pas trop souffrir de mon départ.



Trois mois chez mes parents, à qui j’ai fini par confier tout ce qui m’était arrivé. Ils n’en revenaient pas que j’aie pu leur cacher tout ça. J’ai voulu les ménager, me ménager aussi. Ce fut une libération, un énorme poids en moins que de me délivrer de toute cette histoire. Maman a tout fait pour me changer les idées. Nous avons dévalisé les boutiques, fait une cure intensive de comédies désopilantes à la télévision et au cinéma. Elle m’a concocté tous mes plats favoris, pour m’aider à me remplumer. Papa m’a initiée à la boxe, un sport qu’il pratiquait jeune homme. Il m’a promis que ça m’aiderait à me défouler. Ça fonctionne, je vais devenir accro ! Il me suffit d’imaginer Muriel à la place du sac de sable pour libérer toute ma puissance de frappe.

J’ai des nouvelles de Benjamin, presque tous les jours. Nous ne parlons plus de Gianni. J’applique le principe d’une cure de désintox : mettre de côté la tentation, ce qui vous rend malade. Benji n’a toujours pas entamé son périple sur les plus belles plages du monde. Il repousse l’échéance.

Je suis en contact régulier avec Léo. Il a la gentillesse de m’informer de la santé du cabinet, et de mes patients. Au fil de nos échanges, nous apprenons à nous connaître. Le boulot me manque, mes patients me manquent, Benji aussi. À quoi ça sert de fuir ? Voir mes parents m’a fait un bien fou, ça n’a pas éloigné la souffrance ni le vide. Je me fais une raison. J’aime Gianni, ça ne changera pas. Que je vive à des centaines de kilomètres ou dans la même ville, mon cœur portera toujours les stigmates

de cette relation. Je dois assumer, affronter, faire le deuil. Je n'ai jamais affectionné la solitude, suis rarement restée célibataire aussi longtemps. Mais pour la première fois de ma vie, j'étais vraiment amoureuse. Combien de temps ça prendra pour que je guérisse ? Aucune idée. Je ne veux pas me laisser terrasser. Ce n'est pas dans mon caractère, pas comme ça que j'ai été élevée. C'est décidé, je rentre, me remets au boulot !

OceanofPDF.com

29 – C'est arrivé, c'est tout !

Gianni

Muriel s'est fait une place dans ma maison, petit à petit. Je m'en suis voulu de l'avoir ignorée et si mal traitée des mois durant. Elle a toujours été là, présente, fidèle, attentionnée. Quand je pense au mal qu'elle s'est donné toutes ces années à me préparer à bouffer, me consoler, me tenir compagnie. Quel con j'ai été ! Elle, au moins, a tout tenté pour sauver Lydia. Maëva, en qui je croyais tant, en qui j'avais confiance, que j'aimais, n'a strictement rien fait. Tout a basculé. J'ai vu un autre visage de cette femme, un visage que j'ai subitement détesté. Jamais je ne pourrai lui pardonner. Elle m'a même privé de dire adieu à Lydia.

Depuis la mort de ma femme, Muriel m'a beaucoup épaulé. Elle a su trouver les mots, a été patiente, bienveillante. Un soir plus dur qu'un autre, elle m'a pris dans ses bras. Elle a posé un baiser sur mon front, mes joues, mon nez, mes lèvres en murmurant :

– Le meilleur, tout simplement.

Ce clin d'œil à mon rituel avec Lydia... j'ai chialé, impossible de retenir mes larmes. On a fait l'amour, je n'ai pas éprouvé le même plaisir qu'avec Lydia, ou même avec Maëva, mais ça m'a fait du bien qu'elle soit là, me serre fort, me berce. Quelques jours plus tard, c'est encore arrivé, jusqu'à ce que, sans que je ne m'en aperçoive, certaines de ses affaires se fassent une place chez moi. J'ai laissé faire. Depuis, on vit comme ça, elle parle beaucoup, je réponds peu. Je la laisse me souler de ses mots qui m'empêchent de trop penser. Parfois, je me demande si Lydia nous observe, de là-haut, si elle sait pour Maëva, pour Muriel et moi. Que penserait-elle de tout ça ?

Un matin, Benjamin m'a annoncé le départ de Maëva. Je ne voulais plus entendre parler d'elle, pourtant, je lui ai demandé de répéter, surpris du choc que ça m'a fait. Je la déteste, pourquoi ça me fout les boules qu'elle ait quitté la région ?

Après tout, c'est aussi bien qu'elle se soit barrée. Vivre à côté de la femme que j'estime responsable du décès de Lydia n'est pas une sinécure, surtout quand j'ai aimé ladite femme. Je m'en veux, je m'en veux tellement. L'amour ne m'aura apporté que des emmerdes, de la souffrance.

Avec Muriel, je suis loin de ce genre de sentiments, je ne les éprouverai jamais, c'est sûrement mieux. Une association de deux personnes sous le même toit, qui baisent de temps en temps, bouffent ensemble, posent leurs brosses à dents sur le même lavabo. Une entente cordiale, raisonnable. Pas franchement folichon, mais suffisant après tout ce que j'ai enduré ces dernières années.

Benji me regarde, dépité :

– Je ne comprends pas ce que tu fais avec cette fille, Gianni.

– Je n'ai rien calculé, Benjamin, c'est arrivé, c'est tout. Elle était là, elle m'a aidé.

– C'est ta façon de la remercier ? Tu la mets dans ton lit parce qu'elle t'a fourni des Kleenex ?

– Tu deviens vulgaire, Benjamin, je réponds, agressif.

– Je suis surtout lucide, mon petit, j'ai de l'expérience. Je t'ai pris sous mon aile il y a longtemps, je veux le meilleur pour toi, sois-en sûr. Muriel n'est pas la bonne, je te le garantis. La bonne, tu l'as traitée comme une moins que rien, tu l'as obligée à fuir.

– Si elle fuit, Benji, grondé-je, c'est bien qu'elle a des choses à se reprocher. Tu pourras dire tout ce que tu veux, je ne regrette rien. Je me porterai bien mieux si elle est loin.

– Je te jure, je suis à deux doigts de t’en mettre une. Tu vas avoir des remords, je peux te l’assurer.

– Dans tes rêves, dis-je en claquant la porte.



Depuis trois mois, Muriel m’oblige à sortir de chez moi. Pendant des années, je me limitais au *Lounge* et à la villa. C’est plutôt sympa. On fait la tournée des restaurants, théâtres, cabarets de la ville. On va au cinéma, à l’Opéra. Je dois l’avouer, ça me vide la tête. Le problème, c’est que nous n’avons pas grand-chose en commun. J’aime les films d’action, elle ceux à l’eau de rose. J’aime le hockey, elle le patinage artistique. J’aime l’opéra, elle les ballets. Pour ça au moins, nous avons fait un compromis : les ballets-opéra. Elle déteste le surf, les soirées entre amis. Elle ne veut pas fréquenter Benji qu’elle estime trop proche de Maëva.

Si je résume : elle veut être avec moi, seule, et tout choisir. En gros, elle est chiant. Après le tumulte précédent, ça m’a fait du bien quelque temps de la laisser choisir le programme, de me laisser porter. Le temps d’assimiler, de commencer à digérer, le temps d’accepter. Mais je ne suis, je ne serai jamais le genre de mec à dire amen à tout. Je sens, je sais qu’à un moment, ça va me prendre suffisamment la tête pour que j’envoie tout valser. Je ne veux pas que ça arrive, elle m’a tant aidé. Ce serait vraiment dégueulasse. Mais si elle continue à ce rythme... Je ne garantis rien.

Benji a raison, une relation aussi plate ne devrait pas être entretenue. Peut-être que je me fourvoie en y accordant de l’importance. La reconnaissance n’est pas un gage de réussite dans un couple. Mais j’ai déjà goûté au reste, deux fois. Je me suis planté, deux fois. La première, c’est la vie qui m’en a privé, j’ai tout fait pour m’accrocher. Ça a payé ? Non ! Ma femme est aujourd’hui enfermée six pieds sous terre. La seconde : Maëva. Ça a payé ? Pas plus ! Maëva est en grande partie responsable du fait que ma femme ne soit plus de ce monde.

Je choisis donc le fade, mais le stable. Muriel me donne chaque jour des preuves de son attachement, de sa dévotion. Elle m'aime peut-être suffisamment pour nous deux. Je veux y croire. J'essaie d'oublier que nous n'avons rien à nous dire, ou plutôt que je n'ai jamais rien à lui répondre. Je passe sur le fait que nous n'envisageons rien de la même façon, que nous n'avons pas les mêmes goûts. J'occulte, autant que faire se peut, ses conversations qui m'ennuient ; elles ont au moins le mérite de m'éloigner de ce qui me préoccupe : le passé.

30 – Retour surprise

Maëva

Seul Léo est au courant de mon retour. Je voulais faire la surprise à Benjamin. J'ai pris une grande décision, une de plus. Je m'associe à Léo, lui fais une véritable place au cabinet. Nous y alternerons les jours de présence et les visites à domicile. Il est d'accord. Il était très content de savoir que je revenais.

En voyant le panneau qui annonce l'entrée du village, j'éprouve un drôle de sentiment. J'ai l'impression d'être partie depuis une éternité, de retrouver ma place. En même temps, mon cœur se serre, mes pensées s'orientent vers Gianni. Encore plus lorsque j'aperçois la voiture de Muriel devant chez lui. Trois mois, rien n'a changé. Les raisons de mon départ s'affichent devant mes yeux, matérialisées en une Renault Clio orange clinquant.

Il faut zapper, cette page doit se tourner. Je sors de ma voiture, fais bien attention de ne pas faire de bruit avec la portière. J'ouvre le portail, toque à la porte d'entrée. Benjamin ouvre, saute dans mes bras, m'entoure en répétant que je lui ai manqué. Il me débarrasse de mon sac, de mon trench, m'entraîne dans le salon. J'entends :

– SURPRIIIIIIIIIIIIISE !

Sidérée, je retrouve Delphy en mode lapin Duracell^{[12](#)} qui fait des bonds si grands qu'elle pourrait enjamber le canapé en une seule fois. À ses côtés,

calme, posé, l'œil qui frise : Léo. Il lève ses paumes vers le plafond, me dit :

– Désolé, Maëva, je n'ai pas pu tenir ma langue. Je voulais qu'on célèbre ton retour. Tu ne m'en veux pas trop ?

– Bien sûr que non, je réponds en l'embrassant sur la joue, merci... associé.

– Associé ? reprend Benji, depuis quand ? Pourquoi suis-je toujours le dernier au courant ?

– Léo s'est tellement bien occupé de l'intérim que j'ai décidé de lui faire cette proposition.

– Maëva m'a tellement conquis, continue Léo, charmeur, que j'ai accepté sans la moindre hésitation.

– Nous avons des tas de choses à fêter si je comprends bien, poursuit Benji en s'éloignant vers la cuisine.

– Et voilà, commente Delphy. Moi qui espérais mettre le grappin sur Léo, tu me fais encore de l'ombre, Maëva. Comment je peux encore envisager de te fréquenter ? rit-elle en mettant son bras autour de mes épaules.

Gênée, je propose mon aide à Benjamin. Léo me retient par la taille. À voix basse, il me dit :

– Ce soir, tu ne fais rien, on est là pour toi, tu profites, c'est tout.

– OK, murmuré-je.

Benji revient, fier de lui, avec deux verres géants remplis de mojitos. De vrais rapiers ! J'éclate de rire. Il pique deux pailles dans chacun, les pose sur la table déjà dressée.

– Si Delphy accepte de partager mon verre, hésite-t-il.

– Je ne vois pas en quoi ça me gênerait, sourit-elle. Santé à tous, et, Maëva, ne t'échappe plus jamais, c'est sinistre ici sans toi.

Pas une seule fois nous n'évoquons nos voisins d'à côté. J'arrive même à ne plus y penser, charmée par l'accueil qu'ils m'ont réservé, la surprise qu'ils m'ont faite. Je me régale des plats raffinés de Benjamin, de la folie douce de Delphy, de la conversation délicieuse de Léo. Vers deux heures du matin, la fatigue se fait sentir chez chacun de nous. Delphy bâille à s'en décrocher la mâchoire. Benji pique du nez derrière ses lunettes. Seul Léo semble lutter pour prolonger la soirée. Delphy décide de partir, nous nous levons pour nous dire au revoir. Je les remercie encore pour ce moment si agréable. Léo propose de me raccompagner jusqu'à ma porte.

– Tu as peur que je me fasse agresser entre celle de Benji et l'arrière de la maison ? me moqué-je.

– On ne sait jamais, répond-il faussement sérieux. On m'a appris à être gentleman.

– S'il s'agit de ne pas trahir ton éducation, alors, j'accepte.

Il me fait un clin d'œil, marche doucement à mes côtés. Il fait frais, nuit, sa voix résonne dans la pénombre.

– Ça t'a aidée ? demande-t-il.

– De quoi parles-tu ?

– Tout quitter, même quelques mois seulement, est-ce que ça t'a apporté quelque chose, Maëva ?

– Pourquoi me demandes-tu ça ? m'étonné-je.

– J'ai besoin de savoir, c'est tout.

– Je suppose que tu es au courant de toute l'histoire, n'est-ce pas ?

– Les gens parlent.

– Oui, les gens... Les gens parlent, pensent, jugent, refusent pourtant d'écouter. Ils avalent les ragots, choisissent la version qui les arrange sans attendre de les avoir toutes. Ils ne laissent aucune chance. C'est le jeu, c'est la vie.

– Je sens beaucoup d'amertume...

– Tout ça est encore très récent, soupiré-je.

Nous approchons de la piscine. Pas certaine d'avoir envie de mettre fin à la conversation, surprise de m'épancher si facilement, je l'invite à s'installer sur la balancelle.

– Donne-moi une minute, tu veux bien ?

J'allume la piscine, rentre chez moi récupérer deux plaids. Je lui en tends un, m'assieds à ses côtés.

– Tu disais que tout ça était très récent, m'encourage-t-il.

– M'éloigner était la seule solution. Du moins était-ce ce que je croyais il y a trois mois.

– Qu'est-ce qui a changé ?

– Je me suis rappelé qui je suis : une battante, une femme qui aime la vie. Je refuse de tout plaquer parce que l'homme que j'aime me déconsidère. Une rupture, c'est déjà dur à avaler, il n'a pas pris le temps de m'écouter. Je lui en veux énormément. Mais j'aime cette ville, ce cabinet, mes patients. Je me suis donnée corps et âme pour faire ma place. Je ne vais pas tout abandonner pour lui, à cause de lui. Je m'y refuse !

– Tu l'aimes encore, dit-il en regardant la piscine.

– Je crois que je l'aimerai toujours, mais tout est fini.

– Je suis désolé pour lui. C’est un con ! Je ne vois pas d’autre explication. J’ai appris à te connaître Maëva, nous avons longuement et souvent parlé ces derniers mois. Tu es une femme sincère, tu ne méritais pas un tel traitement.

Je hausse les épaules, fataliste.

– Ce n’est pas un con, il n’est pas tout à fait responsable. C’est un homme blessé, brisé. C’est ma faute, j’aurais dû éviter de m’engager dans cette relation. C’était tordu dès le départ. Je le savais, j’ai foncé tête baissée, c’est le retour de bâton, voilà tout !

– Je ne suis pas d’accord. Ce qu’il a vécu n’excuse pas tout. Ça aurait dû se passer autrement.

– Tu prêches une convaincue, Léo.

J’observe son profil viril, ses traits délicats, un joli nez, une belle bouche, un menton affirmé. Ses yeux noisette pétillent tout le temps. Environ un mètre quatre-vingt-cinq, il a de larges épaules, un dos en V. Il n’est pas aussi animal, aussi beau que Gianni. Moins puissant, moins envoûtant, il a tout de même beaucoup de charme.

– C’est quoi ton histoire, Léo ? Trente ans, encore célibataire, prêt à quitter ton hôpital toulousain pour ce petit cabinet, ici. À ton tour de te mettre un peu à nu.

Il sourit... malicieux.

– Je pourrais te prendre au mot, Maëva, méfie-toi.

Je passe ma main à travers le plaid pour lui donner une petite tape sur la cuisse. Il la retient, emprisonne mes doigts dans les siens, rive son regard au mien.

– Je n’ai pas encore trouvé la bonne personne, c’est tout, souffle-t-il. Je suis prêt à poursuivre la route jusqu’à ce que ça arrive.

– Je ne suis pas cette femme-là, Léo, je ne le serai jamais. Si tu dois poursuivre ta route, il vaudrait mieux reconsidérer la question, à moins que je ne me méprenne sur tes intentions.

Il pose ses lèvres sur ma main avant de replacer nos doigts entremêlés sur sa cuisse. Il regarde à nouveau l'étendue d'eau éclairée.

– Je suis un homme patient, Maëva, très patient.

Nous discutons encore un long moment. Je ne vois pas le temps passer. Il ne tente rien de plus, ça me soulage, me rassure. Devant ma porte, il embrasse ma joue du bout des lèvres :

– Bonne nuit, miss Mojito !

– Oh, ma réputation me poursuit encore.

– J'adore les mojitos, conclut-il avec un clin d'œil.

31 – La fête des amoureux

Maëva

Quelques jours plus tard, notre organisation est parfaite. Travailler avec lui me permet de caler mes heures en fonction de celles de mon voisin que je ne veux surtout pas croiser. Notre cabinet n'est pas d'astreinte ce week-end. Léo m'a proposé de visiter une exposition interactive sur l'Égypte. J'ai sauté sur l'occasion. L'histoire de ce pays me passionne. Comme d'habitude, il est adorable, prévenant, jamais un mot plus haut que l'autre. C'est quasiment l'homme idéal. Pourquoi seulement quasiment ? Parce que juste avant lui, j'ai eu le malheur de goûter au tumulte des sens en effervescence, aux décharges foudroyantes, aux frissons incontrôlables. Là, c'est bien, mais ce n'est pas Gianni. Je secoue la tête pour en chasser ce dernier. Léo s'arrête.

– Tout va bien ? s'inquiète-t-il.

– Oui, un petit vertige, c'est tout.

Il sourit, il n'est pas dupe. Comme il me l'a déjà dit, il est bien élevé. Il a beaucoup d'élégance, si je ne veux pas parler, il ne me forcera pas.

– Allez viens, je t'invite à dîner, me rassure-t-il en passant un bras autour de mes épaules.

Nous marchons jusqu'au bistrot Le Gabriel où il a réservé une table pour deux. C'est à l'étage qu'on nous conduit.

– Le gastronomique ? m'étonné-je.

– C’est mon anniversaire aujourd’hui, murmure-t-il tristement. J’avais envie de le fêter avec toi.

– Je sais, dis-je en laissant le serveur avancer ma chaise. J’ai un cadeau pour toi. Je suis étonnée que tu ne le passes pas avec tes amis ou ta famille. Toulouse, c’est pas si loin, tu avais tout le week-end de libre.

Il laisse son regard errer par la fenêtre qui donne sur la superbe Place de la Bourse. Le serveur nous amène les menus. Il attend que ce dernier s’en aille.

– C’est compliqué en ce moment avec tout le monde. C’est aussi une des raisons de mon départ de Toulouse. C’est pour ça que je te demandais l’autre jour si ta fuite t’avait aidée.

– Je suis désolée, Léo. J’espère que tu pourras y voir plus clair toi aussi.

– Ça s’éclaircit doucement, murmure-t-il en me fixant intensément.

De retour chez moi, pour la première fois, il m’entoure de ses bras, très tendre. Je sais qu’il me laisse du temps, celui de m’habituer à lui, de le repousser si je le souhaite. J’ai envie de laisser l’ancienne Maëva refaire surface, celle qui souhaitait juste profiter de la vie et de ses plaisirs. Laisser l’ancienne Maëva guérir la nouvelle. Son visage n’est plus qu’à quelques millimètres, ses lèvres caressent les miennes, s’éloignent à peine, recommencent. Sa langue encore sucrée d’un dessert aux agrumes, joue avec la mienne un slow acidulé. C’est bon, très bon, pas aussi bon qu’avec Gianni.

Merde, il s’est refait une place dans ma tête, il gâche tout, même ma tentative de résurrection. Je récupère ma langue, ma bouche, m’excuse auprès de Léo.

– Pardon, je souffle.

– Ça va, miss Mojito, je ne t’en veux pas, on a tout le temps.

– Ce serait peut-être mieux si...

– Si tu n’allais pas au bout de ta phrase, dit-il en posant un index sur mes lèvres. Je te l’ai dit, je suis un homme très patient. Bonne nuit.

– Attends, je ne t’ai pas donné ton cadeau, dis-je en ouvrant précipitamment mon sac.

Il ouvre le papier doré. Ravi, il me vole un baiser papillon.

– Ma plaque, dit-il. Merci, j’adore ce présent. C’est vraiment une excellente idée. Je t’appelle demain, OK ?

– Oui, dors bien, encore merci pour cette belle soirée.

Il s’éloigne en me faisant une révérence théâtrale. Je ris, secoue la tête, ferme derrière moi.



14 février, Saint Valentin

Léo m'a invitée pour la Saint Valentin. Cet idiot avait glissé une carte entre deux dossiers sur mon bureau. Je n'ai pas résisté à l'envie d'ouvrir. Une carte animée ! Une musique horripilante. Mon patient a éclaté de rire, moi aussi. Le : *Dis oui, dis oui, dis oui...* avait quelque chose d'étrangement persuasif.

Après mes rendez-vous, je suis rentrée, j'ai enfilé une élégante robe noire bustier, style vintage, attaché mes cheveux en un chignon déstructuré. J'ai choisi un maquillage soutenu, des perles et des talons hauts. Chic, sobre, élégant, comme l'homme qui m'accompagne.

Il a opté pour une péniche restaurant. Excellente idée. Je suis ravie. Très beau dans un costume gris, chemise blanche sans cravate, je me sens flattée d'être à son bras. Nous choisissons notre menu en papotant de tout et de rien. Le bateau démarre, entame sa traversée. Mes yeux s'égarer au fond de la salle, mon sourire s'efface. Je bloque. Plus rien n'existe, le monde s'effondre autour de moi.

– Maëva ? Qu'est-ce que... demande-t-il en se retournant.

Attristé, son regard se rive à nouveau au mien. Il prend ma main sur la table. Mes iris dérivent sur ces doigts qui couvrent les miens, cherchent à me rassurer. Tout remonte, les souvenirs, la chaleur de ses bras, les frissons, les soupirs, nos corps enlacés, ce *je t'aime* que je n'espérais jamais entendre. Et puis la blessure, immense. Je manque d'air, d'espace et je suis confinée sur une putain de péniche. Une péniche qui a mis les voiles pour deux heures encore. Deux heures à supporter de voir Gianni dîner un soir de Saint Valentin avec Muriel. Je voudrais arracher les yeux de cette fille. Lui, je voudrais le... le... Je voudrais pouvoir le détester, mieux... l'oublier.

– Maëva, viens avec moi, allons sur le pont deux minutes, insiste Léo. Viens, bouge !

Il me tire presque par la main. En me levant, j'aperçois Gianni, il me fixe. Il semble sous le choc, comme moi il y a quelques minutes. Ses mâchoires se crispent, ses yeux me foudroient. De la même manière que Léo avant elle, *Mumu trou du cul* se retourne à son tour. Ses yeux sont des mitraillettes. Je lui ferais bien un geste diplomatique de circonstance, mais j'ai trop de respect pour Léo pour manquer d'élégance.

Sur le pont, il me prend par les épaules :

– Sers-toi de moi ! m'assène-t-il.

– QUOI ?

– Tu as très bien compris, Maëva, ne m'oblige pas à répéter, sourit-il. Je viens de voir comme toi sa réaction. Ce type est loin d'être indifférent.

– Il n'est pas indifférent, il me hait !

– De la haine à l'amour... tu sais bien.

– Je ne te ferai pas une chose pareille.

– C'est moi qui te le propose, OK ?

– Tu y gagnerais quoi ? Tu veux souffrir ?

– Qui te dit que tu ne finiras pas par m'épouser, reprend-il très sérieusement. Le voilà, laisse-moi faire, dit-il en m'attirant à lui.

32 – Digestion difficile !

Gianni

Je croyais qu'elle s'était barrée. Qu'est-ce qu'elle fout ici ? Avec ce type ? J'ai l'impression que c'est le nouveau médecin. Elle aussi m'a vu. Putain, je la déteste d'être encore si belle, de faire réagir mon corps quand je n'aspire qu'à la sortir de ma tête. C'est déjà assez difficile de passer la Saint Valentin avec Muriel, à jouer au couple amoureux alors que pour la première fois depuis des années, je passe cette journée spéciale sans Lydia. Me retrouver face à Maëva va bien finir par me rendre cinglé. Je serre les poings. Muriel aussi est folle de rage, ne dit plus un mot. Les deux sont sortis. Je les vois mal de l'endroit où nous sommes. Ça me démange. J'ai besoin de savoir ce qu'il y a entre eux. Je l'ai bien vu poser sa main sur la sienne. Sont-ils ensemble ? Quelle question. Que foutaient-ils sur une péniche décorée de stupides cœurs rouges, à bouffer des plats intitulés : nectar de Cupidon et ses flèches piquantes, mignon filet sur son lit de douceurs affriolantes, orgasme de chocolat et son cœur de framboise. Ils sont en couple, c'est évident. Faut croire qu'elle m'a remplacé. C'est mieux.

C'est mieux ?

– Excuse-moi une minute, m'adressé-je à Muriel.

– Gianni, où vas-tu ?

– Une minute, d'accord ? je réponds plus sèchement.

Elle attrape ma manche, me retient.

– Tu veux aller parler à cette pétasse, c'est ça ? Tu en es encore là ? Rappelle-toi, c'est de sa faute pour Lydia. Ne l'oublie pas. Tu ne vois pas qu'elle est passée à autre chose ? Rassieds-toi s'il te plaît, mangeons.

– Pisser, je peux ou il me faut aussi ton autorisation ? Tu veux peut-être venir me la tenir ? fulminé-je.

Les gens autour nous observent, outrés, choqués, mais curieux. Une petite animation gratos, un soir de fête, c'est plutôt cool, non ? C'est cadeau ! Une animation qui leur prouve que d'autres couples vont mal, s'aiment moins, ça les rassure, c'est pas si moche chez eux tout compte fait. Ça ne va pas aussi loin. Du voyeurisme ! Qu'ils aillent se faire foutre. Je ne suis pas d'humeur à contrôler. Muriel ne m'empêchera pas plus de faire ce que je veux.

Rouge de honte, de colère, rouge assorti aux cœurs qui me donnent la nausée, elle ferme sa gueule, baisse la tête. Je file dans la deuxième salle, vers le bar. Je passe ma commande. Je devine que je vais avoir besoin d'un remontant. Une porte latérale mène vers le pont. Il suffit de longer le restaurant par l'extérieur. Pas de problème pour me la jouer discret, les fumeurs sont au rendez-vous dehors, font écran. Muriel ne me voit pas passer. Tout au bout, Maëva est dans les bras de ce type. Je fonce droit sur eux alors qu'il prend son visage dans ses mains, l'embrasse. Ça me vrille les tripes. J'ai envie de les séparer, de le faire basculer par-dessus bord, après lui avoir aligné une bonne droite. Elle, j'aimerais... j'aimerais...

– Bonsoir, m'annoncé-je brutalement.

Le doc collé sur le visage de Miss Tentation daigne la relâcher, m'interroge du regard.

– Depuis quand on se reparle, monsieur Peretti ? ose-t-elle. Je suis désolée, il me semblait que vous m'aviez imposé des mesures d'éloignement.

– C’est toujours le cas, alors qu’est-ce que tu fous ici ? je demande, dangereux.

– Je vis ici, monsieur Peretti, il va falloir t’y faire. Si moi je dépasse l’inconfort de cette proximité, vous devriez être capable de gérer.

– Monsieur Peretti, je passe une soirée avec ma petite amie, intervient Léo. Je sais ce qui s’est passé entre vous, *tout* ce qui s’est passé. Cependant, tout est bel et bien terminé. Je ne vous apprendrai rien en vous rappelant que cette histoire a pris fin de votre propre initiative. Profitez plutôt de votre amie, elle a l’air de s’impatier, dit-il en désignant Muriel du menton.

Mon regard s’attarde sur son bras qui resserre la taille de Maëva. Elle lui sourit. Je tourne la tête vers la salle, Muriel s’est levée, cherche autour d’elle. J’avale d’une traite le whisky récupéré au bar, grimace sous la brûlure de l’alcool sec.

– Vous faites un très beau couple, insiste l’autre con, sourire en coin.

Maëva baisse la tête, mon poing me démange. Je sais le combat qui se livre en moi. Je ne suis pas stupide, j’en ai toute conscience. Je la déteste pour ce qu’elle a fait, ou n’a pas fait justement, mais je crève de la savoir avec un autre, qu’il pose ses mains sur elle, qu’il la fasse sienne. Je crève de jalousie. Je la désire peut-être encore plus que lorsque je pouvais l’avoir. L’imaginer dans les bras de ce jeune coq me rend malade.

– Autre chose, peut-être, continue-t-il narquois. Vous noterez que nous ne vous avons pas importuné, monsieur Peretti. Je ne voudrais pas insister, mais nous souhaiterions un peu... d’intimité.

Je plaque mon verre vide contre son torse, violemment, il se chargera de le ramener. Il accuse le coup sans rien dire, toujours ce sourire insupportable sur la tronche. Seule Maëva pousse un petit cri.

– Je voulais juste l’avertir, je conclus. Elle est revenue, soit, mais ça ne change rien. Qu’elle se tienne loin de moi !

– Je ne demande que ça, affirme-t-elle en relevant le menton.

Impossible de déchiffrer la lueur qui a traversé son regard. Soit elle a développé un nouveau talent qui brouille les codes, soit j'ai perdu cette capacité à la deviner, à la comprendre. Encore une preuve du fossé qui s'est creusé entre nous.

Au moment où je fais le chemin inverse, Muriel me croise.

– Il a fallu que tu ailles la trouver, c'est dingue ! C'est comme ça que tu me respectes ? Après tout ce que j'ai fait pour toi !

– Arrête ça tout de suite, Muriel, ne pense même pas me faire une scène, je ne supporte pas ça, c'est vraiment pas le moment.

Elle me tire par le bras jusqu'à l'autre bout du bateau, trouve un rare coin isolé.

– Je ne te laisserai pas faire ça, dit-elle. Je ne t'autorise pas à foutre en l'air ce qu'il y a entre nous pour cette fille. C'est une allumeuse, une profiteuse. Elle t'a déjà trouvé un remplaçant, ça n'a pas traîné.

– Parce que t'as attendu longtemps avant de me sauter dessus, toi ? rétorqué-je.

Elle m'envoie une gifle tonitruante. Je serre son poignet :

– T'avise jamais de refaire un truc pareil, Muriel. Comprends une chose : je ne t'aime pas, je ne t'aimerai jamais. Ça ne me coûtera pas de te foutre dehors. Je l'ai fait avec une femme que j'aimais, imagine combien ce serait facile avec toi.

– Tu ne peux pas faire une chose pareille, sourit-elle.

– Si, à n'importe quel moment.

– Non, Gianni, tu ne peux pas virer la mère de ton enfant, sinon, je t'assure que jamais tu ne le verras, jamais tu m'entends, termine-t-elle mielleuse.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

33 – Cadeau empoisonné !

Gianni

Il me faut quelques secondes pour atterrir. Je la regarde sans comprendre. Ses iris suivent les miens, elle attend. J'ai du mal à déglutir, il me faut un remontant, un autre. Ou un bon coup sur la tête, un truc qui m'assomme définitivement. C'est un cauchemar, un putain de cauchemar. Ça ne peut pas être vrai.

– Qu'est-ce que tu viens de dire ? je demande dans un souffle.

J'ai peur que le fait de prononcer les mots plus fort ne me viole un peu plus les neurones. Un enfant avec elle, maintenant ! Non seulement je n'en ai aucune envie, mais je réalise encore plus à quel point je ne l'aime pas. Elle caresse son ventre archi plat, prend ma main pour la poser dessus.

– J'attends ton enfant.

– C'est impossible ! tranché-je en retirant ma main comme si elle brûlait.

– Je n'invente rien, s'offusque-t-elle.

– Tu prends la pilule, je mets des capotes, ça fait pas mal de barrages à traverser, Muriel. Alors à moins que mon sperme ne soit dopé à l'EPO ou à quelque autre substance miraculeuse, cette grossesse tiendrait vraiment à l'Immaculée Conception.

– J'ai arrêté la pilule il y a plusieurs semaines, quant aux préservatifs...

– QUOI ? m'inquiète-je.

– Je me suis arrangée pour les rendre moins efficaces. Une aiguille à travers le sachet, c’est facile, discret.

– Pourquoi ? Pourquoi aurais-tu fais un truc pareil ? Je n’y crois pas, faudrait que tu sois complètement tarée !

– Ou que je t’aime plus que tout. Je veux te rendre heureux, un enfant c’est la vie, la joie, des rires. C’est tout ce qui te manque depuis des années. Ça ne peut que te faire du bien, ça nous soudera encore plus.

– Un gosse n’est ni un pansement ni un tube de colle. Tu me fais un bébé dans le dos, tu penses que je vais sauter de joie ? T’es sérieuse ? Je te le répète, au cas où t’aurais mal compris : je ne t’aime pas.

Elle s’écarte, s’appuie sur le bastingage en regardant les lumières de la ville qui défile sous nos yeux. Ses cheveux bouclés volent au vent. Pour la première fois depuis que je la connais, je vois un autre visage : celui d’une femme déterminée, calculatrice. Exit la gentille et dévouée Muriel. Benji, encore une fois, avait raison. Elle m’a eu. Si vraiment elle attend mon gamin, je ne peux pas faire machine arrière. Je ne suis pas ce genre de mec. Je ne laisserai pas mon enfant grandir sans connaître son père. Je suis piégé, elle le sait. Elle sourit, satisfaite.

– Je veux une preuve, j’exige.

– De ma grossesse ?

– De la grossesse et plus tard, de ma paternité.

– Tu auras tout ça, aucun problème. Le dessert a dû être servi. Il serait grand temps de rentrer mon chéri, tu ne crois pas.

Confus, je regagne l’intérieur, notre table, ma place, sans me préoccuper d’elle. Je ne lui adresse plus la parole, ne l’écoute plus. J’ose un regard vers Maëva. Elle et le coq ont inversé leurs places. Il me surprend en flag, étire ses lèvres en levant son verre vers moi.

CONNARD !

À peine la péniche à quai, je me rue vers la sortie, oubliant galanterie et politesse. J'appelle un taxi. Muriel arrive, agacée, mais victorieuse. Elle voit la voiture s'arrêter.

– Je ne comprends pas, dit-elle.

– T'es enceinte, alors pas de moto. Salut.

Elle peste, claque la portière. Ce n'est plus elle qui me préoccupe, c'est le couple qui s'éloigne main dans la main, c'est la complicité qu'ils affichent, le baiser qu'il lui donne en attendant que le feu piéton passe au vert.

De rage, je balance le casque de Muriel dans la première poubelle, ajuste le mien, fonce droit en direction du *Lounge*.

Dès mon arrivée, je passe un coup de fil à Benji.

– Il est tard, tu as un problème, fiston ?

– Elle est revenue, elle est revenue et tu ne m'as rien dit !

– Tu ne veux plus que j'évoque son nom, je respecte, mon petit.

– Te fous pas de ma gueule, Benji. Tu ne t'es pas privé de me parler de son départ la dernière fois. Tu voulais juste me cacher qu'elle avait quelqu'un. Tu t'es imaginé que ce serait plus drôle que je tombe sur eux par hasard ? Tu vas être satisfait, ça vient d'arriver.

– Tu vas baisser d'un ton, Gianni. Je ne suis pas si tordu. Tu l'as laissée tomber. Tu es seul responsable de la situation. Si tu es en colère, c'est contre toi, tu sais que tu as fait la pire connerie de ta vie en la larguant comme une malpropre. Défoule-toi sur quelqu'un d'autre, Gianni, pas sur moi. Je ne sais pas ce qui s'est passé ni où tu l'as croisée. J'imagine qu'elle était avec Léo. C'est un gentil garçon. J'aurais préféré que ça marche entre vous, de tout mon cœur. C'est peut-être trop tard, je le regrette.

– Pour être trop tard, ça l'est.

– Pourquoi ?

- Muriel est enceinte.
- Nom de Dieu ! Tu pouvais pas faire attention ! me reproche-t-il.
- Je n’ai fait que ça, attention. Elle a fait ce qu’il fallait pour que ça marche.
- Je t’avais prévenu, Gianni.
- Je sais...
- Tu vas faire quoi ?
- Que veux-tu que je fasse ? Si c’est bien mon gosse, j’assumerai. Je suis peut-être con, je ne serai plus lâche.
- Réfléchis, réfléchis bien, il y a toujours une issue.
- Dans le noir, c’est pas facile de trouver la sortie, Benji. Je vais me coucher, désolé de t’avoir si mal parlé. Je ne suis pas dans mon assiette.
- Ce n’est rien, tu as de quoi être déboussolé.

Je raccroche. Muriel s’affiche sur mon écran à maintes reprises. Elle s’acharne, m’appelle sans relâche. Je ne rentrerai pas ce soir. J’ai besoin de m’isoler pour encaisser, encore ! Un gamin... Un gamin avec Muriel. Et Maëva, si sublime ce soir, avec un autre. J’ai tout foiré, et j’ai pas fait semblant.

34 – Le retenir à tout prix

Muriel

- Marion, c’est moi, il faut que je te parle, c’est vraiment urgent.
- J’ai tout mon temps, qu’est-ce qui t’arrive ?
- Gianni n’est pas rentré de la nuit.
- Vous vous êtes disputés ? Un soir de Saint Valentin, dis donc, vous avez choisi le moment, rit-elle.
- Oui, je lui ai annoncé que je suis enceinte, il l’a très mal pris.
- Tu es enceinte ? C’est formidable. Il devrait être fou de joie. Pourquoi cette réaction ?
- Je ne sais pas, je suis vraiment inquiète.
- Ça va passer, il a dû avoir un petit moment de panique, ça arrive souvent aux futurs papas, tu sais. Ils se prennent leurs nouvelles responsabilités en pleine face, ils flippent. C’est juste un cap à passer.
- Marion, tu ne comprends pas, il veut la preuve de ma grossesse.
- T’as quand même pas besoin que je t’explique comment on fait, Mumu, tu sais lire une notice, non ? Je te promets que même une gamine de cinq ans saurait se servir de ce truc. Tu ouvres le bouchon, tu pisses dessus, dans les minutes qui suivent, t’as la réponse. C’est tout.
- Il y a un problème, Marion, je lui ai menti.

– T’as fait quoi ? Pourquoi ?

– Parce qu’il a menacé de me quitter, ça m’a foutu la trouille. C’est la première chose qui m’est venue. Je me suis dit, un bébé, ça le retiendra forcément. Si j’arrive à lui prouver que c’est vrai, il restera, je le sais. Il n’abandonnerait pas son enfant. Mais j’ai beau tourner le problème dans tous les sens, je n’ai confiance qu’en toi. Il faut que tu m’aides. Tu peux faire ça pour moi, je t’en supplie.

– Passe au cabinet dans une heure, j’aurai ce qu’il te faut.

– Merci, merci, Marion, t’es vraiment une amie.

– Je sais, mais tu me devras quand même un service.

– Tout ce que tu voudras.

Je raccroche, soulagée. Le premier problème sera bientôt réglé. J’avais l’intention de lui parler enfant progressivement, pas comme ça. Je croyais l’autre salope partie, j’imaginais avoir le temps. Ça fonctionnait, on s’entendait. Tant qu’elle n’était pas là, c’était parfait. Il a fallu qu’elle nous pollue à nouveau l’existence. Un seul regard, une seule seconde, j’ai perdu son attention. Il la fixait comme s’il voulait la dévorer sur place. Il y avait de la colère aussi dans son regard. Encore une chance, il lui en veut ! C’est toujours ça, mais la flamme dans ses iris ne m’a pas échappée. Elle ne s’allume jamais pour moi. Il a bien fallu improviser. J’ai un peu accéléré le processus, c’est pas si grave. Marion va me dépanner. Après je ferai ce qu’il faut pour tomber vraiment enceinte. Plus besoin de contraception de toute façon. Une fois que le bébé sera là, dans ses bras, je suis persuadée qu’il oubliera jusqu’à l’existence de Maëva. Je serai celle qui a porté son premier enfant, ça, personne ne me l’enlèvera.



Une heure plus tard, j'entre dans le cabinet de sage-femme de mon amie Marion. Elle m'entraîne dans son bureau, ferme à clé.

– Il vaut mieux que personne ne nous surprenne, je risque ma place, m'explique-t-elle.

Elle ouvre le tiroir de son bureau.

– Voilà un test de grossesse positif. Je t'en file aussi un neuf, au cas où il te demanderait d'en faire un en sa présence. Du coup, voici aussi un petit flacon d'urine.

– Il ne ferait pas ça, je m'insurge.

– S'il doute, il peut être capable de tout, je t'assure. Autant parer à toutes les éventualités. S'il va jusqu'à exiger que tu utilises le test devant lui, ouvre discrètement le flacon, tiens-le comme ça, dans le creux de ta main.

– T'as fait ça toute ta vie ou quoi ? m'étonné-je.

– Il m'arrive de rendre service. C'est pas la question, OK ? Le Graal : une analyse de sang. Dosage bêta hCG¹³ à ton nom. Avec tout ça, tu pourras le conduire direct chez Aubert¹⁴, ma belle.

– Tu assures, Marion, merci.

– N'oublie pas un léger détail, Mumu.

– Lequel ?

– T'as peu de temps pour transformer l'essai.

– Je sais, j'en suis consciente. Je vais y arriver, il n'y a pas de raison.

– Si tu le dis. Fais bien attention, tu risques de tout perdre dans cette histoire.

– J'attends depuis trop longtemps Marion, je ne vais pas me laisser abattre quand je suis si près du but.

Je remercie mon amie, range les trésors dans mon sac, quitte Marion en l'assurant de ma plus grande discrétion. Comme si j'allais ébruiter une telle démarche ! Après avoir honoré mes quelques rendez-vous, je fonce chez mon esthéticienne. Je veux être parfaite pour le retour de Gianni. Il va forcément revenir à la maison ce soir. Il ne peut pas me laisser comme ça. Il a eu besoin de réfléchir, de se faire à l'idée d'être père, c'est tout. Il va réaliser que je suis ce qu'il y a de mieux pour lui. Avec moi, il sera comblé. Je ferai tout pour, tout, y compris cette grossesse alors que je déteste l'idée de voir mon corps se déformer, de partager Gianni avec un autre, même si cet autre est issu de nous. Je n'ai pas le choix. Sa réaction immédiate, fulgurante, lorsqu'il a vu Maëva au dîner, n'était pas feinte. À peine l'avait-il aperçue qu'il a changé d'attitude envers moi. Plus distant, et même agressif, il suffirait qu'elle insiste un peu pour le convaincre. Il lâcherait tout. Je sais qu'il aime encore cette conne. Le meilleur moyen de le garder, c'est ce fichu ventre qui doit s'arrondir.

La séance d'épilation finie, direction le magasin de lingerie fine. Je vais lui sortir de grand jeu : guêpière en dentelle noire, porte-jarretelles, bas.

Vingt heures trente, il ne devrait plus tarder. Sur mes dessous affriolants, j'enfile une robe portefeuille, facile à enlever. Je discipline mes cheveux, corrige mon maquillage, chausse mes talons aiguille. J'ai oublié de jeter la poubelle. S'il y trouve les cartons du traiteur, le mythe de la super cuisinière va tomber. C'est encore une chose qu'il va falloir que j'apprenne maintenant que nous vivons ensemble. Jusqu'ici, je me suis toujours arrangée pour qu'il soit fermement convaincu que je faisais tout moi-même. À part les pâtes et les salades, je ne sais pas faire grand-chose. C'est pas si compliqué de passer vite fait chez moi, dans mon ancien appart, transvaser les mets du traiteur dans des boîtes en plastique, déposer le tout chez lui. Aujourd'hui, je n'ai pas eu le temps de faire un détour, je dois planquer les preuves. Je ne suis pas une femme factice ni superficielle. Je suis une femme amoureuse.

Je n'ai aucune limite s'il s'agit d'agir pour son bien-être. J'ai juste le temps de plier les emballages au fond de la poubelle verte, de recouvrir le tout d'autres déchets recyclables, il arrive. Je vérifie mon apparence dans la psyché. C'est bon, je suis parfaite. Je le rejoins dans le salon. Il a enlevé ses

chaussures, sa veste ; affalé dans le canapé, il zappe. Je me place entre le poste et lui. Il lève les yeux :

– T’es pas transparente, Muriel, m’assène-t-il.

– Tu n’es pas rentré, cette nuit, lui reproché-je d’un ton aguicheur en laissant mes mains remonter sur mes hanches. Je me suis fait un sang d’encre.

– T’es observatrice, marmonne-t-il.

Mes paumes glissent sur ma taille, détachent le ruban. D’un mouvement d’épaules, je fais tomber la robe. Mes doigts remontent sur mes seins, sensuellement.

– Tu fais quoi au juste ? demande-t-il.

– Tu vois, je t’accueille, comme une femme doit accueillir son mari. Tu m’as manqué, je veux te faire plaisir.

– Nous ne sommes pas mariés. Tu veux me faire plaisir, gronde-t-il, amène-moi le test !

Je souris, toujours à moitié à poil. Je me retourne, lui laisse apprécier mon fessier rebondi. Je me penche vers la table basse, récupère mon sac. J’en retire le test que je lui lance.

– Ça te convient ? je l’interroge.

Il n’ose même pas le toucher. Il regarde l’objet et ses deux bandes colorées qui annoncent ma victoire. Il s’y fera, il va rester. Ça va marcher, il le faut. Sans attendre qu’il ne le demande, juste histoire d’enfoncer le clou, je lui balance la prise de sang.

– Tiens, au cas où tu aurais encore un doute. Maintenant, on peut fêter ça dignement, s’il te plaît, minaudé-je en dégrafant ma guêpière.

Il se lève, le test tombe au sol, il balance les résultats d’analyse, s’approche de moi.

– Parfait, tu m’as piégé une fois, tu ne m’auras pas deux.

– Que veux-tu dire ?

– J’assumerai ce gosse, mais plus jamais je ne te toucherai.

Mon cœur s’affole, c’est impossible, pas ça ! Je dois rattraper le coup, à tout prix.

– Tu ne peux pas faire ça, tu ne tiendras jamais, susurré-je tout contre sa bouche.

Je prends ses mains pour les placer sur ma poitrine.

– Tu refuserais ça, vraiment ?

– Sans aucun problème, m’assomme-t-il avec un sourire narquois et un regard glacial. Tu devrais te rhabiller, tu risques de prendre froid. Il faut faire attention au bébé, continue-t-il en me laissant en plan.

J’attrape le cendrier en cristal sur la table, le jette de toutes mes forces contre le mur qu’il vient de franchir. Il se brise en mille morceaux scintillants dans un bruit terrible. Ça ne fait pas revenir Gianni !

Ce n’est pas ce que je voulais. Ça ne devrait pas se passer ainsi. C’est de la faute de l’autre conne, cette Maëva de malheur. Elle l’a ensorcelé. Comment vais-je faire s’il ne veut plus me faire l’amour, comment ?

– Fais-toi faire un gosse par un autre, me dit Marion au téléphone. Je ne vois plus que ça.

– Je ne peux pas faire ça, Marion, c’est affreux. Il faudrait que je couche avec un étranger, c’est impensable. Imagine qu’il demande un test de paternité, ce serait pire. Il me virerait de chez lui, je me retrouverais mère célibataire d’un gamin non désiré, conçu avec un parfait inconnu.

– C’est pourtant la seule chose qui pourrait régler le problème. Sauf s’il se calme et revient à de meilleurs sentiments.

– Ce n'est pas si facile. Il est très têtue. Quant à l'autre éventualité, de toute façon, je ne vois pas bien qui pourrait me rendre un tel service. Dommage que tu ne sois pas un mec, ça m'aurait simplifié la tâche.

– Mais enfin, Mumu, t'es débile ? Tu vas dans un bar, tu choisis un type pas trop moche, tu couches avec, basta.

– Tu penses aux MST ?

– Tu as raison, réfléchit-elle. Un de tes patients ? Il y en a bien un ou deux qui doivent remplir toutes les conditions, non ?

– Peut-être, mais c'est aussi immoral que contraire à l'éthique.

Elle éclate de rire.

– Le prends pas mal, Mumu, mais depuis quelque temps, tu ne fais plus rien de moral. Tu m'appelles pour avoir des solutions, je t'en donne, à toi de voir. C'est ça ou tu lui avoues tout.

– T'est dingue ! Je ne peux plus reculer. Mais je viens d'avoir une bien meilleure idée. Un plan imparable, Marion !

35 – Mumu trou du cul !

Maëva

Croiser Gianni sur ce bateau fut une véritable épreuve. Léo a été adorable. Il sait tout maintenant, je lui ai tout confié, y compris les difficultés que j'ai à me remettre de cette déception, de cette terrible et humiliante rupture. Il m'a parlé de sa propre vie, de ses peines, nous sommes deux cœurs écorchés. Nous avons tous les deux un parcours sentimental difficile. Il croit que nous pouvons nous réparer l'un l'autre. Je ne suis pas persuadée qu'il ait raison, pourtant, j'ai envie d'essayer. J'en ai ras le bol de pleurer, d'attendre. Si Gianni avait dû revenir vers moi, accepter de m'écouter, il l'aurait fait depuis longtemps. Sur la péniche, je n'ai encore eu droit qu'à des avertissements, des reproches et des menaces. Jamais il ne s'assouplira.

Quant à *Mumu trou du cul*, elle doit se charger de faire un bon travail de sape derrière mon dos. Pas besoin de me faire un dessin, elle ne m'a jamais appréciée. Arriver à nous séparer, c'est sa plus grande victoire. Elle va passer le reste de sa vie à s'auto congratuler. Pauvre fille, je la plains tout compte fait. Elle va vivre dans l'ombre de deux femmes que Gianni aura aimées. En substitut de pacotille, elle n'obtiendra jamais qu'il lui soit dévoué comme il l'a été pour Lydia. Je ne dis pas que je mériterais Gianni plus qu'elle, je sais juste qu'elle se leurre si elle croit qu'il lui est acquis.

– Maëva, monsieur Longre est arrivé, me coupe Delphy dans ma rêverie.

– Fais-le entrer, merci, Delphy.

– Monsieur Longre, bonjour, je ne vous ai pas vu depuis un moment, comment allez-vous ? Votre femme ?

– Bonjour docteur. Ça allait mieux, au début du traitement. Mais voilà, ça recommence.

– Votre téléphone a encore disparu ?

– Non, mon téléphone n'est plus la cible de ses... effusions.

– Elle est rentrée chez vous ?

– Non, docteur. C'est bien le problème. Je croyais, comme les médecins et le personnel de l'unité dans laquelle elle est hospitalisée, que les nouveaux médicaments fonctionnaient.

– Mais ?

– Elle ne parlait plus ni de l'étagère IKEA ni de Siri ni de mon téléphone.

– Mais... insisté-je.

– Elle ne veut plus quitter l'hôpital.

– Pourquoi ? Elle a peur de recommencer si elle retrouve sa vie normale ?

– Non, docteur, vous ne comprenez pas. Elle est tombée amoureuse de l'unité, de sa chambre en particulier, des murs de sa chambre. Elle ne veut plus en sortir. C'est gênant, il vaut mieux frapper avant d'entrer, je vous assure. L'autre jour, j'ai voulu aller la voir, je l'ai trouvée nue en train de rouler une galoche à la porte de la salle de bain.

– Qu'attendez-vous de moi, monsieur Longre ?

– Je sais que vous n'êtes pas psychiatre, mais pourriez-vous les appeler pour leur demander de changer encore le traitement. Ma femme ne va pas mieux, docteur, pas mieux du tout. Ils ne m'écoutent pas.

– Je vais voir ce que je peux faire, mais je ne pense pas avoir quoi que ce soit à leur apprendre sur le sujet. Vous savez, ils ont déjà dû prendre toutes les mesures nécessaires.

Après monsieur Longre, c'est madame Pinson qui se rappelle à mon bon souvenir.

– Madame Pinson, comment vous portez-vous ?

– Bonjour docteur, paraît qu'j'avais pas d'patite finalement.

– Oui, une très bonne nouvelle, mais votre foie était tout de même en souffrance. J'espère que vous avez bien suivi le régime alimentaire que je vous ai prescrit.

– Sûr ! À la lettre.

– Bien, nous allons vérifier tout ça.

– Par contre, j'ai l'feu en dedans, quequ'chose de terrible. Comme si qu'on m'passait la tuyauterie au chalumeau.

– Ah, c'est embêtant, vous avez un reflux ?

– Qu'est qu'il vient faire l'océan là d'dans ?

– L'océan ?

– Me parlez de flux et d'reflux, c'est bien les marées ça, non ?

– Je vous parle de reflux gastrique, avez-vous des remontées acides ?

– Pas qu'des remontées, des descentes aussi, c'est tout'l'temps que j'vous dis.

– C'est-à-dire, ça fait mal lorsque vous mangez, buvez, pendant, après ?

– Tout l'temps doc, partout, jusque la langue, même quand j'vais aux toilettes, voyez !

Je fronce les sourcils. Avec mes consignes, elle ne devrait pas avoir de tels symptômes. Je procède à l'auscultation. Son ventre est souple, mais

encore ballonné. Sa tension est meilleure, les médicaments semblent efficaces. Le cœur va bien. Les brûlures me chiffonnent.

– Pas d'éruption cutanée ?

– Chuis pas assez vieille pour avoir le cul tanné docteur, se fâche-t-elle.

– Non, madame Pinson, de rash cutané, de boutons ?

– Ah, non, ma peau nickel !

– Quand les brûlures ont-elles commencé ?

– Ben vous aviez dit d'éviter l'gras. C'qu'on a fait. Vous aviez parlé de remanger les légumes après une dizaine de jours. Donc on a fait comme vous avez dit : de la purée avec de la viande blanche les premiers jours, des pâtes, tout ça. Ça faisait plus mal, j'étais vraiment bien. C'est c'te foutus légumes qu'ont tout rebousillé. Plus encore qu'le gras. Zavez réussi à m'libérer d'la rate, maintenant, c'est la verdure qui m'tue.

– Vous avez choisi quel genre de légumes ?

– Ben un peu d'tout, mais les haricots verts, les courgettes, ça va cinq minutes. Mon mari m'a acheté des bébés poivrons. C'est bien parce qu'ça ajoute du goût. Comme ya plus l'goût du gras, ça compense un peu. Sont bien pêchus ces poivrons docteur, ça rehausse le goût d'la boustifaille.

– La boustifaille ?

– Les repas quoi.

– Ah, dites-moi, madame Pinson, à quoi ressemblent-ils ces poivrons, à ça ? lui demandé-je en lui montrant une photo sur ma tablette.

– Oui, c't exactement ça. Sont rigolos, p'tits comme ça.

– Vous en consommez souvent ?

– Chaque repas, faut manger cinq fruits et légumes par jour docteur, c’est c’que je fais, j’mets trois d’ceux-là dans mes pâtes ou ma purée, et je finis l’repas par une pomme ou une poire.

– C’est un piment oiseau, madame Pinson, pas un poivron. Ce n’est pas étonnant que vous ayez autant de brûlures, je ne sais même pas comment vous faites pour ne pas encore cracher du feu !



Léo vient me chercher à la fin de la journée. Il m’embrasse tendrement sur la joue, me prend dans ses bras. Lorsqu’il dérive sur mes lèvres, je comprends que nous ne sommes plus seuls. Un indésirable, Muriel ou Gianni, vient d’entrer. Quelqu’un derrière nous s’éclaircit la gorge. *Mumu trou du cul* ! Je serre la mâchoire. Léo me sourit, se détache de ma bouche en gardant son bras autour de ma taille.

– Bonjour, Maëva, m’interpelle-t-elle. Désolée d’interrompre ce joli moment.

Je me retourne à regret.

– Bonjour, Muriel.

– Vous avez cinq minutes à m’accorder ? demande-t-elle.

– Nous allions partir, désolée, la planté-je en prenant la direction de la sortie.

– Attendez, s’il vous plaît, insiste-t-elle, je n’en ai pas pour longtemps.

– Allez-y, qu’on en finisse, dépêchez-vous, nous sommes pressés, je réponds sèchement.

– Ici ? Vous ne préférez pas que nous allions dans votre bureau ?

– Il n’y a plus que vous, Léo et moi. Je ne cache rien à Léo.

– Comme vous voulez, reprend-elle en relevant le menton.

Un immense sourire se dessine sur son visage.

– Les nouvelles vont si vite dans ce village, je ne voulais pas que vous l’appreniez par quelqu’un d’autre. C’est tellement énorme. Voilà, je ne vais pas ménager le suspense plus longtemps : Gianni et moi allons bientôt être parents.

Heureusement que Léo raffermir sa prise autour de mon corps, heureusement aussi qu’il le fait discrètement. Je ne veux pas donner à *Mumu trou du cul* ce qu’elle attend : me voir flancher, blêmir, pleurer. Je puise en moi les ressources ultimes, tente de garder le contrôle. J’affiche un sourire de façade, en mode *je suis heureuse pour vous*. En vérité, j’ai juste envie de lui faire avaler son sac Vuitton contrefait, et qu’elle s’étouffe avec son propre fiel.

– Je vous félicite, c’est une merveilleuse nouvelle, commenté-je.

– Je suis ravie que vous le preniez comme ça, s’étonne-t-elle. Je ne vous cache pas que j’appréhendais un peu de vous l’annoncer.

Je ne suis pas loin de la crise d’hystérie. Sa dernière réplique ne m’aide pas. Je me concentre sur la chaleur douce du corps contre le mien, sur ce pouce qui caresse ma main pour m’encourager à tenir le choc, sur la pression des muscles de ce bras contre mon dos.

– Pourquoi donc ? Je suis passée à autre chose, Muriel, vous devriez en faire autant. Vous n’avez pas besoin de venir me voir chaque fois que vous pisserez sur un test ou que vous écarterez les jambes. Si vous voulez bien nous excuser, nous avons, nous aussi, quelque chose à célébrer.

Léo me regarde, les yeux pétillants. *Mumu trou du cul*, curieuse, cherche à en savoir plus.

– C’est vrai ? Vous fêtez quelque chose ? Vous emménagez ensemble peut-être ? C’est drôlement rapide, un vrai coup de foudre si je comprends bien, exagère-t-elle. Mais c’est bien, vraiment très bien. C’est ça, n’est-ce pas ?

– Muriel, vous savez garder un secret ? je lui demande.

– Oui, bien sûr, s’excite-t-elle.

– Parfait, moi aussi ! Au revoir.

Elle comprend qu’elle n’en saura pas plus, hésite un instant, nous salue de la tête, s’en va. Je ferme le cabinet derrière elle, attends qu’elle soit hors de mon champ de vision, m’effondre dans les bras de Léo.

– Cette fois il n’y a plus le moindre espoir, Léo, un enfant, ils vont avoir un enfant.

Il embrasse mes cheveux en caressant mon dos. Je pleure à chaudes larmes contre son torse rassurant.

– Je sais, Maëva, c’est un coup dur, je comprends. Je suis là ? Je serai toujours là.

– C’est d’accord Léo, c’est d’accord, dis-je précipitamment.

– Tu es sûre ?

J’écoute un moment son cœur qui bat si fort, si vite. Oui, j’en suis certaine. Je peux le faire, je dois le faire. Pour lui, pour moi, pour tourner la page.

– Certaine. C’est quand tu veux. On peut faire ça très vite, s’il te plaît.

Il prend mon visage entre ses mains, approche ses lèvres des miennes.

– Merci, souffle-t-il en m’embrassant, ému. Je n’oublierai jamais ce que tu fais pour moi.



C'est le moment d'annoncer la nouvelle à Benjamin. Ça va être difficile, je le sais. Hier soir, Léo m'a raccompagnée. Nous avons dîné tous les trois, mais nous n'avons pas abordé le sujet. Je l'ai averti : je préfère parler seule avec Benjamin. La bombe est lâchée.

– NON ! Je ne comprends pas cette décision, Maëva, d'abord, c'est trop précipité, ensuite, ça n'a aucun sens. Je ne sais pas ce que vous fabriquez Gianni et toi, vous faites connerie sur connerie. À quel moment trouves-tu cela sensé ? Tu peux me le dire ?

– Je n'ai pas envie de me poser plus de questions, Benji.

– Eh ben tu devrais ! Vous jouez à quoi tous autant que vous êtes ? Vous voulez me pousser à la crise cardiaque ? J'ai passé l'âge de tous ces enfantillages.

– Ma décision est mûrement réfléchie, Benjamin.

– Mûrement ? MÛREMENT ? Tu oses me dire ça, à moi ? Tu oublies que je sais depuis quand tu fréquentes ce garçon, Maëva.

– Tu n'es pas mon père, Benji, tu n'as pas à te mettre dans un tel état. Mes parents acceptent la situation, pourquoi pas toi ? Tu es mon ami, tu devrais trouver ça bien.

Il se lève, tourne dans le jardin comme un fou furieux.

– Je ne suis pas content du tout, Maëva. Ce que je voudrais, poursuit-il en fonçant droit sur moi, c'est que Gianni et toi vous parliez une bonne fois pour toutes. Je voudrais que vous ouvriez enfin les yeux, que vous compreniez que vous êtes faits l'un pour l'autre. Je rêve que vous soyez enfin heureux, ensemble.

– Ça ne sera jamais possible, Benjamin, tu le sais. Il m’a jugée, condamnée, ça m’a fait du mal. Et puis... Il va être papa. C’est bien fini cette fois.

– NON, non non et non ! Il doit bien y avoir une solution.

– C’est trop tard, Benji, tu es bien le seul à croire encore à cette histoire.

– Ce n’est pas en épousant Léo que tu l’oublieras, Maëva. Je sais combien tu aimes Gianni. Tu fais une erreur, tu vas rendre ce jeune homme malheureux. Un jour ou l’autre, il se rendra compte que tu es éperdument éprise d’un autre.

– C’est justement là que notre histoire est belle, Benjamin, il veut m’épouser malgré le fait qu’il est au courant de mes sentiments pour Gianni. Je sais que je ne mérite peut-être pas Léo, mais je m’efforcerai d’être aussi sincère que possible avec lui tant qu’il m’acceptera à ses côtés. Je tiens à ce que tu assistes au mariage. Je serais très peinée si tu refusais.

– Je ne sais pas, Maëva. Je ne cautionne pas cette union. J’ai besoin d’y réfléchir. Pardonne-moi, il faut que je fasse le point sur tout ça. J’ai l’impression d’être dans une cour d’école avec des tas de petits cancre à gérer. J’en redresse un, l’autre déraile. Il va falloir penser à me foutre un peu la paix, gronde-t-il en rentrant dans la maison.

J’ai rarement vu Benjamin dans cet état, ça m’ennuie, j’aimerais pouvoir tout lui dire, tout lui avouer, il comprendrait encore moins. Il ferait tout pour que notre projet tombe à l’eau. J’ai vraiment besoin de ça pour avancer. Ce mariage, c’est comme un moteur puissant qui me propulserait hors du cauchemar. Je ne sais pas tout à fait vers quoi je vogue, mais je sais d’où je pars et ce que je fuis. Peu importe la destination, pourvu qu’elle m’éloigne de Gianni.

36 – Un coup au cœur

Benjamin

J'ai ruminé toute la nuit. Je rongais encore mon frein au petit-déjeuner sous le regard désolé de Maëva. Elle le connaît depuis quoi ? Cinq minutes. Ça lui suffit pour accepter de convoler en justes noces. Léo est un gentil garçon, je n'ai absolument rien contre lui, du moment qu'il reste un intérimaire. Je ne suis pas le père de Maëva, c'est vrai, mais j'ai appris à connaître cette gamine, je l'ai vue évoluer, mûrir au fil des mois. Elle a un tel tempérament, jamais Léo ne tiendra la route avec elle. Il lui faut un homme de caractère, une tempête, il lui faut Gianni. Lydia serait dans tous ses états si elle assistait à un tel désastre. Je me sens mal aussi à cause de ça. J'ai l'impression de faillir à ma promesse. J'avais assuré à Lydia que je mettrais tout en œuvre pour que son projet se réalise. Et Muriel, belle garce celle-là, elle a réussi à piéger Gianni. Il faut à tout prix que j'avertisse Gianni de ce mariage. Il aura peut-être un sursaut de raison, se rendra compte de ce qu'il perd vraiment. Je l'appelle :

– Allo, Benji, tout va bien ?

– Je dois te parler, c'est important. On peut se voir ?

– Je suis devant chez mon comptable, tu peux m'y rejoindre ? J'allais justement te passer un coup de fil, j'ai oublié un des dossiers sur la console de l'entrée. Muriel n'est pas joignable, elle a dû partir en rendez-vous, ça ne t'ennuierait pas de passer le prendre ?

– Non, pas de souci, je m'en occupe.

Je récupère mon jeu de clés de chez Gianni. La voiture de Muriel n'est pas là, la voie est libre. J'entre. Au moment où je récupère le dossier, je perçois des voix. Muriel et sa fameuse copine sage-femme. Zut, je pensais qu'elle était absente. Elle a dû ranger sa voiture dans le garage. Je n'ai aucune envie de les saluer ni de discuter. Je m'apprête à partir lorsque j'entends prononcer le prénom de Lydia. Ça m'interpelle.

– Ne pleure pas, Mumu, tu as toutes les cartes en main. Il finira par comprendre qu'il ne peut pas se passer de toi.

– S'il me quitte, Marion, j'aurai fait tout ça pour rien. Tu te rends compte. J'ai risqué ma carrière pour lui.

– Pas seulement ta carrière, ma chérie.

– C'est vrai, ma liberté aussi. Je pourrais finir en taule pour un truc pareil. Je n'avais plus le choix, il se rapprochait trop de cette fille. J'ai bien fait, n'est-ce pas ? Dis-moi que je n'ai pas fait la pire connerie de ma vie.

– Oh, ça va Mumu, c'est pas la peine de te torturer le cerveau, elle allait mourir de toute façon. Un peu plus tôt, un peu plus tard, je ne vois pas bien ce que ça change. Limite, tu leur as rendu service, ma belle. Elle, tu as exaucé son souhait, enfin ! Tu as abrégé ses souffrances, lui, tu l'as enfin libéré. En fait, t'as même carrément fait une bonne action.

– Si tu savais combien tu me rassures. Je me repasse souvent la scène, comme un film. C'est dur ! Lydia a compris quand j'ai sorti la seringue. Elle a bien vu la fiole de potassium. Il ne m'a fallu que quelques minutes, une très forte dose, son cœur a vite lâché. Mais...

– Mais quoi ?

– Je ne sais pas, j'ai lu tellement de choses dans ses yeux au moment où je lui ai fait l'injection. C'était déstabilisant, ma main tremblait, j'ai dû m'y reprendre à deux fois pour la piquer. De l'impatience, de la gratitude, de la peur aussi. Je te jure, à un moment, j'ai cru qu'elle regrettait.

– Elle n'a rien dit ?

– Si, je la hais pour ce qu’elle a osé prononcer à voix haute.

– C’était quoi ?

– « *Gianni, je t’aime, je t’aimerai toujours, sois heureux avec Maëva, au revoir, mon amour... le meilleur pour la fin.* »

Je suis obligé de m’appuyer au mur pour ne pas tomber, de bouffer mon poing pour ne pas hurler, les tuer. Il faut que je sorte d’ici, au plus vite, je dois respirer, de l’air, il me faut de l’air à tout prix. J’arrive à fuir sans me faire remarquer. Je cours jusqu’à ma voiture. Dans l’habitacle, je crie comme un damné. Je frappe de toutes mes forces sur le volant, la portière, je vais devenir fou. Cette salope a tout manigancé depuis le début. Elle a tué Lydia, c’était prémédité. Elle l’a tuée, nom de Dieu ! Je fonds en larmes. Impossible de contrôler. Je n’ai pas pleuré comme ça depuis la mort de Sam. Sam, tu me manques tellement, que ferais-tu à ma place ? Ma chérie, viens-moi en aide, si tu es là, quelque part, aide-nous à surmonter tout ça, je t’en supplie. Je me sens responsable, coupable d’avoir, juste après l’accident, conseillé cette maudite infirmière à ce couple auquel je tenais tant. Si j’avais su, si je pouvais revenir en arrière.

Gianni semblait heureux avec Maëva, il retrouvait le sourire. Depuis la mort de Lydia, depuis sa séparation avec Maëva, il plonge à nouveau, petit à petit, dans un gouffre si profond que je crains qu’il n’en sorte plus. Je dois faire quelque chose, intervenir. Et ma petite Maëva qui va se marier avec Léo qu’elle n’aime pas. Est-ce trop tard ? J’essuie rageusement mes larmes, fonce chez le comptable. La secrétaire m’invite à entrer dans le bureau où Gianni et monsieur Darsin sont en grande discussion. Comme un zombie, je les salue, leur tends le dossier. Gianni voit tout de suite que quelque chose ne va pas. Il m’interroge du regard. Mon cœur bat à tout rompre, j’étouffe. Je desserre le col de ma chemise, au bord du malaise. Une douleur vive presse mon thorax. J’ai des sueurs froides, le mal irradie vers la nuque, la mâchoire, mon dos, mon bras gauche. Des gouttes perlent sur mon front.

– Je... Je suis en train de faire une crise cardiaque, arrivé-je à articuler.

Gianni se lève d’un bond, sa chaise bascule sur le sol. Il se précipite pour m’aider pendant que monsieur Darsin appelle les secours. J’essaie de

respirer, de me calmer, en vain, je sombre.



À mon réveil, je suis à l'hôpital en soins intensifs. Un peu sonné, mais soulagé d'être encore de ce monde, je ne pense qu'à une chose : parler à Gianni. Les infirmières font barrage. Elles me rappellent que je suis maintenant leur patient, je dois me laisser faire. Les visites auront lieu en temps et en heure. Je n'ai pas le temps, moi ! Gianni doit savoir, régler les choses avec Maëva tant qu'il est encore possible pour lui de la récupérer et d'empêcher ce mariage.

À force de harceler le personnel médical, ils ont fini par appeler Gianni. Il n'était pas bien loin. Il attendait dans les couloirs de l'hôpital. Il se précipite à mon chevet, inquiet, une mine de déterré.

– Benji, tu m'as flanqué une de ces frousses, dit-il en essuyant ses yeux. Comment tu te sens ? demande-t-il en prenant ma main.

– Mieux, ça va mieux, fiston. Merci. Il faut que je te parle, c'est urgent.

– Rien n'est plus urgent que ton rétablissement, Benji, on a tout le temps de discuter.

– Non, le coupé-je, écoute-moi, laisse-moi aller jusqu'au bout !

– Très bien, mais ne te fatigue pas trop, sinon je file.

Je lui relate mot pour mot ce que j'ai entendu chez lui, la discussion entre Muriel et son amie Marion. Je le vois se décomposer à vue d'œil. Je sais que c'est encore un coup qu'il prend en pleine face. Ça va être difficile à digérer. Je lui dois la vérité, je la dois aussi à Lydia et Maëva. Le masque qui s'affiche sur le visage de Gianni est tout à coup si dur que je peine à le reconnaître. Il a mal, terriblement, je ne peux rien faire pour le soulager. Il

doit éprouver la même chose que moi, juste avant cette crise cardiaque, en mille fois plus violent. Il ne dit pas un mot. Même lorsque j'ai terminé mon récit, il me fixe, glacial, en silence. Je ne sais plus à qui j'ai affaire, il est méconnaissable. Comment l'inciter à réagir ? Je ne sais même pas s'il est encore avec moi. Je sonde en vain son regard, incapable d'y lire la moindre émotion. Gianni n'est plus qu'une enveloppe de haine. Ses paumes pressent toujours ma main, chaudes, rassurantes, mais son âme est en train de mourir devant moi.

– Gianni, fiston, je t'en prie, dis quelque chose.

– Tu es certain de ce que tu avances, Benjamin ? me questionne-t-il d'une voix qui me fait froid dans le dos.

– Je ne mentirais pas sur quelque chose d'aussi grave, Gianni. Je te jure sur ce que j'ai de plus cher au monde que je n'invente rien. Tu dois parler à Maëva. Vous devez vous réconcilier.

– Je l'ai appelée, Benji, c'est elle qui t'a porté les premiers secours. Elle est restée jusqu'à ce que les médecins la rassurent sur ton état.

Il élude le sujet principal, le seul qui m'intéresse, ça me fait peur.

– Gianni, que vas-tu faire ?

– Je vais aller voir Maëva.

– C'est bien, c'est très bien, je réponds, soulagé.

– Mais la priorité, c'est Muriel. Je vais régler mes comptes avec elle.

– Comment ? Comment, Gianni, m'inquiété-je.

– Je ne sais pas encore, mais elle va payer.

– Tu sais que tu ne peux rien prouver, c'est trop tard.

– Je sais, je trouverai autre chose.

– Ne fais pas de bêtise, Gianni. Tout ce que je souhaitais, en te relatant tout ça, c’est que tu prennes enfin conscience de la valeur et de l’intégrité de Maëva.

– Repose-toi, Benji, j’ai à faire. Maëva a promis de te rendre visite dans la soirée.

Sous mes supplications, mes protestations, il m’embrasse sur le front, se lève, me jette un dernier regard avant de quitter la pièce.

37 – Abusé

Gianni

Je ne sais plus ce que je ressens. C'est plus qu'un choc, il n'y a aucun terme approprié. Je me suis pris un tsunami en pleine gueule. Un démon devait sommeiller en moi parce que la personnalité qui m'habite en cette minute me fait peur. Je ne sais même pas comment je n'explose pas sur place. En marchant dans les couloirs de l'hôpital, tout autour de moi vacille, me semble flou, les murs, les gens, les bruits. Je suis sur une autre planète, dans une autre dimension. J'ai été manipulé comme une marionnette, un pantin à la con, par une meurtrière. Une froide et vile calculatrice. Une perverse qui n'a eu de cesse de me séparer des femmes de ma vie, de me mettre dans son lit. Elle a réussi, brillamment, à coup d'empathie feinte, de sourires mielleux, de mots réconfortants. Elle savait où appuyer, quoi toucher. Cette pourriture s' imagine avoir fait une bonne action. Elle mériterait le bûcher, c'est une sorcière, une véritable sorcière qui se cache sous des boucles blondes et un air compatissant et innocent.

Je grimpe sur ma bécane, fonce vers la maison. Elle est déjà là. J'entre, claque la porte.

– Mon chéri, j'ai appris pour ce pauvre Benjamin, j'ai annulé mes visites, je voulais rentrer plus tôt pour toi, miaule-t-elle. Comment va-t-il, tu as pu le voir ?

Je ne réponds pas. Je prends quelques minutes pour observer le vrai visage de la perfide, de la meurtrière. Impressionnant ! N'importe qui aurait pu se laisser abuser par ces traits angéliques, ce sourire doux, cet air sage.

Je serre mon casque entre mes doigts, pour éviter de m'en prendre à son cou. J'en meurs tellement d'envie que je suis obligé de fermer les yeux pour puiser en moi la force de résister à mes pulsions dévastatrices. Je voudrais qu'elle souffre, qu'elle agonise. Cette pute ne m'a même jamais délivré les derniers mots de Lydia. Elle m'a volé ce moment, il m'appartenait. Les paroles de ma femme m'étaient destinées. Lydia s'est vue partir, elle a eu comme dernière vision celle des traits de son bourreau, le même bourreau que je baise depuis des mois. Je n'étais pas là. Je n'ai pas pu la défendre. Je m'en voudrai toute ma vie de l'avoir laissée entre ses mains. Est-ce que ça ne fait pas de moi l'être le plus immonde que la terre ait jamais porté ?! Lydia avait vu clair, elle savait que Muriel était la dernière à qui je devais m'attacher. Elle ne s'est pas trompée. Ses recommandations la concernant me reviennent comme un boomerang. Là encore, je l'ai trahie.

– Chéri, je t'ai posé une question, insiste-t-elle, comment va-t-il ?

– Il voudrait voir les gens qui comptent pour lui. Tu acceptes de lui faire une petite visite ?

– Bien sûr, j'irai dès demain, c'est promis. J'ai quelques rendez-vous, mais je dois pouvoir m'arranger. Je ne m'attendais pas à ce qu'il veuille me voir.

– MAINTENANT ! grondé-je.

Elle sursaute.

– Maintenant ? Qu'est-ce que tu racontes, il est trop tard, le temps que je m'y rende, les visites ne seront plus acceptées.

– Il a droit à un traitement de faveur.

– Dans ce cas, hésite-t-elle. Je vais chercher mon manteau et les clés de la voiture.

– Pas besoin de clés, je t'accompagne, je réponds sèchement.

– En moto ?

– Ouais.

– Je croyais que tu ne voulais plus que je monte dessus, à cause du bébé.

– Circonstances exceptionnelles, argumenté-je.

Elle sent forcément que tout ça ne tient pas debout, que je lui cache quelque chose. J’aurais peur à sa place. Pourtant, elle obéit. J’ai bazaré son casque, mais j’ai toujours celui de Lydia.

– Où est mon casque ? s’enquiert-elle.

– Dans une poubelle, je conclus en fermant la maison.

– Mais je...

– Ça ne devrait pas te poser trop de problèmes de prendre la place de Lydia, n’est-ce pas ? je l’encourage brutalement.

Elle peine à déglutir, l’enfile, l’attache, grimpe derrière moi. Elle place ses mains autour de ma taille.

– Vire tes mains, Muriel, t’as des poignées, sers-t’en !

Elle ne moufte pas, s’exécute. Je démarre doucement, jusqu’à atteindre une route que je connais par cœur. Sinueuse à souhait, je l’emprunte souvent quand je vais vraiment mal. C’est une ancienne départementale sur laquelle plus personne ne circule. La municipalité a d’ailleurs installé des blocstops à l’entrée et à la sortie, plusieurs kilomètres plus loin. De chaque côté de la route, la nature a repris ses droits, dense, hostile, blindée de ronces. Je m’y engage. Sans prévenir, je pousse la machine. Je sens le corps de Muriel se cambrer, ses mains s’agripper fermement à mon ventre. J’accélère encore, elle hurle. Je lutte moi-même contre la force du vent, je nous pousse aux limites extrêmes, couche la moto dans les virages, mon genou à quelques millimètres du bitume. Elle me crie d’arrêter. Plus elle s’égosille, plus je fais vrombir le moteur. Je couvre ses vocalises, l’obligeant à se briser encore plus la voix. Je veux qu’elle soit terrorisée,

comme Lydia a dû l'être, qu'elle ait mal, comme Lydia, qu'elle voie la mort en face, comme ma femme adorée. Je veux qu'elle en perde la raison, qu'elle arrive à la limite de la folie. Je veux la détruire, de la même façon qu'elle a contribué à bousiller mon monde. Au bout de la route, je fais un dérapage contrôlé, m'arrête. Elle descend en catastrophe, tâtonne en tremblant pour défaire la bride du casque, l'ôte, le lance violemment au sol. Il atterrit dans les herbes hautes, sur le bas-côté.

– T'ES COMPLÈTEMENT MALADE, hurle-t-elle, QU'EST-CE QUI T'A PRIS ?

– J'ai pas fini, grondé-je, remonte, on rentre !

– Jamais de la vie, jamais, tu m'entends ? Tu voulais nous tuer ? T'es allumé ou quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

– Monte tout de suite ou je te plante ici ! je réponds menaçant.

– Tu n'as pas le droit de faire ça ! s'emporte-t-elle. Je ne sais pas ce que tu as ce soir, mais tu vas te calmer !

– Tu l'auras voulu ! dis-je en baissant la visière de mon casque.

Je redémarre.

– LE BÉBÉ ! hurle-t-elle. *TON BÉBÉ !*

Nouveau coup de poignard. Cette putain de grossesse. Le gosse... Il n'est pas responsable. Tant qu'il est dans son ventre, je ne peux pas faire de mal à cette femme, sinon, c'est mon enfant que je mets en danger. Je m'interromps, attends. Elle ne tarde pas à se remettre en selle. Je l'entends chialer quand elle remet son casque. À défaut de m'en être débarrassé, je lui aurai peut-être fait assez peur pour qu'elle abandonne définitivement toute velléité de séduction à mon égard.

Je ne suis pas plus calme sur le trajet qui nous ramène à la maison. Elle continue de gueuler à chaque virage, chaque accélération. Je jubile, un

sourire sadique s'imprime sur mes lèvres, même si c'est très con, même si ce n'est qu'un plaisir fugace, c'est toujours ça de pris.

– Il faut qu'on parle de ce qui vient de se passer, dit-elle le visage souillé de larmes quand elle me suit dans la villa.

– Je n'ai plus rien à te dire.

Elle me suit en pestant, je mets fin à la crise en lui claquant la porte de ma chambre au nez. Je ferme à clé. Elle n'aura qu'à investir le canapé. À mes yeux, elle n'est plus qu'un ventre, un incubateur, une matrice qui, une fois libéré du fruit de mes entrailles, se trouvera déchu de ses droits parentaux, parce que j'ai bien l'intention de tout faire pour prouver qu'elle ne pourra jamais s'occuper d'un enfant.



Le lendemain matin, cette tarée m'accueille comme si de rien n'était. Sidéré, je la regarde installer des viennoiseries sur la table, verser mon café dans un mug. Elle me le tend, innocente.

– Bien dormi, mon chéri ? Tu m'as manqué cette nuit. Je n'aime pas qu'on se soit couchés fâchés. Un couple doit dépasser ce genre de crise. La communication, c'est primordial, tu sais. On met les choses à plat, quitte à s'engueuler un bon coup, et puis, on se réconcilie sur l'oreiller, c'est bien plus agréable, non ?

Je lance la tasse à travers la pièce. Elle se fracasse contre le mur, déversant du liquide noir brûlant un peu partout. La porcelaine se répand bruyamment sur le sol.

– Pourquoi tu agis ainsi ? Tu la baisses à nouveau, c’est ça ? demande-t-elle haineuse.

– Non, Muriel, c’est toi qui as voulu me baiser comme tu dis, tu n’es qu’une intrigante, une tarée, une meurtrière, fulminé-je.

– Quoi ? Qu’est-ce que tu dis ? souffle-t-elle, paniquée.

– Je sais tout ! Tu as tué Lydia, tu vas me le payer !

– Je... Je n’ai pas...

Décontenancée, elle recule de quelques pas, jusqu’à se cogner le cul contre l’évier. Elle redresse les épaules, reprend soudain de sa superbe, son regard se remplit de fiel et de défi.

– J’ai fait ça pour toi, Gianni, pour nous, pour elle aussi.

– Tu l’as tuée uniquement parce que tel un coucou, telle la pourriture que tu es, tu voulais prendre la place dans son nid.

– J’ai juste abrégé ses souffrances, elle était condamnée, tu le sais très bien.

– T’as fait comment hein ? Tu préparais ça depuis quand ?

– J’avais le potassium depuis un moment, c’est vrai, mais je n’étais pas sûre de l’utiliser. On s’en fout, Gianni, Lydia était déjà morte de toute façon. Arrête de penser à ça, c’est du passé maintenant. Regarde ce qu’on a aujourd’hui, on va être parents, on va avoir un enfant, il grandit en moi, un peu plus chaque jour, il sera bientôt là. C’est pas tout ce qui compte ?

Je fonce sur elle, prêt à lever la main. Je me l’interdis, je n’ai jamais frappé une femme, pas même une comme elle.

– Je t’interdis de prononcer un mot de plus, t’entends, sinon je ne réponds plus de rien.

– Tu veux me cogner, Gianni, c’est ça ? Tu vas commencer par quoi ? La tête ou le ventre ? Tu toucherais vraiment à la mère de ton bébé ? À *ton* bébé ? ose-t-elle surnoisement. Fais bien attention, me menace-t-elle, si tu veux connaître cet enfant, tu vas apprendre à me respecter, à apprécier tout ce que j’ai fait pour toi.

– Va te faire foutre, Muriel, je conclus.

– Quand tu veux, mon chéri, je n’attends que toi, rit-elle.

38 – Une toute dernière fois

Maëva

J'ai longuement discuté avec Léo. C'est un ange, il s'occupe de tout organiser pour me laisser profiter de Benjamin au maximum. Je veux être près de lui jusqu'à ce qu'il se rétablisse. À l'hôpital, j'ai enfin fait la connaissance de son amie, celle qu'il nous cache depuis des mois. Catherine est adorable, une dame douce et élégante, aux petits soins pour lui. Je suis rassurée de savoir que je ne vais pas le laisser seul. J'attends d'être bien certaine que notre projet se concrétise pour annoncer la nouvelle à Benji. Je sais déjà qu'il ne pourra pas être présent au mariage. Un voyage est inenvisageable dans son état. Vivre ce moment sans lui sera une épreuve, il compte tant pour moi. Mais sa santé passe avant mes petits caprices. Je viens de terminer ma tournée. J'arrive à la maison. Mon téléphone me signale l'arrivée d'un texto.

[Viens me rejoindre au Lounge, je t'en supplie. G]

J'en lâche mon portable. Mes mains tremblent, ma gorge est sèche, mon cœur bat à en exploser ma cage thoracique. Qu'est-ce que je fais ? Je devrais ignorer ce message. Je devrais... je n'y parviens pas. Je ramasse le mobile.

[Pourquoi ?]

[Besoin de te parler, c'est urgent]

Entre affolement et crise de panique, je ne maîtrise plus rien. Mes doigts s'activent tous seuls sur le clavier.

[Je prends la route]

[Je t'attends dans l'appart, Dom te fera monter directement]

[OK]

Tout le long du trajet, je me demande ce qui m'attend, ce qu'il me veut. Pourquoi est-ce que je cède, lui obéis encore après le mal qu'il m'a fait ? C'est stupide, je cours droit au casse-pipe. Je voudrais résister, je voudrais tellement. C'est plus fort que moi, plus fort que la raison, la souffrance, plus fort que les souvenirs malheureux. Je suis attirée comme un aimant. Je n'ai apparemment tiré aucune leçon de ce qui s'est passé entre nous. Est-ce qu'il sait pour le mariage ? Est-ce qu'il s'amuse avec moi ? Veut-il tout faire capoter, juste pour me faire mal, pour se venger de ce dont il me croit responsable ? En est-il encore là ?

Me parler... J'attends cette occasion depuis presque un an. Dans quelques jours, ce sera l'anniversaire de la mort de Lydia. Un an à se détester, à s'ignorer. Mettons les choses à plat après tout, une fois pour toutes, même si c'est trop tard, même si une autre partage sa vie, même si la mienne prend un nouveau tournant.

Léo !

J'ai oublié de le prévenir. Je lui passe un coup de fil. Il me demande d'être prudente, de ne pas manquer cette occasion de lui dire tout ce que j'ai sur le cœur. Il pense à moi, m'encourage à aller de l'avant. Il a confiance, tout va s'arranger. Si seulement il pouvait dire vrai.

À mesure que j'avance, les images de notre merveilleuse journée à la plage inondent si vivement ma mémoire qu'elles m'arrachent quelques larmes, et un sourire. Je ressens encore la caresse du soleil sur ma peau, je revois Gianni sur sa planche, ondulant sur des vagues plus impressionnantes les unes que les autres comme s'il était totalement maître de l'océan. J'entends nos rires, ses moqueries, je me rappelle de son regard admiratif quand je me suis enfin tenue debout, de son inquiétude lorsque j'ai été prise dans les rouleaux. Nous étions si bien, si heureux ce jour-là. C'était il y a une éternité. Tant de choses affreuses se sont passées depuis. Le parking du *Lounge* se profile à l'horizon. Je me gare la boule au ventre, avance vers le bar. Dom m'aperçoit, m'embrasse sur la joue.

– Salut, Blondie, le boss est dans tous ses états. Il t'attend, passe par là, me guide-t-il en m'indiquant l'escalier que j'ai autrefois grimpé à dos de beau gosse.

Je souris en repensant à cet épisode aussi comique que désastreux. Décidément, j'en aurai vu de toutes les couleurs avec cet homme. Je monte les marches, une à une, prends tout mon temps, plus vraiment pressée d'obtenir les réponses à mes trop nombreuses questions. Je toque à la porte.

– Entre, me dit-il.

Je prends une grande inspiration, pose mon sac sur le canapé, le rejoins sur la terrasse. Il fume une cigarette, comme cette fois où il m'avait prêté les vêtements de Lydia. Je ferme les yeux, frappée par le vertige du souvenir. Dos à moi, je ne vois de lui que ses larges épaules, une de ses mains crispée sur le balcon, quelques mèches de ses cheveux secouées par la brise.

– Merci d'être venue, continue-t-il d'un ton mystérieux.

– Je suis là, qu’est-ce que tu veux, Gianni ?

– Je te l’ai dit, te parler, c’est tout.

– Tu avais besoin de me faire faire toute cette route ? On aurait pu discuter chez Benji.

– Non, j’avais besoin... besoin d’un endroit tranquille, un qui nous rappelle de bons moments.

– Je vais devoir m’adresser à ton dos encore longtemps ? soufflé-je.

Il baisse la tête, la relève en respirant bruyamment. Enfin, il fait un tour sur lui-même, me regarde. Pendant un moment, le temps est suspendu. Il n’y a plus de haine dans ses yeux, juste tristesse et lassitude. Que se passe-t-il encore ? Je me suis préparée à la colère, aux reproches, aux accusations. Pas à ça ! Pas à ce fatalisme, à l’abandon que je devine dans ses iris.

– Voilà, tu me vois maintenant, murmure-t-il.

– Et ?

– Je ne sais plus par où commencer. C’est con, rit-il cyniquement. Je me suis répété en boucle tout ce que je voulais te dire. Tu es devant moi, sublime dans cette robe noire, je perds mes mots, Maëva.

– Peu importe ce que tu comptes m’annoncer, Gianni, pas besoin de tourner autour du pot, ça n’a jamais été dans tes habitudes. Je sais me défendre, alors vas-y franchement. Si on doit se balancer nos quatre vérités, je suis prête.

– Tu es sur la défensive, dit-il doucement.

– J’ai tort de l’être ?

– Oui... Je te demande pardon. Ma conduite avec toi a été inqualifiable. Une chance que tu acceptes encore de m’écouter. Je me suis trompé, Maëva, je regretterai toute ma vie la façon dont je t’ai traitée. Tu ne méritais

pas ça. Rien ne peut excuser ma conduite, mais c'est important que je te dise aujourd'hui combien je m'en veux.

– Je... Je ne comprends pas ce revirement soudain, pourquoi maintenant, ça fait un an Gianni !

– Je sais, il n'est jamais trop tard pour présenter des excuses. Je suis au courant de la vérité, de ce qui s'est réellement passé. Comment j'ai pu imaginer que tu puisses être responsable ?!

– Quelle vérité ? De quoi parles-tu ?

– Benjamin ne t'a rien dit ? s'étonne-t-il.

– Qu'aurait-il dû me dire ?

– Muriel a fait une injection de potassium à Lydia ce jour-là, lorsque tu t'es absentée. Elle seule est coupable, dit-il en passant la main sur son visage.

J'en ai le souffle coupé. Ma bouche s'ouvre et se ferme dans un mouvement ridicule et incontrôlable de poisson rouge. Même mon vocabulaire se fait la malle. Mon cerveau est passé en mode retour rapide, comme une vieille VHS qu'on rembobine. Il me permet de revivre cette scène atroce, au ralenti. Jamais je n'aurais pu soupçonner une telle chose. Même maintenant, en me repassant en boucle les images, j'ai toutes les difficultés du monde à y croire.

– C'est impossible, elle est... elle n'aurait pas pu aller jusque là ! m'offusqué-je.

– Elle l'a fait. Elle a tout raconté à sa meilleure amie, Benji l'a entendu. À mon tour, je l'ai fait parler, j'ai tout enregistré sur mon téléphone. Tiens, écoute.

Il enclenche un fichier audio. Les aveux partiels de *Mumu trou du cul*. Ce titre que je lui ai attribué est bien trop mignon pour elle. Mes jambes ne me

portent plus, je tombe sur le transat de la terrasse. La tête dans les mains, je réalise tout ce que ça représente, tout ce que ça a généré, changé.

– Qu’est-ce que tu vas faire ? demandé-je en relevant le visage vers lui.

– Je ne sais pas encore, et puis il y a...

– Votre enfant ?

Il me fixe, les larmes aux yeux.

– Tu es au courant ? Benji ?

– Non, c’est Muriel qui me l’a annoncé, elle s’est pointée au cabinet pour se vanter de la grande nouvelle.

– Évidemment, murmure-t-il. Maëva, continue-t-il en se précipitant vers moi.

À genoux, il prend mes mains dans les siennes. Ses mots se précipitent, se bousculent à une vitesse folle :

– Maëva, tout ce que je veux aujourd’hui, c’est me rattraper, me faire pardonner, te reconquérir. Je suis conscient de tout ce que je t’ai fait subir, j’ai été abominable. Tu m’aimes encore, je le sais comme je sais que je ne t’ai jamais vraiment détestée. Je t’ai rejetée parce que... parce que...

– Gianni, arrête, je t’en prie. Tu as vécu un drame atroce, je ne souhaite à personne autant d’épreuves, autant de souffrance. Tu m’as blessée, c’est vrai, parce que tu étais aveuglé par ton chagrin. Je comprends ça, je te pardonne.

– Alors tout est encore possible ? demande-t-il plein d’espoir.

Mon cœur se brise un peu plus. Il était déjà en mille morceaux.

– Non, c’est trop tard.

– Pourquoi ? m’interroge-t-il révolté, en serrant mes doigts dans les siens.

– Parce que Muriel n’abandonnera jamais. Parce qu’elle attend ton bébé, qu’elle a ce moyen de t’en faire baver. Parce que notre relation, lorsque Lydia était encore en vie était déjà immorale. Je ne veux pas être celle qui te priverait de ton rôle de père. Tu sais comme moi que Muriel est capable du pire. Elle t’enlèverait ton petit, c’est plus que certain.

– Il suffit de patienter. On se verrait en toute discrétion. Une fois que le bébé sera né, je me battraï pour obtenir la garde exclusive. Plus rien ne nous empêchera d’être heureux.

– Et si ça ne marchait pas ? Combien de temps devrions-nous nous cacher ? Je ne veux plus vivre comme ça ! C’est trop tard.

– Tu ne veux même pas essayer ? demande-t-il au désespoir.

Je prends son visage dans mes mains, m’accroche à son regard si pénétrant. Tristement, je lui avoue :

– Je vais me marier, Gianni. Je pars. Tout est fini. Ce qu’on a vécu était merveilleux, mais on s’est trop fait souffrir. Ça nous a abîmés, brisés. Chacun de nous doit suivre sa propre vague maintenant.

Il se tait un moment, semble encaisser, tout en réfléchissant à ce qu’il pourrait me dire pour me convaincre.

– Tu vas te marier ? répète-t-il, partir ? Où ? Dis-moi que c’est faux, je t’en prie.

– Je ne mens pas, Léo et moi avons fixé la date.

Il me prend par surprise, m’attire à lui d’une main sur ma nuque, colle ses lèvres aux miennes avec une telle force qu’il me fait presque mal. Je tente de résister, je suis faible, l’attirance est si forte, c’est une véritable souffrance. Je lutte contre lui, contre moi, en vain. Ma bouche s’ouvre à la sienne, sa langue reconquiert un territoire abandonné. Les frissons, les décharges électriques resurgissent d’un seul coup, comme une implacable déferlante. Tout mon corps, de ma langue en passant par mes mains, mon cœur, mon ventre, le réclame. Il me soulève, sans interrompre ce baiser

infernale et interdit, m'allonge sur le canapé, s'impose sur moi sans me laisser le loisir de l'arrêter. Ma raison s'envole, la passion reprend ses droits, mène la danse, cruelle, sournoise. Elle s'était endormie pour mieux me trahir aujourd'hui. Ce combat est épuisant, inégal. Il sait le pouvoir qu'il a sur moi, il exige, me soumet.

Je déteste qu'il fasse de moi cette femme de l'ombre, parce que c'est encore le rôle qu'il me fait jouer en cette seconde. Je hais la femme que je suis devenue, incapable de reprendre le dessus, cédant à la tentation, consciente de ses fautes. Mon moi intérieur, raisonnable, hurle, insulte l'autre, celle qui ne vibre que pour lui. Cette dernière remporte la victoire, mue par un désir insurmontable. Ma robe s'est envolée, mes dessous aussi. Ses fringues ne sont plus qu'un amas froissé qui se mêle à mes vêtements.

Sa peau contre ma peau, comme une appartenance, la chaleur de son corps embrase le mien déjà éprouvé à sa seule vue sur le balcon. Je le maudis d'être si beau, si magnétique, si persuasif. Je me maudis d'être si accro à sa force, à ses muscles qui roulent sous mes doigts. Je ne respire plus, je *le* respire. Je ne vois plus que lui, ne sens plus que lui, rien d'autre n'existe. Juste ses doigts qui glissent sur mes lèvres, mon cou, mes seins. Ils s'y attardent avant de continuer leur chemin plus au sud, là où personne ne m'a touchée depuis qu'il m'a quittée. Je ferme les yeux, ressens, savoure, soupire, gémis. C'est trop tard, pour cette fois, c'est trop tard, je ne peux plus dire stop. Je le veux, une fois encore, une toute dernière fois. Je l'aime tellement, je veux partir en mémorisant à jamais cette sensation d'être toute à lui, malgré la vie qui ne cesse de nous séparer.

Me rappeler, graver dans ma mémoire le contact de ses cuisses entre les miennes, de ses gestes assurés, experts, de ses caresses qui m'ensorcèlent, me font oublier celle que j'étais, celle que je vais devenir après lui. Il soulève une de mes jambes, possessif, impérieux, la plaque sur sa hanche pendant qu'il reprend sa place au creux de mes reins. Si longtemps sans lui, c'est comme une première fois, intense, profond, violent ; à en oublier comment respirer. Une larme dévale ma joue, une larme de bonheur, de plaisir retrouvé. Il n'est pas doux, il est en guerre. Il veut gagner, me montrer que je suis à lui, à personne d'autre. Ce soir je lui appartiens, quelques heures, ce soir seulement, ce soir et plus jamais. Je voudrais

arrêter le temps, le laisser m’envahir jusqu’à en mourir. Une guerre de Cent Ans. Qu’un raz de marée nous surprenne à cet instant, au moment où notre plaisir, comme un tsunami, va nous submerger. Que la vie s’arrête ici, dans ses bras, alors qu’il vogue en moi, parce que je n’ai rien connu de mieux que cet homme, rien vécu de plus intense qu’à ses côtés. Il est Poséidon, mon Dieu des océans, celui qui me noie dans un tourbillon perpétuel. Je suis une sirène qui a chanté pour lui, l’a attiré chaque fois plus loin, au-delà des limites. Nous nous sommes trouvés, nous nous sommes perdus.

Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, nous partageons au même instant un plaisir aussi fulgurant que stupéfiant. Nos muscles se relâchent après s’être violemment contractés. Sur moi, il caresse ma jambe, dépose de tendres baisers sur mon cou, mon décolleté.

C’est fini, tout est fini...

C’était magique, presque un rêve. Comme tous les rêves, il s’évanouira au petit matin. Il disparaîtra même dès l’instant où je passerai cette porte en sens inverse.

– Ça ne peut pas être aussi bien avec lui, murmure-t-il. Je ne te croirai pas si tu me dis le contraire.

– Léo est un homme bien, Gianni, j’ai beaucoup de chance de l’épouser.

– Marie-toi avec moi, s’insurge-t-il. Choisis-moi, donne-nous une autre chance. Tu ne peux pas nier ce qu’il y a entre nous !

– Je ne peux pas le nier, c’est vrai, mais j’ai fait une promesse, je me suis engagée.

– Ça ne t’a pas empêchée de le tromper, me balance-t-il.

Je le repousse, me rhabille. Il tente de me retenir par le bras, je me dégage doucement.

– Excuse-moi, je ne voulais pas dire ça, c’est juste... C’est difficile, Maëva. Je ne veux pas te perdre, je t’aime, je t’aime comme un dingue.

– Gianni, je n'aimerai plus jamais un homme comme je t'ai aimé. Mais ce soir, c'était un adieu, tu comprends. J'emporte ce moment merveilleux avec moi. J'y repenserai chaque fois que j'aurai besoin de sentir la caresse de l'océan, d'entendre le bruit des vagues, chaque fois que mon cœur ne battra plus assez fort. Je ne t'oublierai jamais. J'espère que tu finiras par être heureux. C'est tout ce dont je rêve pour toi.

Je ne lui laisse pas le loisir de répondre, je rentre chez moi. Je sens son regard sur moi lorsque je quitte l'appartement du *Lounge*. Je ne me retourne pas. Si je le fais, je ne pourrai plus jamais le quitter.

39 – Échec(s)

Gianni

J'ai vraiment cru qu'on allait tout recommencer, repartir à zéro, qu'elle allait me donner une chance de réparer mes erreurs. Quand je l'ai serrée dans mes bras ce soir-là, tout est enfin devenu clair, une évidence. Oui, on peut aimer deux femmes en même temps, deux femmes aussi fort. Lydia et Maëva ont beaucoup de points communs, mais elles sont aussi très différentes. Chacune d'elle, à sa manière, a su me bouleverser. Le cœur est un muscle, il peut s'étirer à l'infini. Je n'oublierai jamais Lydia, je souffre chaque jour de son absence. Je ne peux plus entrer dans son ancienne chambre. Ça me rappelle trop de souvenirs, le manque est énorme, la perte immense. Je pense vendre la maison, fuir les images qui tournent en boucle dans ma tête, m'envahissent. Je pourrais louer l'appartement au-dessus du *Lounge*, mais c'est un peu trop, un peu tôt. Lydia et moi y avons vécu des moments merveilleux. J'ai du mal à concevoir qu'un autre couple y séjourne. Je ne peux même pas me recueillir sur sa tombe, elle a été enterrée dans le Jura, chez sa famille. Il ne me reste que le *Lounge* pour honorer sa mémoire.

Le *Lounge*, c'est aussi là que j'ai connu à nouveau le bonheur avec Maëva. Maëva à qui j'ai fait l'amour passionnément, Maëva qui est partie pour un autre. Je l'ai bien mérité, c'est moi qui l'ai chassée. J'ai vraiment tout perdu. J'aurai passé ma vie à espérer les femmes que j'aime. Espérer en vain la guérison de Lydia, espérer en vain de reconquérir Maëva. Elle m'a pardonné, c'est déjà ça. Après cette nuit où elle m'a abandonné, j'ai tout fait pour la convaincre de rester, de me choisir. Elle a rejeté chacun de mes appels, chacun de mes textos. J'ai tenté de la voir, échec sur échec. Delphy et le jeune coq ont fait barrage. Un matin, au culot, j'ai sauté par-dessus le portail de Benji. Rentré chez lui depuis une semaine, il profitait de la

douceur matinale de ce mois de mai pour siroter son café sur la terrasse. Je lui ai adressé un rapide bonjour avant de me précipiter, sous son regard curieux, pour toquer à la porte de Maëva. Pas de réponse. J'ai insisté, supplié, je me suis même carrément énervé. Une main s'est posée sur mon épaule.



- *Elle est partie hier soir, Gianni, je suis désolé.*
- *T'as rien fait pour la retenir, Benji ? je réponds, dévasté.*
- *Jusqu'à la dernière minute, même devant Léo, j'ai bataillé, fiston. Maëva est comme toi, quand elle a une idée en tête, difficile de la faire changer d'avis.*
- *Je refuse que ça se termine comme ça !*
- *J'aurais aimé pouvoir t'aider ; encore une fois, je regrette.*
- *Où est-elle, je peux peut-être la rejoindre ?*
- *Et après ? Elle se marie dans quelques jours, mon garçon.*
- *Je dois empêcher ce mariage !*
- *Non, laisse faire le temps, fais-moi confiance. Tu la retrouveras, Gianni, je te le promets.*
- *Quand ? Comment ?*
- *La patience est signe de sagesse, fiston. Elle te reviendra, je le sais.*
- *Tu me caches quelque chose ?*

– Non, j’ai l’impression que vous êtes liés, que vous étiez destinés, voilà tout. Si c’est bien le cas, la vie la replacera forcément sur ton chemin.

– Foutaises, Benji ! Si elle se marie, qu’elle a des gosses avec ce mec, qu’elle a quitté la région, nos routes n’ont aucune chance de se croiser à nouveau.

– Ttt... je n’en suis pas si convaincu. Tu en es où avec l’autre folle ?

– Pfff... Je l’ignore autant que possible. Elle vit sa vie, elle crèche sur le canapé. Je rentre le plus tard possible, me lève aux aurores. L’éviter, c’est encore le meilleur moyen que j’ai trouvé pour la supporter.

– Il s’agit de quelques mois. Je témoignerai de tout ce que je sais, Delphy est d’accord pour te soutenir dans ta démarche. Tu as l’enregistrement de ses aveux partiels. Même si cette preuve ne tient pas forcément devant un juge, il se posera des questions. La sécurité de l’enfant prime. Tu devrais obtenir facilement la garde exclusive.

– Benji, comment vais-je m’en sortir avec un même ? Je ne veux pas le lui laisser, c’est certain, mais moi, père célibataire !

– Tu seras un père merveilleux. Je suis là aussi, je serai un peu comme son grand-père. Catherine adore les petits, tu ne seras pas seul.

Je le prends dans mes bras, fixe la porte de Maëva en me rappelant de toutes ces fois où j’allais la rejoindre dans l’ancien atelier de Sam. Cette pièce en a connu des frissons, des soupirs, et même des je t’aime. Comment ai-je pu bousiller tout ça. Quel con !



Aujourd'hui, je me noie dans la paperasse. Benji a refusé de me dire où se trouve Maëva. Je ne comprends pas ce mystère. En début de soirée, mon téléphone sonne, Muriel. Je rejette l'appel. Cinq minutes plus tard, un texto :

[Rentre, je t'en prie, c'est à propos du bébé]

Pour elle, je n'aurais pas bougé. Pour mon gosse, je lâche tout, je ferais n'importe quoi. J'enfourche la moto. Sur le trajet, je roule comme un fou, mais une pensée abominable me vrille l'esprit. Pendant quelques minutes, j'en viens à espérer qu'il y ait un problème, qu'elle le perde. Plus rien ne m'empêcherait de la virer, plus rien ne me lierait à cette femme. Est-ce que je suis un monstre ? Peut-être... Un monstre qui sature de vivre ainsi, de s'oublier, de passer à côté de sa vie. Un monstre qui n'aspire qu'à un peu de calme, enfin, à devenir égoïste. Un enfant doit naître au sein d'un couple qui s'aime, il doit avoir été désiré. C'est tout sauf ce qu'on s'apprête à lui offrir. Je ferai mon possible pour le rendre heureux, mais que lui répondre quand il posera des questions sur sa mère ? On apprend aux gosses à ne jamais mentir. Je devrais lui répondre : « ta mère est une personne instable, perverse, qui t'a imposé à moi. Je ne veux pas que tu la fréquentes parce qu'elle a tué mon premier amour, m'a éloigné de l'autre femme de ma vie. » Bien sûr que non ! Je passerai donc le reste de mon existence à lui dissimuler la vérité, à le protéger de cette femme abominable en lui faisant croire qu'il est né dans un doux cocon, mais que la vie nous a séparés.

Top crédibilité !

Ai-je le choix ? Non ! Que je sois foudroyé sur place sur mon deux roues, je préférerais que ce même ne voie jamais le jour. Il ne mérite pas un si lourd bagage. J'arrive enfin, pousse la porte. Muriel, dans une robe

printanière blanche à fleurs jaunes, pomponnée au possible, m'accueille tout sourire.

– Qu'est-ce qui se passe ? Je croyais qu'il y avait un problème avec le bébé, je demande, effaré.

– À quel moment je t'ai parlé de problème ? minaude-t-elle. Nous avons des invités, je voulais que nous soyons tous les deux pour leur annoncer l'heureuse nouvelle.

– Quoi ? m'offusqué-je, complètement déboussolé.

Elle m'attire dans le salon. La table est dressée. Sur mon canapé, les parents de Muriel sirotent un apéritif. Hagard, je pose mon casque sur le buffet, enlève mon cuir. Monsieur et Madame Donan se lèvent, viennent me serrer la main.

– C'est donc vous ! commence la mère de Muriel, vous êtes celui qui a fait chavirer le cœur de ma fille chérie.

J'ai la nausée, qu'est-ce que c'est que ce cirque, une réunion familiale maintenant ! Je l'avais prévenue, fini le cinéma. Non seulement elle s'en contrecarre, mais en plus elle me ramène toute sa smala. J'ai du mal à déglutir, je serre les mains mollement, comme si tout cela n'était pas réel. Muriel s'accroche à mon bras comme une moule sur son rocher. J'ai envie de l'étriper. Elle clame :

– Maman, papa, Gianni et moi allons avoir un enfant.

La mère se met à bondir sur place comme un kangourou en rut, en poussant des cris suraigus qui me donnent envie de l'achever elle aussi. Le père, tranquille, s'est laissé retomber dans mon sofa, se ressert un whisky en jouant avec son verre. Il lève un sourcil, avale cul sec, continue de vider la bouteille.

– Il était temps qu'elle s'y mette, grogne-t-il comme s'il avait une patate chaude dans la bouche.

– Papa ! s’insurge l’autre conne.

– Ben quoi ? Je ne dis que la vérité. Tu partais pour finir vieille fille ma pauvre. C’était pas faute d’avoir des prétendants. Mais elle passait son temps à courir après un type mystérieux. Tu sais bien, s’adresse-t-il à Muriel, celui dont tu soignais la bonne femme, celle qui pouvait même pas se torcher toute seule. J’ai bien cru que c’était foutu. On n’a pas idée de s’amouracher d’un mec à emmerdes. Enfin, faut croire qu’elle a fini par lâcher l’affaire et s’en dégoter un autre.

Depuis qu’il a entamé son monologue outrancier, Muriel tente de l’arrêter, de le faire taire. Il ne lui laisse pas cette chance, elle ne prononce que des onomatopées incompréhensibles, bégaye, secoue la tête, affolée. La mère rit bêtement, sans comprendre. Je me décompose. Mes poings se serrent, mes traits se crispent, ma mâchoire se contracte, grince. C’est trop. Je vais dégager illico ces trouduc. Muriel sait que ça va dégénérer. Pas besoin de lui faire un dessin. Je suis Hulk Banner. En une enjambée, je suis sur lui, l’attrape par le col de sa chemise, le soulève. Le verre en cristal libère le liquide ambré sur le divan. Le kangourou s’agite, s’égosille. Le type beugle comme un veau en me demandant ce qui m’arrive. Muriel essaie de s’interposer, je la bouscule pour l’écarter. Je suis monté dans les tours. Un homme si irrespectueux, si insultant n’a rien à faire sur mon territoire. Quant aux kangourous, je les préfère en Australie, au mieux dans un zoo. Au moment où ils atterrissent sur le palier et où je m’apprête à en découdre avec Muriel, la mère ose :

– On n’a pas eu le temps de parler du mariage.

Pour toute réponse, ma porte claque.

– Plus jamais ils ne mettent les pieds chez moi, c’est clair ? annoncé-je tout de go, menaçant, à Muriel.

– Désolée, mon père a un peu bu en t’attendant, tu as tellement tardé à arriver. Il ne pensait pas ce qu’il a dit. Tu ne peux pas mettre mes parents dehors.

– Ça va être ma faute en plus ! Je t'en prie, rejoins-les si ça te chante, ça me fera des vacances.

– J'ai préparé le dîner, insiste-t-elle. Je suis sûre que si tu leur présentes des excuses, ils accepteront de revenir.

– DES EXCUSES ? Tiens, les voilà tes excuses, crié-je en tirant la nappe d'un seul coup.

Aux oubliettes le dîner. Je m'enferme à nouveau dans ma chambre.

40 – Catastrophe

Muriel

Une catastrophe, une véritable catastrophe ! Je voulais le présenter à mes parents, qu'on aborde habilement l'idée d'un mariage. Malheureusement, mon père a encore fait des siennes. C'est tout lui, bourru, insortable. Il dit ce qu'il pense sans réfléchir. J'aurais dû les prévenir que mon petit ami n'était autre que cet homme dont je leur ai tant rebattu les oreilles. Idiote, j'aurais dû deviner qu'il trouverait un moyen de mettre les pieds dans le plat. J'ai assez entendu combien j'étais stupide de faire une fixette sur lui, je ne voulais pas qu'il m'emmerde avec ça. Je leur ai fait croire que j'avais rencontré Gianni dans un dîner, que nous avons eu un véritable coup de foudre, que tout s'était précipité. Comment imaginer qu'il parlerait comme il l'a fait ? Quel père parle des autres hommes devant le nouveau petit copain ? C'est totalement inapproprié.

Gianni est déjà d'une humeur massacrant, comment rattraper le coup ? La bonne nouvelle, c'est que le docteur Valence ne fait plus partie de l'équation. Bon débarras ! Un problème en moins, pas le moindre. Gianni est enfin tout à moi, il ne reste plus qu'à le reprendre dans mes filets. La douceur ne fonctionne pas, pas plus que le chantage au bébé. Il reste, c'est vrai, pour cette raison, mais ne me touche plus, refuse tout contact physique. Je ne suis toujours pas enceinte. Je n'ai pas du tout envie de coucher avec n'importe qui juste pour me faire engrosser. Si ça ne marchait pas du premier coup, il faudrait recommencer ? Non, merci, ça me débecte. Je ne peux pas, mais le temps presse. Je n'ai plus qu'une solution : la culpabilité.

C'est peut-être affreux, mais à la guerre comme à la guerre ; je me battrai bec et ongles pour le récupérer. Je prépare mon coup depuis quelques jours.

Je prélève des petites quantités de mon sang que je cache dans le réfrigérateur de mon ancien appartement. J'en ai réuni assez pour passer à la suite de mon plan. Maintenant, le déclencheur. Je suis devenue experte dans l'art de le faire sortir de ses gonds. Pas difficile d'imaginer sa réaction lorsqu'il découvrira ma surprise. Le plus dur, c'est encore de le croiser. Depuis des semaines, c'est un véritable fantôme. Je lui ai fait le coup du bébé pour mes parents, ça ne fonctionnerait pas deux fois de suite. C'est l'histoire de la petite fille qui criait au loup...

L'autre jour, j'ai eu une sacrée frousse. Il devait faire des courses. Toujours aussi glacial, il me demande si j'ai besoin d'autre chose que ce qui était inscrit sur la liste. En plein entretien téléphonique avec une patiente, je me suis laissé distraire et surprendre ! J'ai parlé sans réfléchir :

– Oui, des tampons, merci.

Il est parti, est revenu sur ses pas.

– Je te demande pardon, m'a-t-il demandé, suspicieux.

– Oui, des tampons à récurer, on est à cours, ai-je répondu précipitamment.

– Muriel, tu es vraiment enceinte ?

– Tu veux que je te ressorte la prise de sang ? je lui ai rétorqué sur un ton brusque.

Il s'est tu, mais ce soir-là, il est rentré plus tôt. Sans un mot, regard mauvais, il a commencé à se dévêtir.

– Qu'est-ce que tu fais ? je l'ai interrogé, inquiète.

– Tu voulais qu'on baise, non ? T'attends ça depuis un moment. Je suis d'accord, et c'est tout de suite.

Paniquée, j'ai cherché une issue de secours, comment m'extraire du piège. Si je cédaï, il se rendrait compte de la supercherie. Si je refusais, il comprendrait aussi. J'étais coincée, foutue, au pied du mur. J'y suis allée au

culot. J'ai sauté sur ses lèvres, enlevé mon pull, mon soutien-gorge. Il me hait tant qu'il a lui-même fait machine arrière. J'espère, non, je sais que j'ai été convaincante, qu'il m'a crue. Il n'a plus jamais fait allusion à tout ça. Dans les sacs de courses, j'ai trouvé des tampons à récurer. J'ai souri, victorieuse. C'était moins une ! J'ai parié, j'ai joué, j'ai gagné. Ça ne fonctionnera peut-être pas à tous les coups. Je dois me montrer plus prudente. Je n'ai toujours pas ma place dans son lit, je ne déclare pas forfait.

Je fais un pas en arrière, tourne autour de moi pour observer le résultat. C'est parfait, vraiment magnifique ! J'ouvre le dernier carton, la petite touche finale. Il est presque deux heures du matin, monsieur se fait désirer, comme toujours. Cette fois, je ne me laisserai pas surprendre par le sommeil. J'ai avalé cinq ou six cafés serrés, je suis une pile. La porte s'ouvre. Je me précipite dans le couloir. J'allume. Surpris de me trouver réveillée, habillée, il souffle.

– Qu'est-ce que tu fais debout à cette heure-ci ? demande-t-il, las.

– J'ai une surprise pour toi, je ne tiens plus en place depuis que j'ai terminé. C'était un travail de titan, surtout dans mon état, dis-je en caressant mon ventre. J'espère que tu apprécieras le résultat.

– Je suis crevé, Muriel, je me fous de ce que tu as à me montrer, tu peux te la garder ta surprise.

– J'insiste ! Je me suis donné trop de mal.

Je l'attrape par la manche, l'arrête devant la porte de l'ancienne chambre de Lydia.

– Je ne comprends pas, murmure-t-il en serrant les dents.

– Ouvre, dis-je en battant des cils.

Tremblant, il actionne la poignée, prend une grande inspiration, appuie sur l'interrupteur.

– Tadaaaa ! crié-je en tournant au centre de la pièce. Alors, qu'en penses-tu ?

Des mitraillettes ne tardent pas à remplacer ses iris, ses poings s'ouvrent, se ferment. Il respire plus fort. La rage l'envahit. Il est ferré, je dois me préparer à la suite.

– T'as osé toucher à sa chambre, tu as osé...

Je m'attendais à des hurlements, une scène violente, c'est pire que ça, il est tout en contrôle, froid, fermé, menaçant. Sa voix gronde, résonne dans ma tête sans qu'il ne hausse le ton. Le timbre est sombre, sourd, terrible. Je commence vraiment à flipper. Il avance lentement, l'air d'un psychopathe.

– T'aurais jamais, jamais dû faire ça, Muriel. Sors de chez moi, sors d'ici tout de suite.

– Il est deux heures du matin ! m'affolé-je.

– C'est ton problème !

Il n'est plus qu'à quelques millimètres. Je ne sais pas s'il va exploser ou m'étrangler. Une chose est certaine, il me fout la trouille et ne fait pas ce que j'attends de lui. Il faut que je le provoque, que je déclenche la crise. Je lui envoie une gifle qui l'oblige à tourner la tête.

– C'est comme ça que tu me remercies, l'incendié-je, te rends-tu compte du mal que je me suis donné pour transformer ce mouvoir en chambre de bébé.

Il lève son poing, on y est presque, il faut qu'il me frappe, il le faut ! Je suis sa main serrée du regard, elle s'abat sur le mur, juste à côté de ma tête. Il pousse un cri de rage, de bête féroce qui me retourne l'estomac.

– DÉGAGE ! hurle-t-il, dégage avant que je te fasse vraiment mal.

Il sort en trombe pour s'enfermer dans sa chambre. Encore loupé ! Il fallait qu'il me bouscule, il suffisait d'une fois, une toute petite fois. Merde !

Plan B

J'attrape les clés de la voiture, sors, prends la route. Pas besoin d'aller trop loin. À la sortie du village, je précipite le véhicule sur le premier arbre qui croise ma route.

41 – Happy wedding day

Maëva

Après toute cette effervescence, j'ai besoin d'un petit moment à moi. La musique bat son plein, les invités s'amusent, sirotent leur café en dégustant une deuxième part du magnifique wedding cake. Je me réfugie sur la terrasse de la grande villa des parents de Léo. Antone est là, seul. J'approche, lui souris. Nous regardons tous deux loin devant nous, là où les arbres rejoignent le ciel, indifférents à nos états d'âme.

– C'était une belle cérémonie, me dit-il.

– C'est vrai. Comment te sens-tu ?

– Ça peut aller.

– Je suis désolée, Antone, je réponds à voix basse.

– Ne le sois pas, Maëva. Ce que tu fais pour lui, c'est très beau. Il a de la chance de t'avoir rencontrée.

– Moi aussi j'ai de la chance, c'est un homme merveilleux, je suppose que je ne t'apprends rien.

– Je sais pourquoi il fait ça, mais toi, Maëva, quelle est ta motivation ?

– Prendre un nouveau départ.

– Tu avais d'autres solutions.

– Tu sais, Antone, au début, Léo m’a proposé de me servir de lui pour faire réagir l’homme que j’aime. Je trouvais ça cruel pour Léo, avant qu’il ne me confie toute la vérité. Ensuite, j’ai voulu lui rendre service, même si je suis révoltée par cette situation. C’est inacceptable de nos jours.

– L’homme que tu aimes ? Qu’est-ce qui n’a pas fonctionné ?

– Une histoire compliquée... Elle a commencé dans la douleur, dans la dissimulation, c’est aussi de cette façon qu’elle s’est terminée. Vivre quelques mois mariée à Léo n’est pas un sacrifice. Nous sommes très complices, le lien qui s’est créé entre nous est indéfectible.

– Il t’aime énormément.

– Ça ne change strictement rien, tu sais, lui et moi n’avons pas franchi la limite, nous ne le ferons jamais.

– Je ne doute ni de ton intégrité ni de la sienne.

– Je suis heureuse que tu sois revenu sur ta décision.

– J’ai essayé, j’ai vraiment essayé de l’oublier, Maëva. Je n’y arrive pas. Je ne sais pas comment tu parviens à te remettre de ta rupture. Si tu as la recette miracle, je suis preneur.

– Je n’ai pas le choix, c’est tout.

– Comment allez-vous faire, pour... ce que tu sais ? hésite-t-il.

– Grande question, soupiré-je.

– Tes parents sont au courant, de tout ?

– Oui.

– Ils en pensent quoi ?

– Mes parents sont plus ouverts que je ne l’imaginais. Ils m’ont demandé de bien réfléchir, bien sûr, mais ils me soutiennent. Je risque d’avoir besoin

d'eux, alors, c'est heureux qu'ils le prennent ainsi.

– Je rêverais que ceux de Léo soient aussi larges d'esprit, aussi compréhensifs.

– Il leur faut peut-être plus de temps.

– Cinq ans, Maëva, ça fait cinq ans que Léo et moi nous aimons. Pas une seule fois il n'a osé leur parler de son homosexualité. Je vis dans l'ombre. Est-ce que tu imagines ce que ça fait ? Il vivait chez moi, Maëva. Dès que ses parents rappliquaient, il se barrait dans l'autre appartement pour les recevoir.

– Il souffre autant que toi de la situation, Antone.

– Sûrement, mais s'il m'aimait autant qu'il le prétend, il n'aurait pas eu besoin de t'épouser pour prouver à toute sa famille qu'il n'est pas gay. Merde, on dirait que c'est une maladie. De quoi ont-ils peur, tous, de la contagion ? Qu'est-ce que ça a de honteux, dis-moi ?

– Rien, Antone, l'amour n'a ni sexe ni frontière, mais certains d'entre nous sont encore victimes d'un puritanisme excessif. La tolérance est une vertu, ça n'est malheureusement pas donné à tout le monde.

– Le problème, c'est que Léo aime aussi les femmes. Quand il m'a parlé de cette idée de mariage, je t'ai envisagée comme une rivale... jusqu'à ce que je fasse ta connaissance.

– Il est peut-être bi, Antone, mais la personne dont il est éperdument amoureux, c'est toi.

– De toute façon, continue-t-il tristement, qu'est-ce que ça va changer ? Ça va calmer le jeu quelques mois. Quand tu partiras, on en sera toujours au même point. Je ne sais pas combien de temps je peux encore endurer ça. Il se mariera chaque fois que ses parents l'emmerderont avec leurs questions ? C'est ridicule.

– Je ne peux pas vous aider sur ce point, je ne sais pas comment Léo compte gérer la suite.

– Tu peux lui parler, non ?

– Je le ferai, je te le promets.

– Au fait, merci pour cette nuit, tu n'étais vraiment pas obligée.

Je ris, pose ma main sur la sienne.

– Tu imaginais que j'allais passer la nuit de noces avec mon mari ?

– T'es complètement dingue, tu le sais ça ? Je vais me chercher un truc à boire, tu veux que je te ramène quelque chose ?

– Un mojito, virgin, s'il te plaît.



Et voilà ! Je suis madame Guillon, pour quelques mois en tout cas. Benji m'a téléphoné pour me dire combien il regrettait de ne pas être présent. Il m'a fait livrer un énorme bouquet de fleurs chez les parents de Léo ce matin. Un petit mot l'accompagnait :

Ma petite Maëva, tu as bien fait de tout me raconter, je comprends mieux ta décision. Je suis avec toi par le cœur et la pensée. Tu es une jeune femme remarquable, d'une incroyable générosité. J'espère te revoir bien vite, dès que tout sera terminé. Gianni est dévasté par ton départ, mais comme tu l'as souhaité, je me tais. Ça me coûte, mais je respecte ton choix. Je prie chaque jour pour que la vie vous offre une nouvelle chance. Si tu refuses d'y

*croire, j'y croirai pour toi. Je te souhaite tout le bonheur que tu mérites.
N'oublie pas que je suis là.*

Avec toute mon amitié,

Benjamin

Après le départ de tous les convives, je remercie chaleureusement les parents de Léo pour la magnifique réception qu'ils ont pris la peine d'organiser dans leur villa. Mon mari et moi partons en direction de l'hôtel.

– Tu es sûre, Maëva, ça m'ennuie de te laisser seule ce soir.

– Léo, ta place n'est pas dans mon lit, quel que soit le jour. Je vais dormir, je suis épuisée. Demain, l'avion décolle tôt, tu ne verras pas Antone pendant deux semaines. Profite, OK ?

– Tu es un amour. Dans une autre vie, j'aurais sûrement craqué pour toi.

– Dans une autre vie alors, commenté-je en riant.



Ces quinze jours en Sicile ont eu le mérite de me changer agréablement les idées. Bien que l'Italie me rappelle évidemment Gianni, la beauté de cette île, la gentillesse des locaux, la délicieuse compagnie de Léo m'ont fait un bien fou. J'ai dévoré des poissons grillés dans de magnifiques petits ports de pêche, dégusté des antipasti, des cannoli, des glaces artisanales. Une pure merveille. Nous avons parcouru toute l'île pour visiter tous ses trésors, même l'Etna. Je me suis sentie toute petite devant cette nature indomptable. Je n'ai pas du tout envie de rentrer. Gianni continue de

m'envoyer des messages, des mails, que je laisse sans réponse. Il finira bien par abandonner.

C'est à Toulouse que nous allons vivre, dans l'ancien appartement de Léo. Quand je dis « nous », c'est un bien grand mot. Il partagera son quotidien avec son cher Antone, ne me rejoindra que lorsque ses parents nous rendront visite. Il reprend ses anciennes habitudes. J'ai trouvé un CDD dans un hôpital de la ville. Pour la première fois de ma vie, je vais me retrouver seule, pour la première fois de ma vie, ça me fait vraiment peur. Mes dîners sans Benji vont me paraître bien fades. Je continuerai à voir régulièrement Léo et Antone, nous passerons du temps ensemble, mais ce n'est pas la même chose.

Je me suis embarquée dans une aventure totalement ubuesque, mais la situation de Léo m'a rappelé la mienne. Il vit son histoire caché, en souffre terriblement. L'épouser ne règle pas les choses, ça lui donne juste un peu de répit. Ses parents sont très pratiquants, l'homosexualité n'est pas bien acceptée dans cette famille. Il les aime profondément. Il voudrait assumer au grand jour, pour lui, pour Antone. Il craint de les décevoir. J'ai abordé le sujet avec lui, plusieurs fois, il recule l'échéance, chaque fois un peu plus.

– Je ne veux pas lire le rejet dans leurs yeux, Maëva.

– Ils t'aiment, ils accepteront !

– Tu ne les connais pas. Tu n'entends pas leur discours, ils sont butés, c'est quasiment un sujet tabou.

– Ils apprécient Antone pourtant, ils savent qu'il aime les hommes.

– Oui, mais pas qu'il m'aime *moi* ! Encore moins que c'est réciproque. Je le leur ai toujours présenté comme mon meilleur ami.

– Depuis que vous êtes ensemble, ils ne t'ont vu avec aucune femme, tu ne crois pas qu'ils doivent se douter de quelque chose, cinq ans, c'est long !

– C'est bien pour ça que tu es là, Maëva. Tu es mon alibi.

– Jusqu’à quand ça fonctionnera, Léo, sois réaliste, un jour ou l’autre, tu ne pourras plus garder ton secret. Je vais partir, tu le sais.

– C’est toujours ça de pris. J’ai la trouille, Maëva.

– C’est comme quand on arrache un pansement, Léo, plus tu agis lentement, plus c’est douloureux.

42 – Coupable ?

Gianni

– Gianni, il faut que tu viennes, dépêche-toi, Muriel a eu un accident, elle m’a appelé, m’annonce Benji.

– Où est-elle ? je réponds, inquiet.

– À l’entrée du village, j’y suis, je t’attends.

– C’est grave ?

– Elle refuse que je l’ausculte ou que j’appelle les secours, viens m’aider, elle est ingérable, complètement hystérique.

Je fonce le rejoindre. Il essaie d’approcher Muriel qui hurle en se tenant le ventre. Dans la lumière des lampadaires, je vois sa robe inondée de sang. Le mien se glace dans mes veines. Le bébé ! La voiture est crashée contre un arbre, l’avant complètement défoncé, l’airbag déclenché. Ça a dû être violent. Vu la quantité de sang, il y a peu de chance que l’enfant survive. C’est ma faute ! Je l’ai jetée dehors si violemment. Est-ce qu’elle a perdu le contrôle du véhicule ou a-t-elle tenté de mettre fin à ses jours ? Elle me voit, crispe ses mains sur le tissu souillé. Les yeux exorbités, elle geint.

– Gianni, je saigne, je saigne, le bébé, mon Dieu, je suis tellement désolée.

J’approche, elle me laisse faire. Je la prends dans mes bras. Elle se réfugie contre mon torse en pleurant.

– C’est ma faute, Muriel, je te demande pardon, je n’aurais pas dû m’emporter.

– Gianni, si je l’ai perdu, je ne m’en remettrai pas.

– Ça va s’arranger, tout va s’arranger.

Je fais signe à Benjamin d’appeler les secours. Elle me repousse violemment.

– NON ! NON ! Je veux Marion, elle est sage-femme, elle me dira, elle m’aidera. Personne d’autre tu m’entends !

– Comme tu voudras. Mais en fonction de ce qu’elle constatera, je te conduirai à l’hôpital, OK ?

– Pas d’hôpital ! Juste Marion, insiste-t-elle.

– Nous verrons ça.

J’appelle sa copine. En cinq minutes, elle est là, comme si elle se tenait prête à intervenir, tout ça me paraît un peu gros, ça semble orchestré.

– Je l’amène au cabinet, dit-elle inquiète. Je n’ai pas besoin de vous, poursuit-elle en s’adressant à Benjamin et moi. Je vous tiens au courant.

– Très bien, je m’occupe de la voiture, je réponds, méfiant.

Je les regarde s’éloigner.

– Ça t’intrigue toi aussi ? demande Benjamin.

– Tu ne trouves pas étrange qu’elle refuse les secours, elle tient tellement à l’avoir ce bébé. Bizarrement, c’est sa fameuse copine la seule qu’elle tolère pour l’ausculter. Ça ne sent pas bon, Benji.

– À quoi tu penses ?

– Je ne sais pas. Sur le moment, j’ai eu très peur. Plus j’y réfléchis, plus je crois à une arnaque. Si ça se trouve, elle n’est même pas enceinte.

– Quoi ? Mais... le sang !

– Elle est infirmière, Benji, si elle a pu injecter du potassium à Lydia, quelle difficulté aurait-elle à se procurer du sang ? Ça se recoupe... Il y a quelques jours, elle m’a demandé de lui acheter des tampons. J’ai tiqué, elle a botté en touche. Je suis sûr qu’elle avait gaffé. Elle ne montre aucun signe de grossesse, ni nausée ni fatigue, rien ! Je ne la touche plus depuis des semaines, comment pourrait-elle justifier que son ventre ne s’arrondisse pas. Tu paries que Marion va m’annoncer qu’elle a fait une fausse-couche, qu’elle s’est occupée de tout, qu’on n’a pas besoin de la faire hospitaliser.

– Ce serait complètement dingue !

– Pas plus que de tuer Lydia ! Cette femme est dérangée, je la crois capable de tout. Le seul truc, c’est ce résultat de prise de sang, j’ai bien vu son nom sur le papier. Même ça, elle a dû le falsifier. Putain, elle m’aura piégé jusqu’au bout !

– Attendons les nouvelles avant de nous faire des films, tu veux bien.

– Une minute...

– Quoi ?

J’entre dans la voiture de Muriel, fouille. Je ne trouve rien de suspect si ce n’est que :

– Sa robe était remplie de sang, elle en avait même sur les jambes, les chevilles, les chaussures.

– Et alors ?

– Alors ? Il n’y a pas une seule goutte sur le siège ni sur le tapis de sol.

– Étrange en effet.

J'ouvre le coffre, sans plus de succès. J'enclenche la lampe torche de mon téléphone, cherche dans les fourrages alentour. Enragé, décidé à ce que la chance tourne enfin, je ne ménage pas ma peine. Enfin, à quelques mètres du véhicule, enfouies dans un buisson sauvage, je découvre deux poches plastiques semblables à celles des perfusions de Lydia. Elles ont contenu du sang. Je les lève comme des trophées devant les yeux de Benjamin, il est sidéré.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? me demande-t-il.

– Ce que je vais faire ? C'est simple : la foutre dehors. Elle se démerdera avec sa caisse. Tu viens m'aider à faire ses valises ?

– Et comment ! se réjouit-il.

À deux, nous sommes efficaces, galvanisés par l'idée que je retrouve enfin ma liberté. Quand je pense que Maëva est partie parce qu'elle ne voulait pas se mettre entre moi et ce bébé fantôme.

Maëva !

– Benji ?

– Oui, fiston ?

– Où est Maëva ?

Il baisse les yeux, ne répond pas.

– Benji, il serait temps de lever l'embargo, il faut que je lui dise. Si elle sait, elle reviendra. Ça urge, dis-le-moi.

– C'est trop tard, mon garçon, elle s'est mariée hier. Je suis désolé, vraiment désolé.

OceanofPDF.com

43 – Las Coloradas

Maëva

Un an plus tard...

Benjamin et moi sommes restés en contact, chaque semaine il m'envoie de ses nouvelles. Il y a trois mois, c'est une fiole de sable que j'ai reçue. Il a enfin eu l'accord des médecins pour entamer son voyage hommage. Il est parti avec Catherine qui ne le quitte plus. Il peut réaliser son rêve : emporter avec lui un peu des plus belles plages, pour Sam. J'ai été tellement touchée qu'il pense à moi de cette façon. Mais le plus inattendu des cadeaux, c'est Léo et Antone qui me l'ont offert. Ils ont voulu me remercier à leur façon. Pourquoi ? Parce que j'ai réussi à faire accepter leur couple aux parents de Léo. Il a fallu plusieurs mois, j'y suis allée en douceur, avec diplomatie, sans que Léo ne le sache.

J'avais peur d'échouer, je ne voulais pas perdre l'amitié de Léo. Ces deux-là méritaient de vivre leur histoire au grand jour. La pilule a eu un peu de mal à passer, ses parents ont fini par se faire une raison. Le jour du divorce, j'ai eu droit à une belle surprise : un billet d'avion pour rejoindre Benjamin dans la région du Yucatan, au Mexique.

Quatorze heures cinquante de vol plus tard, direction El Perico Marinero, un hôtel restaurant situé à seize kilomètres d'une des plus incroyables plages de la planète : Las Coloradas. Je suis surexcitée à l'idée de la découvrir. L'hôtel est simple, typique de la région, un toit de paille au-dessus du restaurant. C'est mignon. Je n'ai qu'une envie, récupérer la clé de ma chambre, me doucher, me changer et retrouver Benji. Je l'avais averti de mon heure d'arrivée. Il m'a donné rendez-vous sur la fameuse plage, dans deux heures. Timing parfait. Heureusement, le vol n'a pas été retardé. La

chambre est sobre, sans fioritures. Carrelage ocre au sol, tête de lit en bois, draps blancs. Benji n'a pas choisi cet hôtel pour le luxe, mais pour la proximité de Las Coloradas.

Sur la route, une structure surmontée de flamants roses nous annonce en lettrage multicolore : *Bienvenidos a Las Coloradas*. Le ciel bleu, les palmiers, les bords de route sablonneux, la France est loin, c'est certain ! Le chauffeur me dépose. Tout est prévu pour le retour me dit-il. J'avance vers la plage, époustouflée par cette vision féérique d'une étendue si rose qu'on la croirait peinte par une petite fille. C'est irréel. Je mets la main en visière, des flamants roses pêchent un peu plus loin. Je suis au Paradis, un paradis sur terre. Je marche vers le bord. Sur un bon mètre de distance, l'écume stagne sur le sable si blanc. Je ris en pensant que je suis face à un bain moussant géant. Dommage que la baignade soit interdite, ça fait vraiment rêver.

– Ce sont des micro-organismes marins qui donnent cette pigmentation au lac, m'explique une voix qui me fait frissonner.

Je n'ose plus bouger. J'ai peur de réaliser, de me tromper ou de me réveiller. Ça ne peut pas être vrai, il ne peut pas être là. Je retiens ma respiration, ferme les yeux. Les images affluent sous mes paupières, mon cœur s'affole.

– Tu es le fruit de mon imagination, c'est la fatigue, le décalage horaire... C'est ça, sept heures, c'est beaucoup. Je suis en plein délire, le soleil tape trop fort, je dois être complètement déshydratée. Je n'ai même pas amené de bouteille d'eau. Je dors peu ces derniers temps... Maëva, réveille-toi.

– Si tu es en train de rêver, moi aussi, je peux tout m'autoriser dans ce cas, murmure la voix.

Une douce et chaude pression sur mes lèvres, une décharge foudroyante, un parfum entêtant, le sien. J'ouvre les yeux, mes cils frôlent les siens, mes jambes se dérobent, il me retient en serrant fermement ses bras autour de moi. Il pose son front contre le mien, respire aussi fort que moi.

– Tu n'es pas réel... tu n'es pas réel...

Il rit contre ma bouche, la redessine de sa langue, sensuellement.

– Quand le rêve devient réalité, susurre-t-il.

– Qu'est-ce que tu fais là, je bégaye.

– Benji...

– Cupidon...

– Il est parti hier, Catherine et lui sont dans un avion en direction de Bali à l'heure qu'il est.

– C'est vrai ? Tu es sérieux ? Tu étais dans le coup toi aussi ?

– Il a gardé le secret jusqu'à la semaine dernière. Il voulait être certain que tu viennes.

– Attends une minute, c'est Léo qui m'a offert le billet.

– Léo et Benji en fait.

– Je n'en reviens pas, pourquoi ?

– Pour que personne ne se mette plus entre nous, pour que tu n'aies plus aucune chance de m'échapper, pour qu'on crée de nouveaux souvenirs, dans un endroit exceptionnel, pour que j'aie le temps de te convaincre d'enfin nous laisser une chance. Je t'attends depuis un an, Maëva, tu as l'art de te faire désirer.

– Gianni, je ne sais même pas où tu en es dans ta vie, je réponds en le repoussant doucement.

Il enfonce ses mains dans ses poches, regarde au loin, là où les flamants prennent leur envol.

– Que veux-tu savoir ? Benji ne t'a rien dit ?

– C’était trop dur d’avoir de tes nouvelles, murmuré-je, je lui ai demandé de ne plus m’en donner il y a bien longtemps. J’avais besoin de tourner la page, Gianni. Il fallait que je t’oublie.

– Tu as réussi ? demande-t-il d’une voix neutre.

– Bien sûr que non, mais j’ai avancé, je n’ai pas eu le choix.

– J’attends tes questions, continue-t-il sur le même ton.

– Muriel ?

– Fini depuis longtemps. Je l’ai virée de chez moi. Elle a trouvé ses valises devant ma porte. Elle a essayé de rentrer. Benji et moi avons changé la serrure, elle était piégée. Elle s’est égosillée en tapant comme une folle pour que j’ouvre, en vain. Pour moi, elle n’existait déjà plus. J’ai fini par appeler un ami à moi. Il est flic, je lui ai expliqué la situation. Il l’a menacée de prendre des mesures, elle a flippé, elle est partie. Après plusieurs tentatives infructueuses pour me récupérer, elle a déménagé, a quitté la ville. Depuis, silence radio.

– C’était quand ?

– Le lendemain de ton mariage, dit-il sans me regarder.

– Et le bébé ?

– Quel bébé ? Il n’y a jamais eu de bébé, sur ça aussi elle a menti.

Je plaque une main sur ma bouche, horrifiée. Je me laisse choir sur le sable blanc, complètement perdue. Tous ces mensonges, tous ces drames, toutes ces larmes. Jamais nous ne pourrions rattraper les mois dont elle nous a privés. Il se pose à mes côtés, si près que sa peau, même à travers les tissus, embrase la mienne. Il m’a tant manqué, mon corps vibre tout entier à ce simple contact. L’espoir renaît, tout semble enfin possible. Je voudrais tout oublier, ou presque, de ce temps où nous nous sommes abîmés, blessés. Notre passé, comme des traces de pas sur le sable, s’effacerait sous la caresse d’une vague teintée de rose.

– Je sais que tu as divorcé, poursuit-il. Benji me l’a annoncé quand il m’a proposé ce voyage. Qu’est-ce qui n’a pas fonctionné ? demande-t-il en serrant la mâchoire.

– J’imagine que le fait que mon mari préfère les hommes a été pour beaucoup dans notre séparation, je lui réponds en lui donnant un petit coup d’épaule.

Il me regarde, stupéfait.

– Il t’a trompée avec un mec ?

– Non, Gianni, je l’ai épousé pour lui servir d’alibi auprès de sa famille. Notre mariage était un CDD, rien de plus. Il n’y a jamais eu plus qu’une grande et belle amitié entre lui et moi. La plupart du temps, il vivait chez Antone, son ami.

– Merde ! Pourquoi tu ne m’as rien dit, ça m’a rendu malade, Maëva. C’est cruel un truc pareil.

– J’ai voulu nous protéger tous les deux. Je pensais que ce serait plus facile pour toi de passer à autre chose, de te vouer à ton enfant, si tu me croyais définitivement casée.

– Tu devrais savoir que je n’oublie pas si facilement.

– C’est vrai... murmuré-je.

– Je t’aime toujours, Maëva. Je veux que tu reviennes, qu’on vive ensemble, qu’on recommence tout. J’ai vendu la maison, j’habite chez Benji pour le moment, mais on pourrait trouver un endroit juste pour nous. Je t’en prie, accepte. Je ne veux plus vivre sans toi, on a perdu assez de temps.

– Tu loges à l’hôtel Perico ?

Il sourit.

– Benji n’a réservé qu’une chambre. J’ai planqué mes bagages à la réception tout à l’heure.

– Il était sûr du succès de son plan, commenté-je.

– J’espère qu’il a eu raison.

– Rentrons, tu veux bien ?

Il se lève, prend ma main. Ses doigts entrelacent les miens. Nous sommes un peu empruntés. Pour la première fois libres, totalement, nous avons du mal à savoir comment nous comporter, quoi dire, quoi faire. En silence, nous entrons dans la voiture qu’il a louée. Sans un mot, nous regagnons l’hôtel. Il récupère sa valise, son sac à dos, nous avançons jusqu’à notre chambre.

À peine la porte franchie, il lâche les bagages, se rue sur moi comme si nous allions faire l’amour une dernière fois avant de mourir. Sa main sur ma nuque me presse contre ses lèvres. Il fait chaud, très chaud, nos corps s’embrasent. Plus de maîtrise, perte totale de contrôle. Sa langue affole déjà la mienne dans une valse étourdissante. Je relève son tee-shirt, je suis en manque, en manque de sa peau, de ses muscles saillants, des battements de son cœur qui rythment les miens. Ça ne va pas assez vite, toutes ces nuits à le rêver, à lui rester fidèle, à le désirer, tous ces mois sans ce contact grisant. Il déboutonne ma robe, pressé, fougueux. Sa bouche fait des merveilles sur mon cou, ma poitrine dévoilée. Il me pousse sur le lit, reprend le cours de ses baisers sensuels. J’ai besoin de le toucher, le palper, le respirer. Il descend toujours plus bas, passe ses doigts sous l’élastique de mon string, s’apprête à le faire glisser le long de mes jambes, s’interrompt.

– Qu’est-ce que... qu’est-ce qui t’est arrivé, s’inquiète-t-il en caressant ma cicatrice encore rose.

Nouvelle angoisse... Je ne réponds pas. Il s’allonge sur moi. Son visage à quelques millimètres du mien, je lis la peur dans ses yeux. C’est le moment où tout peut encore basculer. Je caresse sa joue, il essuie une larme sur la mienne.

– C’est le plus beau cadeau que la vie m’ait fait, Gianni, le plus beau cadeau que *tu* m’aies fait.

– Qu’est-ce que tu racontes ? demande-t-il, haletant.

– Elle s’appelle Lydia, parce que c’est grâce à elle que nous nous sommes rencontrés, que nous nous sommes aimés. Parce que je sais que tu l’aimes encore, parce qu’on ne l’oubliera jamais, parce que moi aussi je l’ai aimée. Lydia, c’était ton premier grand amour, aujourd’hui, ta fille porte son prénom.

– Quoi ? Je... Quoi ? souffle-t-il. Comment ? Quand ?

– Un joli souvenir de notre dernière nuit.

– Mon Dieu, j’ai oublié de me protéger. Lydia, tu l’as appelée Lydia, je n’en reviens pas que tu aies fait ça, qu’on ait un enfant, que tu aies vécu ça sans moi. Où est-elle ?

– En France, avec mes parents.

– Tu as une photo ? Je peux la voir ?

– Dans mon portefeuille, dans mon sac.

Il se précipite. Je me couvre du drap, émue, un peu stressée aussi.

– Ouvre, lui intimé-je en le voyant hésiter.

Il s’assied sur le lit, découvre les deux photos de notre fille. Elle a ses yeux et ma bouche, très peu de cheveux, juste un petit duvet blond doré. Je lui demande de récupérer aussi mon téléphone. Je fais défiler toutes les autres photos, lui montre deux petits films sur lesquels on l’entend gazouiller.

– Elle a cinq mois, elle est adorable, mais refuse de faire ses nuits. Elle a déjà un sacré caractère.

– Elle est magnifique, murmure-t-il. Pourquoi ce silence, Maëva ? Benji savait ?

– Je ne lui ai encore rien dit. J'avais trop peur qu'il t'en parle. Je comptais le faire aujourd'hui. Tu dois me détester. Je pensais bien faire, je t'imaginais déjà papa, dans une situation suffisamment complexe pour que je ne vienne pas en rajouter.

– C'est mon enfant, Maëva, j'avais le droit de savoir. Tu n'avais pas à me cacher une chose pareille, me reproche-t-il.

– J'ai cru que c'était la meilleure décision à prendre, je te demande pardon.

– Si j'avais eu ce gamin avec Muriel, si je n'étais pas là aujourd'hui, tu te tairais encore ?

– J'attendais que ta situation s'éclaircisse, que tu sois sûr d'avoir des droits sur ton enfant. Alors, je t'aurais tout avoué.

– C'est dingue, dit-il d'une voix presque inaudible, c'est complètement dingue.

Il fixe les photos, les caresse comme si sa fille pouvait se matérialiser sous ses doigts. Tout doucement, il les pose sur la table de nuit, se retourne vers moi.

Je ne sais pas ce qu'il va dire ou faire, si ça remet en question sa récente déclaration. Il tire le drap avec lenteur. Le contact du tissu qui frôle ma peau me fait frissonner. Son regard sur mon corps me brûle. Il effleure ma cicatrice. Je retiens ma respiration. Il se penche, ses lèvres prennent le relais, avec une tendresse et une sensualité renversantes. Il me pardonne... Il m'aime et me pardonne. Sans détacher sa peau de la mienne, il remonte jusqu'à ce que ses mots meurent sur ma bouche :

– Le plus beau cadeau que Lydia m'ait fait, c'est toi, miss Tentation. Tu es une femme incroyable, mais plus jamais, tu m'entends, plus jamais je ne te laisserai partir. Plus jamais je ne manquerai le moindre moment avec toi,

avec notre fille. Je ne te demande plus si tu veux me rejoindre, je l'exige. Je t'aime, je ne laisserai plus personne nous séparer.

Il n'attend pas ma réponse, il m'impose un nouveau baiser, aussi passionné que punitif. Notre relation est née dans l'intensité, elle reprend de la même façon. Il m'ôte le dernier rempart de tissu qui nous sépare, roule sur le dos, me fait basculer sur lui. Il me serre à m'en faire mal. Ses mains voguent sur mon dos, mes reins, mes fesses. Je soupire en respirant son cou, glisse une main dans ses cheveux, l'autre s'aventure plus bas, jusqu'à trouver enfin l'objet de mon désir. Je le prends entre mes doigts, caresse, cajole, serre, relâche. Il part à la conquête de mes cuisses, suit mes courbes jusqu'à mon intimité qui n'attend plus que lui. Je gémiss contre ses lèvres sous cette exquise torture. Il s'interrompt pour attraper son jean au sol. Il sort un préservatif de son portefeuille. Je le lui prends des mains, le lui applique en prenant bien soin d'en profiter et de le faire languir. Impatient, il me soulève, m'installe sur lui. J'ondule, ferme les yeux, le ressens, intensément, si dur, si fort. Ses mains sur mes hanches donnent le tempo, je cède au rythme qu'il impose.

– Regarde-moi, Maëva, m'ordonne-t-il.

J'obéis, sa paume se pose sur ma joue. Il se redresse, m'entoure de ses bras, se lève sans se détacher de moi. Il me plaque contre le mur, prend définitivement le pouvoir. Il va et vient en moi avec une toute nouvelle force. Il ne me quitte pas des yeux, comme la première fois que nous avons fait l'amour. Ce que je lis aujourd'hui dans ses iris est différent. C'est de l'amour, du soulagement, du bonheur. Nous sommes libres, totalement. À l'unisson, nos cœurs s'emballent, nos respirations saccadées font voler quelques mèches de nos cheveux. Des perles de sueur dégoulinent sur nos corps. Je glisse contre le mur. Il me retient, me soutient, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce qu'une vague, un tsunami de plaisir nous emporte en même temps.

– Je t'aime, susurré-je contre sa joue.

Épilogue

Gianni

- Maman, papa, je vous présente Gianni, annonce Maëva.
- Monsieur et madame Valence, je suis enchanté de faire votre connaissance.
- Bienvenue, Gianni, dit le père de Maëva en acceptant ma poignée de main.
- Vous devez être épuisés, vous voulez boire et manger quelque chose ? demande sa mère.
- Je vous remercie, je réponds. Serait-ce abuser de commencer par voir... ma fille, hésité-je.
- Bien sûr que non, elle dort, mais vous pouvez aller la voir.
- Elle dort ? s'étonne Maëva. Il est seulement vingt-deux heures. Elle est malade ? s'affole-t-elle.
- Non, ma chérie, tout va bien, elle dort, c'est tout.
- D'habitude, elle pleure jusqu'à une heure du matin. Comment tu as fait ? T'as remplacé son biberon par un mojito ?

La mère de Maëva éclate de rire en nous conduisant jusqu'à la chambre de Lydia. Je suis dans mes petits souliers. J'ai la trouille de faire la connaissance de ma fille. Devant la porte ouverte, j'hésite. Maëva est déjà

contre le lit à barreaux. Son visage se transforme, elle fond. Elle tend la main vers le bébé, lève les yeux vers moi, murmure :

– Qu’est-ce que tu attends ? Elle ne va pas te manger, tu sais.

– Si elle ne m’aimait pas ?

– Elle a cinq mois, Gianni, elle aimerait un lampadaire ou un caillou s’ils pouvaient lui donner du lait.

– Tu es sûre, elle ne va pas me jeter toutes ses peluches au visage ? Elle ne m’a jamais vu après tout.

– Bien que je sois convaincue que tu te remettes facilement d’une attaque de doudous, on n’est pas dans L’exorciste ; n’aie pas peur, approche.

Je me lance. Je prends une grande inspiration sous le regard amusé de madame Valence. Le petit corps de ma fille, dans un babygros rose bonbon, se perd au milieu du lit encore trop grand pour elle. Elle est si fine, un tout petit bébé. Les bras écartés autour de la tête, paumes vers le ciel, elle respire doucement. Je craque complètement. Je crève d’envie de la réveiller, de la prendre dans mes bras, de dévorer ses petites joues. La main de Maëva glisse dans la mienne, sa tête se pose sur mon épaule. Madame Valence s’éloigne, nous laisse profiter dans l’intimité de ce moment où enfin, nous sommes réunis. Maëva, Lydia et moi, ma nouvelle famille.

– Je n’en reviens pas qu’on ait réussi, malgré toutes ces épreuves, à créer un petit être aussi parfait.

– Je ne crois pas qu’elle soit là par hasard.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Ce soir-là, tu ne t’es pas protégé, c’est vrai, mais je prends la pilule depuis des années. Je n’ai jamais oublié, pas le moindre accident. Pourquoi cette fois ? Je suis très cartésienne, mais j’ai la sensation qu’on nous a un peu aidés. Lydia voulait qu’on soit ensemble, qui sait, elle veille peut-être sur nous.

– Elle a toujours été très persuasive, je commente en souriant, pas le genre à abandonner ses projets. Si vraiment ce que tu dis est possible, tu as dû la faire tomber à la renverse quand tu as choisi son prénom pour notre puce.

– Je le lui devais.



Un mois plus tard, nous essayons encore de prendre nos marques. La vie à trois, avec un bébé qui ne fait ses nuits que chez ses grands-parents, c'est tout une aventure. Nous cherchons une nouvelle maison. Pour la petite, j'ai envie d'un jardin, qu'elle puisse s'amuser dehors quand le temps le permet. Maëva et moi apprenons à vivre en mettant le passé de côté. Je sais qu'il n'y a rien eu de physique entre elle et Léo, pourtant, j'ai toujours un pincement au cœur lorsqu'ils se téléphonent. Je suis jaloux, jaloux d'un homme qui préfère les hommes, jaloux d'un mec qui a donné son nom à la femme que j'aime, même si, comme elle le dit si bien, ce n'était qu'un CDD. Impossible de ne pas ressentir de regrets lorsque je sais qu'il était là tout au long de sa grossesse. Il était là pour les échographies, pour voir son ventre s'arrondir. Il a posé sa main sur elle pour sentir *ma* fille bouger. J'en ai été privé. Il ne m'a pas volé ces instants, c'est vrai, je suis tout de même heureux que Maëva n'ait pas eu à affronter ça toute seule. Mais ça aurait dû être ma place, j'ai tout manqué : l'accouchement, le premier cri, le choix du prénom. Ce prénom, Lydia, quelle autre femme que Maëva aurait eu tant d'égards, tant de délicatesse, de générosité. Quant à Benji, mon papa de substitution, comment le remercier à la hauteur de tout ce qu'il a fait pour moi ?

La vie est comme un océan, parfois mer d'huile, sous un soleil radieux, parfois raz de marée, tsunami, sous la colère de la tempête. En vrai surfeur, j'ai passé des années à me mesurer à ces déferlantes implacables, j'ai tenté d'échapper à leur morsure. Des lames de fond, vicieuses, invisibles, m'ont pourtant entraîné très loin vers les profondeurs. Benji a toujours été présent,

comme un phare dans la nuit, mon repère, toujours prêt à me secourir, à me lancer une bouée de sauvetage pour me ramener sur le sable, en sécurité. J'ai affronté des ouragans, le calme est revenu, je respire enfin hors de l'eau.

Benji et Catherine reviennent ce soir. Lorsqu'ils ont appris l'existence de ma fille, ils ont bouleversé leurs plans pour passer quelques jours avec nous avant de s'envoler vers de nouvelles destinations.



Maëva, en cuisine, tient à faire honneur à Benjamin et à Catherine. La petite dans les bras, je la regarde s'affairer au milieu de tous les ingrédients. Un peu perdue, miss Tentation essaie de confectionner des lasagnes. En mode panique, elle a du mal à s'en sortir. Douée pour beaucoup de choses, la cuisine n'est pas son lieu de prédilection. J'admire d'autant plus l'effort qu'elle fournit. Au spectacle, j'explique à Lydia que pour épater son futur mari, c'est avec moi qu'elle devra apprendre à suivre un livre de recettes.

– Gianni, arrête de te moquer, veux-tu. Ne fais pas de Lydia ta complice ! C'est la première fois que je fais ça. Tu es sicilien, non ? Tu sais si je dois tout cuire à part ou en même temps, la recette n'est pas claire.

– Bouge pas, ma puce, je couche Lydia, j'arrive.

La petite dans son lit, je me prépare. J'ai bien l'intention de faire retomber le stress de Maëva. Comme si de rien n'était, je me plante à côté d'elle devant le plan de travail. Elle en lâche ses tomates, son couteau, écarquille les yeux.

– T'es sérieux ?

– Un souci ?

- Gianni, c’est vraiment pas le moment. J’ai aussi un tiramisu à préparer.
- Où est le problème, je suis venu t’aider.
- Non, mais comment veux-tu que je me concentre sur ce que j’ai à faire si tu te promènes complètement nu sous un tablier à côté de moi !
- Oh, c’est ça qui te gêne ? Ça va être vite réglé, commenté-je.

Je détache le tablier. Miss Tentation fait une fixette sur ma forme olympique. La table de la cuisine servira de matelas improvisé. Lydia est partie au pays des rêves ; pour une heure au moins, nous sommes tranquilles. Je ne lui laisse pas le choix. Chaque minute compte, chaque moment de bonheur, de liberté est à saisir. Je la serre contre moi, l’embrasse, ma langue trouve la sienne, l’enveloppe, la guide. Elle a déjà déclaré forfait. Elle a abdiqué au moment même où elle m’a vu. Ses mains errent sur mon dos, mes fesses ; les miennes la débarrassent de tous ses vêtements. Je la soulève, l’installe sur la table, trouve ma place entre ses cuisses galbées. Je laisse mes doigts glisser sur cette peau veloutée, lentement, pour apprécier chaque centimètre. Elle m’appartient. J’atteins le satin délicat de sa peau, cette zone si fragile, si sensible et réactive. Je maintiens mon étreinte, prolonge ce baiser affolant. Ses soupirs s’intensifient, au gré de mes caresses de plus en plus pressantes. J’entre en elle, autoritaire, dominant, l’embrasse, l’enflamme. La température monte, nos corps s’échauffent, consomment ce désir qui ne nous a jamais quittés.

Maëva est la vague qui m’emporte, la déferlante que je dompte. Contre moi, dans un dernier gémissement, elle s’abandonne. Fusion parfaite, émotions inégalables, je suis amoureux d’une vraie sirène.



La vie est un cadeau, vivre un combat de chaque instant. J’ai longtemps cru que l’espoir était le moteur de mon existence. Il m’a aidé à tenir le coup.

Si j'ai appris une chose, c'est que chaque minute est importante. Tout peut basculer, s'arrêter en une seconde. Lydia, mon premier grand amour, avait accepté, avec beaucoup de dignité, la fatalité. Pendant des années, j'ai refusé d'entendre ses souffrances. Je ne pensais qu'à moi. Je m'en rends compte aujourd'hui, j'ai été égoïste. Égoïste de croire qu'un jour elle irait mieux, d'attendre de la retrouver totalement. Est-ce que sachant tout cela, après tout ce qu'on a vécu, je l'aiderais à partir plus tôt comme elle en rêvait ? Je ne pense pas. Personne n'a tort ou n'a raison. Aider l'autre à partir est un sujet complexe, terrible, il donne lieu à un questionnement incessant. J'aurais aimé avoir la force de le faire, parce qu'elle méritait mieux que ces presque sept années de torture. J'aurais aimé avoir ce courage. Est-ce de la lâcheté, une vision trop sacrée de la vie, ou ce foutu espoir qui ne me quittait pas ? Je n'ai pas réussi, c'est tout. J'admire les gens qui se battent pour changer la loi, ceux qui ont déjà pris leur décision, leurs dispositions, mais qui retardent l'échéance pour livrer ce combat pour les autres. Ils font tout pour changer les mentalités, s'appuient sur la vision différente de pays voisins, sur le caractère inéluctable et insoutenable de leurs conditions de vie. Ils ont du cran, sont généreux, pour toute l'énergie qu'ils dispensent, pour tous leurs sacrifices, je souhaite qu'ils réussissent. Mais l'absence de Lydia me fait encore souffrir. Je donnerais tant pour lui dire encore une fois combien elle a compté pour moi.

Maëva est là, miss Tentation a ranimé mon cœur meurtri, m'offre une nouvelle vie, du rire, et cette passion qui nous dévore.

Deux vies, deux amours, des leçons... J'ai appris, sur les autres, sur moi, j'apprendrai encore.

– Gianni, une douche et on s'y remet, OK ?

– Encore ? Tu es insatiable, dis-je en riant.

Elle me repousse gentiment, court vers la salle de bains en récupérant ses vêtements au passage. Je la suis, lui demande :

– Au fait, tu as prévu quoi comme boisson pour l'apéro ?

– Quelle question ! Des mojitos évidemment, mais pas virgin !!!

Fin...

OceanofPDF.com

L'Auteur



Maman de trois enfants, passionnée d'art en général, de dessin et de littérature en particulier, Chrys Galia a commencé à écrire en septembre 2016, suite à un défi. Depuis, elle a été publiée aux Éditions Addictives, aux Éditions BMR et, plus récemment, aux Éditions Élixiria. Déjà auteur d'une dizaine de romans, enthousiasmée par cette nouvelle aventure, elle apprécie particulièrement de pouvoir échanger avec ses lectrices et lecteurs.

Elle les remercie de lui faire confiance en faisant le choix de lire ses romans, et espère leur faire vivre encore de nombreuses folles histoires au travers de celles de ses héros.

Du même auteur

OceanofPDF.com

Je t'avais prévenue !

Auto-édition

Sur La Boutique des Auteurs en partenariat avec Librinova.



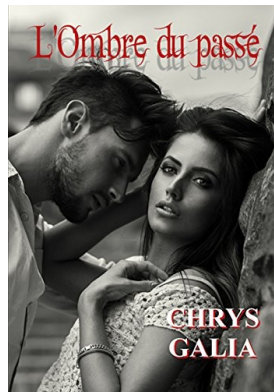
Eyleen est chirurgien, belle, vivante, passionnée.
Lorsqu'elle doit remplacer un collègue au pied levé, auprès d'un patient aussi mystérieux qu'indomptable, elle va voir son quotidien et ses grands principes bouleversés.
Comment gèrera-t-elle cette relation chaotique et renversante ?
Arriveront-ils à s'aimer, malgré les secrets ?
Peut-elle faire confiance à cet homme, sans rien connaître de lui ?
Entre rencontres foudroyantes et départs précipités, ces deux-là vont vivre une passion tumultueuse et dévorante...
Une NOUVELLE VERSION, enrichie, de nouvelles scènes, des précisions sur les sentiments des personnages...

OceanofPDF.com

L'Ombre du passé

Auto-édition

Librinova.



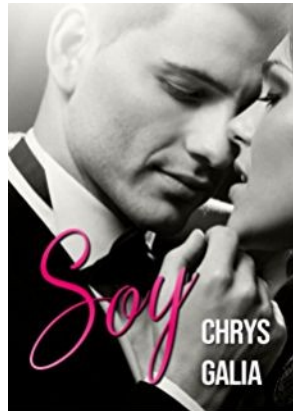
Amis d'enfance, leurs routes se sont séparées bien trop tôt. Lorsque Steve fait irruption, 13 ans plus tard, dans la boutique fantôme d'Allison, la jeune femme y voit un signe du destin. Loin de partager son sentiment, Steve a changé, sa rancune est tenace. Il n'est là que pour honorer une promesse, et il s'en passerait bien. Revenir dans ce village qu'il déteste est une épreuve, revoir Allison aussi ! Pourquoi lui en veut-il autant ? Parviendra-t-elle à briser la carapace qu'il s'est forgée ?

OceanofPDF.com

SOY

Auto-édition

Librinova.



Yohann Val, acteur en vogue et mannequin vedette de la marque SoY, désespère de comprendre l'origine de son mal-être. Contraint de se rendre sur le plateau d'une émission télévisée qui lui promet de réunir ses anciens camarades, il est loin d'imaginer qu'il aura des nouvelles de celle qui l'a quitté sans un mot voilà dix ans. Parviendra-t-il à la retrouver, à connaître enfin les raisons qui ont motivé son départ ?

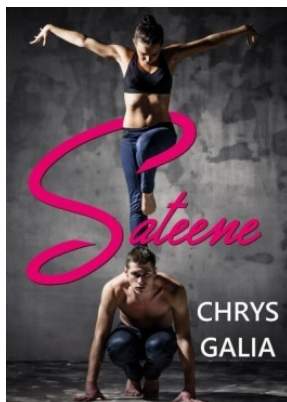
Lorsque les secrets des uns ont des conséquences sur la vie des autres...

OceanofPDF.com

Sateene

Auto-édition

Librinova.



Le rêve de Sateene : intégrer le ballet russe du grand Sergeï Alexeï. Mais quand le seul danseur vraiment capable de la former s'avère être l'homme le plus irrévérencieux, le plus indomptable, le plus caractériel qui lui ait été donné de rencontrer, elle craint l'échec.

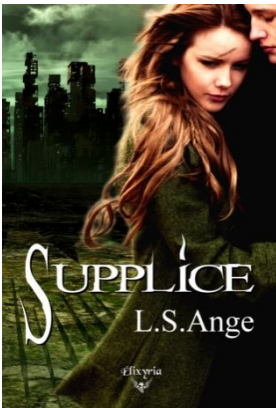
Jordan acceptera-t-il de la guider dans cette quête du Graal ? Comment deux êtres si passionnés, si indépendants, pourraient-ils danser sur le même tempo ?

Dans la même collection
Elixir of Love - Romance

OceanofPDF.com

Supplìce

L.S.Ange



Une détonation, un souffle d'une extrême violence, et la vie, jusque-là parfaite, de Luna va sombrer dans le chaos. Écorchée vive, désormais seule, elle doit apprivoiser son nouveau reflet dans le miroir et n'a d'autre choix que de s'exiler dans la zone 2, auprès de sa grand-mère, car au cœur des remparts de la cité d'Antario, il n'y a pas de place pour la différence... ou la « défectuosité », comme l'autorité la désigne.

Pour Luna, considérée comme un monstre, le pire reste à venir...

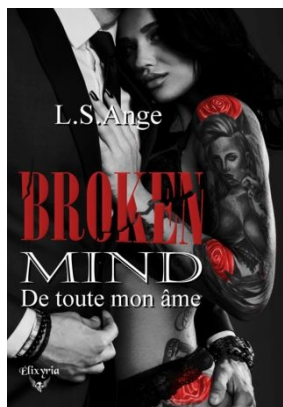
L'arrivée de Kylian dans son existence changera-t-elle son destin des plus tragiques, ou les secrets, les mensonges de ce bel inconnu la plongeront-ils un peu plus dans les entrailles de l'enfer ?

Dans la même collection
Elixir of Love - Romance

OceanofPDF.com

Broken mind

L.S.Ange



La toute première rencontre entre Éva et Alex est des plus sulfureuses, des plus chaotiques.

Brillant, séduisant et fortuné, Alex représente tout ce qu'elle a toujours cherché chez un homme. Stripteaseuse au Loup Blanc, club prestigieux, Éva évoque tout ce qu'il déteste chez une femme.

Ainsi va-t-elle passer du rire aux larmes, du bonheur à la solitude, du rêve au cauchemar. Et pour la plonger un peu plus dans l'angoisse, de mystérieuses lettres de menaces vont faire leur apparition.

... Lorsque la Romance s'invite en Enfer !

Dans la même collection
Elixir of Love - Romance

OceanofPDF.com

Game lover – Un milliardaire à tout prix

Ilana Lemmansky



Objectif numéro 1 : Maigrir.

Objectif numéro 2 : Oublier les hommes qui l'ont fait souffrir.

Objectif numéro 3 : Vivre un conte de fées.

Après de nombreuses désillusions sentimentales, Lucie compte bien se reprendre en main. À bientôt vingt-cinq ans, elle est toujours célibataire et rêve secrètement du prince charmant.

Un jour, son amie Céline tombe sur un article un peu spécial. Un milliardaire fait une étonnante proposition aux femmes du monde entier : en échange d'un don pour son association, il offrira à l'une d'elles un week-end à New York en sa compagnie.

À contrecœur, poussée par son amie, Lucie se résout à participer à ce jeu qu'elle trouve stupide.

Ainsi va débiter la plus incroyable des histoires. Mais que cherche à obtenir le riche, charismatique et mystérieux Henry Davin ? Et jusqu'où un simple don peut-il vous mener ?

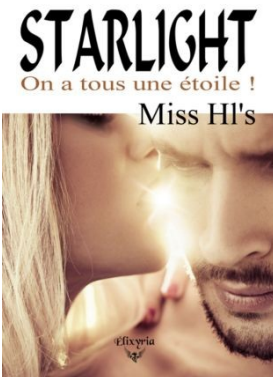
OceanofPDF.com

Dans la même collection
Elixir of Love - Romance

OceanofPDF.com

Starlight – On a tous une étoile !

Miss Hl's



Raphaël et Marie ont tout pour être heureux : un amour infini l'un pour l'autre, des emplois qu'ils exercent avec passion, une belle maison aux abords de Nice, et l'arrivée prochaine de leur premier enfant.

Mais il arrive parfois que pour une vie donnée, les anges en rappellent une autre...

Un drame va dévaster le bonheur de cette famille, à jamais... terrible épreuve, tel un message voué à nous faire prendre conscience que chaque jour doit être vécu pleinement.

Que réserve le destin à toute âme blessée ?

Une romance tout en douceur, tout en espoir !

¹ Le **phénomène Tanguy** désigne un phénomène social selon lequel les jeunes adultes tardent à se séparer du domicile familial. Cette dénomination vient du film *Tanguy*, d'[Étienne Chatiliez](#), dont le personnage éponyme s'enferme dans ce type de situation. Une nouvelle expression est ainsi apparue pour désigner la classe d'âge de ces jeunes gens : la génération Tanguy.

² **Elephant man** : filme britannico-américain réalisé par David Lynch et sorti en 1980. Ce film tourné en noir et blanc est une adaptation romancée des mémoires de Frederick Treves, le médecin qui prit en charge Joseph Merrick, surnommé Elephant Man (l'homme éléphant) du fait de ses nombreuses difformités.

³ Le conducteur désigné est la personne qui, dans un groupe se déplaçant en automobile pour aller consommer de l'alcool, promet de rester sobre et de conduire au retour. Les campagnes de promotion du conducteur désigné s'appellent Capitaine de soirée ou [Sam](#), celui qui conduit c'est celui qui ne boit pas en France, ou encore Bob en Belgique (= « Bewust onbeschonken bestuurder », Conducteur non alcoolisé conscient en néerlandais), Raoul au Luxembourg ou l'Ange en Suisse. Sam est également l'[acronyme](#) de « sans accident mortel »

Certaines associations de jeunes et des associations de prévention interviennent directement auprès des clients de discothèques, bars ou fêtes étudiantes pour qu'ils choisissent leur conducteur désigné.

⁴ **Les inséparables** sont des perroquets. Ils ont un style de vie très particulier, en effet ils sont toujours à deux, d'où leurs noms. Ils vivent principalement dans le Sud de l'Afrique, mais ils sont aussi très présents à Madagascar. Le genre *Agapornis* signifie « Amour et oiseau », c'est pourquoi on peut qualifier les inséparables d'amoureux. Il existe plusieurs sortes d'inséparables comme : l'inséparable rosegorge, l'inséparable de Fischer, l'inséparable masqué, mais également celui à « joues noires », à tête grise ou à tête rouge, d'Abyssinie...

⁵ **La valve Passy-Muir, modèle VPM** a la même fonction que toutes les autres valves de phonation : elle laisse s'écouler l'air à travers la canule, mais se ferme à l'expiration pour que tout l'air expiratoire puisse traverser les voies aériennes supérieures. Ainsi, les patients peuvent parler à la fois pendant l'inspiration et l'expiration.

⁶ **Siri** est une application informatique de commande vocale qui comprend les instructions verbales données par les utilisateurs et répond à leurs requêtes (pour téléphones, tablettes Apple).

⁷ **La question** était l'une des méthodes privilégiées pour réduire le schisme des protestants et des hérétiques du temps de l'Inquisition.

⁸ **Sateene** est un roman de Chrys Galia présenté en autopublication chez Librinova.

⁹ **Poséidon** : Dans la mythologie grecque, Poséidon était Dieu de la mer, de la navigation, des tempêtes, des tremblements de terre. C'était le fils de Cronos et Rhéa.

¹⁰ **Brice de Nice** : film français de James Huth sorti en 2005, d'après le personnage du même nom créé par Jean Dujardin

¹¹ **Helios** : Dans la mythologie grecque, Hélios est le fils du titan Hypérion et de sa sœur Théia. Il est la personnification hellénique du soleil et de la lumière.

¹² **Le lapin Duracell** apparaît pour la première fois aux États-Unis en 1973. Il est repris en France en 1978. Cette mascotte devient l'emblème de la marque et adopte une attitude sportive à partir de 1989.

¹³ **Dosage bêta hCG** : dosage des hormones de grossesse.

¹⁴ **Aubert** : boutique pour bébé et femmes enceintes.